REVUE HISPANIQUE

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME L.

1920



Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.
VADUZ
1964

Printed in Germany

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

LUIS DE LEON

AU CHAPITRE DE DUEÑAS

(15 mai 1557).

En 1792 parut à Madrid un livre portant le titre suivant :

Declaracion/de los mandamientos de la ley,/artículos de la fe,/ sacramentos,/y ceremonias de la iglesia,/en treinta y dos sermones,/sacados/de latin en romance/Por el R. P. Fr. Juan de la Cruz, del Orden de Santo Domingo./Añádense al fin tres sermones latinos/del maestro fray Luis de Leon,/hasta ahora ineditos./Madrid MDCCXCII.—/En la oficina de don Benito Cano,/Donde se hallará, calle de Jesus y Maria núm. 10.//

L'exemplaire de la Biblioteca Nacional de Madrid (sign. 3-21460), qui paraît intact, ne contient ni licence, ni permis d'imprimer, ni privilège.

Dans une *Advertencia* l'éditeur, qui semble être un dominicain, annonce qu'il va réimprimer les sermons de Fr. Juan de la Cruz et y joindre trois discours latins inédits de Luis de León.

Au recto du quatrième feuillet non chiffré commence la Dédicace de Fr. Luis de Granada à l'Infant Enrique « Cardenal de la santa iglesia romana y arzobispo de Evora etc... » lui présentant les sermons de Juan de la Cruz.

Au dixième feuillet non chiffré est insérée la *Tabla de los sermones*. Puis vient le texte qui occupe les pages 1-320.

A la suite des sermons se trouvent une nouvelle page de titre : Fr. Ludovici/Legionensis, Augustiniani,/ Doctoris theologi/ Salmanticensis,/Orationes tres/Ex codice manuscripto./Matriti:/ Typis Benedicti Cano./MDCCXCCII. (*sic*)// et les trois sermons de Luis de León avec une pagination spéciale (p. 3-87).

Le discours latin prononcé au chapitre de Dueñas, le 15 mai 1557, par Luis de León, sans autre titre que le mot *Thema* et le verset de Saint Mathieu qui sert de texte à l'orateur, occupe les pages 3-48.

Page 49 commence le: Panegyricus/D. Augustino Dictus./ Thema./Vir intelligens in sapientia permanet sicut Sol,/nam stultus ut Luna mutatur./Eccl. 27. vers. 12.// Ce discours prend fin page 66.

Page 67 se trouve l'Oratio Funebris/Habita in Exequiis Magistri Dominici Soti,/Segoviensis, per Magistrum D. Ludovicum/Leonem ex Instituto Divi Augustini Theo-/logum Salmanticensem, doctrina & elo-/quentia insignem.// Ce titre est suivi d'une lettre de Gaspar de Baeza au père de Luis de León, pour le remercier de lui avoir communiqué ce panégyrique : «Praestantissimo & amplissimo Domino Lopio /Leoni, Senatori Regio,/ viro generoso & un-/decumque doctissimo Gaspar Beatius. /S.P.D.//Cum pridem in musaeo tuo etc...//Page 171 vient le texte : « Oratio./Thema. Per unum hominem peccatum intravit in hunc mundum, & per peccatum mors./Ad. Rom. 5, vers. 12. /Et pie & grate, etc.... »—Le discours prend fin à la page 87.

Les trente-deux sermons du dominicain Juan de la Cruz, dont la vie s'était en grande partie passée en Portugal, avaient paru pour la première fois, d'après Nicolas Antonio, à Alcalá en 1568. Le premier tome de sa *Chronica de la Orden de Predicadores*, avait été imprimé à Lisbonne en 1567; mais l'auteur avait adressé son second tome, aux fins d'impression, aux dominicains de Salamanque et c'était également à Salamanque qu'il avait publié en 1555, d'abord son *Dialogo sobre la necesidad obligacion y provecho de la oracion*, qu'accompagnait un sermon de Saint Chrysostome sur le Psaume XLI, chez Juan de Canova, puis sa *Suma de los Mysterios de la Fee de Fr. Francisco Titelman*, chez Andrés de Portonariis. Peut-être faut-il chercher là le lien fortuit qui unit aux œuvres de Juan de la Cruz les trois discours latins de Luis de León.

L'éditeur ne donne aucun renseignement sur les manuscrits d'où il les a tirés.

On peut être cependant certain de l'authenticité du Panégyrique de Saint Augustin: Luis de León en fit état devant le Saint-Office, (1) et le manuscrit qu'il remit aux juges est conservé aujourd'hui à la bibliothèque de l'Académie de l'Histoire dans le paquet intitulé *Papeles pertenecientes á la causa del Mtro. Fr. Luis de León* (ms. 10-10-5 *fila segunda.*) C'est un cahier de vingt-quatre feuillets, écrits avec le plus grand soin d'une écriture large, qui n'est sans doute pas celle de l'auteur. Le verso du dernier feuillet se termine par les mots : « *neque prius desistunt, quam omnibus illis, aut maxima ex parte plurimis bonis partis, possesis, exploratis inanitatem animi sui non modo non compleri ijs rebus sed inaniores quottidie effici, magisque ac magis suã* ». En dessous se lit le rappel *illorum* qui devait être le premier mot de la page suivante. En effet la dernière page du manuscrit s'arrête au milieu d'une phrase.

L'éditeur des *Orationes tres* fait suivre les mots *ac magis suam* (p. 64) de deux autres paragraphes, dont l'authenticité est par conséquent suspecte. (2)

Les éditeurs des Œuvres latines de Luis de León, en rééditant le Panégyrique de Saint Augustin, ont utilisé, outre celui-ci, deux manuscrits, l'un ayant appartenu à l'Ecolâtre de Baza Alvarez, datant de la fin du XVIIIe siècle, aujourd'hui à la bibliothèque de l'Académie de l'Histoire (ms. 10-10-6); l'autre appartenant à D. Manuel Rivas, chanoine de Burgos, et approximativement de la même époque. (3)

De l'Oraison funèbre de Domingo de Soto il ne reste aucun

(1) Voir *Colección de Documentos inéditos para historia de España*, Tome X p. 440 et XI, p. 37 (audience du 13 novembre 1574).

(2) Le Panegyricus est reproduit dans le Tome VII, p. 365-390.

(3) Voir le *Procemium* de l'édition des *Opera latina*, Tome I, p. XXIII-XXIV, F, et le Tome VII, p. 363, 364.

manuscrit autographe ni contemporain: ceux de l'Ecolâtre Alvarez et du chanoine Rivas sont les seuls connus. Mais le fait que cette oraison funèbre est précédée de la copie d'une lettre adressée au père de Luis de León en date du 31 mars 1561, par Gaspar de Baeza, semble garantir qu'elle n'est pas apocryphe. (1)

Le troisième discours a été publié sans titre par l'éditeur de 1792 : mais on sait, par un passage de l'Histoire du Couvent de Salamanque du P. Vidal, qu'il fut prononcé le 15 mai 1557 au chapitre tenu par les augustins à Dueñas. Luis de León avait alors vingt-neuf ans ; il était déjà pourvu du baccalauréat et, probablement, suivait les cours de l'université d'Alcalá. Ce discours où se manifestent toute l'impétuosité de son tempérament, sa verve oratoire et sa science du latin, est un des documents les plus intéressants qui nous permettent de nous former une idée exacte de Luis de León. Mais la violence impitoyable avec laquelle il y fustige ses confrères ou ses supérieurs a paru fâcheuse aux éditeurs de ses Œuvres latines, qui n'ont pas voulu admettre qu'il fût authentique et qui ont tenté de prouver qu'il était apocryphe par un certain nombre d'objections. (2)

Je laisserai de côté, pour le moment, celles qui sont d'ordre sentimental. Parmi les autres, la plus sérieuse consiste dans l'absence de tout manuscrit original, ou tout au moins contemporain de cette diatribe: en effet on n'en connaît que deux: d'abord celui que les PP. augustins conservaient dans leur couvent de Valladolid et qu'ils ont mentionné dans leur édition des œuvres latines (tome I, p. XXVI-XXVII. J.). Il avait appartenu au P. augustin Nuñez, Prédicateur du couvent de Ségovie, et portait le titre : *Oratio habita in Comitiis Provincialibus.* Le P. Nuñez y

(1) Publié dans les *Opera Latina*, T. VII, p. 385-405.
(2) Ces arguments sont exposés dans le T. VII, p. 405-406.

avait ajouté des *Adnotationes*. Le manuscrit semblait être de la fin du XVIIIe siècle. (1)

Un autre se trouve entre les mains de M. Foulché-Delbosc qui a bien voulu me le communiquer : la provenance en est inconnue; il semble dater du siècle dernier. Il offre l'intérêt de corriger certaines fautes du texte imprimé et de fournir certaines additions qui le complètent heureusement.

Mais je ferai tout d'abord remarquer que, si l'on adoptait la manière de voir des éditeurs des Œuvres latines, il y aurait bien peu d'auteurs anciens, par exemple, dont les œuvres pourraient être regardées comme authentiques; et si l'on se borne à Luis de León lui-même, quelle est celle de ses poésies originales dont on pourrait prouver l'authenticité ?

Celle du Discours de Dueñas repose, comme il arrive le plus souvent, sur la tradition : cette tradition nous pouvons la suivre depuis la moitié du dix-huitième siècle.

En effet, le P. Vidal, qui écrivait vers 1751, dans son Histoire du Couvent de Salamanque (Agustinos de Salamanca, T. I, p. 380-381), après avoir cité les œuvres de Luis de León énumérées par Nicolas Antonio ajoute : « Añado las obras siguientes, que escaparon al incendio de nuestra Libreria, i las tengo manuscritas : Quaestiones quodlibeticae. Son 15. i casi todas exposivitas. — La oracion funebre en las exequias que la Universidad celebró al insigne Theologo Dominicano Fr. Domingo de Soto.—Otras dos, una en loor de N. P. San Augustin, i otra de mas de nuebe pliegos de letra menuda, i la dixo su Author en el Capitulo Provincial, que se celebró en nuestro Convento de Dueñas à 15. de Mayo de 1557. Todas tres son latinas. »

(1) Le P. Diodoro Vaca Gonzalez, bibliothécaire du Couvent de Valladolid, qui a eu l'extrême obligeance de rechercher pour moi ce manuscrit, me dit qu'il a disparu et qu'il ignore ce qu'il est devenu.

Bien que le P. Vidal ne le dise pas, il semble résulter de ce passage que le texte du discours de Dueñas qu'il possédait était autographe, sans quoi il n'eût probablement pas pris la peine de spécifier qu'il consistait en trente-six pages d'une fine écriture, alors qu'il a jugé inutile de donner ces détails pour les deux autres discours. En effet, si rien ne prouve que le texte de l'Oraison funèbre de Domingo de Soto fût autographe, il est bien probable que celui du discours sur Saint Augustin ne l'était pas: autrement il ne serait pas resté entre les mains des augustins et se trouverait aujourd'hui à l'Académie de l'Histoire, à la place du fragment que Luis de León remit entre les mains des Inquisiteurs.

Le fait que ce manuscrit fut, en 1589, préservé de l'incendie du Couvent prouve l'intérêt qu'on y attachait. Le P. Vidal, même, loin de partager les craintes des éditeurs modernes, qui redoutaient bien à tort, en le publiant, de discréditer leur ordre, n'y trouvait qu'un sujet d'édification. « Criòse, dit-il de Luis de León, con la practica de tan ajustadas leyes como hemos visto hasta aqui. El mismo se gloriaba de esto, y alegò esta buena crianza, quando predicando el año de 1557. i siendo èl de solos treinta de edad, supo quejarse à toda nuestra gravissima Provincia, congregada en Dueñas à su Capitulo, de que el rigor, i disciplina Monastica havian decaido en parte. *Sic enim affectus sum, sic a puero institutus, ut aliorum vitae censor esse nulla ratione velim; sed si id sit necesse, à vero depelli nullo timore possim.* (1) Il avait même l'intention de le publier: « Confiesso de todo corazon el deseo de publicar impresso este sermon, sin duda eloquente, eficaz, lleno de espiritu. Si Dios me concede la execucion de mi deseo, se verà claramente à què grado havia subido yà entonces este docto Religioso, que con tanto fervor, i zelo, con tan Christiana libertad, con tanta claridad, i con un

(1) Vidal, *Agustinos de Salamanca*, Tome I, p. 374.

fervor ardentissimo supo clamar en un Congresso tan digno de temor, i respecto, porque à las antiguas, i laudables observancias se les restituyesse el resplandor nativo. » (1)

Meléndez Valdés avait connaissance de ce manuscrit. Dans une lettre à Jovellanos du 11 juillet 1778 il disait : « He podido coger últimamente la oración que me faltaba de Fr. Luis de León, y la tengo copiada para V.S. con las otras dos. ¡Cuanto trabajo me ha costado y qué solicitud! Al cabo no la hallé en la librería de la Universidad ni en ninguna otra. Tenía el manuscrito un Maestro de los agustinos, apasionado de Fr. Luis, pero inflexible, por esto mismo, en soltar nada suyo, y ni el Prior ni ningun otro, han podido sacarselo, yo solo tuve la habilidad o la fortuna de poder conseguir dejase ir mi escribiente á su celda para copiarla alli; todo mi trabajo lo doy por bien gastado; ya la tenemos. En ninguna otra parte se muestra más fuerte nuestro Fr. Luis, ni muestra más lo que era. ¡Qué invectiva contra los vicios de toda la Provincia! ¡Qué latin! ¡Qué elocuencia! V.S. la verá y juzgará mejor que yo su verdadero mérito y sus primores: mis cortas luces no me permiten mas que admirarlo todo y darme á conocer mi insuficiencia para juzgar una cosa tan grande. » (2)

Le P. Méndez en posséda plus tard une copie dont il parle en ces termes : « Oratio habita in Comitiis Provincialibus, anno 1557.—Tema. Quis putas est fidelis servus, et prudens, quem constituit Dominus super familiam, ut det illis cibum in tempore ? Matthaei 24. Empieza : Ego, Patres etc.. y concluye : perimus. Tiene 20 hojas. Hasta aqui el M.S. de Salamanca, de que tengo copia. »(3) Il est probable qu'au lieu de 20, il faudrait lire 29 *hojas*, et que c'est bien du manuscrit du P. Vidal qu'il est question. J'en conclus que celui-ci était bien le manuscrit origi-

(1) Vidal, *Agustinos de Salamanca*, T. I, 374.
(2) *Biblioteca de Autores Españoles*, T. LXXIII, p. 77-81.
(3) *Revista Agustiniana*, vol. II, p. 360.

nal puisqu'on en prenait copies, et jusqu'à preuve du contraire, que le discours de Dueñas, tel que nous le possédons, est bien l'œuvre de Luis de León.

Je vais donc reproduire le texte imprimé que je désignerai par la lettre *a*, en le débarrassant des fautes manifestes, et en employant l'orthographe latine usitée en France. Dans le corps du texte, en caractères gras et entre parenthèses, je mettrai la pagination du texte de 1792. Au bas de la page se liront les quelques variantes empruntées au manuscrit de M. Foulché-Delbosc, désigné par la lettre *b*.

Mais auparavant, pour répondre aux objections d'ordre sentimental, je publierai une lettre du chroniqueur de l'Ordre des augustins, Jerónimo Román, au Général Gregorio Petrocchino, dont le ton violent concorde parfaitement avec celui de l'orateur de Dueñas: elle est inédite et présente l'intérêt qu'il y est question de Luis de León que l'on voit en lutte, en 1586, contre les plus importants personnages de la Province d'Espagne.

Voici le texte de cette lettre que je reproduis d'après la copie faite par le P. Méndez, conservée à l'Académie de l'Histoire (10-10-6, n°. 22, fol. 208 recto-211 recto.) J'en modernise l'orthographe.

" Reverendísimo Padre nuestro.—Ya deseamos ver cumplidas las hebdomadas de Daniel para que venga la piedra y sea hecho un gran monte. Ya es tiempo que veamos el septuagésimo año de la captividad : venga ya, Señor, el año del Jubileo, y el último dia del gran sábado en que el miserable de Vuestra Paternidad Reverendísima espera la redención, el salir del captiverio y alcanzar la libertad en Cristo. Desde el profundo lago adonde no hay agua de consuelo, llamamos á nuestro Padre, como Joseph de la cisterna, Daniel del Lago de los Leones, y Jeremias desde el pozo lleno de cieno ; tanta es nuestra tribulación y deseo de salir de ella, que unos dicen que ya viene Moysen á librar al pueblo de la servidumbre Egipciaca, otros que es David que viene á quitar el oprobrio de Israel y viene á poner el freno á los Idumeos, y los que están dudosos y con temor si se allegará su consuelo dicen: "Por ventura ¿es este el tiempo en que será restaurado Israel?" O Padre Reverendísimo, mire Vuestra Paternidad

como Joseph hace espuertas, el pueblo adobes, Sanson anda á la atahona, y David no tiene lugar seguro. ¿Que haremos? que la muerte nos cerca, nuestros dolores son como los de la mujer que está de parto, las aguas de angustia nos llegan á la garganta. No hay fuerza para gemir, lágrimas para llorar, ni lengua para quejarnos. Llamamos á Dios : remitenos á Vuestra Reverendísima ; pedimos justicia : dice que ya envia á Salmanasar que lleve las diez tribus á las tierras inhabitables y á Juda á Babilonia. ¡ Ai ! que queremos huir el peligro, y no podemos, porque nos han tomado los pasos : nadie puede decir verdad, porque está prohibido : si defendemos la Ley, dicen que somos transgresores de ella ; si nos quejamos á Vuestra Reverendísima, dicen que somos alborotadores de la Orden; si acusamos á los que profanan la vida religiosa, nótannos de hipócritas y fingidos ; y si damos voces porque está tiranizado el gobierno, publican que somos ambiciosos y que nos quejamos porque no mandamos nosotros. En fin porque Jonathas defiende á David, su padre, Saul le arroja la lanza : y los que desean ir á adorar el templo y dejar los becerros de Israel son maltratados de Jeroboan ; y porque confiesan en público á Cristo, son echados de la sinagoga. Yo, de mí sé decir que por haber tratado con verdad de los males que en esta Provincia pasan, fuí privado de la honra que Vuestra Reverendísima me dió del Magisterio, siendo recibido por el Difinitorio y estando en mi posesión, sin haber cometido culpa alguna, y estado dos veces preso y como hombre vil he sido tratado; y de esta manera son tratados los demás, porque el Maestro León porque trata de la cosa pública es tenido por hombre facinoroso : y á fray Cristobal de Fromesta, Prior de Salamanca, lo privaron de su oficio porque quiso desarraigar un pecado que está en esta Provincia bien adelante ; y Goldaraz, porque saben que ha de pedir justicia, lo llaman inquieto. En fin solos los que públicamente tratan de lo bueno y aborrecen la tiranía, son los condenados; y ninguno tiene favor sino los que siguen el bando de fray Pedro Suarez. Qué males y desventuras hay en la Provincia, ya las escribí el año pasado muy á la larga, aunque nunca recibí respuesta; mas de esto y de los agravios que he recibido aguardo á Vuestra Reverendísima, y entonces cada uno contará su dolor y angustia, pero en tanto diré lo que pasó en el capítulo.

Hízose capítulo en Burgos, y con recibirse á tiempo las letras de Vuestra Reverendísima, las ocultaron hasta el mesmo día del viernes : y es fama que el fray Pedro Suarez y fr. Alonso Gonzalez las ascondieron ; y con leerse allí no quisieron obedecerlas, mostrando una Bula que llaman de la observancia, en que declaraba que no habia obligación para guardar las letras del Padre General en semejantes cosas : pero aunque se mostró

la Bula, no la quisieron leer. No hubo quien volviese por Vuestra Reverendísima, sino el Maestro fray Luis de León, porque los demás no osaron, aunque muchos hay que, si vieren á su Pastor, acudirán con gran alegría y morirán por lo que son obligado . Yo no fuí al capítulo porque me constó que Vuestra Reverendísima habia mandado que no se hiciese, y escribí á fray Gabriel de Montoya el difinidor más antiguo, que convenía mucho que no fuese al Capítulo y que, si iba, que no permitiese que se celebrase, porque iba mucho en ello; y así él tiene muy gran culpa pues usurpó el oficio que no es suyo conforme á Constitución.

Fué electo fray Antonio Monte en Provincial, y con mandar las Constituciones del Reverendísimo Perusino que el que ha sido compañero del Provincial no pueda ser Provincial hasta que hayan pasado seis años; pero, como quiera que esto se ventiló, allí ellos dijeron que los Letrados decían que no había obligacion á guardar aquellas difiniciones, porque por acá úsase mucho buscar quien las interprete las Constituciones á su medida. Allende de eso se tiene por fama que estaba irregular por haber permitido mujeres en la clausura. Eligieron así mesmo en Difinidor á Fray Pedro Ruiz que es verdad metió en la Hospedería de Toledo, que Vuestra Reverendísima sabe, mujeres : y el Provincial pasado declaró que aquella Hospedería no era clausura; y sobre este punto verá Vuestra Reverendísima muchas cosas.

Requirieron á Fray Gabriel de Montoya, que dijo ser Presidente, que no hiciese Capítulo : respondió que lo oía. Trataron muy de propósito lo de la Bula de la Observancia, y defiendense con ella, y muchos porfían en que se guarde; y los principales fueron el que salió en Provincial, porque lo llevaban así trazado,Suarez y los demas.Y Fray Gabriel Pinelo pidió comisión para que defendiese esta causa y se favoreciese la Bula. Contradijeron á Vuestra Reverendísima con mayores fuerzas Fray Pedro Suarez, Rojas, Pinelo, el Maestro Aragón, Carrión y el Maestro Guevara y otros.

La casa de Valladolid dió poder á su Discreto para que pidiese en Capítulo que se guardase la Bula de la Observancia y así lo pidió en público : y es bien que Vuestra Reverendísima sepa que todos los que contradicen á su cabeza y General son los que han recibido de su Padre mayores gracias que todos los demás Religiosos, por donde son dignos de mayor pena y que se cumpla en ellos lo que el Señor contra quienes encomendó la viña, diciendo : " Malos male perdet et vineam suam locavit aliis agricolis qui reddent ei fructum temporibus suis. " (1)

(1) Matth. XXI, 41.

Yo no hallo personas que tomen la defensa de nuestra Cabeza y Padre universal, sino es el Maestro León, Fray Cristobal de Fromesta, Carrero, Benavente, Goldaraz y Fray Jerónimo Román. Hanme pedido muchos que yo, como el que tiene cargo de saber todas las cosas de la Orden, diga lo que hay en favor de Vuestra Reverendísima, y lo que tengo buscado en esto.

Cuanto á lo que toca á la Bula de la Observancia que Julio II dió, y despues confirmó León décimo, no tengo que tratar yo, pues Vuestra Reverendísima sabe bien lo que en esto hay, porque es la mesma que fué concedida á la Observancia de Lombardia, y fué dada á los que comenzaban la Observancia, y en desfavor de los Conventuales que nosotros llamamos Claustrales. Y pues toda España es Observante, ya no tiene fuerza aquella, como Vuestra Reverendísima lo tendrá mirado muy bien. Sábese que en doce de Noviembre de 1541, se celebró capítulo en Dueñas, adonde concurrieron las Provincias de Castilla y Andalucía, y allí reconocieron en todo y por todo al Reverendísimo Jerónimo Seripando, cuyas palabras del principio de las Difiniciones son estas á la letra : " Non intendimus diffinire seu discernere aliquid quod sit adversus Ecclesiae Sanctae Romanae decreta; imo profitemur veram obedientiam Sanctissimo Domino Papae Paulo XI necnon Reverendissimo Priori Generali totius Ordinis hic praesenti, quibus nos omnes debere obedientiam pollicemur et profitemur, a quorum etiam voluntate et praeceptis nullo pacto discrepare et dissentire volumus."

Después de allí adelante se guardó en todos los Capítulos Provinciales este reconocimiento al Reverendísimo, como parece en todos los principios de las difiniciones por donde parece que ya renunciaron lo que esta Bula contenía y no fue desde allí de algun momento, porque todas las cosas que en ella se contienen parecen derogarse, como parece por las difiniciones que se hicieron, presente el mesmo Reverendísimo Seripando. Y hase de creer que Paulo tercio le dió autoridad de Legado en las cosas de la orden como de ordinario la da á los Padres Generales cuando van visitando por Provincias remotas. Consta que renunciaron algunas cosas á que otro tiempo no estaban obligados por la Bula, así como no enviar á los Capitulos discretos de esta Provincia, ni habían de recibir Vicarios Generales, sino con ciertas condiciones, ni habían de enviar á pedir confirmaciones los Vicarios Provinciales á cierto tiempo, ni los Apostatas habían de ir al General en algún tiempo porque el Provincial les podía recibir y absolver : ni habían de ir á pedir declaración de muchas cosas. Pero venido el Padre Reverendísimo Seripando, todo cesó, y quedó Castilla subjeta á todo lo que las demás Provincias : y así Vuestra

Reverendísima está en posesión pacífica dc cuarenta y seis años acá. Y, pues no han reclamado en juicio, es visto haber conjurado y levantado escisma por donde merecen ser castigados por la Constitución, como á escandalizadores y alteradores de la paz común.

Y debe mirarse una difinición, que hay en lo tocante á la obediencia de Vuestra Reverendísima, que se hizo en el capítulo de Roma, año 1497 difinición 24. por la cual se ve con qué rigor se hubo la Religión contra los que desobedeciesen á nuestro Reverendo.

Despues se ve como el Reverendísimo era de suprema autoridad en la observancia, pues él tuvo autoridad para enviar Vicario General en Castilla, y que si no fuese obedecido se ayudase del brazo Ecclesiástico y Secular, como parece por una Carta de Egidio Viterbiense enviada año 1500, dada en 5 de Mayo, y después año de 1526. Gabriel Veneto de autoridad de su oficio hizo la división de las Provincias de Castilla y Andalucía, como parece por su patente, sin interponerse la autoridad del Sumo Pontifice : los cuales papeles yo tengo en mi poder. Y es necesario que Vuestra Reverendísima venga bien prevenido porque estos Padres pretenden que no tengan los Padres Generales la suprema jurisdicción en esta Provincia, y quierense favorecer del Presidente de Castilla, y del Secretario Zayas, y de un criado del Rey llamado Santoyo, como Vuestra Reverendísima se podrá informar bien.

Va mucho en que Vuestra Reverendísima destruya estos monstruos, porque donde no, tomarán la Andalucía y las Indias ocasión de alterarse, con decir que son incluidos debajo de la Congregación de la Observancia: porque este Provincial con este título de observancia, y decir que los de Italia son Claustrales, pretende alzarse con la Provincia : y asi ha tomado este título agora, diciéndose Provincial de Castilla de la Observancia ; cosa muy odiosa, pues toda España es observante. Y cierto el medio para destruir estos Amorreos es de gran importancia, que sean desterrados de la Provincia, y apartados por diversas partes, como otro tiempo Dios esparció su pueblo porque no quiso obedecerlo.

Yo pedí licencia para irme á Vuestra Reverendísima, al Provincial, dando bastantes razones, y no me la quiso dar : pedíle que me quería ir de la Provincia hasta la venida de Vuestra Reverendísima, y dióseme la de Portugal; y allá me voy, y estaré hasta que Vuestra Reverendísima mande otra cosa. Y conviene mucho que antes que se proceda contra los unos y los otros, se haga visita en la Andalucía, porque allá hay muchas cosas que averiguar contra los que han gobernado, y muchos querellosos los cuales darán mucha luz de la verdad, la cual libraría á los afligidos, y, castigaría á los culpados; y ella, que es Dios, guarde la Reverendísima

presencia de Vuestra Paternidad, y lo guie como á Tobias San Rafael, y á los Magos la Estrella; y de Hontiveros en 3 de..."

Le P. Méndez, dans une note, fait observer que, bien que l'original ne portât pas de date, il n'est pas douteux que cette lettre est de l'année 1586, où furent élus effectivement, au chapitre de Dueñas, les prélats dont il est fait mention plus haut. La plupart de ces religieux reparaîtront dans mon étude biographique sur Luis de León : je n'en parlerai donc pas ici. Mais ces plaintes et ces invectives du P. Jerónimo Román, à qui ses travaux historiques avaient dû donner l'habitude de la pondération, m'ont paru constituer une excellente introduction au discours que l'on va lire et que Luis de León, avec toute la fougue de la jeunesse, avait prononcé vingt-neuf ans plus tôt.

Ad. Coster.

THEMA

Quis putas est fidelis servus et prudens quem constituit Dominus super familiam suam ut det illis in tempore cibum ? (Matthaei cap. 24.)

Ego, Patres admodum reverendi, si mea optio fuisset, vel in hunc locum, quamvis sit ornatissimus, nunquam ascenderem, vel, si dicendum mihi necessario esset, id quovis alio potius quam hoc tempore facerem. Alterum enim, ut in perpetuum silere vellem, ea res facit, quod haec, quae comitiis provincialibus tertio quoque anno habetur oratio, quam majores nostri salutarem Provinciae esse voluerunt, partim auditorum errore, qui, quae latine dicuntur, ea speciose magis quam vere dici putant, partim concionatorum culpa, qui in publica causa voluntati paucorum inserviunt, ad vanam ostentationem est conversa. Alterius autem, ut alio potius dicere quam hoc tempore mallem, ea causa est, quod in tanta totius Provinciae perturbatione, tanto 1) discrimine, et nihil de communibus miseriis dicere homini ingenuo turpe est; et id sine multorum gravi offensione facere est valde difficile. Sed quoniam mihi et dicendum est, et hoc potissimum tempore dicendum, et id ut quam recte fiat, in mea, atque etiam in vestra voluntate est positum, ego, quod ad me attinet, ut orationem meam, non ad privatam gratiam, sed ad publica commoda dirigam, ut nihil aut amore celem, aut metu reticeam, utque ea omnia ita plane, et citra fucum faciam, ut vobis nimis quam (4) vere et ex animo dicta fuisse videantur, sedulo quantum in me erit praestabo. Vos, quod vestrum est, simplici veritati et orationis meae necessariis aculeis facile veniam concedetis, si vel ejus quod me deceat, vel illius quod ista Provinciae tempora exposcant, rationem habere velitis. Nec 2) enim sic desipio ut, si mihi utrumvis esset liberum, non mallem orationem meam

1) *a.* tantoque. — 2) *a.* Neque.

hilarem esse et celebrandis hominibus gratiosam, et, si quid in eo genere possem, eruditam, quam tristem et severam, aut criminum notatione odiosam, aut comploratione miseriarum lugubrem; et non potius laudem cum benevolentia, quam vituperationem cum offensione deligerem. 1) Sed non licet: et 2) communes miseriae ad querelas et ad lacrimas vocant : et Prophetae illa divina vox mentem meam animumque conturbat : « *Vae! qui dicitis bonum malum*, 3) *et malum bonum* ! » * 4) Non possum laudare nefanda, non in communi metu esse securus; non possum siccis oculis funus matris meae 5) aspicere: pastores, qui impetum luporum propulsare debent, 6) gregem dominicum in fugam convertunt; et ego vocem continere potero ? Oves jam non 7) oves, sed canes potius, culpa pastorum in rabiem conversi in suos custodes desaeviunt: et ego causam tanti mali non admirabor ? Prisca illa sanctitas periit 8); instituta majorum abolita sunt; leges omnes et jura ceciderunt; ipsa denique res nostra publica tot malis labefactata, 9) tot confossa vulneribus vix spirat: et mihi non licebit ejus interitum deplorare ? Etenim si eos qui privata incommoda 10) lugent, non solum libenter audire sed re etiam et verbis confovere et sublevare solemus, qui de communibus miseriis conqueratur, is non modo non aspernandus est, sed omnium potius favore et gratia prosequendus. Et si 11) quis 12) suas miserias ulciscitur, nemo est qui non ignoscat, mihi, qui publicae utilitatis hostes insector, (5) cur quisquam 13) probris succenseat ? Quod si qui eorum, qui ante nos dixerunt, aliam rationem sunt secuti, illorum vel felicitas vel voluntas meae libertati non debent officere. Nam si nihil habuerunt quod

*) " Vae qui dicitis malum bonum, et bonum malum " dit le texte de la Vulgate. (Isaïe, V, 20.)

1) *a*. diligerem. — 2) *a*. et me. — 3) *b*. malum bonum. — 4) *b*. bonum malum. — 5) *b*. meae matris. — 6) *b*. debeant. — 7) *a*. non sunt. — 8) *a*. perit. — 9) *b*. labefecta. — 10) *a*. incommoda et dispendia. — 11) *b*. si ei.— 12) *b*. qui. — 13. *b*. quisque.

reprehenderent, felicitati eorum gratulandum est: sin, cum multa ejusmodi essent quae orationis severitatem 1) desiderarent, ea ab 2) se dici noluerunt, est ignoscendum timori. Mihi autem et publica calamitas eam felicitatem ademit, et ut timori non cederem cum natura mea, tum vero ratio ipsa animum addidit. Sic enim affectus sum, sic a puero institutus, ut aliorum vitae 3) censor esse nulla ratione velim, sed si id sit necesse, a vero depelli nullo timore possim. His accedit quod haec mea oratio non tam judicii mei explicatio futura est, quam interpretatio eorum quae proposui divinorum verborum, quorum acies, quoniam a me retundi non potest, vobis molesta certe, invisa 4) esse non debet. Mihi quidem ut irascamini ratio non est; tantum enim sum futurus interpres. Quapropter si qui fuerint quos nostra offendat oratio, (quos ego defuturos non arbitror, quorumque obtrectationes, occulta 5) odia, ut non appeto, non 6) magnopere pertimesco), ergo si qui fuerint, hic 7) primum intelligant meam hanc vocem non tam meam quam divinae veritatis ac Optimi et Maximi Servatoris nostri Christi vocem esse, seque non tam meis verbis quam sua ipsorum teste conscientia traduci. Deinde videant vel quae a me commemorari sine offensa nequeunt, ea ab se fieri sine injuria et sine gravi scelere nulla ratione potuisse. Postremo sciant non medici culpam esse quod doleas dum curaris, sed tuam potius, qui tuo arbitrio et voluntate in morbum incideris. Sed haec quoniam coelestem opem auxiliumque desiderant, ipsam numinis matrem, ut nobis benigne faveat, comprecemur.

AVE MARIA.

(6) Christus Dominus quoniam ad servandos solum et coelesti quadam doctrina erudiendos homines e coelo ad nos advenerat,

1) *a.* veritatem. — 2) *a.* à. — 3) *b.* vix. — 4) *a.* incisa. — 5) *a.* et occulta. — 6) *a.* itanon. — 7) *a.* hii.

quoniamque se totum nostris usibus et utilitatibus accommodaverat, quemadmodum quaecumque 1) nobis erant cognitu necessaria se tenere 2) professus est, eaque nos docuit, ita eorum, quorum cognitio aut nihil profutura, aut etiam nocitura nobis esset, inscium se et ignarum 3) videri voluit. Itaque, cum discipulis suis et populo, qui aderat, regni Judaeorum excidium et regiae Hierosolymorum urbis ac templi augustissimi eversionem, quae fatalem mundi casum 4) ad vivum exprimebat, divina mente praedixisset, interrogatus a suis de tempore quo illa potissimum eventura essent 5), tempus quidem certum et definitum, tanquam 6) si illud nesciret, nullum constituit; sed multis hisque horrendis 7) prodigiis, quae orbis ruinam antecessura essent, perpetua et copiosa oratione expositis, tantum eos qui se audiebant quorumque animi earum rerum commemoratione metu consternabantur, ut vigilarent etiam atque etiam admonuit. Est enim hoc divini in nos beneficii, quod nostrae vitae terminus sit in incerto, cum hoc ipsum moriendum 8) nobis esse sit certissimum ut, cujus nullum praefixum tempus haberemus, 9) id omni hora instare putaremus. Qua in re cum diutius insisteret et inducta similitudine ejus patrisfamilias qui, si sciret qua 10) hora fur 11) veniret, vigilaret utique et non sineret perfodi domum suam, illoque 12) exemplo ad similem eamdemque curam nos acrius adhortaretur, interpellavit illum 13) Petrus, ut Lucas refert, quaesivitque utrum ad promiscuum vulgus tantum, an etiam ad Apostolos, hoc est ad se sociosque suos, ea admonitio pertineret : cui Dominus, his quae a me proposita sunt verbis, respondit : « *Quis putas*, inquit, *est fidelis servus et prudens*(7) *quem constituit Dominus super familiam suam*, *ut det illis cibum in tempore* ?» Hoc est, si privatis hominibus et iis 14)

1) *b.* quae cumque erant. — 2). *a.* teneri. — 3) *a.* ignarum esse. — 4) *a.* causam. — 5) *a.* erant. — 6) *b.* tanquam illud. — 7) *b.* horrendis et inauditis prodigiis. — 8) *b.* moriendum esse. — 9) *a.* habuerimus. — 10) *b.* quod. — 11) *b.* sua. — 12) *b.* illo. — 13. *a.* eum. — 14) *a.* his.

qui tantum sui ipsorum curam gerunt, praecipio ut attendant et vigilent, quid· me vobis, quos familiae meae praefeci et publicae utilitatis fideles prudentesque custodes esse volui, dicturum aut praecepturum putas? Quodve fidelis aut 1) prudentis dispensatoris officium esse existimas, si hoc non est, qui fidem et prudentiam suam Domino approbare volet, quique exploratum habeat officii sibi delegati rationem se esse redditurum, cum tu otiaturum, 2) aut in utraque aure dormiturum, et non potius, summa sollicitudine et cura, Domini adventum in singula temporis momenta spectaturum 3) putas? » Quibus verbis Christus simul praesenti discipulorum suorum quaestioni satisfecit, simul etiam vobis, 4) hoc est, iis qui se in posterum sectarentur, 5) omnibus numeris perfectam et suis coloribus graphice depictam christiani pastoris imaginem exemplarque exhibuit, in quod intuentes, et 6) qui praesunt, documenta capere, et qui parent, certis et indubitatis argumentis justos et probos praelatos, ab improbis et injustis possent distinguere. Primum enim fidelis sit oportet, deinde prudens, tum etiam a Domino constitutus, atque in id constitutus ut non familiae cuivis, sed dominicae cibum 7) opportuno tempore distribuat, postremo vero, quod haec omnia continet, de ratione reddenda semper sollicitus, semperque vigil, semper paratus: quibus in rebus explicandis quoniam ad praesentem usum et ad id, de quo agimus, sunt aptissima, omnis nostra oratio versabitur. *Quis putas*, inquit, *est fidelis servus et prudens* 8) *quem constituit dominus, etc*. Mira quaedam ratio atque 9) contextus 10) est horum verborum, ut nihil in his sit, quod non suo loco, magno quodam et divino consilio sit collocatum. Quae enim natura priora sunt, priori, quae posteriora, 11) posteriori loco sunt (8)

1) *b*. ac. — 2) *b*. criaturam. — 3) *b*. expectaturum. — 4) *b*. nobis. — 5) *b*. vectarentur. — 6) *a*. in quod et. — 7) *b*. cibum, cibum, inquam. — 8) *b*. et prudens &c. — 9. *b*. et. — 10) *b*. textus. — 11) *b*. posteriora, ea loco posteriori sunt.

posita,ita 1) ut,quod summa virtus orationis est,naturam ipsam imitetur oratio. Prudentia fidei innititur: haec enim quem ad finem publica cura referenda, illa qua ratione referenda sit docet. Utriusque autem omnis industria in dominica familia pascenda 2) consumitur. Ergo, quod ex his erat prius, priori loco : Christus suum dispensatorem fidelem et prudentem esse voluit ; posteriori vero, quo omnia ista 3) referuntur, usum 4) earum rerum et gubernandi rationem exposuit : et quoniam neque Christus suae familiae nisi fide et prudentia praestantes homines praefecit 5) neque qui non sit a Christo praefectus, is 6) recte praeesse ulla ratione potest : quod re inter utrumque erat medium, nempe ut a Domino sit constitutus, 7) medio id ab extremis loco posuit. In quo non solum omnes imperatorias virtutes, omnia praepositorum omnium ornamenta perfecte explicavit, sed etiam 8) qui gradus illorum essent, quae initia, qui progressus, quae consummationes, ordine ipso verborum et orationis structura mire expressit: dispensatoremque 9) ecclesiarum 10) instituere et formare aggressus, ab infimis exorsus, paulatim evexit ad summum. Ad fidem 11) enim, seu potius fidelitatem prudentiam adjunxit, et his ceu culmen jus imperandi a Deo concessum addidit. Istis namque tribus rebus fide, prudentia legitimaque potestate civilem virum absolvi, non modo nostri, sed prisci illi et summi philosophi tradiderunt. Plato enim, ut ceteros taceam, omnem imperandi rationem ad tria numina referebat, nempe ad Solem, Minervam atque Jovem. Nam quoniam Sol infusa rebus omnibus luce 12) et veram et certam rerum fidem cunctis facit, et Minerva, et litteratorum et studiosorum 13) praeses, sapientiam significat, Jupiter autem et Deorum summus et planetarum longe optimus summae potes-

1) *b.* Itaque id quod. — 2) *b.* parcenda. — 3) *b.* ista omnia. — 4) *b.* utrum. — 5) perfecit. — 6) *a.* his. — 7) *a.* constitutum. — 8) *a.* et. — 9) *a.* dispensatorum. — 10) *b.* ecclesiasticum. — 11) *a.* fidelem. — 12) *a.* huc veram et certam. — 13) *a.* studiorum.

tatis est symbolum, cum Plato ad eos Deos status rerum publicarum retulit, et sub illorum praesidio et tutela ur—(9) bium praefectos, et magistratus esse voluit, figura 1) dicendi 2) Pythagorica plane et his verborum involucris 3) idem, quod nos docemus, affirmavit : qui aliis praesit eum summa cum fide, tum prudentia, tum etiam potestate praeditum esse oportere. Nam, ut 4) ea, quae ad communes 5) utilitates 6) spectant, noris, prudentia, ut velis, fides, potestas autem ut possis facit. Id quod etiam virga illa vigilanti, quae visa est a Jeremia Propheta, compendiosa quadam et divina ratione significatur: eo enim symbolo, virgae scilicet oculatae et sceptri, super 7) quod oculus esset, in prisca illa et recondita ratione litterarum, quas hieroglyphicas appellant, ab Aegyptiis sacerdotibus ad praestantissimas quascumque 8) res excogitandas, excogitata tota regia facultas et imperatorium munus exprimebatur. Id enim, quod vigilare et oculata esse virga dicitur, ad solertem rerum scientiam vigilemque 9) prudentiam, quibus summus civilis homo ornatus esse debet, est referendum. Virgae autem et sceptri nomine, quoniam et rectitudinem habet et est quasi insigne regum 10) potestatis in sacris litteris, et summa fidei rectitudo (11) et summa 12) potestas declaratur. Sic enim de Christi imperio ad ejus fidelem imperatorem 13) et potentiae immensum robur declarandum, dicitur quod sit et virtutis virga: « *Virga*, inquit Regius Vates, *rectitudinis, virga regni tui* »,* quasi dicas, *fidelissima* ; et rursus : « *Virgam virtutis suae emittet Dominus ex Sion, dominare in medio inimicorum suorum* »; ** *virtutis*, inquit, id est

*) Psaume XLIV, 7. La Vulgate dit : *virga directionis, virga regni tui.* Ce passage est cité par saint Paul dans l'Épître aux Hébreux (1, 8) sous la forme : *virga aequitatis, virga regni tui.*

**) David, Ps. CIX, 2.

1) *b.* ac. figura. — 2) *a.* docendi. — 3) *a.* involueris. — 4) *b.* et. — 5) *b.* communem. — 6) *b.* utilitatem. — 7) *b.* supra. — 8) quasque. — 9) *b.* et vigilem — 10) *b.* regiae. — 11). *a.* necessitudo. — 12) *b.* suprema. — 13. *b.* interpretationem.

roboris et potentiae.Quid, cum Christus Ecclesiarum praefectos et lucem nominat, et terrae salem esse dicit, et munitissimae ac excelsiori 1) loco positae civitati similes facit, nonne perspicuum est illum, quas nunc planis verbis exposuit praelatorum virtutes, easdem, 2) illa rerum similitudine, obscuriori ratione declarare voluisse ? In luce enim fides est, in sale prudentia. civi-(10) tas autem edito loco sita quid nisi vim et potentiam legitima potestate innixam 3) et omni ex parte firmam atque munitam significat ? Verum age, quam unumquodque istorum vim habeat, singillatim explicemus.

Fidelis servus, hoc est hujus quasi amplissimi aedificii primum fundamentum, nempe ut is qui aliis imperaturus sit, in primis sit fidelis. Cui voci, quanquam in divinis scripturis varius illius est usus, hoc loco ea vis subjecta est quae in delegato munere ex Domini voluntate obeundo, nulla privatae utilitatis habita ratione, versatur. Qua in re illud principio diligenter est advertendum, eum qui dominici gregis custos futurus sit, jam in ipso statim limine et orationis initio, a Christo admoneri ut intelligat gregem, quem pascit, non esse suum, sed alterius, et idcirco gubernandi rationem non ad propria commoda referendam a praelato esse, sed se totum potius, ac suas rationes omnes ad eorum quibus praeest utilitates accommodandas. Nam si in eo munere tua tantum et privata res ageretur, nullum esset munus et officium ejus fidei quae tibi primo loco praecipitur. Non enim fieri potest, ut propriis in rebus administrandis infidelis ullus sit. Ergo quoniam praelatorum prima omnium virtus fides est, oportet primo etiam intelligant, se quamdiu in ejus muneris functione versantur, tamdiu non sibi, sed aliis vivere. Neque in eo id quaeri, ut ipsi, aut in altiori dignitatis gradu collocati et honoris specie praestantes, turgidi et elati tyrannos et satrapas quosdam imitentur, aut, in postrema aliorum inopia, omnibus bonis

1) *a*. scelsiori. — 2) *a*. et easdem. — 3. *b*. immissam.

referti 1) et deliciis affluentes, Sardanapalli, aut si quod est deterius ac magis infame mollitudinis, luxus et postremae nequitiae nomen, vivant. Non, inquam, id agi ut subditis hominibus omnium rerum penuria pressis ii, 2) qui in magistratu sunt, omnibus rebus abundent ; ut (| |) illis fame deficientibus, hi varia ciborum copia sint refecti ; 3) illis seminudo corpore algores 4) et aestus tolerantibus, hi, multiplici vestimentorum genere copiosi, aliis aestate, aliis hieme utantur ; ut illis in morbo quo vitam tueantur non habentibus, hi suspicione 5) morbi regali sumptu 6) se alant; sed potius ut ea caritate gregem sibi commissum complectantur, tanto studio et sollicitudine in eam curam incumbant, ut, si ita publicae utilitatis respectus et dominicae 7) suae curae traditorum compendia poscant, eis rebus propriae non solum quietis aut valetudinis, sed vitae etiam dispendiis prospiciant ; utque, in toto isto munere, et universa illius administrandi ratione, non quid sibi utilissimum ac suavissimum sed quod Domino illi, cujus rem gerunt, gratissimum sit futurum attendant. Id enim proprie est esse fidelem : quae res, a nobis perfide et perniciose neglecta, magnum detrimentum nostris rebus invexit. Ego enim sic judico, quod monachorum institutum tantum ab illa antiqua pietate degeneraverit, quod tot aerumnis et calamitatibus nostra Provincia oppressa laboret, quod bonorum, ac priscorum morum tantam jacturam fecerit, id potissimum nostra perfidia accidisse : hoc est, propterea quod ii, 8) qui rerum gubernaculis sunt admoti, sua potius, quam quae Domini sunt, quaerunt, et verae pietatis praetextu laudem 9) humanam et sanctitatis opinionem apud vulgus sectantur, idcirco Provinciae nostrae statum labefactatum atque convulsum fuisse. Nam cum monachismi scopus, et totius christianitatis summa, vera animi pietate et virtute contineatur, nos judicii

1) *b.* referri. — 2) *a.* hi. — 3) *b.* referti. — 4) *b.* algorem. — 5) *a.* in suspicione. — 6) *b.* sumpta. — 7) hominum. — 8) *a.* hi. — 9) *a.* tandem.

perversione obcaecati, et immani ambitione et perfidia incredibili inducti, puppim et proram 1) totius publici boni non in virtute, sed in umbra quadam et inani specie virtutis, quae tamen opinionem et applausum popularem habeat, collocamus. Ex quo tota, 2) tota religionis pernicies derivatur. Fine enim rerum agendarum, quasi publico totius boni (12) fonte vitiato, ad omnes reipublicae partes id virus ut pertineat necesse est. Hac enim de causa quaecumque apud nos vere pia erant, sed minus illa in vulgus vel speciosa, vel vendibilia, despecta sunt : ea autem sola retenta quae, quoniam in oculos hominum magnifica quadam specie incurrebant, admirationi esse poterant rudi vulgo; et pro vera et solida virtute fallax quoddam simulacrum et inanem umbram illius sumus complexi. Viguit olim apud majores nostros, qua christianum 3) nomen continetur, vera caritas; nunc illius expressam formam nullam habemus: vocem et sonum habemus ; illi re et veritate erant, nos vero solo nomine et specie fratres ; 4) illi animorum et voluntatum omnium summam communionem habebant: nobis quae oculis subjecta sunt, domus tantum 5) est et vestis communis. Colebatur olim divinum numen secreta spiritus harmonia et divino omnium virtutum concentu : nunc varie resonanti cantu et externi cultus plausibili ratione celebratur : 6) quod non improbo ; sed, quantum ab illa prisca pietate deciderimus, ostendo. Illi coelibes et casti erant : nos cingulo et septis coenobiorum idem videri volumus. Paupertatem illam spiritus tot modis ab illis cultam, cucullo 7) et pulla veste et deraso capite ementimur. Denique veritati, simulatio ; rebus, verba ; virtuti hypocrisis, religioni superstitio, propter eorum, qui praesunt, perfidiam, successit. Nam quae alia hujus tantae dissimilitudinis 8) et mutationis causa esse potest ? Nam si palam et aperte virtuti et bonis moribus esset a nobis indic-

1) *a*. proam. — 2) *b*. Ex quo tota religionis.. — 3) *a*. Christum. — 4) *b*. patres. — 5) *b*. tantum et. — 6) *b*. colitur. — 7) *b*. cucullo, pulla. — 8) *a*. dissimulationis.

tum 1) bellum, si semel pietatis jugum excussissemus, imbecillitate id naturae 2) et humani ingenii ad vitia promptitudine accidisse affirmarem. Nunc vero cum ita a nobis virtus deserta et profligata 3) sit ut illius species et opinio in vulgus omni ratione sit quaesita, et non levior a nobis opera in ostentanda vir-(13)tute,quam illis divinis viris in assequenda ponatur,neque nobis istae rerum umbrae minus multis laboribus quam illis ipsa veritas constent, imbecillos nos esse dicere non possum : infidos vero, vel perfidos potius et fidei a vobis Christo datae nefarios proditores dicere possum. Illi multo et longo labore, id quod unum quaerebant, ut vere pii essent, assecuti sunt : nos totidem aut etiam pluribus et gravioribus vigiliis, id quod unice affectamus, et quod nobis tanquam vitae scopum et totius felicitatis summam proponimus, ut judiciis hominum ementitae virtutis praestigiis illudamus et imponamus, strenue perficimus. Ergo quod majoribus nostris dissimiles, quod degeneres simus, quod illi frugem, nos quisquilias, illi veram et vivam 4) pietatem, nos ejusdem tanquam demortuam imaginem et simulacrum teneamus; denique quod illi vere 5) christiani, nos 6) larvae christianorum simus, ea praecipua et sola causa est, quod fidem quam illi Domino praestiterunt, nos prodimus, et in Christi causa, non Christi voluntati, sed laudi humanae potius et opinionibus hominum, hoc est nostris privatis commodis et voluptatibus, inservimus. Hinc etiam illa quae, et latius patet et majorem quam quisquam existimare posset 7) pestem affert, sententiarum et judiciorum summa perversio, ortum et quasi originem habet, ut jam prava et recta, utilia et inutilia, non reipsa et veritate 8) rationis, sed opinionibus vulgi et specie externa et quasi de summa cute 9) ponderemus. 10)

1) *b.* inditum. *a.* inductum. — 2) *b.* natura. — 3) *b.* profugata. — 4) *a.* piam. — 5) *b.* veri. — 6) *a.* nos vero. — 7) *b.* possit. — 8) *b.* veritati. — 9) *b.* arte. — 10) *a.* ponderamus.

Si quis in veste aliquid commutavit, plagis caeditur : si innocentiae christianae et candoris stolam rescidit, id contemnitur; si silentium solvis, crimen est : si tota die 1) tumultuaris 2) et affectum elatioribus vocibus perstrepis, leve habetur. Quod in choro dum canis, aliquid offendisti, longa 3) hebdomadae 4) inedia luitur : quod caritatis concentum 5) vitiasti, quod virulenta (14) lingua et confictis mendaciis famam fratris multo majori dissonantia laesisti, id ludus est et jocus. Erectior vultus et parum summissa corporis inclinatio supplicium et poenam habet : elata vero et ambitione corrupta mens quaeque nihil nisi honores, nisi praefecturas et primos gradus spirat, ambit, 6) non habet. Qui virtute quidem dives est, sed nulla tamen populo vendibili arte pollet, despectus et postremo loco positus tanquam nullum ad usum utilis jacet. Qui eloquentiae autem aut litterarum ornamentis praestat, (sed quid eloquentiam aut litteras loquor ?), qui voce ostentatoria sonat, qui litigandi rationes et artificium callet, qui per omnia fora et compita stipis corrogandi causa volitat, qui omnes vias, omnes aditus, omnes opportunitates pecuniae eliciendae pulcre 7) novit, qui arte et ingenio omnes publicanos et nummularios vincit, qui, amissa fronte et impudentia armatus, nullius personae congressum exhorret, non magnatum, non regum, non etiam infimorum et de media vulgi faece hominum, olitores, cauponas, lanios omnes appellat, omnibus opportune et importune adest, instat, opprimat, respirare non sinit, denique enecat, neque repulsa ulla unquam neque conviciis fatigatus 8), is igitur homo, tametsi nullam verae et christianae pietatis umbram et vestigium habeat, tamen et perutilis Provinciae esse dicitur, et communis boni custos, parens et amplificator habetur. In eum honores et praemia conferuntur ; ei denique gratia, applausus, dignitas,

1) *b.* totos dies. — 4) *b.* animo tumultuaris. — 3) *b.* longas. — 4) *b.* hebdomades. — 5) *b.* contemptum. — 6) *b.* cogitat, ambit. — 7) *b.* pulchrae. — 8) *b.* fustigatus.

licentia 1) etiam et omnium rerum impunitas est proposita. Itaque virtus, nisi eam vendites, 2) hoc est, nisi fucata, et insincera sit, negligitur atque contemnitur. Vitia vero ea 3) utilitatis compendiosa specie convelata, non dissimulantur modo, sed, quod nostrae perfidiae insigne crimen est, etiam foventur. Finguntur ista a (15) me fortasse? Utinam fingerentur, et in me ista mendacii culpa potius quam in vobis illa perfidiae gravior labes haereret: sed si palam est, si negari non potest eam totius vitae nostrae rationem esse ut ad imposturam et fucum faciendum, ad decipiendos homines specie virtutis omnia videantur de industria comparata atque conficta; si in hunc finem cuncta referimus, qui possum mendax haberi? Nam si fideles estis, cur, quae diligit et cara habet Dominus, in nullo, quae admiratur mundus, in summo pretio habetis? Si quae Domini sunt et non potius vestra quaeritis, cur apud vos nomen 4) et opinio virtutis plus valet quam ipsa virtus? Cur modesto et prudenti nullus, vafro, mendaci, perfido et criminum non solum verorum proditori, sed confictori falsorum, summus a vobis honos habetur? Cur adulationi, cur malis artibus, cur fraudi data praemia sunt, fidei vero, et pudori, et ingenuitati ac celsitudini animi, bonis denique operibus 5) universis exilium et supplicia constituta? Hic ego quid de me loquar? Qui propter fidem, propter fraternitatem 6) et christianam caritatem, propter officium in re miseri et calamitosi hominis a me exhibitum 7) quem 8) si desererem non modo christianus, sed ne homo quidem essem, toto biennio variis rationibus et omni genere molestiarum hostili odio fui impetitus, impugnatus, vexatus. Ita 9) nihil de 10) me qui totam illam vexationem atque molestiam, vel quod aliis meis peccatis debita fuerit, 11) patienter fero, vel quod propter fidem et offi-

1) *a.* licentia et. — 2) *b.* nisi se venditet. — 3) *a.* ex. — 4). *a.* nomen plus e opinio viritutis valet. — 5) *b.* moribus. — 6) *b.* fraternam. — 7) *a.* exhibitas. — 8) *b.* quod. — 9) *b.* Itaque. — 10) *b.* mihi de me. — 11) *a.* fuerint.

cium sit 1) illata, ad laudem meam pertinere puto. Nihil ergo de me dicam, de aliis dicerem nisi tempus mihi defuturum putarem. Nam quot homines proferre possem, omnibus virtutum ornamentis cumulatos, immerito et sine causa neglectos ? Quot contra, per fraudem et per scelus rerum gubernaculis a vobis admotos ? Quot impostores, quot Gnathones, quot nebulones praemiis (16) coronatos ? Quot alios, quia latebant, quia innocentes erant, quia praeclare de vobis 2) meriti erant, quia optime de republica sentiebant, quia Christi honori ingenue et plane christiane studebant, vexatos, poenis affectos, contumeliis deturpatos, ignominia etiam et perpetua infamia notatos ? Quid illud, quod proximo superiore anno accidit, nonne satis declaravit nos istam fidem, de qua tam multa nunc 3) disputo, jam olim prodidisse, et plane infideles servos esse ? Afferebantur uno prope eodemque tempore, audite, precor, audite Provinciae nostrae vulnera, et si quis in vobis humanitatis sensus 4) est, si qua pietas, communem casum et interitum reipublicae nostrae deflete, afferebantur itaque ex omnibus fere nostrae 5) Provinciae partibus novi et ante id tempus 6) non auditi nuntii, et litterae quae dicerent quosdam e nostris, voti et religionis oblitos, se in fugam dedisse; quosdam, gladiatoria impudentia, homines inimicos, media luce, infesto telo appetivisse, vulneribusque affecisse, quosdam adversus magistratus suos conspirasse, quosdam, incredibili et vesano furore, saevas eisdem et cruentas manus non semel aut uno in loco intulisse; inauditas libidines, falsas hominum delationes, confictiones criminum, odia, dissidia, bella, totam denique Provinciam scelere ardere et conflagrare audiebamus. Et quam igitur in tantis malis, non dico medicinam attulistis, sed significationem mali aut sensum doloris dedistis ? Num convenistis ? Num ruinae vos opposuistis ? Num saltem manum

1) *a.* sint. — 2) *b.* nobis. — 3) *b.* jam. — 4. *b.* servus. — 5) *b.* Provinciae partibus. — 6) *b.* semper.

labanti reipublicae porrexistis ? Itaque ego cum saepe alias, tum maxime illo tempore Provinciae nostrae sortem conditionemque sum miseratus. Fateor enim vobis, sic mecum agebam et ejusmodi sermonem, tacitus, frequenter usurpavi : « Pro deum atque hominum fidem! Quae ista 1) est nostrorum mens ? Quae sententia ? Quod consilium ? Quae est ista in summis Provinciae pe- (17)) riculis tanta vel securitas vel supinitas potius atque dissolutio ? Ista si levia sunt, contemni; si usitata, negligi; si pauca, dissimulari possunt: sed si atrocissima sunt; si novo et inaudito exemplo commissa sunt; si tot ac tanta ut neque in multis Provinciis uno anno, neque in una Provincia multis annis plura unquam acciderint ; si denique sunt ejusmodi ut, cum ipsa per sese et sua sponte sint gravissima, tum gravioris pestis, quae in ipsis Provinciae visceribus haereat et instantem cladem minetur, sint signa certissima, quid stamus ? Quid cessamus ? Cur non potius omnes quicumque isto nomine censemur, cur non saltem omnes boni in rei nostrae publicae extremo periculo decurrimus, convenimus, sin minus ad opem ferendam, saltem ut illius acerbum funus devotis lacrimis et comploratione prosequamur ? Cur, quod in levissimis rebus saepe fit, ut Conventus Definitorum cogatur, id in tanto rerum motu et in his procellis et turbida tempestate Provinciae negligitur ? Cur non initur ratio aliqua juvandae reipublicae ? Cur saltem tantorum malorum fontes non disquiruntur, aperiuntur, exscinduntur ? 2) An haec ita subito exorta sunt ut nullum habeant in peccatis nostris fundamentum ? An nullis radicibus tanta flagitiorum pullulatio nititur ? Tot vomicae tam graves, tam purulentae 3) simul uno tempore erumperent nisi multo jam tempore 4) ingens aliqua vis veneni Provinciae venis concepta esset ? Ergo si vel coeli serenitas nimia, vel largior pluvia frugibus excidium minatur, supplicationibus et prece solemni numen precamur : et cum tot graves

1) *b.* vita. — 2) *b.* scinditur. — 3) *b.* prudentes. — 4) *b.* ante.

casus, tam atrocia flagitia graviorem reipublicae nostrae cladem portendant, otiosi ac securi simus ? Si aut febris invasit aut frigore tentatum corpus condoluit, nulla medicorum auxilia non requirimus. Et cum summis et letalibus morbis res communis laboret, nihil opis afferemus, nullam faciemus medicinam ? Quid (18) igitur ? Nihilne illo tempore agebatis ? Imo vero, (invitus dico, sed tamen reticere non possum) in media illa nocte et caeco errore Provinciae, in nescio qua de 1) novo erigenda domo et quasi deducenda colonia vigilabatis. O turpem notam temporis nostri ! O communis salutis studium praeposterum ! O perversam diligentiam! Rei totius publicae summa in postremum discrimen et periculum vocabatur, et potuit esse 2) vobis aliqua cura potior, quae vestros animos occuparet ? Universus status Provinciae ,nostris flagitiis convulsus, ab 3) ipso culmine ruebat; et vos, si non honesti studium et communis Provinciae amor, saltem metus ne communi ruina opprimeremini, ab illius rei perverso studio revocare non potuit ? 4) Dignitatemne, fortunas salutem denique nostram quae, illis miseris casibus afflictae, 5) tenui filo pendebant, caemento et lapidibus et novis 6) constructionibus firmari et stabiliri a vobis posse arbitramini ? 7) O iterum 8) studium praeposterum ! O certe perfidiam summam ! Nam quid 9) aliud est quod vos fuisse dicam ? Negligentes ? At illo eodem tempore aliis in rebus valde vigilantes fuistis. An vero caecos et ignaros rerum ? Sed res erat, non solum certa, sed in sermone omnium et in oculis posita. Non igitur negligentes, non ignari fuistis, quod utinam fuissetis.Levius enim esset ignorare, quam dissimulare, nihil agere, quam aliud agere ; sed quod unicum restat, infideles Domino fuistis, hoc est, non quae Provinciae salutaria, non quae Christo accepta, sed quae

1) *b.* de domo novo exigenda et. — 2) vobis esse aliqua. — 3) *b.* ac. — 4) *b.* revocare potuit. — 5) *b.* afflicta. — 6) *b.* nostris. — 7) *a.* arbitrabamini. — 8) *b.* verum. — 9) *b.* quid aliud vos.

vobis, quae vestris sensibus et judiciis vestris infidis, et pravis opinionibus, commodis, ambitioni congruere sunt visa, procurastis. Itaque illud Poetae mihi crebro 1) succurrebat :

Et sepulcri

Immemor struis domos. *

Haec ratio, 2) et haec afflicta et misera con-(19) ditio Provinciae magis ut de funere et sepulcro, quam ut de dignitate et novis constructionibus cogitemus, nos admonet. Si huic tam gravi quasi morbo aliquid subsidii potest afferri, si adhuc aliqua salutis spes reliqua est, age, id 3) primum omnibus studiis, consiliis et copiis agatur, ut salva Provincia, ut sospes sit, ut vivat : sin autem res desperata jam est, si plane complorata, si nulla ratio medicinae, nulla via salutis ostenditur, quid traducimus commune dedecus ? Quid nostrum casum graviorem et turpiorem reddimus ? Praestat latere, praestat ignotos esse, praestat in tenebris ignorationis quam in hominum luce versari. Nam si nobis pereundum est, levius pauci quam multi, minus turpiter obscuri quam illustres et noti peribimus. Quae ista ratio, vel potius vesania est ? Si non possumus nisi in oculis 4) hominum vivere, at saltem illis non videntibus mori possumus 5). Etiamne non solum vitae, virtutis, officii, sed turpitudinis etiam, sed dedecoris, sed interitus et ruinae, oculos hominum testes habebimus ? Hoc non amplificare dignitatem Provinciae est, sed augere ignominiam, non producere illius tempora, non vitam propagare, sed efficere 6) ut ruina ruat graviori. Adde quod omne istud, ut vos vocatis, studium et zelum, ut vero ego judico, libidinem, et morbum, et insaniam 7) producendi fines Provinciae et domos

*) Horace, Odes, II, 18, v. 18-19.

1) *b.* crebre. — 2) *b.* ratio et haec. — 3) *a.* ut praemium omnibus. — 4) *b* oculos. — 5) *b.* possimus. — 6) *b.* deficere. — 7) *b.* infamiam.

alias aliis denuo 1) accumulandi, non solum in hoc casu et in hac corruptela bonorum morum, quoniam melioribus curis locum non relinquit, sed incolumi etiam et stante Provincia, perfide et perniciose suscipitur. Res nota est et communi omnium querela vocibusque jactata.

Affirmo quidquid gravioris sceleris, quidquid pessimi exempli his annis apud nos fuit, quod ille antiquus rigor tantum remiserit, quod nullam, non dico legem, sed nec formam reipublicae habeamus, id (20) omne ex isto vestro, non jam perfido, sed praeclaro coloniarum deducendarum studio exstitisse, dimanasse, profluisse. Affirmo omnia quibus per id tempus infestamur, aut in his, non monasteriis, sed foedis lupanaribus suscepta, aut ex illis deportata flagitia: Nam illis discursibus et illi licentiae assuefacti et in illo vitae genere libero, et omnibus legibus soluto semel enutriti homines aut, dum in eis locis sunt, a nullo genere peccatorum abstinent, aut ad alia loca translati, contagione quadam sceleris aliquos inficiunt ; et quoniam commutatum sibi genus 2) vitae aegre ferunt, et illa dulci licentia carere non possunt. cum ipsi 3) ruunt, tum alios plurimos, quia soli perire nolunt, in ruinam secum et in perniciem trahunt. Haec etiam res nostris legibus, id est, fundamentis sine quibus stare nulla respublica potest, quoniam ibi bonis moribus nullus est locus, contemptum primo, mox etiam abolitionem, et interitum affert.4) Quae pestis in illis locis exorta sensim omne Provinciae corpus pervasit : ex his fontibus et 5) hac corrupta disciplina profluxit illud, quod, et cum maximo bonorum virorum dolore et Provinciae summa pernicie, passim volitare videmus hominum genus, non modo a monastica religione 6) et christiano pudore alienum, sed a communibus etiam humanitatis officiis et ab omni ingenuo et liberali cultu remotissimum, in ganeis plane et popinis et in

1) *b.* de novo. — 2) *a.* vitae genus. — 3) *b.* isti. — 4) *b.* attulit. — 5) *b.* ex hac. — 6) *b.* professione.

media vulgi faece et illuvie educatum. Haec denique omnis impuritatis 1) domicilia sunt, et totius mali quasi seminaria. Itaque tantum abest, ut ista 2) ratione res communis juvetur ut ex eo potissimum maximis et gravissimis malis sit affecta. At, dicet aliquis, quid tu ais ? An non ista ratione status Provinciae promovetur, dignitas amplificatur, cultus numinis et hominum salus augetur ? Sumus jam in oculis omnium, grato totius populi amore complectimur, etiam magnatum, etiam princi- (21) pum favor in nos inclinat : parvane ista tibi et negligenda videntur ? Utinam ! O utinam illa nemora, utinam illas secretas et antiquas sedes teneremus, et quod dicimur, vere essemus eremitae ; incogniti 3) mundo, at 4) Deo noti fuissemus ; non haberemus oculos hominum nostrae virtutis testes, at animus sibi bene conscius suo ipso testimonio esset contentus ; contemneret nos mundus, at nos vicissim mundum contemneremus. Re pauperes et obscuri, at virtute et veris animi opibus divites et illustres viveremus. Nunc vero, o misere commutatum vitae genus nostrum ! dum aliorum salutis studiosi videri volumus, latus aperimus ad mortiferas et letales plagas excipiendas; et, dum hominum gratiam aucupamur, a Christi gratia cecidimus. Ergo ea tu mihi esse dicas studio prosequenda, quae nos omnibus animi bonis spoliarunt ? Concedam magna esse ; concedas tu tamen magno illa et multo maximo pretio nobis constitisse. Nolo tam pretiosos honores, nolo divitias virtutis jactura coemptas, nolo applausus hominum cum numinis indignatione conjunctos; et ut sint ista magna, an non alia multa majora sunt quibus potior deberet esse locus ? Cur igitur ista curamus sic studiose, ut maxima sic semper, ut sola bona esse videantur ? Tametsi quae est ista rerum spernendarum tantopere exaggerata magnitudo ? Magnumne vobis, id est monachis, hoc est, verum hujus vitae contemptoribus aliquid videri potest quod e judiciis hominum

1) *b.* impunitatis. — 2) *b.* ita. — 3) *b.* ignoti. — 4) *b.* ac.

pendeat, quod hac luce et hoc spiritu contineatur, quod caducum sit et periturum? Adeo nobiscum ipsi discordes, adeo nobis dissimiles simus, ut quae professione contemnimus, ea studio et amore persequamur? Id mundi osores in pretio habebimus, quod mundus ipse, cum paulo cordatior fuit, despicit atque deridet? Amat nos vulgus; esto : cras fortasse odio et sibilatione prosequetur. Favet princeps ; quid re- (22) fert ? Num idcirco meliores et sanctiores sumus ? Cum aliis ordinibus de dignitate jam et honore certamus : utinam hac in parte ab illis victi, virtute illos et vera animi pietate vinceremus Admiretur ista sane vulgus; nos vero qui a vulgi opinionibus toto coelo disjungimur, rideamus. Regnent in aulis regum : jaceant in monasteriis ; valeant apud imperitos : a cordatis vero et rerum omnium rationes veritate ponderantibus hominibus repudientur : ac 1) non sunt plane contemnenda, imo vero sunt etiam 2) pestifera. An gratis et sine causa Christus suorum animos ab istarum rerum cupiditate 3) et cura liberos esse voluit, et non potius quia intelligebat ex eo summam perniciem virtuti imminere? Aut quod singulis non concessit ut opes et honores ambirent, id universis licere voluit? Et non potius quae privatam cujusque, illa eadem publicam etiam salutem labefactant ? 4) Nimium 5) istud studium augendi honorem Provinciae, ne fallare, ambitio est. Nimia augendi publicas opes cupiditas, quo magis praetextu publici nominis tegitur, eo insanabilior est avaritia. Nihil refert utrum privato aut communi honori vel opibus plus nimio studeas. Quid vero si non modo non appetenda ista sunt, sed ne sunt quidem, et quibus nos placere credimus, iis contemptui sumus ? Itaque vide ne qui tibi videtur principis favor, irrisio; magnatum gratia, stomachatio; populi honor, convicium gravissimum sit potius existimandum. Tenemur, mihi crede, tenemur : neque possunt esse occulta nostra flagitia. Nam quid ego

1) *b.* at. — 2) *b.* enim. — 3) *b.* cupidine. 4) *b.* labefactabant. — 5) *a.* Nimirum.

hoc loco multorum et gravissimorum hominum judicia de nobis proferam ? Quid dicta commemorem ? 1) Quid sermones hominum ? Quid vulgi rumores referam ? Quid apud multas civitates opinionem nostram gravissimam laesam ? Qui risus, quae fabula, quod convicium de nobis fuerit 2) dicam ? Sed ista et vobis satis sunt nota, et mihi vel pudori meo, vel (23) amori, quo rem communem complector, ne de illius turpitudine laetari videar, quaedam sunt condonanda. Illud tantum dicam : debita nostris sceleribus nos poena plecti, ut qui studio laudis humanae a vera virtute defecimus, pro laude infamiam reportemus, et qui hominum causa infideles Christo fuimus, eosdem homines in nostris rebus infideles experiamur. Itaque ut hanc orationis partem tandem concludam, si quibus verbis propheta Esaias judaicum populum interrogabat, eisdem aliquis vestrum nostram Provinciam interroget : « *Quomodo facta est meretrix civitas fidelis ? Justitia habitavit in te, nunc autem homicidae* ; *argentum tuum versum est in scoriam* ; *vinum tuum mixtum est aqua* »,* is audiat pro causa id quod mox dicitur 3): « *Quia principes tui infideles, socii furum, amantes munera, sequentur retributionem* ».** Ergo ut principum infidelitas rempublicam evertit, ita fidelitas munit atque confirmat.

Sed quid ? Satisne est 4) praepositum esse fidelem ? Christus 5) prudentem etiam voluit : 6) id jure optimo. Ego vero, nisi ille dixisset, fateor ingenue quod sentio, hoc loco et 7) hoc vestro consensu dicere nunquam auderem. Nam cum quotidie homines, non solum imprudentes, sed etiam furiosos magis-

---

*) Isaïe, I, 21-22. La Vulgate dit : .. civitas fidelis, plena judicii ? justitia habitavit in ea..

**) Isaïe, I, 23. La Vulgate dit : Principes tui infideles, socii furum : omnes diligunt munera, sequuntur retributiones.

1) *b*. commemorem ? quid vulgi. — 2) *a*. fuerint. — 3) *b*. additur. — 4) *b*. satisne est ut Praelatus sit fidelis ? — 5) *b*. Christus ut prudens esset etiam. — 6) *b*. voluit. Ego vero. — 7) *b*. et vestro.

tratum gerere videam, atque ita gerere, ut quoniam semper gerunt vobis probati videantur, si id dicerem, eum, qui aliis praesit, prudentem esse oportere, vererer ne quis vestrum diceret et me falsum in eo esse, et vos ipsos probe tenere opus non esse, idque re ipsa et quotidianis experimentis didicisse. Verum cum summus magister Christus id doceat, et dispensatorem suum non modo fidelem, sed etiam prudentem esse velit, date veniam mihi, ignoscite, quaeso, si illius orationi, potius quam vestris factis fidem tribuo, et si vos potius cum maximo malo errare et (24) falli, quam illum non vera et salutaria dicere existimo.

An cum minimarum rerum etiam sua quaedam ars et ratio sit, nulla erit maximarum ? Et cum ne pecudes sine quadam prudentiae ratione agitare possis, liberis hominibus temere imperabis ? Si non est medicus qui medendi rationem non novit, si nec agricola est censendus, qui sationis et tempestatum opportunitates ignorat, qui potest fieri, ut recte imperet, qui prudentia careat, hoc est ipsa arte et ratione imperandi ? Nam 1) quae pars civilis functionis est,quae sine summa prudentia commode administrari possit ? Poteritne stultitia 2) virtutis et vitiorum discrimina nosse ? Poterit tempora rerum agendarum distinguere, opportunitates captare ? Poterit subditorum hominum varia ingenia dignoscere ? Poterit illorum mores ad virtutem conformare et congruentem uniuscujusque morbis medicinam adhibere ? Poterit maestos exhilarare, timidos erigere, 3) oppressos sublevare, elatos ita deprimere ut non frangat, nutantes, ne corruant, sustinere, omnes denique paterna caritate et affectu complecti, et, ceu peritus medicus, nunc pharmacis et amaris potionibus, nonnunquam etiam ferro et cauteriis, saepius autem quiete et delicatiori victus ratione et mollioribus ac suavioribus medicamentis uti ? Has, inquam, tot res, tantas, tam difficiles quae omnes praelati officio continentur, rerum et rationis im-

1) *b.* Namque pars. —2 *b*) stultitiam. — 3) *b.* exigere.

peritus homo praestare poterit ? 1) Et quarum rerum vel singulae exquisitam quamdam rationem et divinam prudentiam, ut recte administrari possint, desiderant, 2) his omnibus non diversis temporibus separatim, sed eodem persaepe temporis momento conjunctim imperitia et stultitia, et omnium rerum summa ignoratio satisfaciet ? Quid quod ea nostrae Provinciae ratio est, is status, et ea perturbatio reipublicae, ut non solum prudentia, sed rara quadam et divina prudentia iis qui clavum illius ten- (25) ent, sit opus ? Nam alii habent leges quibus quasi consultoribus optimis utantur : habent jura tanquam praescripta quaedam quae sequantur, quae in dubiis implicatisque rebus consulant, et quorum ex arbitrio omnem imperandi rationem moderentur. Itaque qui ejusmodi 3) sunt, hi 4) quasi prudentiae mediocritatę quadam possunt esse contenti. At vero apud nos, apud quos leges jacent, jura contemptui habentur, mos majorum fabula est, omnia ad unius, qui imperat, voluntatem et libidinem devoluta, illius ex nutu pendent, ita necesse est ut praelatus prudens sit, ut si summam prudentiam habeat, explicare se vix possit, si mediocrem, multa peccet, si nullam, exitio sit futurus.

At fallunt nonnunquam homines specie prudentiae, 5) difficileque est stultum a prudenti, nisi 6) experimentum feceris, distinguere. Esto; sane non repugno. Scio multas esse humani ingenii 7) latebras, plurimos et sinuosos recessus. Sed qui falsa opinione inductus 8), homini stulto magistratum mandat, is, re explorata atque comperta, quam citissime potest factum mutat. Si vos spes et opinio de quorumdam hominum prudentia concepta fefellit, cur amplius vos falli sinitis ? Si error in causa fuit, cur veritate experimentis declarata, persistitis in errore, et quem ne 9) cymbam regere potuisse vidistis, eidem cur praetoriam navem, cur totam classem cum maximo omnium malo

1) *b.* possit. — 2) *b.* desiderent. — 3) *b.*hujusmodi. — 4) *b.* ii. — 5) b. prudentis. — 6) *b.* ni. — 7) *a.* genii. — 8) *b.* indutus. — 9) *b.* nec.

commisistis ? At sunt viri boni. Finge ita esse. Num idcirco rerum gubernaculis erunt satis idonei ? At satis est piis moribus esse ornatos. Sibi ipsis fortasse satis, aliis vero si imprudentes sunt, non est satis. Summus ille Mosaicae legis sacerdos cujus omnia non solum gesta, sed etiam ornamenta, rerum maximarum imagines fuerunt, non tantum nomen Dei ineffabile laminae aureae insculptum fronte gestabat, in quo fidelitas, quae Deo praestanda et prae oculis habenda erat, (26) significabatur, sed etiam supra pectus, quod est sedes sapientiae, 1) rationale gerebat, multo auro et vario ordine gemmarum, hoc est virtutum, quibus prudentia constat, distinctum. Quid illa Cherubim quae Ezechiel propheta vidit ? Non tantum spiritus vitae plena erant, sed 2) erant etiam prudentiae 3) oculis omni ex parte respersa. Tantum abest ut animi bonitas, prudentia destituta, sit satis idonea regendis hominibus, ut sit interdum etiam pestifera. Nihil enim perniciosius esse potest quam praesidio aliquo et colore pietatis armata stultitia. Apertae injuriae facile obsisti potest ; at ei qui sanctitatis praetextu hostilem animum celat, non habeas quid facias. Itaque si alterutrum 4) optandum necessario esset, ego prudentiam cum moribus non optimis quam mores optimos cum stultitia conjunctos mallem. Prudentia namque, quantumvis nuda et pietatis auxiliis destituta sit, prodesse aliquid potest, at pietatis specie stultitia et imprudentia munita, non potest non obesse.

Quocirca merito et magno cum consilio Christus, eum qui dispensator futurus esset, prudentem esse voluit, et sola fidelitate non contentus, prudentiam adjecit. Cujus virtutis nomine, quoniam latissime patet, et ad omnia vitae humanae officia pertinet, multae res continentur. Sed mihi illud tantum est dicen-

1) *b*. sapientiae λωγον (*sic* au lieu de λογικόν) id est rationale. — 2) *b*. vitae plena erant sed etiam oculata; hoc est, non solum fide vivebant, sed erant etiam. — 3) *b*. prudentes. — 4) *a*. alter eorum.

dum, nos cum eum qui magistratum gerit prudentem esse volumus, id potissimum dicere ad consilium rerum agendarum rationem admittendam ; affectus vero quibus prudentia inimica est prorsus secludendos. Quae res dum negligitur magno nocumento esse solet. Nam quoniam magistratus praecipuum munus est hominum diversas voluntates et varia judicia nodo quodam societatis vincire, et ad concentum concordiamque redigere, ita omnium ingeniis ratione quadam se attemperans, ut ex omnibus unum quasi corpus efficiat; et quoniam ad eam rem(27) assequendam, aequabilitas quaedam et dictorum factorumque summa constantia necessaria est, cumque affectus non solum varii sint et multiplices, sed inter se contrarii atque discordes, fit ut is qui prudentia caret, hoc est, affectus ad consilium admittit, rationem secludit, non modo perniciosus custos reipublicae, sed et his, 1) quibus praeest, sit intolerandus. 2) Ergo ut in luctu et lacrimis, dum luget, omnes versemur necesse est. Afficitur majori laetitia: non tantum laetari, sed gestire et exilire debemus. Cum pavet, timendum est; cum desperat desperandum; modo flava, modo atra bilis, modo pituita, modo sanguis imperium tenet, dum 3) rerum moderatur habenas. Alias ubi ira incanduit, alias ubi defervit, alias laetus, alias cum maestitia afficitur, leges feret, et pro ratione variantium affectuum singulis momentis novum rerum statum inducet; non modo aliis adversus, sed secum ipse discors atque contrarius. Quod 4) si Christus dicebat, *omne regnum in se divisum desolabitur*, * palam est eam rempublicam, quae sub affectuum intense dissidentium tyrannide sit constituta, stare non posse. Etsi polyarchia et democratia, hoc est ea reipublicae forma in qua vulgus et multitudo dominatur, postremae

*) Mathieu, XII, 25. La Vulgate dit : omne regnum divisum contra se desolabitur.

1) *b.* iis. — 2) *b.* intolerandus. Occupavit videlicet illius animum maeror aliquis et acerba aegritudo : ergo ut in luctu et lacrimis omnes. — 3) *b.* et. — 4) *b.* si, quod.

cladi patet, ut omnes uno ore philosophi, Homerum secuti, tradiderunt, quid dicendum de illa est quae in uno homine non trigemino, ut fabulae ferunt, Geryoni, sed innumeris cupiditatibus, feris et imperiosis dominis, servit ? Et si verum est, neminem duobus dominis servire posse, * tot et tam diversis et tam contraria praecipientibus parere quis poterit ? Sit subditi hominis officium ad ejus qui praeest arbitrium suam vitam dirigere, semperque ex illius voluntate pendere, dummodo praepositi etiam cura sit talem se exhibere, tam aequum, tam prudentem, hoc est, ita cum ratione conjunctum et ab affectuum omni perturbatione liberum, ut illum (28) nullo negotio possis sequi, possis imitari, possis exprimere. Ego sane cupiditates eas et affectiones animi quae mihi natura insunt, ratione regere et frenare possim; ad alterius autem hominis contrarias cupiditates et affectiones vertere non possem. Sum, exempli gratia, pronus ad bilem ; si imperas ut me comprimam et ardorem excandescentiae 1) ratione et moderatione restringam, praecipientem sequar. Sin autem jubes ut aliam affectionem induam, et quoniam tu atra bili et vitrea 2) infestaris, vis me quoque tui similem, maestum et superciliosum effici, non sequar. Possum moderari meam 3) naturam, mutare vero illam, et in tuam, hoc est in contrarium prorsus habitum transformare, non possum. Quapropter qui praeest, qui sui diversos hominum mores ad virtutis concordiam revocandi curam et studium suscipit, is 4) ut ab omni animi perturbatione et affectuum turbulentia liber sit, prudens, non tantum fidelis esse debet.

Haec fuerunt 5) quasi hujus operis fundamenta. Nam quod sequitur, fastigium et culmen imponit nempe ut sit a Domino constitutus. Nam tametsi fidelis et prudens sis, tamen, nisi a

---

*) Mathieu, VI, 24.

1) *b.* excandescentis. — 2) *b.* veterana. — 3. *a.* meae naturae. — 4) *b.* is ab. — 5) *b.* fuerint.

Domino ad te fuerit legitima imperandi potestas delata, tyrannus sis necesse est. Quae res sic est legitima, ut sit etiam vehementer necessaria ad rempublicam recte gerendam. Nam si res nulla sine numinis auxilio recte suscipitur, tu speres in maximis rebus praestare sine numine posse, quod non potes in minimis? Potesne 1) tu dominicam familiam invito Domino recte gubernare ? Potes 2) tam grave, et immensum munus tuo ingenio, tametsi summo, sustinere, nisi ad tuum laborem Domini auxilium 3) et praesidium accedit ? Aut poteris sperare eum tibi auxilio futurum, contra cujus voluntatem in ejus familiam tyrannidem exerces? Favebitne Dominus sui gregis depraedatoribus? Quod si ethnici homines, cum imperabant, ad conciliandam suis legibus auctoritatem, (29) eas ad numen aliquod referebant ; si Radamanthus, qui Cretensibus leges tulit, Jovem se habere in consilio dixit, ut suis legibus pondus adderet et auctoritatem ; si Minos, si Seleucus, si Numa Pompilius eadem de causa non dissimilem rationem excogitarunt, quod omnes, quicumque prudentes fuerunt, sibi faciendum putarunt, ut ad Deum omnem gubernandi rationem referrent, tu contra facias, ut contra 4) Domini, hoc est, divinam voluntatem ad imperium adspires ? 5) De Christo vero Deo quid, obsecro, legimus ? « *Nec quisquam* (inquit Paulus) *sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo tanquam Aaron* ; *sic et* 6) *Christus* 7) *non semet ipsum clarificavit ut pontifex fieret*, » * hoc est non sibi adeo placuit ; non habuit eam de se opinionem (id enim graeca vox 8) rursus significat) ut sua auctoritate et sine permissu paterno pontificiam dignitatem et Ecclesiae summum imperium sibi arrogaret: nonne palam est, eos insanire qui se dominicae familiae recte praeesse putant, ad

*) Paul, Ad Hebraeos, V, 4-5.

1) *b*. possis. — 2) *b*. possis. — 3) a. auxilium futurum. — 4) *b*. citra. — 5). *b*. aspiret —. Sed quid homines loquor ? De Christo. — 6) *b*. ergo. — 7) *b*. Christus in quo omnes suas opes divinitus veluti condiderat non de se clarificavit. — 8) *b*. graeca vox *ἐδόξαζε* significat.

quam regendam Domino non solum non consentiente, sed invito etiam, accesserunt ? 1) Plato tantum eos qui nollent rempublicam gerere dignos esse censebat quibus magistratus mandarentur : eos autem qui id ultro appeterent atque ambirent ab ejus rei cura repellendos. Atque ita natura comparatum est, ut alterutrum sit necesse, ut nempe vel Domini voluntate impulsus, vel privata libidine accensus, ad imperium accedas, 2) ut aut legitima potestate usus prudens sis et fidelis, aut tyrannide, hoc est, tua voluntate, ad imperium evectus, vel ambitiosus sis, vel plane stultus, hoc est utrovis nomine ad id munus, quod tibi arrogas, ineptissimus. Nam si in magistratu gerendo honos est, ambitiosus qui id cupiat; sin autem summus et immensus la- (30) bor, stultus, qui id non videat, est habendus. Tu nisi tuus animus, perversa ambitione corruptus, insano imperandi desiderio conflagraret, per fraudem, per injuriam, et cum gravi optimorum hominum dedecore conjunctum scelus, aditum tibi ad eum honorem patefaceres atque munires ? Tu si scires, si tibi unquam in mentem venisset, quam dura et quam misera sit ratio gerendae reipublicae, qui labor, quae assiduitas, quae anxietas, quae cura subeunda, quanta virtus et prudentia praestanda, quae vigiliae suscipiendae, et quot in partes animus nocte dieque versandus, tam aut demens, aut tui commodi oblitus, et tibi ipsi hostis et inimicus esses, ut, non dico id ultro appeteres, sed ab aliis traditum et oblatum summis studiis et omni animi contentione non recusares ? Eine igitur vos, ut aliis imperet, permittetis, qui vel ita ambitiosus sit, ut ne ipse sibi imperare possit, vel ita stultus ut ejus ipsius muneris, quod cupit, laboriosam et difficilem rationem ignoret ? Quid quod ista ita sunt 3) mutuo copulata atque conjuncta ut, qui non sit a Domino constitutus, is nec prudens nec certe fidelis esse possit ? Nam cur tu ei serves fidem, a quo scias te non esse constitutum dispensatorem ? Cur in

1) *b.* accesserint. — 2) *b.* accedas, vel ambitiosus sis. — 3. *b.* sunt copulata.

magistratu gerendo ejus voluntati inservias, qui ipse tuae voluntatis nullam rationem habendam esse duxerit ? Cur Domino studeas quem noris tuis studiis fuisse adversatum ? Aut cur non potius a Christo desciscens, ad eos homines colendos omnes rationes tuas convertas, quorum studia tuae voluntati fuerint suffragata ? Itaque quemadmodum tota Provinciae pernicies ex nostra infidelitate dimanavit, id quod initio dicebam, ita ea infidelitas ortum habet, ex eo quod non sitis a Domino constituti, sed ambitione potius et partium perversis studiis non magis in imperium quam in praedam et devastationem dominici gregis immissi.

(31) Cupio me esse mendacem; cupio nostra tam foeda vulnera, sin minus sanare possim, saltem silentio tegi. Sed ut ego taceam, ut linguam comprimam, nostris vocibus et nostra confessione nos prodimus. Utrumne finguntur a me ista ? Anne 1) levissima dicam ? Quod Corinthiis, qua de re Paulus scripsit, contingebat, idem nobis in praesentia accidit, ut alius Pauli se esse dicat, alius Apollinis, * ut alii hujus nominis factioni, alii illis partibus studeant; hic Paulum, ille Apollinem suae salutis Deum habeat, ille Philemoni omnia debere se dicat. Si a Domino constituti videri volumus, cur id hominibus nos debere profitemur ? Cur factionibus dividimur ? Cur rem Domini, quae communis et una est, non communibus animis et opibus gerimus ? Et ut nostrae istae voces conticescerent, an non ipsa res idem clamaret ? Tu in eo totus es ut voluntates certorum hominum omni ratione demerearis, ut illorum omnes nutus observes, ut omne pravi et recti judicium ad eorum arbitrium revoces; nihilque aliud aut agis, aut cogitas, praeter hoc unum ut illorum animos tibi vehementer concilies : cum absunt, 2) munuscula ultro citroque mittuntur ; cum adsunt, 3) servilem in modum te

*) Paul, ad Corinthios I, 3, 4.
1) *b*. an ut. — 2) *b*. adsunt. — 3). *b*. absunt.

submittis, blandiris, assentaris, et quod ille parasitus e comoedia de se praedicat :

> His ultro arrideo, et eorum ingenia admiror, simul quidquid
> dicant laudo ; id rursum si negant, laudo id quoque.
> Negat quis, nego ; ait, aio ; postremo imperavi egomet mihi
> omnia assentari. Is quaestus nunc est multo uberrimus. *

(32) Idem tu facis, et poteris aut ipse credere aut nobis persuadere te esse a Domino constitutum ? Non praefecit 1) Christus suae familiae ejusmodi hominum nugas ; graves et pios et constantes homines praeficit. Ne fallere : 2) ab eo constitutus forsan es cui servis ? Vis credamus te Domini voluntate imperare ? Age, 3) cura, stude ut placeas Domino ; complectere 4) illius familiam ; pasce sollicite illius oves ; alimenta praebe et in eo totus incumbe ut ne quid de grege pereat. Sin ista negligis, et, id quod facis, vel ampla aedificia erigere 5) vel opes vel 6) rem familiarem augere, vel uni hominum inservire prima ducis, da veniam veritati : non es a Domino constitutus. Sed haec perspicua et nota sunt. Nam si secretam illam rerum scenam, et occultam illam hujusce rei administrandae 7) rationem, et latens artificium in lucem proferre vellem, quas tragoedias oratione mea et quos tumultus excitare possem ! Verum esto sane, sint per me obscura dum conscientiae vestrae testimonio sint manifesta ; tegantur quasi silentio orationis meae dummodo vestris factis retegantur; me etiam, si vultis, lateant dum tamen et proprios uniuscujusque 8) vestrum et omnium hominum sensus vos, non Domini voluntate, sed malis artibus imperare non lateat. Quid igitur mirum est, quod subditos homines contumaces, quod protervos et in vestram perniciem nonnunquam audaces experiamini, quippe qui non sitis a Domino constituti ? Ego Christo

*) Térence, *Eunuchus*, 2, 2, 20.

1) *a*. praeficit. — 2) *b*. fallare. — 3) *b*. Age; ne cura homines, stude. — 4) *b*. complectere amore illius- — 5) *b*. exigere. — 6) *b*. et. — 7) *b*. administrandi. — 8) *b*. cujusque.

dedi nomen, non ambitioni ; te ambitio praelatum fecit : ego assentationi non servio, tu assentando ad imperium es evectus ; ego hypocrisi et malis artibus nulla fide 1) ad obedientiam adstringor : tu his rebus tanquam machinis usus aditum tibi ad honores patefecisti. Itaque aut legitima potestate utere aut mihi id concede ne te legitimi magistratus loco habeam. Nam si id audes dicere, te fuisse a Domino constitutum, unde quaeso tibi tantus ardor et tanta (33) cupido imperandi fuit ? Cur illo potissimum suffragiorum tempore blandum te praeter morem et facilem praebuisti ? Cur maestum os nova hilaritate solvisti, homines humanius appellasti et orationem tuam inusitato quodam lepore et non solitis quasi verborum salibus condivisti ? Cur inquam, cur, per certos homines (nec enim res obscura fuit) ab iis, quibus jus erat, ut te suo suffragio adjuvarent omni ratione contendisti ? Si a Domino es constitutus, hoc est, si magnitudine et difficultate rei probe intellecta, invitus et vi majore coactus, in eum honoris gradum ascendisti ; et si intelligebas id, quod res est, in eo, non tam tibi honorem esse delatum quam impositum onus, cur iis qui tibi suffragati sunt tantum te debere existimasti ? Aut si hoc humanitatis est, cur eos qui honestatis potius quam voluntatis tuae rationem habuerunt, hostium et quidem infestissimorum loco habuisti ? Cur te illis inimicum immitem, implacabilem, omnibus denique modis infensum exhibuisti ? Res certa est, dubitari non potest : non es a Deo constitutus. Non igitur te oves sequuntur : nihil mirere : non enim tu per ostium ad ovile, sed aliunde es ingressus. Non audiunt, scilicet, vocem, non agnoscunt : contemnunt etiam ; baculum legitimae potestatis non habes ; diffugiunt, furem putant. Impetum etiam in te canes faciunt, quippe qui sub pastoris specie lupum truculenta rabie efferatum vident. Ergo si gregem dicto audientem habere cupis, esto legitimus pastor : et si legitimus pastor esse vis, ne

1) *b.* fide ut obediam adstringor.

velis te esse pastorem. Sic enim vere imperabis, cum invitus ad imperandum accesseris. Cum id munus fueris aversatus, tunc eris voluntate Domini constitutus.

Quod autem additur *super familiam*, 1) eo pertinet, ut intelligas qua ratione esse debeas erga illam affectus. Familiae praees, non tuae neque alterius de plebe, sed Domini. Non potes pro tuo arbitrio dissipare; non (34) enim est tua, non sat est vulgarem, aut etiam mediocrem, curam adhibere ; est enim Domini. Nam si id amoris ratio postulat, ut in amici negotio summam vigilantiam adhibeas, erga Domini familiam, et eam praecipue familiam quam ille dicit esse suam, quanto debes esse sollicitior? Multas habet Dominus familias (quid enim est quod sub illius imperio non contineatur ?) ; sed quam suam appellari 2) velit, unam solam, hoc est nationem Christianorum habet, ut jam, cum audis *suam familiam*, selectam 3), eximiam, indulgentissime habitam, et illi vehementer caram familiam intelligas: id enim fert usus sanctarum litterarum et divini ratio sermonis. Sic enim Joannem cognomento Baptistam, coelestis pater, per prophetam, Angelum suum appellat : « *Ecce ego*, inquit, *mitto Angelum meum* », * quasi dicas eximium illum et praestantissimum Angelum. Quocirca vide quid agas: eodem enim apud te loco illam esse vult quo apud se est. Vis scire quae sit ratio muneris tibi delegati, vide 4) qua id ratione a Christo sit administratum. Si contemptui ille habuit familiam suam, si neglexit, si se illius sudoribus et dolore aluit, si contumeliis affecit, si praedam 5) exposuit, si tandem saevas in illam manus intulit, in fugam 6) convertit, nihil est quod vobis irascar, pergite quod facitis. Nulla enim re inferiores aut degeneres estis. Sin autem illam suis oculis et sua vita plus dilexit, si proprio sanguine cariorem habuit, tu audeas vel negligere quos Christus sibi ipsi

---

*) Malachie, III, 1.

1) *b.* familiam suam, eo. — 2. *b.* adpellare. — 3) *b.* delectam. — 4) *b.* vides. — 5) *b.* praedae. — 6) *b.* fugamque.

praetulit, vel dissipare quos immenso labore 1) ille et crudeli totius corporis laceratione collegit, vel servorum loco habere quos, ut a foeda et fera servitute vindicaret, miseram servitutem ipse servivit ? Praefecit te Dominus familiae suae et sane, ut nihil aliud esset 2), nisi quod te dignum existimavit cujus curae et fidei suam familiam, hoc est suos amores et delicias crederet, id te ad omne humanitatis et benevolentiae genus (35) emollire debuisset. Possisne tu Domini de te conceptam opinionem frustrari ? Possis spem fallere, judicio non respondere ? Sed vide: constituit te super familiam suam, sed ita ut dispensatorem dici voluerit, ut ex eo quod dispensator diceris te non tam imperare, quam servire et praescripta formula servire 3) intelligas ; in eo vero quod super familiam suam, sis constitutus, intelligatur is honor qui tibi a familia est deferendus, ut quemadmodum Christus rebus omnibus quas aut dixit aut gessit divina humanis, hoc est ima summis, parva magnis copulavit, ita eorum quos suo loco constituit, officium ex utraque ratione esset temperatum et in eo munere servi assiduitas cum praefecturae dignitate et honore conjungeretur. Quo neque de dignitatis splendore, cum te servum cogitaveris, fastu intumescas, neque abjecta serviendi ratio, nisi ad eam honorifica aliqua species accederet, te faciat contemptibilem. Constituit te Dominus super familiam suam; sed cujus rei, obsecro, gratia constituit ? Ut det 4) illis, inquit, cibum in tempore. Gratia tibi Christe, benignissime et summe imperator: praeficis nobis non stultos aut infidos homines, sed fideles et prudentes servos, non qui vexent, sed qui alant, non qui flagella, sed qui cibaria tuis famulis subministrent. Multa mihi hoc loco confestim 5) dicenda et quasi cursu orationis meae praetervolanda sunt ; quoniam ad calcem et metam fessa jam anhelat oratio. Ut det, inquit, cibum;

1) *b.* ille labore. — 2) *b.* esses. — 3.) *b.* saevire. — 4) *b.* det, inquit, illis, cibum. — 5) *b.* confertim.

utrum apertiorem ideam 1) quae vestri muneris vos admoneat, desideratis ? Nihil dici poterat neque majori luce neque majori compendio; ut det, inquit, cibum. Ergo 2) id ad tuum munus tantum spectat ut alas, ut pascas, hoc est, ut omni ratione blandum te et humanum, amicum, amatoremque demonstres. Cibum a te accipiat familia, hoc est non detrimenta, sed commoda ; non jacturam, sed utilitatem; non injurias, sed summis emolumentis cumulata beneficia : (36)cibum, neque aliud 3) nisi cibum, des oportet, ut in te intelligas etiam cum ratio disciplinae severitatis personam tibi imponit, cum, consumptis aliis remediis, ad haec austera et amariora medicamenta descendis, id, quod, raro et cum delectu, et non passim est faciendum, nihil aliud in eo praeter ejus, in quem animadvertis, commodum et salutem 4) quaerendum, atque ita quaerendum, ut sit conspicuum id te quaerere; hoc est, ut ita severitas animadversionis cum animi misericordia conjuncta, judicii rigor lenitate temperatus, poenae austeritas caritatis dulcedine sit condita, ut in ipsa punitione amor eluceat et inter ipsa verbera paternus affectus emineat, ut non acerba punitio, sed salutaris medicina, non hostilis vindicta, sed lenis et amica objurgatio, non severitas sed amor et caritas, sed cibus, et quidem suavissimus, jure omnibus videatur. Cibum et nihil aliud praeter cibum, donare debes, 5) ut quidquid dicas ,quidquid facias, id pro exemplo et incitamento ad virtutem hominibus tibi subditis esse possit. Nullum ex te verbum insolens, nullum asperum, nullum protervum aut 6) imprudens, 7) nullum scurrile, nullum quod animi vitium aliqua ex parte suboleat aut vanum audiatur. Omnia sint tibi cum prudentia, gravitate et pietate conjuncta. Cibum denique exhibeto ut quoniam in sacris litteris eo nomine quaecumque ad vitam

---

1) *b*. vocem. — 2) *b*. ergo ad id tuum. — 3) *b*. alium. — 4) *a*) salutem quaerendam, atque ita quaerendam. *b*. salutem esse quaerendam, ut sit. — 5) *b*. debes ut, quidquid facias, id. — 6) *b*. atque. — 7) *b*. impudens.

tuendam sunt necessaria comprehenduntur, intelligas nullam muneris rationem, nullumque beneficii genus esse quod non vel praestari a te, vel abs te exspectari oporteat. Est hoc divine a Platone dictum, jure ab Homero eos qui rempublicam administrant appellatos fuisse pastores, nullamque appellationem esse quae vel congruentior vel plenior, vel ad illos sui officii admonendos sit efficacior: propterea quod, quedmadmodum ea omnia, quibus gregis tutela eget, unus pastor munera sustinet, ille enim, inquit, et pascit et morbis medici- (37) nam facit ; idem 1) partus obstetrix et nutritor; praeterea nemo melius musica et cantu armentum oblectat ; nunc voce, nunc arundine gregis sui aures demulcens; ad eumdem modum qui in magistratu est et parentem praestare debet et medicum, et nutricium et amicum, et servum et consultorem, congerronem etiam interdum atque sodalem, omnia quibus salus hominum continetur curare ; nullum ,quantumvis laboriosum munus, refugere ; sese in omnem partem vertere. Omnes enim aliae artes quae sunt in vita, in certo quodam et definito genere versantur, et quasi inter sese humanam vitam 2) dividunt, parte aliae, aliae alia parte fruentes. Medicina saluti consulit ; ars vestitiva nuditati ; agricola famem propulsat ; architectus contra coeli inclementiam et aeris injurias nos munit ; pictura oculis, musica auribus servit. At civile munus et magistratus cura, labor, industria, nullis certis et praescriptis regionibus continentur, neque ut aliae partes, sed ut nulla totum, integrum, universum hominem tuendum fovendumque complectitur. Cibum itaque, hoc est, omnium rerum, quibus homo indiget, necessariam copiam subministrat.

Sed vide quibus : illis, inquam, non tibi; illis te divitem esse oportet, tibi pauperem; illis liberalem atque magnificum, tibi parcum atque tenacem. Illis, inquam, non aliis, hoc est praesen-

1) *b.* Idem et medicus et pronubus est : idem — pastus obstetrix. — 2) *b.* vitam partitae, aliae aliam partem tuentur. Medicina.

tibus, non iis qui venturi erunt in annos. 1) Erigis 2) nova aedificia et summa cura communes census auges, totusque animo et studio posteritati 3) consulis, quae ad tuam curam non pertinet ; eos autem quibus praees et quibus a te in primis oportuit esse perspectum, summa omnium rerum inopia laborare atque perire sinis : quo quid potest esse perversius ? Nam si haec ratio semel admissa fuerit, ut tu praesentes negligas, futuris studeas, et illi rursus cum 4) vixerint ad alia et post ventura saecula omnes suas curas et cogitationes con-(38) vertant, fiet ut ejus rei, quae hominum gratia constituta est, utilitas, semper his qui praesunt posteritati 5) imminentibus, ad nullos unquam perveniat. Tu itaque jura praesentia, futura alius curabit ; neque tam diligens videri velis ut Domini providentiam praevertas. Illis postremo a te, non tibi ab aliis cibus est tribuendus, hoc est tu Dominicam familiam pascere, non te illa saginare debet. Non temere hoc et sine causa a me dicitur.

Adest enim, ut video, adest profecto quidam et in hoc vestro ordine, jam diu quod doleo, versatur, quicum 6) mihi aliquando magna rixa et altercatio fuit : cum 7) ille multis verbis serio contenderet et omni animi contentione pugnaret praelatum non ipsum subditos homines alere, sed a suis 8) subditis illum ali oportere; ego contra dicerem id esse hominis ne ipsum munus, quod gerebat, intelligentis : ergo tu mihi de sella sedens, fracta et molli voce, et vultu et toto corporis habitu ad risum composito, alios digito et oculis distortis notabis, in alios salibus ludes ; alios, homo ut tibi videris peracutus, obliquis dicteriis perstringes et ubi in frigido corpore bilis accensa est, conviciis male acceptos dimittes : omnes denique praeter 9) te flocci facies, et quos vel servorum loco habeas, indignos duces, et hac ratione tuo te officio probe satisfecisse putabis, mecumque contendes

1) *b.* immanis. — 2) *b.* Exigis. — 3) *b.* his. — 4) *a.* convixerint. — 5) *b.* prosperitati. — 6) *a.* quo cum. — 7) *b.* cum multis. — 8) *b.* sibi. — 9) *b.* pro te.

te tuorum labore et aerumnis ali et pasci debere ? Videlicet res obscura et ambigua est; aut multae difficilisque quaestionis et non potius aperta Christi voce et illustri illius testimonio definita : «*Reges*, inquit, *gentium dominantur eorum, vos autem non sic, sed qui major est inter vos, sit tanquam qui ministrat.*» *

Procuratio tibi tradita est, assiduitas, labor, sollicitudo, vigiliae; non otium, non deliciae, non requies. Te tuis ovibus victum quaerere, non tibi illas cibum (39) suppeditare decet. Sed haec perspicua sunt. Illud autem quod postremo loco dicitur, 1) nempe ut des in tempore, vobis diligenter est advertendum. Saepe enim ratio temporis et opportunitatis neglecta omnem officii vim naturamque pervertit, ut vel gratiam minuat, vel fructum auferat, vel in pestem illud perniciemque convertat. Contulisti aliquid beneficii in tuos; veste illos, aut alia re necessaria fovisti, 2) sed sero et vix tandem illorum vocibus querelaque coactus ; vide quid egeris : gratiam omnem, summam alioqui futuram, perdidisti ; vere enim, non solum pereleganter dictum est a Poeta :

Gratia quae tarda est ingrata est. Gratia namque
Cum fieri properat, gratia grata magis. **

Laborat morbo aliquis; dum medicinae locus est, illum negligis : at ubi vis mali incuria corroborata, nullam bonam spem reliquam facit, accurris, medicos convocas, sumptui non parcis. Cassa jam est omnis illa opera, fructuque caret tua nimis in longum tempus dilata sedulitas. Fervet ira, non justa de causa, irritatus alicujus animus : quid tu contra irasceris ? Quid minaris ? Quid supplicium, quid verbera intentas, hoc est, insanientem

*) Luc, XXII, 26.

**) Ces vers d'Ausone (Epigrammata, édition Scaliger, 1575) sont traduits dans l'Exposicion de Job, ch. XXXI, (p. 185 de l'édition Merino) : *La gracia que se tarda es desgraciada, /porque la que los pasos accelera, /es muy mas agradable y mas amada.//*

1) *b.* sequitur. — 2) *b.* juvisti.

majorem ad insaniam 1) adigis ? Sustine parum et pone minas : sine illius animi tumor desideat : 2) mox se castigari patietur, quem paulo ante sine gravi illius pernicie non poteras, vel leviter, admonere.

Alia supplicio 3) inferendo, alia indulgentiae exhibendae apta et idonea sunt tempora. Imbecillitas animi amore fovenda : facinus et audacia severiori poena plectenda est. Sed vos imprudentia animi cuncta ista pervertitis. Nam quo tempore labore et rerum difficultatibus, aut quasi alia ratione, hinc inde impulsus fratris animus quasi labascit, eo tu potissimum tempore instas, urges, injurias accumulas, indignationis et odii faces subinde admoves, pellis denique (40) donec ruat. At idem ubi facinus est designatum et ubi est perpetratum flagitium, blandum te et facilem, et indolentem, 4) hoc est, in retinenda morum disciplina dissolutum ostendis. Olim ista, olim tibi facienda erant ; cum illorum aeger 5) animus morbo implicabatur, benignitate erant sanandi ; cum nutabant, caritatis nodo vinciendi ; cum ruebant, prudentia et tolerantia sustentandi. Nunc vero culpa, supplicium, rei gravitas, odium, exemplum, severitatem acerbitatemque desiderat. Tunc comis 6) et perindulgens debueras esse pater : nunc severus et tristis judex sis necesse est. Nam tu mihi in dissolvenda disciplina modo lenis sis,qui paulo ante in tuenda tuorum salute immitis, acerbus, crudelis et barbarus plane fuisti ? Tu illos quos vix oportebat ista communi luce frui, eadem aut etiam meliori conditione quam ceteri, esse sinas, permittasque illis ut, tanquam re bene gesta, laeti et alacres et plane de nostra ignavia et stultitia triumphum agentes erecta cervice et amisso pudore volitent ? At gaudes de inventa ove quam perdideras, et quam 7), bonus pastor, 8) in humeris tuis impositam laetus reportas : probo, laudo ; gaude sane : sed ita

1) *b.* infamiam.— 2) *b.* desideat non te castigari.— 3) *b.* suppliciis inferendis.— 4) *b.* innocentem.— 5) *b.* quasi aeger. — 6) *b.*comes.— 7) *b.* qui.— 8) *b.* pastor humeris.

ut 1) ne, tuo nimio et immodico gaudio,reliquis ovibus sis causa pereundi. Gaude, sed ita ut scias aegram illam et morbidam esse et a te amariori et austeriori medicina sanandam. Sentiat illa se peccasse : sentiant aliae 2) id illi non impune fuisse. Erubescat illa suum dedecus : caveant aliae tot ignominiae maculis notatam culpam. Intelligat illa se infimum et postremum locum 3) honoris tenere : intelligant aliae, qua illis conditione, si quid admissum fuerit, sit denique deinceps vivendum; 4) quo pretio, qua mercede, quo periculo sint peccaturae. Itaque 5) istam haec ratio temporis asperitatem requirit ; aliis in rebus et alio tempore esto, si potes, humanitate, 6) lenitate et comitate conditus.

(41) Denique in tempore demensum cibum praebere debes, non quod aliquod tempus sit in quo cessare tibi aut otiari liceat, sed ut quemadmodum humanus animus, tametsi 7) in actu sit, in alias actiones suspicit : 8) nunc amat, post odio prosequitur; jam maeret, jam laetatur ; modo corpus ciet, modo ad quietem revocat; oculis videt, auribus sonos excipit; in corde vivit, in capite intelligit, in jecore nutritivam facultatem exercet, et pro diversa ratione membrorum alia atque alia munera obit, simul et illis omnibus praesens, et ad singulorum rationem se attemperans: ad eumdem modum praelatus toti reipublicae quasi corpori infusus, et universas illius partes vitali quodam complexu fovens atque devinciens, ita universis adesse debet, ut pro ingeniorum diversitate et temporum ratione interdum ad virtutem instituat, interdum ad pugnam et luctam cum hoste animet; nunc maestos reddat ; nunc maestitudinem pellat, laetitiaque afficiat ; jam ad virtutis amorem laude animos suorum accendat; jam minis et suppliciorum terrore in officiis contineat ; 9) agat

1) *b.* sed ita ut ne impunitate audaciam illius alens, iterum perdas ; sed ita ut ne tuo nimio. — 2) *b.* alii. — 3) *b.* honoris locum. — 4) *a.* verendum. — 5) *b.* Itaque isthaec ratio. — 6) *b.* humanitatis. — 7) *b.* tametsi semper in actu sit tamen alias. — 8) *a.* suscipit. — 9) *b.* contineat ; modo praeceptis, modo blandimentis.

modo precibus, modo blandimentis, modo objurgatione et animadversione graviori. Hos comitate sermonis, illos taciturnitate ; hos re, illos verbis conciliet ; doctis doctus sit ; apud scientiae expertes ne velit haberi eruditus ; filiis patrem, aegris medicum, ignaris magistrum, pravis vindicem, bonis comitem, juvenibus ducem, 1) senecta confectis suavem amicum, cunctis diligentem se et frugi servum exhibeat ; sit convictus modesta gravitate suavis ; sit sermo lenis, sit amica objurgatio, sit ardens cura atque sollicita ; vigilet semper, cunctis prospiciat, sua negligat, aliena curet, hoc est, ut prima ultimis jungat, se fidelem, se prudentem, se a Domino constitutum esse demonstret. Quod si his omnibus virtutum quasi luminibus omnes eos qui singulis Provinciae partibus sunt praefecti, ornatos esse decet, in (42) eo qui omnem molem 2) Provinciae sustineat, quanto ea omnia debent esse illustriora ? Vos quorum suffragiis ille modo creandus est, providere debetis. Alii quasi minora astra suam quamdam lucem, et quasi fulgorem habeant, hic ceu totius luminis 3) fons suae lucis copia et abundantia omnes alios illustret. Caeteri fideles sint et prudentes, hic non ut unus de vulgo,sed inter prudentes prudentissimus et inter fideles 4) fidelissimus. Etsi eum hujusmodi esse semper decet, hoc tempore et hoc provinciae languore non decet modo, sed vehementer etiam est necessarium. Nam profecto, quo loco res Provinciae sint deductae videtis, qui status rerum, quae perturbatio reipublicae, quae hominum et quam assidua querela, quae corruptela sit, et plane naufragium bonorum morum perspicitis. Omnia quasi membra Provinciae laxata sunt : totum corpus infestum nihil aut tam sanctum aut tam remotum, 5) quod non aliqua vis morbi pervaserit. Nihil est eorum quae labefactant rempublicam, 6) cujus nostra Provincia sit expers. Si citra legum prae-

---

1) *b*. dulcem. — 2) *b*. molem sustineat. — 3) *b*. hominis. — 4) *b*. fideles sit fidelissimus. — 5) *b*. semotum. — 6) *a*. respublicas.

sidia 1) nulla stare respublica possit, nobis jam olim nullae sunt leges ; si res communis praemio continetur, et poena, neque scelus supplicium, neque virtus meritam gratiam apud nos habet ; si periclitatur respublica cum rerum imperiti gubernacula tenent, nos jamdiu est quod in summis discriminibus periculisque versamur. Quod, obsecro, genus calamitatis aut mali a nostris miseriis abest ? Malum est cum magistratus inter se dissident : 2) nos collidimur intestinis dissidiis. 3) Factiones evertunt respublicas : non potest fieri ut nostra procul absit ab interitu. Peccandi licentia et peccatorum atrocitas et perditorum hominum passim obvia multitudo, indicium est dissolutae morum disciplinae : apud nos, o nostram miseriam ! sic omnia scatent flagitiis,sic ardent scelere,sic ejusmodi hominum pestibus sunt cuncta 4) referta,ut mihi crebro (43) occurrat usurpare illud propheticum : « *Quis dabit me in solitudine diversorium viatorum ? et derelinquam populum meum et recedam ab eis,quia adulteri sunt et coetus praevaricatorum* *». Itaque non est hujus temporis ratio eadem quae ceterorum. Antea si quid offensum fuisset, vulnus accipiebat respublica ; nunc si quidquam 5) peccatum fuerit, ut intereat necesse est. Nullam esse jam potest leve erratum; nullum vulnus mediocre : quamquam 6) plagam accipiat, accipiat modo, letalem plagam accipiat oportet. Quapropter sic existimare debetis universas omnium nostrum fortunas, spes, incolumitatem, salutem, totam denique rempublicam, quae ex isto vestro facto nunc pendet, in vestris manibus positam et collatam 7) nunc esse, idque hodie agi, ut per vos aut salvi simus aut foede et misere pereamus.

Cogitate Provinciam nostram quasi communem parentem in

*) Jérémie, IX, 2. La Vulgate dit : *quia omnes adulteri sunt, coetus praevaricatorum.*

1) *b*. praesidia stare nulla respublica potest. — 2) *a*. divident. — 3) *b* desidiis. — 4) *a*. conjuncta. — 5) *b*. quidpiam. — 6) *b*. quamcumque. — 7) *b*. collocatam.

praesentia languere et quasi aliquo morbo 1) oppressam cum summo vitae discrimine aegram decumbere : vosque pios decet filios convenisse ut qui illius morbo mederi possit, peritum aliquem, et excellentem medicum quaeratis, totamque ejus salutem ex medici arte pendere. Is qualis esse debeat, non tam ego quam ipsa res, imo vero ipsa Provincia vos docet, quae jam vobis sic agit, et quodammodo tacita loquitur : « In summum periculum adducta sum, filii, et nisi cito provideatis, extrema mea tempora et facta jam instant : multa et gravia vulnera vestra culpa accepi. En quamdiu per vires licuit, quamdiu robur aliquod fuit, tuli ,ut potui : at nunc mali et gravitas et diuturnitas omne robur exsorbuit, omnes exhausit vires ; nequit ulterius sustinere longis miseriis debilitata senectus ; vulnera mea medicum requirunt ; quia inveterata, artis peritum ;quia multa, industrium ; quia gravissima et prope letalia, experientem 2)et in rebus dubiis et difficilibus multum et saepe versatum. Non patitur ratio hujus (44) temporis, non sinit imbecillitas salutis meae, ut faciatis 3) periculum ignotae et non perspectae prudentiae. Nam si semel peccatum modo fuerit, actum et nobis erit ; nullus locus, nullum tempus relinquitur faciendae de novo medicinae. Non dignitatem a vobis, non honoris ornamenta peto: ista olim; salutem tantum, atque vitam peto 4) atque id non tam mei quam vestri causa peto. Ego enim et honoribus perfuncta maximis, et numerosa et illustri prole fecunda, quod ad me attinet, satis vixi. Si vobis incolumibus mori possem, aequo animo mortem obirem ; nunc autem vestra omnium salus mea salute continetur. Ista vulnera quibus conficior, vestra sunt, vel quia vos laedunt, vel quia sunt vobis illata.O novum miseriae genus ! A filiis vulnus accepi, nec possum vivere nisi per eos, qui me ad necem sauciarunt : possum vobis ignoscere ; possum

1) *b.* quasi aliquo morbo mederi possit. — 2) *a.* experimentum. — 3) *b.* periculum faciatis. — 4) *a.* petunt.

condonare illatas injurias ; possum vestrum auxilium implorare, et vos non poteritis animum ad opem ferendam inducere ? Ut nihil aliud esset, tamen id satis esset, ut faceretis medicinam, dedisse morbo causam. Nunc vero quos non titulos allegare vobis possem ? 1) Si rebus afflictis est miserandum, misera sum ; si senectutis ratio aliquid valet, senex sum ; si aegris pietatis officia debentur, ego quibus morbis non laboro 2) ? Si injuria et immerito oppressis natura favet, ab his quos alui haec vulnera infelix accepi. Si denique benemeritis gratia est referenda, quid plura dicam ? Sum mater ; nolo vos moveat haec ratio calamitatis in matre, si non moveret in hoste. En jaceo, en extremum spiritum duco, en opem supplex imploro. Quid vel infestus hostis amplius desideraret ? An haeretis ? An dubitatis ? Nondumne vos satis miseret mei ? Vitam mater a filiis peto, atque ab iis filiis per quos paene occidi ; nec tamen impetro. O stirpem invisam ! O vestris parentibus, divinis illis viris, de-(45) generem prolem ! Non sic illi majores vestri, quibus estis indigni, quorumque ego pietate et divina virtute recreata felix quondam et beata florebam : illi omni me ratione illustraverunt ; vos postrema ignominia affecistis ; illi infinita in me ornamenta contulerunt : vos vitam ademistis ; illi pro meis commodis ultro vitam profundebant : a vobis in summo meo periculo, vel inane lacrimarum officium non potui extorquere. O 3) commutationem ! O conditionem miserandam ! O meam foedam canitiem ! O aetatem ad dedecus et ignominiam plus satis vivacem ! Utrumne meas lacrimas, utrumne ut vestris genibus advoluta servilem in modum vos orem, spectatis ? 4) Ecce advolvo, ecce meam canitiem ad vestra genua submitto. Ecce obortis lacrimis ora sinusque rigo. Per has vos lacrimas, filii, per hos annos perpetuo in honore actos ; per haec ubera quae vos aluerunt, longa aetate victa ; per

1) *b.* possum. — 2) *a.* laborabo. — 3) *b.* O celerem commutationem. — 4) *b.* expectatis.

antiquam illam famam et gloriam nominis mei, oro atque obtestor, sublevate jacentem, ferte opem calamitosae; depellite, depellite a cervicibus meis jamjam imminentem pestem. Deponite privata studia; concepta odia, vel abjicite, vel in aliud tempus reservate; suscipite dignam vobis, dignam vestris majoribus curam juvandae reipublicae, et in studio mei, 1) id est, communis salutis, concordibus animis incumbite. Hodie, aut per vos recreata meliorem spem concipiam, aut a vobis deserta, aegram et invisam vitam relinquam.» Haec vobiscum illa agit.

Tu autem, quicumque huic 2) morbo medicus futurus es, quoniam ex isto consensu futurus unus es, sic 3) cogitare debes: «Provinciam suscipio, non ut alii regendam, sed ab ipso proprio 4) interitu vindicandam.» Magna cautio tibi adhibenda est et summa provisione agendum, ne quid aut offendas aut praetermittas. Multis illa et gravibus malis, vulneribusque affecta est, quorum quaedam inveterata sunt, quaedam recentia, (46) alia 5) quae videntur sanata, non sunt illa quidem sanata, sed ejus, qui modo magistratu abiit, optimi et humanissimi viri, negari non potest, prudentia et lenitate est illis quasi tenuis quaedam cutis induta. His tu omnibus medicinam 6) debes adhibere : nam nisi mature provideris, erumpent in apertum exitium : dividendae 7) sunt tibi cogitationes et multis rebus uno simulque 8) tempore providendum. Magna corruptela est bonorum morum. Id te imprimis curare decet, ut ad pristinum decus revocentur, atque ita revocentur, ut in eo non tam illa quae speciem honestatis habent, quam quae vere honesta sunt, consecteris : nostrae leges jus suum ut 9) obtineant, 10) his 11) pondus et auctoritatem addas oportet.

1) *b.* meae. — 2) *b.* hic. — 3) *b.* consensu unus futurus est, sic. — 4) *b.* proprie. — 5) *b.* aliaque videntur. — 6) *b.* medicinam adhibere debes ; nam. — 7) *b.* dividendae tibi sunt cogitationes. — 8) *b.* simul. — 9) *b.* non. — 10). obtinent. — 11) *b.* iis.

Queruntur nostri homines, et merito queruntur se, opinionum errore caecos, non habere quod sequantur : cum alii actis Hieronymianis standum esse censent, alii non censent ; alii cum delectu tenent, illud rejiciunt, dum quidam privatorum suffragiis, quidam hoc vestro selecto conventu magistratus affirmant esse mandandos.His hominum justis querelis tibi etiam finis est imponendus ; qua id ratione facias, ego quidem non statuo, neque aliquid tibi praescribo. Illud tantum dico, utrumvis 1) decreveritis, decernatis modo meliori conditione nostram Provinciam, quam nunc est sub ista caeca opinionum nocte, futuram. Constat quosdam injuriis 2) affectos esse immerito. 3) His nisi te acrem et severum vindicem praestiteris, mihi crede, stare non possimus. 4) Alitur enim impunitate in eo qui injuriam fecit, licentia peccandi, et in eo qui passus est, incrudescit in dies, nulla quasi vindictae medicina lenitus injuriae dolor, cum magno aliquo malo tandem erupturus. Magna praefectorum culpa multi homines quotidie nostrum institutum deserunt ; in hoc plane acerbum, immitem, implacabilem te 5) exhibere necesse est : an est aliud quod ab illis solllicitius sit (47)
curandum, vel a te severius et rigidius vindicandum ? Si quid de re pecuniaria perit, rationem exigas et vere punias; et cum singulis annis tot homines et nobis et, quod gravius est, sibi pereant, id negligendum putes ? Tu non exigas perditae ovis a pastore rationem ? Tu tam clara pignora, pro quibus Christus mortuus est, gratis perire sinas ? Illud autem quod ad eos qui morbo laborant, pertinet, non est tibi postremo aut infimo, sed summo potius loco ponendum. Inhumane, aspere et plane barbare cum aegrotis agitur, ita ut ei, qui in graviorem morbum inciderit, proposita sit aut cita et amara mors, aut diuturna 6) et acerba miseria.

---

1) *a.* utrumque. — 2) *b.* gravibus injuriis. — 3) *b.* immeritis. — 4) *b.* possumus. — 5) *b.* se. — 6) *a.* diurna.

Homines porro, quibus imperaturus es, quoniam ex vario quasi genere constant, varia 1) et quasi non una ratione tractare debes. In primo genere sunt viri quidam et morum pietate et aetate et usu rerum atque prudentia spectabiles ; 2) pauci illi quidem; sed quo pauciores 3) illi sunt, eo majore in pretio abs te 4) haberi hos in consilio decet. Secundum genus est eorum quorum vel ignota, vel despecta virtus in tenebris jacet ; qui tibi excitandi et erigendi 5) erunt, ut ingenii et probitatis suae lumen nobis praeferant. In tertio genere veniunt nonnulli, qui tametsi eorum improbitas et nequitia apertis argumentis teneatur, 6) tamen inter vos et in eo ordine selectiori versantur : hos tu, si digno suis meritis loco dejeceris, singulari et prope divino beneficio Provinciam afficies. Reliqua est faex 7) quaedam et quasi sordes vilissimorum hominum ; de quo genere toto sic accipe : optandum est ut ad sanitatem revocentur, sin autem id fieri nequit, exscindantur. 8) Illis enim quasi sordibus exonerata Provincia statim 9) se habebit et lenius et melius.

Innumera sunt de quibus te admonere possem; sed me plura dicere 10) angustia temporis non sinit; quocirca excita te tandem; quisquis es expergiscere : in- (48) vigila, in omnem partem te versa : indue generosum pectus et quod multarum et maximarum consultationum sit capax, et, ceu in extremo periculo bellici 11) discriminis, nunc isti, nunc illi parti auxiliari 12). Magnum, difficile, laboriosum, arduum , multiplex, immensum et prope infinitum est munus, quod sustines ; quod si et id majus est quam quod ab ullo homine 13) praestari possit, et est desperata jam salus Provinciae, quid agimus miseri ? Quid stamus ? Quid 14)

---

1) *b.* varia etiam et non una. — 2) *b.* expectabiles. — 3) *b.* quo pauciores sunt. — 4) *b.* abs te habendi. Hos te consilio semper habere et socios rerum gerendarum adjungere maxime decet. — 5) *b.* dirigendi. — 6) *b.* terreatur. — 7) *a.* lex. — 8) *b.* scindantur. — 9) *b.* statim habebit. — 10) *b.* dicere temporis angustia non. — 11) *b.* belli. — 12) *b.* auxiliator. — 13) *b.* homine possit praestari, et est. — 14) *a.* Quod.

sedemus? Quid 1) cessamus? Cur non Christi divinis pedibus advoluti opem illius et paternam veniam precamur? Pater, si tamen nos filii et non potius desertores perfidi, Pater, sed certe Pater, miserere: perimus! 2)

---

1) *a*. quod. — 2) *a*. petimus.

UN ANTIARISTOTÉLICO DEL RENACIMIENTO

HERNANDO ALONSO DE HERRERA

y su "Breve disputa de ocho levadas contra Aristôtil y sus secuaces"

En una de aquellas *Epistolae obscurorum virorum*, que constituyen la clásica sátira de los hombres del Renacimiento contra los representantes del atraso y del filisteismo, cierto supuesto corresponsal del burlado *Magister* Ortuino Gracio, le cuenta, con la deliberada bobería que los autores verdaderos de las *Epistolae* atribuyen a los firmantes, el siguiente caso : « Estuvo aquí un poeta, que se llama Juan Esticampiano, sujeto de bastantes pretensiones, el cual estimó en poco a los Maestros en Artes, y los redujo a la nada en su lección, y dijo que carecen de suficiencia y que un poeta vale por diez Maestros, y que, en los actos, los poetas deben ir delante de los Maestros y de los Licenciados. Y ese sujeto leyó a Plinio y a otros *poetas*, y dijo que los Maestros en Artes no son Maestros en las siete artes liberales, sino más bien en los siete pecados mortales, y que no tienen buen fundamento, porque no aprendieron la Poetización, sino tan sólo a Pedro Hispano y los *Parva logicalia* : y tuvo muchos oyentes y donceles (*domicellos*), y dijo que nada le importan los escotistas ni los tomistas, y profirió blasfemias contra el Santo Doctor » Léase « Hernando Alonso de Herrera », donde dice « Juan Esticampiano », y se tendrá un concepto aproximado de la representación del personaje a quien vamos a referirnos en el presente trabajo. Es un humanista, maestro de Retórica; lee a Plinio y a los clásicos; ataca a Pedro Hispano y a la Escuela de Paris, atreviéndose con el propio « Aristóteles y sus secuaces »; divulga entre sus discípulos las producciones de los emigrados griegos, fautores del Renacimiento italiano (como Jorge Trapezuncio) ;

comenta las escabrosas *Elegancias* de Lorenzo Valla; escribe diatribas contra Prisciano; es un amante de Italia y de su cultura; tiene, asímismo, numerosos oyentes; y aun le falta poco para padecer persecución por sus ataques contra las *autoridades* literarias tan respetadas antaño. Como renaciente, tiene « en más reverencia a la verdad, que a los más amados y más reverendos maestros », buscándola « por camino real, y no por retorcidos senderos »; aboga por la libertad de criterio del estudiante, escribiendo : « no crea ninguno que ha Dios parte en sus estudios, si a las veces no discanta lo que escriben los auctores, y a las veces lleva la contra », pues, los que otra cosa hacen, « no filosofan como libres, sino como esclavos, defendiendo, cualquier que sea, la sentencia del libro que declaran » y olvidando « que la Lógica, más hincapié hace en razones, que en textos »; cree, con los clásicos, que « no es posible sin Retórica enseñar bien Lógica* »; y, antes que Juan Luis Vives (en su invectiva *In pseudo-dialecticos* — 1519 —) y que el Brocense, se burla de las *suposiciones*, *ampliaciones*, *restricciones*, *apelaciones* « y otras endechas apócrifas que más se deben cantar a estos perdidos que andan haciendo corrillos, que a los verdaderos dialéticos », censurando a los maestros usuales de Lógica, que « jarretan los ingenios y estragan los entenderes ».

Fué, en suma, Hernando Alonso de Herrera (y más aún, como veremos, su hijo Lope Alonso de Herrera), uno de los primeros *erasmistas* españoles, entendiendo por erasmismo, no precisamente la aceptación de todos y cada uno de los puntos de vista

* Compárese con este párrafo del *Conciliabulum Theologistarum* (apud : E. Münch: *Epistolae obscurorum virorum ;* Leipzig, 1827 ; pág. 385) : " Surrexit jam unus, qui vocatur Philippus Melanchton, de quo ipsi multum tenent : ille fecit unam novam Logicam et unam novam Rhetoricam, et dicit quod Rhetorica sit dimidia Logica, et una sit ab alia, et mutent sibi mutuo principia ; quod ego non intelligo. " Lo que no entiende el buen teólogo, es aquello ya afirmado por Aristóteles (*Retórica*, I, 1, 1) acerca de que la Retórica es " *ἀντίστροφος τῇ διαλεκτικῇ* ".

del renaciente holandés, sino cierto espíritu de reforma de las instituciones y de la cultura, que, a principios del siglo XVI se extiende por gran parte de Europa, merced a la influencia de los escritos del humanista de Rotterdam, y que, sin ofrecer las apariencias formalistas del Renacimiento italiano, es a la vez más culto y menos atrevido que el movimiento germánico (concretado en la Reforma luterana).

I

Hernando Alonso de Herrera

En la villa de Talavera de la Reina, famosa « por la amenidad de los campos, por la suavidad del clima. y por la abundancia de sus producciones* », vió la luz Fernando Alonso de Herrera. Ignoramos a punto fijo la fecha de su nacimiento; pero como Alvar Gómez ** le considera viejo (senex) en 1517. no es aventurado suponer que viniese al mundo hacia 1460.

Fué hijo de Lope Alonso de Herrera y de Juana González***, y tuvo, por lo menos, dos hermanos, más jóvenes· Gabriel Alonso de Herrera y Diego Hernández de Herrera. de los que luego hablaremos Nada concreto sabemos respecto de su mocedad ni de sus estudios literarios Por lo que dice en el *Prohemium* de su rarísimo opúsculo : *Tres personae*, podemos conjeturar que estudió en Salamanca, donde quizá tuvo por maestro a Antonio de

* Juan de Mariana : *De Rege et Regis institutione ;* lib. I. ; prefacio. (Toledo, 1599).

** *De rebus gestis a Francisco Ximenio Cisnerio* (Compluti, 1569), lib. IV.

*** Gabriel Alonso de Herrera, hermano de Hernando, cita el nombre y apellido de su madre : Juana González, en la edición de su *Obra de Agricultura*, impresa en Logroño, el año 1528 (pág. 166), pero no en las anteriores (Cons. la ed. de la *Agricultura*, impresa en Madrid, en 1819. y adicionada por la Real Sociedad Económica Matritense ; tomo IV, pág. 318). Había muerto ya aquella señora en 1528.

Lebrija. Marchó después a Granada, en la cual convivió con el famoso *Comendador Griego* (Hernan Núñez Pinciano), y donde, probablemente, ejerció funciones de preceptor. * A últimos del siglo XV o principios del XVI (desde luego, antes de 1502), se trasladó a Sevilla donde dedicó el citado opúsculo: *Tres personae* al arzobispo D. Diego Hurtado de Mendoza patriarca de Alejandría y Cardenal de la Iglesia Romana ** Allí tuvo un hijo: Lope Alonso de Herrera, del cual trataremos después. Asímismo, por aquellos años estuvo Herrera en Córdoba.

Por julio de 1508 hallábase en Zaragoza el eminente humanista siciliano, a quien tanto debió la cultura española: Lucio Marineo, el cual preparaba la publicación de su obra *De genealogia Regum Aragonum*, que publicó el alemán Jorge Coci en 30 de abril de 1509. Recibió la visita del joven Alonso de Segura, discípulo que había sido de Hernando Alonso de Herrera, y oyó de aquél extraordinarias alabanzas de su maestro, a quien Marineo escribió una muy atenta carta en 5 de abril de 1509 Contestóle Her-

* Véase el principio del sexto *auto* de la *Disputa*: "quando ambos a dos, el y yo, estauamos en Granada......" Herrera fué protegido por D. Iñigo López de Mendoza, conde de Tendilla, a quien llama "su patrono" en el citado *Prohemium*.

** *Biblioteca Colombina. — Catálogo de sus libros impresos*; tomo I; Sevilla, 1888; págs. 78-79. El anotador escribe que Herrera "equivocó el nombre" del arzobispo Mendoza, al dedicarle la obrilla, que va enderezada "ad.... *Iacobum* Mendozam." Sería chistosa, en verdad, la *equivocación*; pero, si alguna hay, no la cometió Herrera, sino el moderno anotador, escritor cultísimo, pero que olvidó aquí la equivalencia latina: "Iacobus", del "Diego" castellano. — D. Diego Hurtado de Mendoza, tomó posesión del Arzobispado de Sevilla en 7 de Marzo de 1486 (por poder); fué creado Cardenal de Santa Sabina en 28 de Setiembre de 1500, y falleció en Tendilla, el 12 de Setiembre de 1502 (Cons. D. Joaquín Hazañas y la Rua; *Maese Rodrigo* [1444-1509]; Sevilla, 1909; pág. 12, 48 y 51). Era hermano de D. Iñigo López de Mendoza, conde de Tendilla, y sobrino de D. Pedro González de Mendoza, Cardenal Arzobispo de Toledo. Como Herrera, en su opúsculo, le llama Cardenal, es evidente que la dedicatoria fué escrita entre 1500 y 1502.

rera en elegantísima epístola *. en la que le cuenta sus trabajos. Tornó a escribirle poco después Lucio Marineo. aconsejándole que se pusiese en relación con el Tesorero regio : Luis Sánchez. gran admirador de Herrera y amigo de proteger a los doctos. Herrera siguió el consejo, y escribió a Luis Sánchez, agradeciéndole la buena opinión que de él tenía y solicitando cortésmente su apoyo. Ignoramos si fué atendido.

Por lo que Herrera dice en su carta a Marineo Sículo, échase de ver que estaba sobrecargado de trabajo. Dedicaba siete horas diarias a la enseñanza de la Gramática y de la Retórica, no quedándole tiempo para otras faenas literarias

Residía entonces en Alcalá, disfrutando de la protección del Cardenal Cisneros,a quien dedicó en 1511 su edición (adicionada) de la Retórica de Jorge de Trebisonda, y, en 1517, la *Disputa de ocho levadas contra Aristótil y sus secuaces*. en la cual escribe enderezando a Cisneros las palabras: « yo... fui el primero que por cartas de vuestra Señoria,fui combidado a echar los cimientos de letras oratorias en vuestra Vniuersidad. » En efecto durante el curso de 1509-1510. curso en el cual se normalizó la vida de la Universidad complutense, creada en 1508. desempeñó Herrera las cátedras de Retórica y Gramática Dejó de pertenecer a la Universidad mencionada durante el curso de 1512 a 1513 pues en 5 de Enero de este último año se declaró vacante su cátedra, sucediéndole Antonio de Lebrija. A Herrera, además de su sueldo en metálico, le daban en la Universidad treinta fanegas de trigo al año. No debía de ser muy próspera su situación, cuando Juan Martínez de Cardeña, escribiendo al Cardenal Cisneros, en 3 de noviembre de 1511, dice lo siguiente « El bachiller Errera ley aqui en el Colegio (de *San Ildefonso*) una Retoryca (*el « Opus absolutissimum rhetoricorum » de Jorge Trapezuncio. con adiciones de Herrera, impreso aquel mismo año de* 1511 *en Alcala*) que a echo

* Véanse los Apéndices.

inpremir de nuebo; oyenle muchos y aprovecha. Acuerdese vuestra Señoria del, y azerle alguna merçed, que tiene nesçesydad » *

No sabemos a ciencia cierta lo que fué de Herrera desde Enero de 1513, en que cesó en su ministerio pedagógico complutense, hasta 1517 (fecha de la *Disputa de ocho levadas*), en que se hallaba en Salamanca. Probablemente, así como Lebrija le sucedió en la cátedra de Alcalá, él ocupó el lugar de Lebrija en la cátedra de Retórica que este último dejó vacante en la Universidad de Salamanca. En los libros de cuentas de esta Universidad correspondientes al curso de 1518-1519, figura Herrera como Maestro de Retórica. **

Lo indudable es que la citada *Disputa*, fechada en 10 de Junio (víspera de Corpus Christi) de 1517, fué escrita en Salamanca, y enviada por Herrera a un hermano suyo que vivía en Alcalá (¿ Diego Hernández de Herrera ?), « con desseo que alli se imprimiesse» previa la censura del Comendador Griego ***. Esto quita gran parte de su significación a la anécdota que refiere Alvar Gómez de Toledo en su obra : *De rebus gestis a Francisco Ximenio Cisnerio* (libro IV), donde dice lo siguiente : « Para la escuela de Retórica, fué nombrado Fernando Alonso de Herrera, Talabricense, varón de ingenio arrojado y de facil palabra. Cuentan que, por ser él de arrogante espíritu, no vaciló en meter su hoz en todo género de mies, ni en dictaminar acerca de cualquier asunto literario de tal suerte que no se avergonzó de publicar cierto librillo contra Aristóteles ; pero fué reprendido por varios maestros de la Universidad, y, más severamente que por nadie, por Gonzalo Gil y por Bartolomé de Castro, hasta el

* Antonio de la Torre y del Cerro : *La Universidad de Alcalá (Datos para su historia)*; en la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 3ª época ; tomo XXI (1909), págs. 266, 414 y 417.

** Enrique Esperabé Arteaga : *Historia de la Universidad de Salamanca ;* tomo II ; Salamanca, 1917 ; págs. 315 y 360.

*** *Disputa* &ª. Introducción del sexto *auto.*

punto de que el viejo, acalorado y lleno de rubor no acertó a salir de su confusión. » *

La anécdota debe de ser una de tantas patrañas acogidas por el crédulo Alvar Gómez en su por otros conceptos estimable obra. Ni Herrera estaba en Alcalá en 1517, ni consta tampoco que en tal fecha figurasen Gonzalo Gil ni Bartolomé de Castro entre los profesores de la Universidad complutense.** La *Disputa* no era una publicación de la que Herrera tuviese que avergonzarse, ni, por lo visto, era él hombre para no acertar a responder satisfactoriamente a lo que Gonzalo Gil o Bartolomé de Castro le dijesen. Lo que hay es que la *Disputa*, que pudo parecerles sensata y aun regocijada a los batalladores humanistas del primer tercio del siglo XVI, en pleno hervor del Renacimiento hispano, era algo perturbador y *vitando* para el tímido escolástico de 1569.

Desde 1518, por lo menos, siguió Herrera en tranquila posesión de su cátedra salmantina. Consta que, en 21 de Setiembre de 1526, estuvo presente al acto de recibir juramento al Maestro Fray Francisco de Vitoria.*** Consta igualmente que, poco tiempo después: el 18 de Octubre de 1527 se anunció la vacante de la cátedra de Retórica de la Universidad salmantina, «por fallecimiento del Maestro Herrera» ****. Sucedióle en ella su antiguo amigo el Comendador Griego. Otro amigo suyo, el humanista

* " Rhetorum gymnasio Fernandum Alfonsum Ferraram Talabricensem, hominem ingenio promptum et extemporali facundia praestantem. Ferunt illum arroganti natura praeditum, non dubitasse in omnem messem falcem mittere, deque re omni literaria iudicium ferre: adeo ut adversus Aristotelem libellum edere non erubuerit. Fuit quidem ille reprehensus a plerisque Academiae magistris, sed ab Aegidio Gonsalo et Bartholomaeo Castro multo acrius, adeo ut senex rubore suffusus et aestuans haeserit."

** Véase A. de la Torre y del Cerro; arts. citados; págs. 69 y 265.

*** Apud E. de Hinojosa: *Estudios sobre la historia del Derecho español*; Madrid, 1903; pág. 241.

**** E. Esperabé; obra citada, II, 360. — Comp. P. Groussac: *Le commentateur du " Laberinto "* (en la *Revue Hispanique*; año 1904; pág. 220).

Lucio Marineo Siculo (Luca Marineo, de Vizzini en Sicilia), maestro de Boscán, en su *Opus de rebus Hispanide memorabilibus* (Alcalá, Miguel de Eguía, 1530), le dedicó el siguiente elogio fúnebre: « Contemporáneo de Antonio (de *Lebrija*) fué Fernando de Herrera, excelente en todo género de letras. El cual, muerto poco ha, ha dejado muchos discípulos, a los que, siguiendo la costumbre de Quintiliano, proponiéndoles cuestiones y argumentos, enseñó a declamar diligentísima y laboriosísimamente ». *

Contáronse entre los discípulos de Hernando, el humanista Alonso de Segura, de quien hay cartas en las *Epistolae familiares* de Marineo Sículo ; ** Diego de Alcocer y Velasco Gallego (*Valascus Gallaicus Tydensis*), de quienes hay versos latinos al final de la *Expositio* de Lorenzo Valla.

II

La familia de Herrera

Hernando Alonso de Herrera dejó un hijo, Lope Alonso de Herrera, que debió de morir bastante jóven, y de quien hacen

** " Fuit etiam contemporaneus Antonii Ferdinandus Herreriensis, in omni genere litterarum praestantissimus. Qui nuper moriens discipulos reliquit quamplurimos, quos more Quinctiliani propositis quaestionibus et argumentis, declamare diligentissime laboriosissimeque docuit. " (*Apud* Diego Clemencín : *Elogio de la Reina Católica;* Madrid, 1821; pág. 610) Los elogios de los hombres ilustres de España que van al final de la obra de Marineo, suelen faltar en casi todos los ejemplares de ésta (Cons. sobre el caso a Salvá : *Catálogo* ; t. II, pag. 500).

Alaba también a Hernando el canónigo de Avila Antonio Honcala de Yánguas, discípulo de Lebrija, en su rarísimo libro : *Grammatica Propacgnia*, de la cual se conserva ejemplar en la Biblioteca Colombina (Sevilla).

** Véase también otra obrita de Segura, al frente de la *Oratio de laudibus Alcagnitij* del notable humanista y poeta latino Juan Sobrarias (Zaragoza, 1506). Sobrarias, que estudió en Italia, murió en 1528. Fué amigo de Hernando Alonso de Herrera.

grandes elogios sus contemporáneos. Lucio Marineo Sículo, en su citada obra, dice que la erudición de Lope, si no excedió, igualó ciertamente a la de su padre, y, « a mi juicio — añade — superó a la de casi todos los jóvenes de su tiempo » * Y Alonso García Matamoros, en su opúsculo *De adserenda hispanorum eruditione*, *sive de viris Hispaniae doctis narratio apologetica* (Alcalá, 1553), « himno triunfal del Renacimiento español », como dijo Menéndez y Pelayo enaltece el ingenio y la doctrina de Lope loando su *Oratio de studiis humanitatis*, aunque advierte en ella cierta oscuridad originada por la afectación del estilo. **

Lope Alonso de Herrera nació en Sevilla hacia 1501 y estaba a punto de cumplir veintinueve años, cuando pronunció en la Universidad complutense, el día de San Lucas (18 de Octubre) de 1530, una declamación u *Oratio*, dedicada a Benito Jiménez de Cisneros, sobrino del Cardenal. Antes de componer la *Oratio*, Lope había viajado por Italia, donde permaneció bastante tiempo, como hizo su tío Gabriel. ***

El objeto de la *Oratio* (impresa en Alcalá por Miguel de Eguía en 1531), es declamar contra la sabiduría humana, en gracia de la ciencia de las cosas divinas. Para Bartolomé José Gallardo **** (que confunde al autor de la declamación con el padre de Hernando Alonso de Herrera), la *Oratio* « es una dia-

* " Cuius filius Lupus Herreriensis eruditionem paternam si non excessit, prorsus aequavit, et admodum iuvenes omnes quidem meo iudicio suos coaetaneos eruditione superavit. " (Loc. cit.)

** " At Lupus Herrera et Laurentius Balbus Lyliensis (Lorenzo Balbo de Lillo, *el comentarista de Valerio Flaco y de Quinto Curcio)* ut ingenio praestantiori, ita doctrina uberiori fuisse putantur, quod sane ex eorum monimentis perspici potest : nam *Orationem* alter de studiis humanitatis omni antiquitate et doctrina refertissimam, tametsi parum luculentam propter stili adfectationem..." (Alphonsi Garsiae Matamori... *Opera omnia* ; ed. F. Cerdá y Rico ; Madrid, A. Ramírez, 1769 ; pág. 54).

** Cons. Nicolás Antonio : *Bibliotheca Hispana Nova ;* ed. de Madrid, 1788 ; II, 73.

**** *Ensayo de una Biblioteca española*, &ª III, cols. 198-199.

triba paradojal contra las ciencias, por el esti,o de Juan Jacobo Rousseau». Algo puede haber de ello; pero más bien representa una imitación, bastante atrevida, del *Encomium Moriae* o *Elogio de la estulticia* de Erasmo de Rotterdam (Paris 1511) porque sin duda fué Lope, como su padre, un decidido erasmista. *

¿ Quién podrá negar, en efecto, el abolengo erasmista de aquellos pasajes en que Lope afirma que hay en la Sabiduría buena parte de estulticia y de locura ? ** Y ¿ cómo desconocer el sabor erasmista de aquellos otros párrafos en que Lope habla de los frailes, recordando el entrometimiento y las deshonestas costumbres de muchos de ellos, y poniendo en su boca aquellas palabras del Profeta (Salmo LXX, 15-16) : « Porque no conocí la Literatura, me internaré en las obras del poder del Señor» ?***

*** El opúsculo lleva este título :

" Lupi Alfonsi a Herrera, hispalensis, Oratio habita in Academia Complutensi die Sancti Lucae, anno ab Humanitate Verbi 1530 ".

Al final : " Excussum Compluti apud Michaelem de Eguia, anno ab Orbe redempto 1531. "

En 8º. 76 hojas sin reclamos ni num. Signaturas A-K *iiij*. Letra italiana.

Contiene : Dedicatoria de Herrera a Benito Jiménez de Cisneros. — Texto. — Erratas. — Dísticos latinos de B. Jiménez de Cisneros en loor de Herrera. — Colofón.

J. Catalina García, en su *Ensayo de una Tipografía Complutense* (pág. 50) dice que hay ejemplar de la *Oratio* en la Biblioteca Nacional de Madrid ; pero lo he buscado inútilmente.

Según Gallardo, en la última hoja de la *Oratio*, tras la fe de erratas, pone el autor esta advertencia : "Habui hanc orationem Compluti Lupus, cum attigissem vigessimum nonum annum, nec implessem."

** " Porro Sapientia bonam habet stultitiae et insaniae partem. Sapientiam vero et stultitiae affinem, et insaniae coniunctam esse necessitudine, facile cuivis patebit... Sapientia vel paululum citra insaniam sita est, vel in ipso malè sani capitis iacet confinio. " (p. 64 ; *apud* Gallardo).

*** " His proximi erant aeque ac priores, et aeque fœliciter studiis dediti, quos *fratres* vocant; quorum cum sit in reges, in primores, in tribunalia, in magistratus, in urbes, in rura, in viros (addidissem et *in fœminas*, nisi quia timore impedior) summum ius, possunt tamen singuli dicere cum Propheta : " Quoniam non cognovi Literaturam, introivi in potentias Domini ". (Gallardo : obra y tomo citados).

No dijeron más el autor del *Elogio de la Estulticia* y el del *Diálogo de Mercurio y Carón*.

Hay, además, una aprobación de Lope Alonso de Herrera, en los preliminares de la obra de Marineo Sículo : *De rebvs Hispaniae memorabilibvs* (ed. de Alcalá, 1530). *



Hernando Alonso de Herrera tuvo dos hermanos, a los cuales menciona y saca a plaza en la *Disputa* : Diego Hernández de Herrera, y Gabriel Alonso de Herrera. Gabriel, en su *Obra de Agricultura* (lib. IV, cap 34), cita a su hermano Diego Hernández de Herrera; y Hernando, en la Introducción del acto segundo de la susodicha *Disputa*, dice que Diego fué « oyente » (*auditor*) suyo Por otra parte, Lucio Marineo Sículo alaba a Diego, considerándole no menos docto que sus hermanos y añadiendo que escribió en castellano un libro sobre los varones ilustres de España y de otras naciones, y también otro acerca de los loores de la Vírgen Madre de Dios, y devotísimas oraciones. ** Ninguna de estas obras ha llegado a nosotros, Sólo conozco, de Diego Hernández de Herrera, unos medianos versos que acompañan a las ediciones castellanas (Alcalá, 1530 y 1539) de la *Obra compuesta por Lucio Marineo Sciulo, Coronista de sus Magestades, de las cosas memorables de España.* Dicen así :

" Por honra de España, para escreuir della,
ya nos embio la fertil Sicilia
a Lucio Maríneo, de noble familia,
con docta eloquencia (y la mostro en ella).
Con el estos reynos perderan querella,

* Cons. Salvá : *Catálogo*, &ª II, pág. 500.

** " Novimus et eius fratrem Iacobum Fernandum de Herrera, non minus doctum quam caeteros fratres. Qui scripsit hispano sermone librum de viris illustribus Hispaniae et aliarum nationum. Scripsit etiam de laudibus Virginis Dei genitricis et orationes devotissimas." (Loc. cit.)

la que con el Plinio perdio toda Italia.
De aca fue Lucano para la *Farsalia :*
de alla uino Lucio, muy luzida estrella. "

Don Rafael Floranes, en sus *Apuntamientos* sobre la Imprenta, * piensa que Diego de Herrera, hermano de Hernando, fué el « insigne músico a quien por su pericia en este ramo, puso el Cardenal Ximénez (de quien fué muy benemérita y atendida esta familia) por primer Maestro de órgano en su colegiata de San Ildefonso de Alcalá » ; y , en efecto un « bachiller Herrera organista », figura (entre el judío Alonso de Zamora y una lavandera) en la primera nómina de regentes y oficiales de 1514-1515 (Universidad de Alcalá).** La afirmación de Floranes se funda en un pasaje del libro de Alvar Gómez sobre los hechos del Cardenal Cisneros.*** Pero, como hemos advertido el testimonio de Alvar Gómez es sospechoso,y no deja de sorprender que Marineo Sículo no diga una palabra de las condiciones artísticas de Diego Hernández de Herrera; por lo cual conjeturamos que exista alguna confusión entre el hermano de Hernando y otro personaje : « Bachiller Herrera » que figura en la mencionada nómina de regentes y oficiales

* En la *Tipografía española* de Fr. Francisco Méndez ; ed. D. Hidalgo ; Madrid, 1861 ; pág. 299.

** A. de la Torre y del Cerro ; arts. citados ; pág. 421.

*** " Tres fratres Talabricae orti sunt Ferrerae nuncupati, ingeniori sane et sua quisque eorum arte eruditus. Natu maior studiis eloquentiae deditus, oratoriam Compluti professus est. Secundus musicae artis studiosus, organis pulsandis in diui Ildephonsi delubro per Ximenium praefectus fuit. Tertius in rei rusticae scriptoribus legendis versatus, in eamque exercendam natura propensus, geoponicae artis callentissimus euasit. De ea diligenter scriberet praecipit, praemiis etiam propositis, ut indocti et rustici homines, qui tunc agriculturam indignissime tractabant, aliquid vulgari lingua quod legerent et ediscerent ad manum haberent, ne disciplina honestissima periret. Hoc ille argumentum ita fœliciter tractauit, ut iure cum priscis illis contendat qui graece latineve de ea re scripserunt. Quanti vero fiant quae scripsit, testimonio sunt crebrae illorum voluminum editiones, nostris nimirum hominibus ea semper auide exoptantibus. " (*De Rebus gestis* &ª, lib. II).



El otro hermano de Hernando: Gabriel Alonso de Herrera. es el más conocido de todos los personajes de la familia, en razón de su notabilisima *Obra de Agricultura, copilada de diversos auctores... de mandado del muy illustre y reverendissimo señor el cardenal de España. arçobispo de Toledo* (Alcalá de Henares, Arnao Guillén de Brocar, cibdadano en Logroño, 1513) *

Según Hernando (en la Introducción del cuarto *entremés* de su *Disputa*), Gabriel anduvo por Italia y Francia, antes de componer su libro de Agricultura por encargo de Cisneros. En este mismo libro, el propio Gabriel proporciona algunos datos biográficos interesantes. Allí recuerda a su padre ** y a sus dos hermanos*** y dice haber sido estudiante en Granada ****; allí habla de sus viajes por Italia y España,*****y allí,finalmente, hace constar

* Cítanse otras ediciones de: Toledo, 1520; Alcalá, 1524; Logroño, 1528; Alcalá, 1539; Toledo, 1546; Toledo, 1551; Venecia, 1557 (en latín; ¿dos ediciones ?); Valladolid, 1563; Venecia, 1568 (versión italiana); Medina del Campo, 1569; Idem, 1584; Venecia, 1592 (en italiano); Madrid, 1598, por Manuel Martínez; Idem, 1598, por Luis Sánchez; Pamplona, 1605; Madrid, 1620; Venecia, 1633 (en italiano); Madrid, 1643; Idem, 1645, por Carlos Sánchez (dos ediciones en el mismo año); Idem, 1646; Idem, 1677; Idem, 1768-73 (en compendio); Idem, 1777; Idem, 1790; Idem, 1818-19 (en cuatro volúmenes en 4°; con excelentes Adiciones de la Real Sociedad Económica Matritense).

** " ...., y este aviso me acuerdo que *daba* muchas veces Lope Alonso de Herrera mi padre" (lib. III, cap. 2),

*** Al "Bachiller Diego Hernández de Herrera" en IV, 34. De Hernando, dice (III, 37): "Y aun el señor Maestre Hernando de Herrera, mi hermano, en lugar de agua salada, hizo regar unas palmas que habia en su casa puesto, toda una Cuaresma, con agua de pescado, y les iba muy bien con ello."

**** IV, 34. Protegido, según parece, por el arzobispo D. Hernando de Talavera.

***** "Yo vi en tierra de Mantua..." (I, 4). — "Yo vi en Roma..." (II, 33). — "Estando yo en aquella cibdad (*Roma*)..." (III, 18). — "He visto esta fruta en Italia" (III, 23). — En Roma, ...segund que vi...." (V, 34). — "Como vi en Cordoba" (III, 32).

haber escrito su obra en Talavera *. Justamente se enorgullece, en el Prólogo, de haber sido « el primero que en castellano procuró poner las reglas y arte de agricultura ». Su libro, fruto de la experiencia propia y de la ajena, está lleno de útiles advertencias, y es todavía muy digno de consulta. La Real Sociedad Económica Matritense, al juzgar en 1819 el libro de Herrera, hizo notar, entre otros méritos que Gabriel Alonso estaba convencido de que debía existir el sexo de las plantas; que insinuó la cualidad venenosa del arbol llamado *Prunus lusitanica* (*loro*) por Linneo; que descubrió alguna importante propiedad de la harina de la castaña común; que sugirió la idea de sustituir a la poda de los frutales el encorvamiento de sus ramos; que expone con inteligencia el cultivo de los árboles paraísos; que

* " En todo *este* señorio de Talavera... " (III, 35). — " *Aqui* en Talavera... " (II, 3; II, 21; IV, 14). — " *Aqui en esta villa* de Talavera.... " (IV, 30).

Respecto de la estancia de Gabriel en Granada, la Real Sociedad Económica Matritense, en su edición de la *Agricultura*, impresa en Madrid, 1818-19 (IV, 345), recogió interesantes datos, facilitados en 1819 por D. Cayetano Segura. De ellos resulta que en el archivo de los Mendozas,se hallan unas cuentas dadas por cierto administrador en 1502, en que constan :

" Diez y siete mil novecientos treinta y cinco maravedis, invertidos en gobernar el Carmen Alto, según disposición del bachiller Herrera, *comensal del señor Arzobispo* (D. Hernando de Talavera) y gran observador y curioso en materia de plantas. " En el mismo cuaderno, y año de 1503, se halla otra partida de " tres mil diez y ocho maravedis, invertidos por el Sr. Alonso de Herrera en la plantación de varios árboles frutales en el Carmen Alto del Argibillo, pues, como dicho Sr. Alonso de Herrera es tan entendido en la agricultura, y *ha aprendido tanto de los moros* en esto de mezclar unos árboles con otros, a él le encargué esta dirección." Por último en el, testamento de D.Diego de Raya, primer deán de Guadix, otorgado en 12 - Febrero - 1528, señala una huerta que el deán poseía en dicha villa, y dice " se la plantó y gobernó Gabriel Alonso de Herrera, cuando anduvo por estos países. "

Además, según noticia comunicada por D. Josef Antonio Conde a los mencionados beneméritos editores de 1818, " en escritura de concordia que en 30 de marzo de 1515 otorgó el clero y ayuntamiento de Talavera, ofreciendo hacer todos los años las solemnes fiestas que llaman *las Mondas*, a Nuestra Señora del Prado, entre los eclesiásticos otorgantes que otorgan y firman la concordia, está Gabriel Alonso de Herrera, *Beneficiado en San Miguel.* " Pero no es seguro que este beneficiado sea el autor de la *Agricultura*.

afirmó la identidad de especie del cerezo y del guindo, reconociendo la afinidad de otras muchas plantas; que conoció la importancia de los abonos que suministran las algas marinas, e igualmente la de la alternativa de cosechas; y que, por fin, « es autor de una porción de capítulos, los cuales, como gran parte de los aforismos de Hipócrates, apenas dejan que desear a la ilustración moderna. »

Jacobo Burkchardt, en su clásico libro sobre *La Civilización en Italia durante la época del Renacimiento*, observó que los italianos han sido los primeros modernos que hayan vîsto en un paisaje un objeto más o menos bello, y que hayan hallado placer en contemplar un lugar pintoresco. A pesar de su contacto con Italia, ese sentimiento estético de la naturaleza no suele transparentarse en las páginas del libro de Herrera. Su elogio de la vida campestre, en el Prólogo de la *Obra de Agricultura*, revela más bien el sereno estoicismo, el profundo sentido ético, y la resuelta *objetividad* del alma castellana, que el entusiasmo místico naturalista de un San Francisco de Asís, la sensibilidad de un Eneas Silvio, o la visión pictórica de un Aretino. Herrera, que ha leído a Virgilio, no desconoce aquel maravilloso elogio del campo que figura al final del segundo libro de las *Geórgicas*. No solamente no lo desconoce, sino que lo parafrasea en parte (como al *De senectute de Cicerón*); pero notemos que no se complace en recordar, como el vate mantuano, las grutas frondosas, los lagos de agua viva, los frescos valles, los mugidos de las vacas y los blandos sueños a la sombra de los árboles. Piensa sólo en que labrar el campo es « vida sancta, segura, llena de inocencia, ajena de pecado »; en que el campo quita la ociosidad dañosa, conserva la salud, y está exento de rencores y enemistades; y en que esta manera de vivir es aquella a la que se dieron « muchos sanctos varones, patriarcas y profetas ». *

* En los " Materiales para la noticia histórica de Gabriel Alonso de Herrera " que figuran al final de la citada edición madrileña de la *Agricultura general*,

III

Bibliografia de Hernando Alonso de Herrera.

Las « primicias de los trabajos » de nuestro humanista, parecen haber sido el rarísimo opúsculo que lleva el rótulo de *Tres personae*, dedicado al arzobispo de Sevilla D. Diego Hurtado de Mendoza, e impreso sin lugar in año (pero seguramente antes del 12 de Setiembre de 1502). En el encabezamiento del *Prohemium* va el título más por extenso · *Breuis quedam disputatio de personis nominum, pronominum et participiorum, aduersus Priscianum grammaticum.* Trâtase de una *invectiva* gramatical y erudita contra el viejo gramático latino Prisciano *, oráculo aún de los *dómines* del tiempo de Herrera. **

impresa en 1818-19 (IV, 338), se dice que, además de Hernando y de Diego, tuvo Gabriel otro hermano : el capitán Juan de Herrera, que sirvió al Cardenal diez años de capitán de infantería, que estuvo en Orán, y después en Vizcaya, y que era hermano del capellán de Cisneros Gabriel de Herrera. Pero no hay datos para demostrar el parentesco de ninguno de estos dos Herreras con la familia de Gabriel.

* De Cesárea en Mauritania (siglos V-VI d. de C.). Enseñó en Constantinopla.

** Poseyó ejemplar D. Fernando Colón (1488-1539), y lo adquirió en Alcalá, por diez maravedís, en 1511. Lleva el número 3789 de su *Regestrum*, y hoy se conserva en la Biblioteca Colombina de Sevilla (*Catálogo*, tomo I, págs. 78-79). Es un folleto de 16 hojas en 4º, sin numerar, signaturas *a-b*, de ocho hojas cada una, letra redonda, de 30 líneas largas por página, impresión clara, papel grueso y anchas márgenes, sin indicación de lugar ni año. La descripción de D. Fernando Colón es como sigue :

" Ferdinandi Alfonsi Ferrariensis disputatio de personis, videlicet, nominum, pronominum et participiorum. Prohe. I. : " Creant (*sic*) vehementer ". Disputatio i. : " omnis, inquit ille, nominatiuus ". D. : " in angulis legunt ". Costo en Alcala de Henares 10 mrs., año 1511. Est in quarto. "

Poseo copia.

Hay segunda edición, impresa en Alcalá, en 1527, con la *Expositio* de Lorenzo Valla por Herrera, de que luego hablaremos.

El Proemio de Herrera, dice así :

" *Ferdinandi Alfonsi Herrariensis brevis quaedam disputatio de personis nominum, pronominum et participiorum, adversus Priscianum grammaticum,*

La última parte del opúsculo, está escrita en forma de diálogo, cuyos interlocutores son Prisciano y Herrera.

---

ad reverendum in Christo patrem et dominum dominum Iacobum Mendozam, archiepiscopum Hispalensem, patriarchen Alexandrinum, S. Romanae ecclesiae cardinalem dignissimum.

PROEMIUM. — Errant vehementer nonnulli, sapientissime et generosissime pater, qui putant Priscianum multi illum quidem nominis grammaticum, sed non, ut ipsi appellant, grammaticorum deum, tam dextro sydere natum, ut in scriptis semper suis via (quae dicitur) regia incedens nullibi errarit. Neque minoris faciunt autoritatem eius in disputando, quam si ad aures eorum sacra evangelii dominici tuba intonet. Clames licet et mare cœlo confundas, sis quantumlibet disertus, vincas Aristotelem argumentando, Ciceronem in eloquendo, post longos tandem edisserendi sudores unum tibi ad omnia machinamenta velut inexpugnabilem murum opponunt Prisciani nomen, tam caeca et pertinaci fide ducuntur. Credas illos in eius verba iurasse, et non tam christianitatem quam priscianismum in baptismate professos. Huiusmodi genus hominum cum in congressum meum venit, quod quidem ex ratione meae professionis tum Salmanticae, tum Granatae, tum etiam aliis in locis quam saepissime contingit, non secus tractare, pater optime, quam lapideas statuas et mutas hominum figuras. Quoniam neque multitudine rationum, neque varietate vocum, velut homines agunt, sed *uno dumtaxat modo bovinantes, in eundem semper illum mugitum erumpúnt* : ¡ Priscianus inquit ! ¡ Priscianus autor est ! ; et quam ille sibi vivens, ut erat modestus, nunquam sumpsit autoritatem, eandem ei arrogant isti miseri nebulones nefas esse ducentes, si alius audeat quod ipsi non possunt. Cum enim ipsos vel avaricia transversos agat, vel libido cesset, somnus sepeliat, desidia retardet, ludus à contemplando alienet, fit ut bonas ingenii et naturae dotes impediant nihil altum sapientes, sed, ut verbis utar Quintiliani, tanquam grammatici impoliti et vestibulum modo huius artis ingressi, intra ea quae commentariolis grammaticorum vulgata sunt consistunt, nolentes ut doctiores multa adiiciant. Quorum stoliditas, quia sit bonarum artium studiis perniciosa, vel una illa res docet quod si omnes dicto suo audientes haberent, omne literarum genus obmutesceret ; quod magna ex parte constat confutatione priorum. Nunquam Aristoteles Platonem, nec Plato Gorgiam; nunquam Sulpitius Scevolam praeceptorem, neque Augustinus Hieronimum, aut hic ipse Hylarium; nunquam Priscianus Servium et alios de veteribus Priscianumve Laurentius taxavisset. Nunquam adversus Quintilianum, Diomedem, Priscianum, Laurentium, Antonius Nebrissensis nostrae tempestatis doctissimus os aperuisset : denique nunquam contra priores, sed pro eis semper loqueremur, si semel inventa et scripta pro oraculis habenda sunt, confutatio non esset in usu, verbum contra de medio tolleretur, philosophari non esset ex libertate ingenii rationes de rebus bonas quaerere, sed aliorum dictis sine delectu servire. Sed quid nunc

Prisciano había dicho que todo nominativo es de tercera persona, excepto *ego*, que es de primera, *tu*, que corrresponde a la

ago absurditates colligens ? Quot hodie absurda inter homines sunt ? Tam multa non sunt quam quae consequantur necesse est, si hoc frenum semel ore tenes, ne aliorum scripta liceat retractare. Quare quod ad me attinet, malim cum huiusmodi probatissimis viris, quorum opera quottidie sapientia crescit, quam cum illis inertibus et insensatis sentire. Tu, magne deus, procul fac a me, ut in cathedra pestilentiae sedeam. Nam is in cathedra pestilentiae sedere dicendus est, qui pro vero falsum inculcat auditoribus; venenum praesentissimum inter cuncta venena, ut veritatem quam mihi spiritus domini pro sua benignitate sentire dedit, ego cum magna meorum discipulorum iactura dissimulem ne aliorum autoritati derogem ? Absit ! Patrem enim habet diabolum qui sciens mentitur. Hinc factum est, ut cum iis qui sectam barbaram ex quo sibi eam semel persuaserunt, retinere malunt, quam veritatem agnoscere, perpetuum bellum his scriptis indicant, non veritus quorundam dicta grammaticorum quae sub absurda videbuntur meliori semper ratione aut autore meliori fretus ad lineam reducere veritatis. Solam etenim sacri canonis autoritatem didici, sic reverendam habere, ut adversus eam ne somniaverim quidem unquam mutire: quam me delectat illud divi patris Augustini elogium quod in decretis fulget. Ego solis, inquit, eis scriptorum qui iam canonici appellantur didici hunc timorem honoremque referre, ut nullum eorum scribendo errasse audeam credere. Alios autem ita lego, ut quantalibet sanctitate quantave doctrina polleant : non ideo verum putem quia ipsi ita senserunt, sed quia mihi per alios autores, vel canonicas, vel probabiles rationes quod a vero non abhorret persuadere potuerunt. Animat me ad id potissimum salvatoris exemplum, cuias (*sic*) omnes actiones debemus habere pro norma vivendi, qui suas quoque ipsius leges quas olim tulerat per Moysen, postmodum ore proprio tamquam vivae vocis oraculo additis quibusdam et detractis perfecit, ut est eleganter videre in quinto Matthaei capite : tam charam ille habuit omnium salutem et veritatem.

Quod quidem opusculum non ideo tantum ad te, praesul sapientissime, mitto, quoniam inter Hyspaniae nostrae praelatos genere simul ac dignatione antecellis, sed et quia in hac tua splendidissima et nobilissima civitate agens nulli iustius laborum meorum primicias consecrare potui, quam ei qui et sacerdos ipse sit, et antistites sacrorum. Huc etiam accedit quod meam observantiam in tuam, pater amplissime, dominationem et in prudentissimum ac fortissimum fratrem comitem Tendilianum, patronum semper meum, hoc veluti pignore volui attestari. Postremo cum hic noster tractatus de tribus nominum, pronominum et participiorum personis agat, non immerito ad tuos se pedes provolvet qui trinam, sapientiae, nobilitatis et amplitudinis personam sustinens longo tandem temporum intervallo Trimegistum, idest, ter maximum nobis reddas. Tuas etenim ingentes iuris prudentiae et prosapiae laudes, amplissimo trium sublimium dignitatum

segunda, y todos los vocativos, que son igualmente de segunda persona. Lo mismo sostuvo después Lebrija, a quien no trata Herrera con mucha suavidad *; y eso defendieron también otros grandes gramáticos del Renacimiento, como Tomás Linacre (m. 1524). ** Según Herrera, al objetarse a tales gramáticos que, conforme a su regla, cuando Virgilio dice ·

« Ille ego, qui quondam gracili modulatus avena
carmen, et, egressus silvis, vicina coegi »
« Ipse
ego cana legam tenera lanugine mala »,

los verbos *coegi* y *legam*, que están en primera persona, tendrían el nominativo (*ille*, *ipse*) en tercera, lo cual sería absurdo, responden que, en virtud de la *evocatio* o atracción, la primera persona (*ego*) atrae a sí la tercera. Pero no hay tal *evocación*, a juicio de Herrera, sino sueños o absurdas ficciones de Prisciano, porque, no solamente no es de tercera persona todo nominativo, sino que apenas hay ninguno que lo sea (*immo nullus est ferè tertiae personae*). No lo son los pronombres relativos, porque conciertan en persona con sus antecedentes, sean los que sean. No lo son los

fastigio summi dei benignitas exornavit: archiepiscopatu, patriarchatu, cardinalatu. Accipies igitur, reverendissime praesul, opusculum hoc veluti quandam degustationem, aut certe praefationem maiorum mearum, quae, deo propitio, iam iam sequentur vigiliarum. Sed ita accipies ut tuo clarissimo nomine insignitus, tanquam de tuo sinu tutus incedat, neutiquam expavescens si se obtulerint, qui nunquam desunt obtrectatores. Sed iam procemii satis est. Nunc ad rem ipsam descendo tractandam. Verum, quo meliori ordine res procedant, summam tibi totius opinionis paucis perstringo."

* "Quum et ipse Antonius Nebrissensis qui inconsulto (ut fit) calore, aut per inadvertentiam sic praecipitarat sententiam suam, dicens ex autoritate Prisciani: *Omnis nominativus* &c., ut a me in fronte huius tractatus posita est. In verbosissimis tamen illis *Commentariis* suis quos postea tanquam cordatiores circunfudit *Arti* suae, illud generale praeceptum quasi temerarium sic taxat...."

** Thomae Linacri Britanni *De emendata structura latini sermonis libri VI;* Lugduni, 1539 (hay edición de Londres, 1524). A la pág. 25, dice : "Tertia persona est, quae aliquid significat, ut de quo sermo habetur. Sub hac comprehenduntur omnia nomina, etiam pronomina et participia, praeter *ego* et *tu*, et vocativos."

demostrativos como *ipse*, *ipsa*, *ipsum*, que es de persona indiferente (demuéstralo Herrera con ejemplos clásicos). Otro tanto acontece con los participios todos y con los adjetivos, y con *hic*, y con *is*. De lo cual se infiere que la regla en un principio formulada, carece de fundamento. Y Herrera concluye que la dicción, por sí sola (prescindiendo del verbo y del complexo de la oración), no pertenece ni concierne a persona alguna (*Dictio, per se prolata, ad nullam personam est referenda*).

En su admirable *Minerva, seu de causis linguae latinae* *, el Brocense (a quien, por cierto, parécele peor Lorenzo Valla que a Herrera **), que sin duda conoció los trabajos del humanista talabricense, vuelve a tocar la cuestión. Coincide con Herrera en lo de que los nombres no tienen persona; pero cree que están en lo cierto los gramáticos, al afirmar que todo nominativo es de tercera persona, excepto *ego* y *tu* Mas, a juicio del Brocense, *Pedro*, *Juan* y otros vocablos semejantes, no son *personas*, sino que, cuando decimos *Pedro ve la pared* la persona es *ve* (entendiendo por *persona*, etimológicamente, la *faz* o *máscara*, el πρόσωπον griego) siendo *Pedro* el supuesto y *la pared* lo *apuesto*.***



En Alcalá, por Arnao Guillén de Brocar, el año 1511, se

* Publicada en Salamanca, 1587. Pero cito por la edición de Lyon, 1789, con las adiciones y notas de Kaspar Schoppe y de Jacob Voorbroek (*Perizonius*).

** En el lib. II, cap. X, dice de Valla: cuius studium fuit latinam linguam compedibus constringere".

*** "Nomina enim personam non habent, sed sunt alicuius personae verbalis. Et vero recte enuntiant Grammatici: *Omnis nominations est tertiae personae, praeterquam* ego, *quod est primae, et* tu, *quod est secundae.* Sed longè falluntur in eo, quod credunt, Petrum, Ioannem, esse *personas*; et quod peius est, vocant *agentes* et *patientes personas*, suppositum et appositum personae verbalis; quasi latine diceretur *hic sunt quatuor personae*, ubi sunt quatuor homines. Quum enim dicimus, *Petrus videt parietem*, Petrus aut paries non *personae*, sed *videt* est persona, id est, *facies*, cuius suppositum est *Petrus*, appositum *paries*." (I, 12.)

imprimió el *Opus absolutissimum Rhetoricorum Georgii Trapezuntii* * *cum additionibus Herrariensis.* ** libro que Herrera

* Jorge de Trebisonda (siglo XV), literato griego que vivió en Italia y fué secretario apostólico. Se han censurado los descuidos de sus versiones latinas. La primera edición de sus *Rhetoricorum libri* (V), es de Venecia, *circa* 1472. En Roma fué su discípulo el gran cronista Alonso de Palencia, que vivió en Italia de 1441 a 1453.

** Juan Catalina García (*Ensayo de una Tipografía Complutense;* Madrid, 1889; pág. 21), cita un ejemplar, falto de portada, del Archivo de la Catedral de Sigüenza. Otro, completo, existe en el British Museum de Londres, bajo la signatura : 11805. m. 4. — Emile Legrand, en su *Bibliographie hispano-grecque* (Paris, 1915), I, 29, lo describe así :

" Opus Absolutissimum / rhetoricorum geor- / gii trapezuntii cum / additionibus herra- / riensis.

(*Al final* :) Impressum est hoc insigne rhetoricorum opus in alma complutensi academia bonarum litterarum certissima matre. Sub magnificentissimo ipsius fundatore domino Francisco ximenez diuina prouidentia cardinali hispaniarum archiepiscopo toletano in officina solertissimi Arnaldi guillelmi de brocario. Anno ex quo verbum caro factum est z habitauit in nobis. M.ccccc. xi. Idus decemb.

En folio, de 128 hojas sin numerar, divididas en 16 cuadernos de 8 hojas cada uno. Signaturas : A-Q. Escudo del cardenal Jiménez sobre el título. Edición de la más peregrina rareza.

A la cabeza del volúmen, epístola dedicatoria así titulada :

Illustrissimo et reuerendissimo domino francisco ximenez diuina prouidentia cardinali hispaniarum Archiepiscopo toletano : ferdinandus herrariensis lupi alfonsi herrariensis filius humilem reuerentiam.

Después de la suscripción, léese un epigrama latino (6 dísticos) de Alfonso Sánchez al lector. Siguen el registro y la marca tipográfica."

Jorge de Trebisonda, además de su citado libro, tradujo al latín la *Retórica* de Aristóteles. Eneas Silvio hace notar un chistoso descuido del traductor, el cual, en el texto de la versión, cita a Cicerón, como si hubiese habido (dice Eneas) Cicerones antes de Aristóteles (H. Vast : *Le Cardinal Bessarion* ; Paris, 1878; pág. 339).

En la Biblioteca de la Real Academia de la Historia (Madrid) se conserva (en un manuscrito del siglo XV) el opúsculo de Jorge de Trebisonda : *In perversione "Problematum" Aristotelis a quodam Theodoro Gaze edita*, dedicado a Alfonso V el Magnánimo. (12-11-1=15). En la misma Biblioteca se custodia un códice en vitela, del siglo XV $(\frac{12\text{-}11\text{-}1}{14})$, que contiene los cinco libros de *Retórica*, con una curiosa miniatura al principio.

Alonso Ortiz de Castro, en 1588, tradujo del latín al castellano el Comenot

utilizó en su cátedra de Retórica de la Universidad Complutense.

Ignoramos la fecha de la primera edición de otro importantísimo libro de Herrera : la *Expositio* de las *Elegantiae linguae latinae* de Lorenzo Valla. Sólo sabemos que D. Fernando Colón adquirió un ejemplar (impreso en Salamanca, por Lorenzo León de Deis) en Medina del Campo,por Julio de 1516; de suerte que el volumen es anterior a tal fecha. * Hízose, por lo menos, otra edición, impresa en Alcalá, el año 1527, juntamente con el opúsculo *Tres personae*. **

---

sobre el *Centiloquio* de Tolomeo, de Trapezuncio (Véase el ms. Aa, 185, de la Biblioteca Nacional de Madrid).

Sobre la Retórica en España, véanse algunos datos en el *Commentarius* de F. Cerdá y Rico, que precede a su magnífica edición de la *Retórica* de Gerardo Juan Vossio (Madrid, 1781).

* Descríbelo así Colón, al número 2723 de su *Regestrum* :

" Expositio Laurentii Vallensis, vel elegantia linguae latinae, edita per Ferdinandum Alfonsum Herrariensem, cuius epistola I. : " Paternus celus. " Opus I.: " Mittit epistolam ad Ioannem Tortellinum ". D.: " Dimidium dumtaxat." In fine est Didaci Alcocer Carmen. I. : " Quisquis adhuc gente aliud talafa gallaici *(sic)* ". Impr. Salmanticae. per Laurentium Leon de Deis. — Costo en Medina del Campo un real, por julio de 1516. Es en fol., 2 col. "

** En la Biblioteca de San Isidro de Madrid (sign. 85-11. Nº 27701) se conserva ejemplar de la edición de Alcalá, que lleva este título :

" Expositio / Laurentii vallensis, de Ele / gâtia linguae latinae. Cum / disputatione/ trium perso-/ narû, noîum videlicet & pro nominû, & participiorû / aduersus Priscianû grâma / ticû, per magistrû Alphon / sum Herrariensem Re- / thorem Salmanticae / cathedraticum / elucubrata. / COMPLVTI / 1527.

Portada en orla, en el centro de cuya parte superior se lee la cifra : " IHS „. *Al final :* Excusum Compluti in aedibus Michaelis de Guia. IX. Kalen. Iunii. (*24 de mayo*) Anno domini Milesimo Quingentesimo Vigesimo Septimo.

Contiene : Prólogo — de dicatoria. — Texto. — Dísticos latinos de Diego de Alcocer. — Otros versos latinos de Valasco Gallego. — Otros del mismo Valasco. — La *Disputatio de personis.* — Colofón.

En 8º (70 x 105 mm. de caja). Sin num. Signaturas A O, de ocho hojas cada una."

El Prólogo-dedicatoria dice así :

" *Ferdinandi Alfonsi Herrariensis utilissima recognitio, in opus Laurentii Vallensis de elegantia linguae latinae, edita sub nomine Reverendissimi, genero-*

Según los Estatutos de 1561, de la Universidad salmantina, « los cathedraticos de prima Grammatica, han de leer media hora de Laurentio Valla, y en la otra hora, un poeta o historiador, cual

---

sissimi D. Sancii a Castella, divina providentia almae Salmanticensis scholae praesulis.

Paternus zelus beneficissimi moderatoris huius almae academiae quae multis retro annis fœliciter admodum erecta est, haud dubie meretur ut sicut Reverendissimus in Christo pater dominus Sancius à Castella, providentissimus praesul Salmanticensis universitatis, clarissimae gothicae gentis, ac perinde regum Hyspaniae vera proles, omnem operam, industriam, solertiamque benignissime confert, *ut Salmanticae resurgant artes liberales quae in nostra Hyspania penitus obdormierant*, et satio sancta utriusque testamenti pagina quae est vera sementis ad fœlicitatem aeternam in conspectu cœlestis patrisfamilias, in centenos fructus responderet, ita et nos qui in tam bono agro honestos professionis sudores sudamus, non relinquamus in suo quisque opere ullam rationem intactam, dummodo bonarum literarum grana sint purgata et delecta. Ita fiet ut expectato semine non nisi generosae prorsus indolis plantae adolescant, et tam agricultores quam noster villicus qui nos exercet, bonum testimonium audire mereamur ab eo qui ponderat spiritus : et iustus rerum estimator est.

Quoniam autem lingua latina his temporibus mater est et seminar[i]um omnium facultatum per quas in cœlum scandimus, ante omnia danda est opera, ut ea quam fidelissime tradatur. *Nam quotidiana experientia constat, hac una moriente, mori quoque facultates omnes quae libero homine dignae sunt, et vivente vivere.* Multum autem debet universitas litterarum Laurentio Vallensi patritio romano, qui septem voluminibus eam rem illustravit. Hos versat Italia, hos circumfert Gallia, hos habet omnis bibliotheca, hos tradet suis sectatoribus quicumque professor eo iure consummatus esse vult, propterea quod tres summas utilitates de se praestat : artis, vocabularii, et imitationis. Artem quidem, quia tam docte fere praecipit, ut non temere invenias parem, sed pro dictionario potest esse congeries exemplorum, qui pro tempore subdit. At stilus ipse tersus, tutam pueris praebebit imitationem. Caeterum quum in nonnullis locis censura, in nonnullis autem indiget luce (ut ipse processus docebit), sumpsimus laborem gratuitum quidem, sed proculdubio maximum, indicandi undequaque autoritas quae sub obscura fuerit, sit deprompta, cum expositione earundem. Huc accedent nonnullae praecognitiones, ad pleraque huius operis capita, quas appellant vulgo introductiones, scitu dignissimae et pernecessariae. Si quid vero lucis interlinearia glossemata habitura sunt, non ommittemus istam commoditatem ubi locus postulabit. Caeterum si quando vel à Mancinello * vel ab alio quovis

* Antonio Mancinelli (1452-1506), de Velletri, gramático y literato.

el Rector les asignare *ad vota audientium* ». Como hemos visto, la costumbre de *leer* a Lorenzo Valla era mucho más antigua en esa Universidad, aunque no hagan alusión a aquélla los Estatutos precedentes.

La *Expositio* de Herrera es harto más personal de lo que a primera vista parece, y contiene observaciones del mayor interés, que no deberían ser omitidas en una edición crítica de las *Elegantiae* del más agudo de los humanistas italianos. Herrera es admirador de Lorenzo Valla; pero no le sigue ciegamente, antes bien le enmienda con frecuencia. Así se aparta de él en la doctrina respecto de los comparativos y superlativos, juzgando que no son tres solamente los grados de comparación, sino que estos grados son infinitos. (Cap. XV). Piensa asímismo, a diferencia de Valla, que *est*, *erat*, cuando es impersonal, se construye únicamente con genitivo, y no con ablativo (*est Petri legere*; y no *est mea legere*) (Cap. C) Otras veces, defiende a algunos escritores (por ejemplo, a San Isidoro *) de las invectivas de Valla, no vacilando en escribir en ocasiones, con toda tranquilidad, « in hoc themate nescit Laurentius loqui latine », y otras frases semejantes, que demuestran su razonada libertad de juicio. Herrera no expone ni comenta todo el texto de las *Elegantiae*, sino principalmente aque-

---

iniuste sit repraehensus Laurentius, librata vtrinque causa, si res erit controversa, sententiam feremus secundum eum qui à veritate steterit. Interdum vero libere dissentiemus ab ipso Laurentio, si quando veritas et legentium utilitas subinvitabit. Tale deniqùe reddemus hoc opus quale ipse autor edere voluisset. Nam ut erat ingenuus veritatis assertor, ea lege caeteros pro nostra omnium utilitate carpebat, ut tamen ipse non vereretur cuiusvis melius sentientis subire iuditium."

El " Sancho de Castilla ", a quien va dedicada la obra, era Maestrescuela de la Iglesia mayor de Salamanca en Enero de 1511. (Cons. E. Esperabé Arteaga : *Historia de la Universidad de Salamanca ;* tomo I ; Salamanca, 1914 ; págs. 368-369).

* " Sed reverentius ponere debuit Isidorum virum doctissimum, addo et sanctissimum, quod si quid de Ysidori dictis Laurentio displicebat, debuit illud speciatim carpere, ut magis videretur gerere bellum cum rebus, quam cum hominibus. "

llos pasajes que le parecen oscuros o dignos de enmienda Anota, además, los lugares de donde están tomadas las citas clásicas que hace Valla; y a veces inserta las correspondencias castellanas, que no dejan de importar. * La *Expositio*, en suma, merece todavía leerse, y legítimamente puede honrarse con ella la historia de las humanidades en España.



En 10 de Junio (víspera de Corpus Christi) de 1517, según reza la suscripción. acabó Hernando en Salamanca su última y más sonada obra: la *Disputa de ocho levadas contra Aristótil y sus secuaces***, donde, con ocasión de las *Categorías* aristotélicas, en las que el número y la palabra se citan como ejemplos de cantidades *discretas*, simula Herrera, para sostener y sacar victoriosa la sentencia según la cual « las hablas non son cantidades », una

* Por ej., cuando traduce *anniculum vinum* por *vino tras añejo.*

** Disputatio Aduersus Aristo- / telem Aristotelicosque sequaces.

(*Lo demás de la 1ª página, en blanco. El texto latino empieza a la vuelta. Al final:*) Acabose esta obra en Salamanca bispera d'/ corp' xpi. Año d'l misterio d'la encarnacion d'l hijo d' dios d'mil y / quinientos y dies y siete.

En 4º (160 × 93 mm. de caja) — 113 págs. sin num. (la 114 está en blanco). Signaturas a-g, de ocho hojas, excepto la g, que comprende nueve. De 34 a 37 líneas por página. Sin l. ni nombre de impresor.

Poseo ejemplar, que perteneció a D. Joaquín Gómez de la Cortina, marqués de Morante, y antes a Bartolomé José Gallardo, cuya firma lleva en tinta (y algunas notas marginales en lápiz.) Conozco, además otros dos ejemplares (los cuales, aunque parezca increible, dada la rareza del opúsculo. pertenecieron también a Gallardo), adquiridos por sus últimos poseedores a la muerte de D. J. Sancho Rayón : uno es propiedad de la Real Academia Española ; otro figura en la Biblioteca Menéndez y Pelayo (Santander).

Gallardo describe el opúsculo en su *Ensayo* (III, cols. 196-197). Floranes (loc. cit.) poseyó también ejemplar, y advierte muy atinadamente que de la nota final no se infiere que la obra se *imprimiese* en Salamanca, sino que se acabó allí de escribir ; siendo probable que la impresión sea de Alcalá, puesto que el autor dice, en la introducción del acto sexto : " quando yo embie esta obrezilla a mi hermano que biue en Alcala, con desseo que alli se imprimiesse..."

justa literaria en la que aparecen como *mantenedores* : Aristóteles, Pedro Hispano, el Versorio, el Conventual, Boecio y Jacobo Faber, Jorge Valla, Alberto Magno, y Juan Majoris; y, como *ventureros vencedores*: el propio Hernando, Diego Hernândez de Herrera, Alonso Ruiz de Isla, Gabriel Alonso de Herrera, Pedro Mârtir de Anglería, Hernân Núñez Pinciano, D. Pedro del Campo, y D. Jorge Baracaldo El opúsculo va dedicado al Cardenal Cisneros, de cuya labor política y social se hace un interesante resúmen; y contiene, además, datos biográficos de alguna importancia respecto de gran parte de los *justadores*. Tiene la particularidad de ser bilingüe, yendo en latín (bastante áspero, por cierto) las páginas pares, y en castellano las impares (con un número de líneas aproximadamente igual en unas que en otras), lo cual presenta la ventaja de permitir en muchos casos la determinación del sentido de algunas palabras, hoy raras o anticuadas, de las que emplea Herrera en el copioso léxico de la parte castellana. La obrita contiene ocho *actos*, *autos*, *auctos*, *disputas* o *entremeses*, que de todos estos modos titula Herrera los coloquios.

Visto el interés filosófico y filológico que la *Disputa* ofrece, reproducimos su texto castellano al final del presente estudio, conservando la ortografía del original (como es de rigor para fines científicos) y anotando las correspondencias latinas de algunos vocablos, según el texto del propio Herrera, con todas las demás aclaraciones que hemos juzgado oportunas. Quizá hubiera sido útil reproducir también el texto latino en toda su integridad; pero hemos pensado que esto no es absolutamente necesario, puesto que, en los casos dudosos, recurrimos a él en las notas. Deshacemos las abreviaturas (que son abundantísimas en el original) y rectificamos la puntuación.



Se han perdido las *Grammaticae Adnotatiunculae* de que habla Herrera en su epístola a Marineo Sículo (como no se trate de la *Expositio* de Lorenzo Valla).

Igualmente han desaparecido las muchas páginas que, en la citada carta, dice Herrera haber escrito acerca de los hechos del Conde de Cabra don Diego Hernández (*De rebus comitis Caprensis*), parte de las cuales páginas envió su autor a Marineo Sículo, y leyó el Tesorero real Luis Sánchez. * Y es lástima que aquello haya ocurrido, porque, según refiere Zurita, el conde de Cabra fué uno de los magnates que más activamente intervinieron en los sucesos tumultuosos ocurridos en Andalucía durante los años que siguieron al de la muerte de la Reina Católica.

IV

El asunto de la « Disputa de ocho levadas contra Aristótil y sus secuaces ».

Como se ha podido sospechar, y como verá el lector de la *Disputa*, la materia de esta última es quizá demasiado limitada, y el autor gasta excesivo *almacén* en sus demostraciones. Gracias a ello, sin embargo, poseemos el opúsculo, lleno de curiosidades.

Aristóteles, en el capítulo 6° de las *Categorías*, no da un concepto definido de la cantidad (o, más bien, de *lo cuanto*: τὸ ποσόν**).

---

* Al tratar en el libro XXIII de su obra *De rebus Hispaniae memorabilibus*, del Conde de Cabra, dice Marineo Sículo : " De rebus praeterea domus Caprensis magnifice gestis Ferdinandus Herreriensis, vir eloquentissimus, librum scripsit, quem mihi legendum tradidit, et ego, non sine admiratione, perlegi dicens : O felices Caprensis domus equites, qui rerum suarum talem meruerunt habere scriptorem ! " Pero Lucio Marineo olvida que, según habia escrito al propio Herrera algunos años antes, quien pronunció la última frase no fué Marineo, sino el Tesorero Luis Sánchez.

** Véase ποσός en el *Index Aristotelicus* de H. Bonitz (Berolini, 1870, pág. 626). — En los fragmentos de un libro Περὶ τῶν χαθόλου λόγων, atribuídos erróneamente a Arquitas, y que parecen ser de algún neo-pitagórico anterior al año 300 d. de C. (Cons. Frid. Schulte : *Archytae qui ferebantur de notionibus universalibus et de oppositis libellorum reliquiae* ; Marpurgi Cattorum, 1908 : pág. 27), el autor señala tres diferencias de la cuantidad : el peso, como *un talento* ; la magnitud como *el doble codo*; la muchedumbre o pluralidad, como *diez*.

De lo que allí dice, infiérese que, a su juicio, la cantidad es aquel accidente en virtud del cual la sustancia *se distribuye en partes* Pero como pudiera haber distribución en partes o divisibilidad sin existir cantidad, dice con mayor precisión en el libro Δ (cap 13) de la *Metafísica*, que se llama *cuanto* « a lo divisible en contenidos, todos o cada uno de los cuales son algo *uno* y este algo naturalmente apto para ser » (τὸ διαιρετὸν εἰς ἐνυπάρχοντα, ὧν ἑκάτερον ἢ ἕκαστον ἕν τι καὶ τόδε τι πέφυκεν εἶναι).

Según las *Categorías*, son propiedades de la cantidad : 1ª. No tener contrarios ; 2ª. No ser susceptible de más ni de menos ; 3ª. Ser igual o desigual. Además, la cantidad es *contínua* o *discreta*, según que sus partes tengan o no un término común que las una. Son cantidades discretas : el *número* y la *palabra*. Son cantidades contínuas : la *línea*, la *superficie*, el *cuerpo*, el *tiempo* y el *espacio*.

Así en las *Categorías*; pero, en la *Metafísica* (Δ*, 13), no se menciona la palabra entre las cantidades, lo cual no dejó de sorprender a algunos comentaristas (por ej., a J. Pacio). Por otro lado, si, al clasificar las cantidades, Aristóteles da a entender que el concepto de *parte* es esencial en éstas, cuando trata de probar que la palabra es cantidad, es otro concepto : el de *medida* el que llama su atención, y así dice que la palabra articulada es una cantidad, «puesto que se mide por sílabas breves y largas». De todos modos, como Suárez observa**, la razón esencial de la cantidad, mas bien se encuentra en la contínua, que en la discreta, porque esta última sólo es una multitud de varias cantidades, o de cosas *cuantas* (*plurium quantitatum, vel rerum quantarum multitudo*).

A consecuencia de la falta de precisión de Aristóteles, vacilaron también los escolásticos. Asi, Santo Tomás de Aquino, parece

* Περὶ τοῦ ποσαχῶς.

** *Disputationes Metaphysicae* ; XL, init.

juzgar, por un lado, que la cantidad es un accidente « extensivum seu distributivum substantiae in varias partes integrantes » * ; pero, por otro, entiende que la razón de ser de la cantidad, estriba en la *medida* **. Este es precisamente el punto de partida de Hernando Alonso de Herrera, para el cual no ofrece duda « que la quantidad en solo medir se conosce », de tal suerte que, « la que no fuere medida, no sera quantidad ». Todos sus razonamientos están fundados en ese concepto, y pierden casi todo su valor, si el concepto se desecha. Pero ni tal es el genuino criterio de Aristóteles, ni puede sostenere, como Suârez ha demostrado, que la razón de medida sea esencial a la cantidad; porque la medida (en el sentido *activo* del vocablo) es algo extrínseco, y, si la medida es aqunllo por lo cual conocemos la cantidad de la cosa, como la cantidad de ésta no puede ser conocida *por su propia cantidad*, sino por la aplicación de la medida (pues la cantidad no es medida *de si misma*, toda vez que el concepto de medida dice relación a otra cosa), resulta evidente la diferencia entre los conceptos de *medida* y *cantidad*. Aparte de esto, la medida y lo medido han de ser homogéneos; pero la cantidad y la sustancia no son homogéneos ; luego la cantidad no mide a la sustancia, sino que la hace mensurable por otra cantidad.

Y sin embargo, Herrera tiene razón en su censura : « las hablas no son cuantidades ». Años después de publicada la *Disputa*, el insigne aristotélico Gaspar Cardillo de Villalpando, en su *Commentarius in Categorias Aristotelis* (Alcalá, 1558), cita la opinión del humanista talabricense, y la reprueba fundándose en

* Opúsculo 48. — Así, el valenciano Juan de Celaya, en su *Expositio in librum Predicamentorum Aristotelis cum questionibus eiusdem, secundum viam triplicem : Beati Thome, realium et nominalium* (Paris, 1516 ; fol. 13 *recto*), escribe : "Quantitas nichil aliud est, quam res extensa vel numerus divisibilis in plures partes extensive vel discretive".

** Opusc. 52 : *De natura loci*, in fine.

que las palabras son *per se* largas o breves. * Pero Herrera tuvo un eminente defensor en Francisco Suárez, cuyos razonamientos reproduciremos a continuación, como el mejor resumen que del asunto puede hacerse:

" Esta cuestión queda resuelta por lo dicho, y hemos de proclamar que la palabra no es real y verdadera especie de cantidad. Con la denominación de palabra (*oratio*), entendemos aquí cualquier voz articulada que consta de varias sílabas, porque no es necesario que se componga de varios términos o dicciones, como suelen interpretar los dialécticos el nombre de *oración* (*oratio*). En esta voz, pueden considerarse muchas cosas, de las cuales se compone (o por las cuales se pronuncia) artificiosamente tal voz o dicción, sin que en ninguna de ellas se encuentre nada que pertenezca por sí a alguna especie de cantidad; luego tampoco la oración entera, compuesta de aquéllas, puede constituir alguna especie propia de la cantidad. Se prueba el antecedente, porque, en primer término, la palabra, y cualquiera de sus sílabas, es un cierto sonido que no pertenece por sí a la cantidad, sino que es cierta cualidad. Además, en la enunciación o terminación de ese sonido, concurre cierto movimiento, y consiguientemente alguna sucesión y espacio de tiempo; y ninguna de estas cosas pertenece por sí a la cantidad, como consta de lo dicho en la anterior Disputa, donde mostramos que el movimiento y el tiempo no son por sí cantidades contínuas; mas, en la palabra, aunque toda la dicción se enuncie con movimiento y tiempo discretos, las sílabas se suceden según contínuas pausas y mutaciones; luego cada una de las sílabas no es cantidad por sí, sino *cuanta* por accidente, como cualquier otro movimiento contínuo y su tiempo. De donde, aunque una sílaba sea larga y la otra breve, y así sean mensurables por el tiempo, sólo se infiere de aquí que son de alguna manera *cuantas*, al menos por accidente, al modo de otros movimientos.

" Finalmente, puede en la oración considerarse la dicción entera, en tanto que se compone de varias sílabas, según cierto órden y ciertas pausas, y, en tal sentido, nada propio tiene que se refiera a real y verdadera especie de cantidad. En primer término, porque aquella no es verdadera y real composición, sino cierta numeración y sucesión discreta, y ya hemos mostrado que la cantidad como tal, no posee la verdadera y real unidad de la cantidad. Además, porque si cada sílaba no es por sí *cuanta*, sino sólo por accidente, no se puede formar con todas ellas una especie peculiar de cantidad discreta, pues hemos mostrado

* *Commentarius in Categorias Aristotelis, una cum quaestionibus in easdem*, autore Gasparo Cardillo Villalpandeo Segobiensi.... Compluti, ex officina Ioannis Brocarii, anno 1558. Fols. 49 y 50. (La obra va dedicada a D. Honorato Juan, preceptor del príncipe D. Carlos.)

en la anterior sección, que la cantidad discreta debe constar de cantidades contínuas, y, consiguientemente, que aquellas cosas que son *cuantas* por accidente, no componen por sí la cantidad discreta, sino sólo por razón de la cantidad contínua, merced a la cual tiene la cosa el ser de *cuanta*. Añádese a esto, que, según el modo por el cual la cantidad discreta puede componerse de varias sílabas, dentro del género cantidad no puede ser distinta de la especie *número*, como sería, por ejemplo, un par o un ternario de sílabas; porque aquello que añade la dicción artificiosamente compuesta, o sea que las sílabas se enuncien según determinado órden, de tal suerte que la primera sea breve y la segunda larga, o algo semejante, aquello (digo) nada tiene que ver con la razón de la cantidad, sino que procede de cierta institución humana o del uso, en virtud de los cuales esta o aquella dicción se enuncian de tal manera, que sea apropósito para significar algo, a consecuencia de la imposición humana, o que resulte más cómoda de pronunciar, o que se oiga con mayor agrado. Pero semejante institución humana, nada añade al número de sílabas, como no sea la relación de razón de lo anterior y de lo posterior, o la denominación extrínseca de tal medida o de lo medido. Así pues, la palabra, en cuanto es algo artificioso que resulta de todas estas cosas, no es propia y peculiar especie de cantidad. Más aún: ni siquiera es algún ente real y por sí, relativo a algún predicamento, sino ente por accidente, que depende en parte de muchas cosas o movimientos, en parte de relaciones, y en parte de la institución humana. Y en favor de tal sentencia se declara Aristóteles, en este lugar del libro V de la *Metafísica*, donde, al enumerar las cantidades, no hace mención ninguna de la palabra; y allí le sigue Alberto Magno, y Cayetano, y otros, sobre el Predicamento de la Cantidad. Santo Tomás, Alejandro de Halès, y el Comentador (Averroes), olvidan por completo esta especie, como hace Aristóteles.

" Formúlase comúnmente una objeción, tomada del mismo Aristóteles (cap. de la Cantidad), el cual incluye la palabra entre las especies de la cantidad discreta, y aun lo confirma con razones, porque la palabra, por su propia razón, posee longitud y brevedad de sílabas, de las que consta, así que por ellas es intrínsecamente medida. A la cual objeción suele responderse, que la palabra se cuenta entre las especies de la cantidad considerada bajo la razón de medida, aunque, según la propia esencia de la cantidad, no sea una peculiar especie. Esta respuesta admite en el fondo lo que afirmamos; pero ya hemos dicho muchas veces que la razón de medida, ni es una propiedad real que pueda constituir alguna especie de cosas, sea cual sea la razón real bajo la cual se considere, ni es una propiedad solamente de la cantidad por sí, sino que conviene también a las cosas *cuantas* por accidente. Añado a ello, que en la palabra no se da una particular razón de medida, sino que se juntan la medida del tiempo y la del número con cierto orden determinado por los hombres para medirla. Y así, o no hay allí una peculiar medida por sí, sino una reunión de varias medidas, o, si de de ellas resulta una medida de alguna manera *una*, sólo es según la razón, y no según alguna distinta y real especie de algún accidente. Así pues, como muchas veces he dicho, Aristóteles, en los *Predicamentos*, y al enumerar esas especies,

siguió el vulgar modo de hablar y la opinión más corriente, como notaron Alberto Magno y el Comentador (*Metaf.* V, coment. 18). Y no es de importancia la razón tomada de la medida de las sílabas, porque de esto sólo resulta que en cada sílaba hay una pausa intrínseca, que no es sino cierto tiempo intrínseco, mensurable por un tiempo extrínseco. De donde, por esta parte, ni es cantidad por sí, *ni difiere esencialmente del tiempo* ; e incluye además muchas cosas, que ni producen un ente *uno* por sí, ni pertenecen todas a la razón de la cantidad como se ha declarado. " *

Tales son lás palabras de Suárez. Aunque no mencione a Hernando Alonso de Herrera, paréceme seguro que conoció su *Disputa*, con cuyos argumentos coincide fundamentalmente.



Mayor transcendencia tiene aún el opúsculo de Herrera, si reparamos en algunas de las reflexiones que incidentalmente formula Al final del *aucto* tercero, se pregunta « si el *cuerpo*, *lugar* y *tiempo* era razon de contarlas entre las cantidades o no, que por Aristótil piensa que sí; *otros piensan que no* » Al terminar el *auto* texto, vuelve a poner en condicional « si el tiempo es cantidad » ; y, en el séptimo, inclínase resueltamente a sostener que el tiempo no es cantidad por sí, porque aquél no mide por sí, « sino por la longura que en él está metida » concluyendo que el número es « cantidad por sí », o, como también dice, que el numero. « sin dubda es legítima cantidad ». Pensaba quizá Herrera que, de los siete ejemplos aristotélicos, sólo era propio el número, y que, por tanto, ni la palabra, ni el cuerpo, ni el lugar, ni el tiempo, ni la línea, ni la superficie, son cantidades ?

Si así fuese, en parte de tal doctrina le acompañaría Suárez, porque, para éste, el tiempo no es cantidad, porque su esencia consiste en ser la duración del movimiento (*duratio motus*), y la duración no puede constituir la cantidad de ninguna cosa, puesto que se confunde con la existencia de la misma; ni lo es el lugar,

* *Disput.* XLI ; sect. 3ª (*Utrum oratio sit vera species quantitatis.*)

porque nada añade éste al concepto de superficie. Pero, en opinión de Suárez, el número no es tampoco propiamente cantidad, porque realmente (*in re*) no es ente o accidente, sino *colección* de entes o de accidentes, cuya unidad formal procede « ex conceptione mentis »; de donde resulta, a su juicio, que no hay otra cantidad propiamente dicha que la contínua (la cual es siempre *permanente*, y no *sucesiva*), cuyas especies son sólo tres : línea, superficie, y cuerpo; y aun, de las tres, únicamente es cantidad *completa* la última Adviértase, además, que, para Suárez, lo *corpóreo* y lo *cuantitativo* se identifican, en el sentido de que sustancia corpórea es « la sustancia capaz de cantidad » (substantia quae est capax quantitatis) *; y que, según él, no nos explicamos la corporeidad sino en razón de la *extensión* de las partes, siendo a su vez esencialmente lo mismo sustancia *material* que sustancia *corpórea*. ** y sustancia *inmaterial* o *incorpórea* que sustancia *intelectual* ***

***

Si ahora tenemos en cuenta que en esa clasificación bipartita de sustancias corpóreas e incorpóreas, se comprende toda la esfera de lo cognoscible no accidental, echaremos de ver la importancia de la cuestión debatida

Dos fundamentales criterios hemos observado : 1°. El de Hernando Alonso de Herrera, según el cual la verdadera y *legítima* cantidad es el número (que Santo Tomás definió : « la multitud medida por la unidad »), es decir, un concepto, algo no perceptible. En esto, sigue la corriente pitagórica****, representada en el siglo XV por Nicolás de Cusa.

* *Disput.* 36 ; sect. I.

** *Disput.* 36; sect. I, *ad finem.*

*** *Disput.* 35 ; sect. III, núm. 19, 20 y 21.

**** Recuérdese la identificación pitagórica del número cuatro con el sólido (Zeller : 4ª ed. I, 375).

2° El de Suárez, según el cual cantidad y extensión se identifican, puesto que corpóreo (extenso) es lo mismo que cuantitativo Esta es la opinión seguida por Descartes * y combatida por Leibniz (verdadero padre de la Filosofía moderna), para el cual la esencia de la sustancia es la actividad y el *conato* **

Ya hemos visto que el valenciano Juan de Celaya intenta conciliar ambos criterios, al decir : « res extensa *sive* numerus... » Pero la más deliberada conciliación se debe a Hegel, según el cual lo Absoluto es la cantidad pura, es decir, la materia indiferente a toda determinación; y la cantidad limitada (el *quantum*), recibe su determinación en el número, que es un pensamiento; pero un pensamiento que tiene por determinación la forma exterior de la intuición (el espacio);*** de donde resulta que, por una parte, el número se encuentra más allá de la intuición, y, por otra, pertenece a esta última, siendo en tal concepto la extensión una determinación del número.

Las frases hegelianas tienen su abolengo en Kant, el cual, en la *Crítica de la Razón Rura*****, considera al número como el esquema puro (condición formal de la sensibilidad) del concepto de *cantidad*, juzgando que aquél no es otra cosa que la unidad de la síntesis operada en lo diverso de una intuición homogénea en general. Y como todas las intuiciones, según Kant, son magnitudes (*quanta*) extensivas, el número resulta la condición formal de todas ellas, tanto de las externas (espaciales), como de las internas (temporales).

Al decir « magnitud extensiva », refiérese Kant (en la *Crítica*) a

* *Principes de la Philosophie*, II, 4 (*Œuvres*, ed. Cousin, III, 123).

** *Œuvres philosophiques* ; ed. P. Janet (Paris, 1900); I, 631 y 633.

*** *Wissenschaft der Logik* (ed. von Henning ; Berlin, 1833) ; I, 212 y sigs. — Kant en las *Vorlesungen ueber die Metaphysik*, publicadas por Poelitz en 1821, sigue expresándose en términos casi escolásticos : el *quantum* es un *compositum* ; el número es un *quantum discretum* ; el espacio y el tiempo son *quanta continua*, etc., etc.

**** Analítica transcendental, II, 1 (pág. 176 ed K. Vorländer).

aquella magnitud « en la cual la representación de las partes hace posible la representación del todo (y, por lo tanto, la precede necesariamente) ». En las *Lecciones de Metafísica*, entiende por magnitud extensiva, la de los objetos « en los que distinguimos una multiplicidad de partes homogéneas », como acontece con todo lo representado en el espacio y en el tiempo.

La razón de haber escogido Kant el número como esquema puro del concepto de cantidad, consiste en que, a su juicio, el tiempo (intuición *a priori*) es la imágen de todos los objetos de los sentidos en general. Ahora bien, el *esquema* representa un procedimiento imaginativo para proporcionar a un concepto su imágen (producto del poder empírico de la imaginación), y el tiempo es la imágen más exacta de la cantidad, puesto que su esencia estriba en la sucesión. Como Schopenhauer advierte, « contar no es otra cosa que repetir la unidad.... Pero la repetición no es posible sino por la sucesión ; ésta, es decir, la marcha de uno detrás de otro, descansa immediatamente en la intuición del tiempo, y sólo gracias a él es un concepto completo; no es posible, pues, contar, sino en el tiempo.... Aristóteles había también reconocido y expuesto esta estrecha alianza del número y el tiempo, en el capítulo XIV del libro II de la *Física*. El tiempo, según su definición, es el « número del movimiento » (ὁ χρόνος ἀριθμός ἐστι χινήσεως). „

Sin embargo, un profundo pensador español : Jaime Balmes, ha expuesto, contra la opinión transcrita, razones muy atendibles: « La idea de la adición hecha, — escribe — *in facto*, es decir, la de suma, entra en la idea del dos; mas no la adición *in fieri*. Tenemos de este número una idea clarísima, sin pensar en uno más uno, sucesivamente. — La idea del dos se refiere *así a lo simultáneo como a lo sucesivo*; pero nuestro espíritu no la descubre en las cosas hasta que se ha puesto la última... La perceoción sucesiva o simultánea de dos objetos, si no está acompañada de relación, no es idea del dos.....En la idea del dos entran las siguientes : ser, distinción, semejanza. Ser, porque la nada no

se cuenta. Distinción, o negación de que uno sea otro ; porque lo idéntico no forma número. Semejanza; porque sólo se numeran las cosas, en cuanto se prescinde de su diferencia. El ser es la base de la percepción. La distinción es la base de la comparación. La semejanza es la base de la reunión. » *

***

Podrá suceder, por consiguiente, que la cuestión de « si las hablas son o no cantidades », sea en sí misma de poca monta, puesto que sólo conduce a demostrar el error cometido por Aristóteles en un ejemplo determinado. Pero no ocurre lo mismo con la relativa a si el número es o no la *legítima* y verdadera cantidad, y mucho menos si se identifica el concepto de cantidad con el de sustancia, como hicieron los nominalistas (Occam, Aureolus, Adam, Gabriel Biel, Alberto de Sajonia, etc.), y después de ellos Descartes y Schopenhauer, entre otros. De ahí el interés que despierta, pasados ya más de cuatro siglos desde su publicación, la peregrina *Disputa* de Herrera, cuyo texto romanceado reproducimos inmediatamente.

Adolfo Bonilla y San Martín.

---

* *Filosofía fundamental*; lib. VI, cap. 5º.

V

DISPUTATIO ADUERSUS ARISTOTELEM ARISTOTELICOSQUE SEQUACES.

“Las hablas non son cantidades.”

JUSTADORES

Mantenedores.	*Ventureros vençedores*
ARISTOTELES. (1)	HERNANDO DE HERRERA.
MAESTRE PEDRO (2)	DIEGO DE HERRERA.
EL VERSORIO (3)	ALON[S]O RUYZ DE ISLA (9)
EL CONUENTUAL (4)	GRAUIEL DE HERRERA.
BOECIO Y JACOBO FABRO (5)	DON PEDRO MARTIR (10)
GEORGIO VALLA (6)	HERNAN NUÑEZ (11)
ALBERTO MAGNO (7)	DON PEDRO DEL CAMPO (12)
JOANNES MAJORIS (8)	DON GORGE VARACALDO (13)

Somete todo lo que dixere a la Fee romana.
En nombre de nuestro saluador Jesu Christo, sea.

---

(1) De Stagira (Tracia). 384-322 a. de C. (Cons. : G. Grote : *Aristotle*, 2ª ed., London, 1880. — Clodius Piat ; *Aristote*, 2ª ed., Paris, 1912.)

(2) De Lisboa. Nació en 1226, y murió en 1277, siendo Sumo Pontífice (Juan XXI). Sus *Summulae logicales* (impresas en numerosas ediciones,a partir de 1480) ejercieron considerable influencia en el Escolasticismo decadente. (Cons. Fr. Ueberwegs *Grundriss der Geschichte der Philosophie der patristischen und scholastischen Zeit*; 9ª ed.; Berlin, 1905; p. 327).

(3) Johannes Versor (m. en Colonia, hacia 1485), famoso comentarista de Aristóteles (Cons. Fr. Ueberwegs *Grundriss der Geschichte der Philosophie der Neuzeit bis zum Ende des achtzehnten Jahrhunderts*, 10ª ed., Berlin, 1907; pág. 33). Herrera utiliza la *Expositio super Magistri Petri Hispani Summulas* de Versor, de la cual existe ejemplar en la Biblioteca Colombina, impreso en Venecia, el año 1518. Una edición de Pedro Hispano, con la Exposición de Versor, se imprimió en Sevilla, el año 1503.

(4) En el texto latino : “Cenobita”. Escritor de la escuela terminista (*via modernorum*).

(5) Anicius Manlius Torquatus Severinus Boëthius (¿ 480-525 ?), ministro que fué, en Italia, del rey ostrogodo Teodorico. Tradujo y comentó a Aristóteles

Comiença, a loor de Dios, una breue disputa de ocho leuadas contra Aristotil y sus sequazes, que las hablas nuestras no sean

(Cons. Fr. Ueberwegs *Grundriss* &ª II, 148 y sigs.) Herrera alude al comentario de Boecio a las *Categorías* aristotélicas. — Jacobus Faber Stapulensis (Jacques Le Fèvre d'Etaples, 1455-1537), "restaurador de Aristóteles entre los franceses", como dijo Reuchlin (1455-1522). (Cons. *Dictionnaire des sciences philosophiques* de Ad. Franck; 2ª ed.; Paris, 1875; p. 925). Herrera alude a la *Paraphrasis in libros logicos* de Faber.

(6) Giorgio Valla, de Piacenza, médico, literato y filósofo del siglo XV. Su extensa y desconcertada obra: *De expetendis et fugiendis rebus*, a la cual alude Herrera, fué publicada por Giovanni Pietro Valla (hijo del autor) en Venecia, el año 1501 (dos vols. en folio).

(7) Albert von Bollstädt, el "Doctor universalis". Nació en Lauingen (Suabia) en 1193; murió en Colonia, en 1280. Perteneció a la orden dominicana, y "fué el primer escolástico que reprodujo en forma sistemática la total filosofía de Aristóteles, refiriéndola constantemente a los comentaristas arábigos, y refundiéndola en armonía con las exigencias del dogma eclesiástico." (Fr. Ueberwegs *Grundriss* &ª, II, 287).

(8) Iohannes Maior Scotus (1478-1540), partidario de las doctrinas terministas del *Venerabilis inceptor* Guillermo de Occam (m. 1347 ?). (Cons. M. de Wulf: *Histoire de la Philosophie médiévale*; 2ª ed.; Louvain-Paris, 1905; pág. 532). Herrera alude a sus *In P. Hispani Summulas Commentaria* (Lyon, 1505).

(9) Eclesiástico, y "una de las ramas nobles del tronco y solar antiguo del Cid Ruy Diaz", según el propio Herrera. Gallardo (*Ensayo*, III, col. 197), apunta la sospecha de que se trate del famoso Rui-Díaz de Isla. Entre las epístolas de Marineo Sículo (lib. XVI) hay una enderezada "Alphonso cognomento Islae".

(10) Pietro Martire d'Anghiera (1457-1526), de Arona (Italia). Vino a España en 1487 con el Conde de Tendilla (Embajador en Roma), el cual le presentó y recomendó a los Reyes Católicos. Asistió con éstos a la guerra de Granada, y abrió luego estudio en la Corte para la enseñanza de los jóvenes nobles. En 1501 fué a Egipto, como enviado extraordinario del Rey Católico cerca del sultán Cansu Algurí. Perteneció al Consejo de Indias, y fué Protonotario Apostólico. En Sevilla, por Jacobo Cromberger, el año 1511, se imprimieron sus *Opera: scilicet legationis babylonicae libri tres; Oceani decas; Carmina, Ianus, Inachus, Pluto furens, et reliqua poëmata, hymni et epigrammata; cura Ælii Antonii Nebrissensis.* La primera edición completa de las *De Orbe Novo Decades octo*, es de Alcalá, por Miguel de Eguia, 1530. En idéntica fecha y en la misma imprenta, salió a luz su *Opus Epistolarum*.

(11) Hernán Núñez de Toledo, llamado *el Pinciano* (de Valladolid) y *el Comendador Griego*. Fué, como ha dicho con razón Charles Graux (*Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*; Paris, F. Vieweg, 1880; pág. 9), "el

quantidades, como lo enseña el mismo philosopho en sus *Predicamentos*. Compuesta por Hernand Alonso de Herrera, hijo de

---

introductor y el padre de los estudios griegos en España ". Se desconoce la fecha de su nacimiento. Su padre fué varón docto y empleado en la Real Hacienda, según dice Marineo Sículo, que le conoció. Muy jóven aún, fué hecho caballero de Santiago, de cuya órden se titulaba *Comendador* en 1499. Marchó después a Italia (Bolonia), y, de regreso a España, fué en Granada preceptor del hijo del Conde de Tendilla, D. Iñigo López de Mendoza, a quien dedicó sus Glosas de *Las Trescientas* de Juan de Mena (Sevilla, 1499), como también su versión de la *Historia de Bohemia* de Eneas Silvio (Sevilla, 1509). En 1502 fué llamado a Alcalá por el Cardenal Cisneros, para trabajar en la edición de la Biblia Políglota (impresa en Alcalá, el año 1514, en seis volúmenes fol.), y dirigir la Imprenta complutense, donde publicó en 1519, dedicándolas a Antonio de Lebrija, traducciones latinas (con el texto griego) de opúsculos de Basilio Magno y de Demetrio Mosco. En 8 de mayo de 1519, concertó con la Universidad el desempeño de la cátedra de Griego, por tiempo de dos años. (Cons. A. de la Torre y del Cerro : *La Universidad de Alcalá* ; en la *Revista de Archivos*, tomo XXI, pág. 422.) En el movimiento de las Comunidades, púsose de parte de los comuneros, mezclándose en algunos incidentes. Trasladóse luego a Salamanca, donde sucedió a Arias Barbosa (m. 1540) en la cátedra de Griego, para la cual fué nombrado en 1523. En 1526 leyó la cátedra de Plinio, que dejó en 1527, fecha en que tomó posesión de la cátedra de Retórica, en la que fué jubilado el 10 de Enero de 1548. Diósele por jubilado también, respecto de la de Griego, en 15 de Setiembre del mismo año, siendo ya "muy viejo e cansado" Murió el 2 de setiembre de 1553 (Cons. E. Esperabé: *Historia de la Universidad de Salamanca* ; II ; Salamanca, 1917 ; págs. 378-379 ; y P. Groussac : *Le commentateur du Laberinto*, en el año XI de la *Revue Hispanique*, pág. 164 y sigs.). Adquirieron singular fama sus *Annotationes in Senecae Philosophi Opera* (Venecia, 1536) sus *Observationes in Pomponium Melam* (Salamanca, 1543), y sus *Observationes in loca obscura et depravata Historiae Naturalis C. Plinii* (Salamanca, Juan de Junta, 1544). En 1555, (Salamanca, Juan de Canova) se publicaron sus *Refranes o proverbios en romance*, cuyo Privilegio lleva fecha de 1549. Legó todos sus libros latinos y griegos a la Universidad Complutense, donde todavía se conserva un manuscrito griego de Esopo, con nota en la cual Núñez hace constar que lo adquirió en Bolonia.

En los Estatutos de la Universidad de Salamanca, ordenados en 14 de octubre de 1538, figura como presente "*el Comendador y Ma*[*e*]*stro* Herna[n] Nuñez de Toledo, catredatico de Retorica". En los mismos Estatutos se dispone que : "el Comendador lea de construcción (*de griego*) toda su ora un autor, a elecion de sus oyentes". (E. Esperabé Arteaga ; obra citada ; tomo I Salamanca, 1914; págs. 139 y 158).

Lope Alonso de Herrera,dedicada al illustrissimo y muy religioso señor don Francisco Ximenez (14), Arçobispo de Toledo,Cardenal de Sancta Balbina,Inquisidor Mayor,vençedor en batalla y Gouernador destos reinos por el rey don Carlo, primero deste nombre.

Prologo.

Deuemos a vuestra gran señoria, illustrissimo señor vizrey,

(12) Obispo de Útica. (Cons. A. de la Torre y del Cerro, art. citado, en la *Revista de Archivos*, XXI, 65) Hay una carta del Maestro Alexio Venegas a D. Pedro de Campo, y contestación de éste, fechada en Toledo, a 8-noviembre 1539, en la *Primera Parte de las diferencias de libros que ay en el vniuerso*, del primero (Toledo, 1540).

(13) Hijo del capitán Gil de Baracaldo. Jorge Baracaldo aparece como secretario del virrey Cisneros en 1509, y siguió desempeñando el cargo hasta la muerte del Cardenal. En 1516, era secretario de las órdenes de Santiago, Calatrava y Alcántara. En enero de 1517, salió de Alcalá para Bruselas, con objeto de informar al rey, en nombre de Cisneros, de varios asuntos de importancia. Había regresado ya en junio del mismo año. (Cons. P. Gayángos y Vicente de la Fuente : *Cartas del Cardenal don Fray Francisco Jiménez de Cisneros, dirigidas a don Diego López de Ayala* ; Madrid, 1867; y Vicente de la Fuente : *Cartas de los Secretarios del Cardenal ...... durante su regencia en los años de 1516 y 1517* ; Madrid, 1875.) Quintanilla, en su *Archetypo de Virtudes*, (1653), acusa a Baracaldo de haber sido cohechado por los flamencos para dar tósigo a Cisneros : " El licenciado Jorge Varacaldo, — dice — su Secretario, fué a Flandes por su agente, tan codicioso, que dejó a su amo y se hizo con los flamencos; y contestan los que presumen lo de la pronzoña, que tomó este medio Guebres.... *Hizo otras muchas traiciones el Varacaldo*, en especial firmar, entre otros despachos, una carta en francés, en que se daba a entender que el siervo de Dios se hacía a su parte." (*Apud* V. La Fuente, obra citada, pág. XV, nota 2ª). Sin embargo, de las cartas de Baracaldo sólo se infiere que era persona diligente y recta, y nada amigo de los flamencos, aunque sobradamente importuno en sus pretensiones, de lo cual se queja en una epístola el Obispo de Avila.

(14) El Cardenal don Fray Francisco Jiménez de Cisneros (1436-1517). Cons. : Ch. J. Hefele : *Le Cardinal Ximénès*, 3ª ed., Lyon-Paris, 1869 ; Juan de Vallejo : *Memorial de la vida de fray Francisco Jiménez de Cisneros*, publicado, con prólogo y notas de A. de la Torre y del Cerro ; Madrid, 1913 ; *Dos Tratados historicos tocantes al Cardenal Ximénez de Cisneros*, por el licenciado Baltasar Porreño, publicados por el Conde de Cedillo en la Sociedad de Bibliófilos españoles ; Madrid, 1918. Está por escribir el libro que Cisneros y su época merecen.

la paz y union que, despues de Dios, vsando de autoridad real, poneis en estos reynos, aquende y allende los puertos de Castilla y Aragon. Esle tambien obligada la sancta fee romana, porque, con vuestra industria y trabajo, el nombre de Christo en muchas nobles cibdades de la costa de allen la mar en Africa, que ante era blasfemado, agora es loado. Deuele avn la misma España y todos los reyes della quantos de oy en adelante fueren, porque vuestra señoria les acresçento su patrimonio y corona real, quando a vuestra costa, muy poderosamente, con el fauor celestial, hezistes gente, armastes flota, y con vuestra hueste passastes en allende; embarcando en Cartagena, desembarcastes en Oran, que esta frontera en el mismo trecho, y, aunque era muy fuerte, assi por su sitio como por sus edeficios, vuestra señoria, no a hurto como almogauar (15), mas guerreandola, la tomo a escala vista, porque Dios la tenia guardada para que le hiziessedes della sacrificio con vuestra espada. (16) Espantosse todo el mundo de tan grand milagro, que mas presto que aun yo lo cuento se hizo, con increible estrago de moros, y de la gente cristiana apenas faltaron vno o dos; aun estendiose por la mano de Dios la luz de aquel dia, como lo afirman los que se açertaron (17) y aun los que no se acertaron a la pelea, como se cuenta del caudillo Josue, por que mas complida vitoria se ouiese de aquellos descreidos.

Esle esso mismo en cargo a vuestra Señoria su yglesia de Toledo, que tiene mayor jurisdicion desque recobrastes a Baça (18) ; y quien ay que no le sea en cargo por su munificencia, iusticia, prouidencia, y cristianissimo zelo ?Aun, por Dios, los mismos moros enternegados (19) en su secta,assi los del reyno de Granada,

(15) El texto latino : "non vt furto nocentes sauromatae".
(16) Orán fué conquistada en 1509.
(17) El texto latino : "interfuerunt".
(18) Baza (*Basti* en latín) se rindió a los Reyes Católicos a fines de 1489, según Alonso de Palencia (*Guerra de Granada*, trad. Paz y Melia; pág. 437).
(19) "Obstinatissimi".

como los mudejares, (20) que son sin numero, agora a boca llena confiessan que vuestra Señoria les gano sus almas en reconciliarlas a Christo, quando por vuestro consejo y industria se les comunico la gracia del baptismo, que tantos siglos auien rehuido.

Sonle tambien en debda las mugeres, por muchas razones : la primera, porque a las monjas de todas las ordenes, les mostrastes a beuir mas recatadamente, quitandoles la hospederia de religiosissimos ancianos sacerdotes que, aunque no se deshonestauan, dauan a las malas lenguas materia de murmurar. La segunda, por auerles edificado en Alcala, en Toledo, y en otros cabos, assaz monesterios con sufficiente dote, en cada vno tres repartimientos ; hermosa inuencion para hazer mercedes a toda suerte de hembras, que dentro de vna llaue biuan virgines professas, y en otro apartamiento esten biudas, que, ya libres de las fatigas del matrimonio, se quieren retraer al puerto seguro de la oracion y templança. El terçero seno (21) enseñe la dotrina christiana a las donzellas que aun no estan determinadas qual camino de la letra de Pitagoras seguiran : de casarse, o ser freylas. Que hare, que no propuse sino de cojer vna suma de las mercedes de vuestra Señoria, que, ni passen la ley de los premios, y den a los coronistas materia de que puedan henchir muchos volumines, veome metido en muy spessa aruoleda ? Tantas cosas ay, que no se de qual eche mano. Do quiera que bueluo mi consideracion, todo lo veo lleno de sus dadiuas ; chicos y grandes, a vna boca, confiessan que nacistes en buen sino para hazer largas mercedes a muertos y biuos. La orden de vuestros franciscos ve que por essas sagradas manos ha seydo en colegios y monesterios acresçentada. La clerezia del arçobispado de Toledo, so vuestra saludable gouernacion, auiendose, por el descuydo o dissimulacion de los perlados antepassados, desmandado algo en el

(20) " Non solum Granatam et granatensia regna, sed *per vtramque Castellam veterem et nouam passim habitabant.* "

(21) " Recessus ".

biuir, agora, con el presente exemplo de vuestra limpieza, vase ya recogendo en buen son a la vida regular.

Mas, la prouidencia de vuestra Señoria, no solamente las lenguas de las gentes, mas aun la misma tierra de España, aunque muda, la muestra, quando vos, como buen pastor, auiendo compassion de la gente del campo, que cada dia, por no saber granjear la tierra, hazian mill erradas, distes cargo a mi hermano Grauiel que, de muchos auctores latinos, compusiesse en castellano una Agricultura (22) Plazer aura vuestra Señoria de oyr que fruto se ha sacado della. Buena parte de la gente noble, que passaua tiempo en leer hablillas de Amadis, Leonis (23) y otras consejas, agora, desque han topado con mejor materia, de buena gana passan el dia y passan la noche en leerla y releerla y dalla a la memoria, ni se meten ya en juegos ni en otras vanas occupaciones. Contemplan la naturaleza de las cosas. Agora ya encomiençan a beuir y conoscer lo que les da la vida. Gentil inuençion fue de perlado vigilante, para sacarles de entre manos el libro pintado de quarenta y ocho hojas que llaman naipes; sacastesles los dados y su linaje; ya no reniegan tanto ni descreen; holgazanes enamorados, y otros males que con la ociosidad se crian, ya se han buelto en negocio de pro, que, no solamente los legos, mas aun religiosos se allegan a tan santa y inocente ocupacion. Aun las dueñas, al espejo deste libro, alinnan (24) cada vna su hazienda. Los labradores, venida a sus manos, como del çielo, letura tan desseada y conueniente a sus menesteres, dexan ya las

(22) La primera edición de la *Obra de Agricultura, copilada de diversos auctores* por Gabriel Alonso de Herrera, se imprimió en Alcalá, por Arnao Guillén de Brocar, en 1513.

(23) La primera edición conocida de *Amadis de Gaula*, es de Zaragoza (George Coci), 1508; pero debió de haber otra u otras anteriores. — La 1ª del *Libro del esforzado caballero don Tristán de Leonís*, es de Valladolid, 1501. (Véase nuestra reproducción, en la Sociedad de Bibliófilos Madrileños).

(24) "Corrigunt".

fiestas de hazer sus juntas conçegiles en las tauernas, aprendiendo en los disantos lo que obren en dias de lauor. Otros, oyendo tan sabrosa lectura, o aprenden a leer, o, engolosinados de tal manjar, procuran de saber latin, por beuer en la fuente lo que gustaron en el arroyo. Los predicadores, luego se emboscan en este libro, que trata propriedades de cosas; porque las comparaciones que se traen del arte militar, verdad es que animan; mas las del Agricultura son claras y misteriosas, y, generalmente, quien ha entendido los secretos del libro, con marauilloso aliento querrie luego tener aparejo de tierra para poner por obra el auiso o auisos que notaron, porque los ombres son desta condicion: que, lo que se huelgan auer visto en leyenda, luego buscan ocasion para prouar de hecho la verdad del precepto. Qual libro leemos, tal vida hazemos; y de las letras se nos forman costumbres. Luego tienen razon los campos de alegrarse y reir, que, de aqui adelante, por la industria de vuestra Señoria, estaran mas labrados, lindos (25) y frutuosos.

Assi vos, sacratissimo Señor, aveis dado orden en vuestra vida, que a muertos y biuos, presentes y venideros, se estienden vuestras mercedes, que sin cansar les procurais. Obligados le son todos los estudios y todo saber, por auerles edificado aquel magnifico estudio general en vuestra villa de Alcala, lleno de variedades de sciencias y atestado de muy sabios lectores. No contento vuestra Señoria de saber mucho para si, anda procurando lo possible por que todos salgan letrados; aueis puesto en estima a las letras, que hasta el dia de oy por estas regiones occidentales andauan a vara, y allende de nos mantener spiritualmente con sciencias, repartis pan entre los hambrientos, como siempre lo ouistes de costumbre; abris vuestra mano abastada, haziendo la mission quotidiana a mas de dozientas almas de estudiantes; començastes a remedar aquella notable muchedumbre de los

(25) " Nitida ".

collegios de Paris, y ha tomado tal empresa esse vuestro coraçon real,que, despues de vn sumptuoso colegio deputado a theologos, casi mayoradgo, otros aueis poblado y dotado, vno para frayles franciscos; a logicos, y philosophos, y a otras professiones, a cada vna el suyo. Vuestra muy magnifica persona es traslado verdadero de todas las noblezas de Carlo Magno, que dizen aver seido el primero, y de los siguientes principes que fundaron con sus limosnas collegios en Paris; tanto vuestra mano llena ha emprendido en breue tiempo de hazer, quanto aquellos grandes señores en tan luengo espacio de siglos a penas han podido lleuar adelante, añedida muy prestamente vna estantigua de casas (26) donde los estudiantes se aposenten a parte de los vezinos. De manera que Alcala, que, por las corrientes, los antiguos llamaron *Compludo*, pequeña villa hasta nuestros tiempos, agora, tratandola como a hija, ha sobido de tal forma, que ya anda a la par con nobles y antiguas cibdades, assi le cresce el vientre en pueblo y grandeza. Claro esta de ver que a los arçobispos de Toledo que sucederan, les ha venido muy bien en quedarles tan florido señorio, con puebla de gente docta, quanto mas que, entre otras ordenanças del Collegio, queda vn capitulo que, de las rentas que sobraren, multipliquen otras y otras familias de collegios luego que buenamente pudieren, assi que presto se complira el numero de los lechones de la puerca blanca de Ascanio. (27)

Todas estas grandezas, que muy lueñe suben sobre los altos

(26) "Numerosis edibus".

(27) Alusión a la bella profecía del Tíber, en Virgilio (*Eneida*, VIII, 36 y sigs), según la cual, Ascanio, hijo de Eneas, edificará la ciudad de Alba (Longa) en el sitio en que una corpulenta cerda blanca dé de mamar a treinta lechoncillos blancos como ella :

"litoreis ingens inventa sub ilicibus sus,
triginta capitum fetus enixa, iacebit ;
alba, solo recubans, albi circum ubera nati.
Hic locus urbis erit..."

pensamientos de assaz reyes, apenas se pueden llamar primeras leuadas (28) de las excellentes obras que essa vuestra fertil hondura de altos consejos cada dia mas y mas pare y rodea, porque. viendo vuestra Seoñria que la manera del aprender en nuestros tiempos algo va avieso, y que todos los libros de las artes liberales, o por mal trasladados, o por otras semejantes culpas, huelen a Berueria, desuiandose notablemente en muchos passos de la fuente de su nascimento, y que a las vezes no lleuan sano entendimiento, por ser el texto sospechoso de falsedad, a este tan grand mal, luego le hallo remedio vuestra Señoria con su diuina destreza de ingenio : conuocastes varones muy primos en lo griego, y aun nascidos en Grecia, (29) y, desque venidos en Alcala, les mandastes que ambas escuelas griega y latina las junten, imprimiendolas en cada plana, hagan de dos libros vno, no solamente respondiendose vna columna a otra y ringlon a ringlon, mas aun, para mas presta intelligencia, sobre cada palabra griega puesta fielmente su glosa romana. (30) Increyble es el gasto que sobre este caso muy de buena gana hazeis, en tal que redunde en prouecho nuestro. ¡Days a los muertos que biuan, y a los

(28) " Praeludia ".

(29) Por ejemplo : Demetrio Ducas de Creta, que trabajó en la Biblia Políglota y fué catedrático de Griego en Alcalá desde 1513 hasta 1517. Entre otros discípulos, tuvo a Diego Sigeo, de Toledo, autor del tratado *De ratione accentuum* (Lisboa, 1560). En 1514 publicó en Alcalá los *Erotemata* de Crisolora y otros opúsculos gramaticales, con traducción latina interlineal. Asímismo imprimió en Alcalá, el año 1514, el texto griego del poema de Museo : *Hero y Leandro*. Los *Erotemata* se consideran como el primer libro griego impreso en España. Manuel Crisolora (1355-1415), de Constantinopla, es estimado como el verdadero restaurador de la literatura griega en Italia, a la cual se trasladó en 1397, enseñando el griego en Florencia, Venecia, Pavia, Milán y Roma.

(30) Esto hizo en 1514 Demetrio Ducas Cretense (véase la nota anterior), y, en 1519, Hernán Núñez de Toledo (*Fredenandus Pincianus*), que publicó en Alcalá (Arnaldo Guillén de Brocar) una oración de San Basilio, y el poema de Demetrio Mosco sobre el rapto de Elena, con versión latina interlineal. (Cons. Emile Legrand : *Bibliographie hispano-grecque* ; Paris, 1915; I, 43 a 47).

venideros que sepan! Besan y besaran para siempre las manos de vuestra Señoria, por tan grand beneficio Aristotiles y Platon con toda la libreria griega donde resplandesce el saber porque los librastes de tan grand cuita. que auiendo reynado grandes tiempos por toda la Grecia, agora, desque los turcos hollaron a Costantinopla con todo su imperio, por poco se quedaran a buenas noches estos y otros doctores, que no vinieran a España si por vuestra Señoria no fueran agora trasplantados como baruados(31). Pueden ya gozarse de plazer, y cantar aquello de Horacio ·

« Duraran mis obras mas que el metal, y son muy mas altas que agujas de reyes, que, ni a diluuios, ni a cierço mortal temaniamas, aunque quieran las leyes de la oluidança que el tiempo acarrea; ni he miedo al Turco, por grande que sea. » (32)

Y, si queremos dezir la verdad, otro mayor cuydado reyna en vuestro coraçon, del libro celestial que ya comunmente suelen llamar Biblia, porque es el *totum continens* de los altos secretos que Dios por su merced ha tenido por bien de nos reuelar. El amor de la sancta theologia os possee del todo, y el zelo de la casa de Dios os carcome. Como la yglesia catholica en los tiempos passados estuuiesse diuisa por diuersas traslaciones del Testamento Nueuo y Viejo, assi de los setenta interpretes, como de Aquila (33), Symaco (34), Theodotion (35), sant

(31) " Viuiradicis ".

(32) " Exegi monumentum aere perennius
Regalique situ pyramidum altius,
Quod non imber edax, non aquilo impotens
Possit diruere aut innumerabilis
Annorum series et fuga temporum." (*Carminum* III, 30; ed. L. Mveller, Leipzig, 1897).

(33) Aquila de Sinope (siglo II, d. de C.) Tradujo al griego el Antiguo Testamento. Quedan fragmentos de la versión.

(34) Símaco de Samaria (siglo II) tradujo al griego el Antiguo Testamento. Quedan fragmentos de su labor.

(35) Theodotion o Theodoto de Sinope (?) (siglo II). Traductor griego del Antiguo Testamento. Sólo quedan fragmentos de su versión.

Jeronimo (36) y otros, como con vandos, vnos aprouauan vno, otros otro . tanto que aquel mal monje Sergio, (37), discipulo de Nestorio (38) heresiarcha, que recozio la ponçoña de Mahoma, nos leuanto, asi biua el, que teniamos falsada la santa Escritura, y ouo otros que, queriendo complir con todos, vsauan de Biblias seys y aun siete vezes dobladas (39), vos, ingeniosissimo Señor, mouido por el spiritu de Dios, dexando los arroyos de las opiniones, os fuistes, como sant Jeronymo, a la fuente de la verdad, cosa por muchos desseada, que algunos grandes varones han prometido, y pocos la han attentado, y aun essos en balde, o por ser la obra muy difficil, o por las grandes expensas que requiere. Vuestra Señoria, sin prometerlo, lo puso por obra, y en tres principales lenguas : latina, y griega, y hebrea, que en el titulo de la sancta cruz fueron autorizadas, posistes el sacro canon de la ley diuinal, do paresce clara semejança de la sancta Trinidad y vnidad.La materia y sustancia de los secretos celestiales, vna es, que, en cada plana, con tres colunas de tres distintos lenguajes, como personas, se muestra. Donde nos, con religiosa reuerencia, nos humillamos a tal lectura, que paresce ymagen debuxada de Dios poderoso que en ella se enseña; y benignamente se cree que esta sera la postrera mano que se puede dar a esta obra en todo y por todo perfecta, por ser hecha a semejança de Dios. O, dichososs los siglos presentes y venideros, que de oy mas beueran aguas puras y biuas de sancta theologia en sus primeros manantiales!

(36) 331-420 d. de C. De Stridon (Dalmacia). Tradujo la Biblia al latín, y de su labor procede en gran parte la *Vulgata*.

(37) De Siria (siglos VI-VII.) Fué Patriarca de Constantinopla, y fautor de la herejía monotelita, derivación del nestorianismo. Para los monotelitas, el Verbo era el único principio activo en Cristo, en el cual, a pesar de darse dos naturalezas, no hubo más que una sola voluntad personal y una sola operación, siendo la voluntad humana enteramente pasiva.

(38) De Siria (siglo V) Fué Patriarca de Constantinopla.Sostuvo que, en Cristo, la naturaleza humana y la divina formaron dos personas perfectamente distintas.

(39) Las *Hexaplas* y *Heptaplas*. Sobre las *Hexaplas* y *Tetraplas* de Orígenes, véase a I. H. Ianssens ; *Hermeneutica Sacra* ; Taurini, 1858; nº 596.

O, tres y aun quatro vezes bien auenturado tan esclarescido primado de las Españas, a quien Dios dio tanta gracia, que tres lenguas nobles, en quien esta puesto el tesoro de los diuinales sacramentos, las juntassedes en vno! Assaz manifiesta muestra del milagro, que muchos creen que anda Dios rodeando de hazer por vuestras manos que vos, christianissimo perlado, con el poder de Dios, lo hagais todo vno: vna ley, vna grey, vn pastor. (40) Traen a la memoria que no en balde os fue dado, sin pedirlo, el cardenaladgo, rodeando Dios que fuese en el dia de la exaltacion de la cruz y en la villa de Mahamud (41), dando a entender que aviades de ensalçar la vandera de Dios contra la gente non santa que sigue a Mahoma, como dende a poco se començo a hazer quando Dios os dio en las manos a Oran, como de suso es apuntado. Asi tienen los mas buena esperança que, el que lenguas estrañas concilia con la latina, tanbien reunira, como se va haziendo gentes barbaras a la yglesia romana.

Y de lo que yo mas esto edificado, y donde mas cierto se muestra que es Dios con vos, que, con todos estos dones de gracias, no os aueys hecho orgulloso ni eleuado en vuestro pensamiento, porque la caridad del espiritu sancto no ensoberuece. Dare siquiera sola vna prueua de quan lexos estays de altiuez : que al recebimiento que se le hizo quando vino de Oran, o los muros de

(40) Evangelio de San Juan, X, 16. — Gabriel Alonso de Herrera, hermano de Fernando, en su *Obra de Agricultura* (lib. III, cap. 7), recordó, asímismo, apropósito de Cisneros, el texto evangélico : " Bendito sea Dios — ercribe — que quitó ya en España esta división por la mano de vuestra señoría,que procuró la universal conversión de los moros en Castilla ; y con este mismo celo de traer todas las ovejas al corral de Cristo, se dispuso con mucho peligro a tomar milagrosamente la cibdad de Oran...... ! Plega a Dios, por su misericordia, de quitar esta division en todo el mundo, y que sea hecho un ganado, un ovejil, como él dijo ! "

(41) Cisneros fué nombrado Cardenal de la Iglesia Romana, con el título de Santa Balbina, por Breve de 17-mayo-1507 (Hefele: obra y ed. citadas, pág. 198). El capelo le fué entregado solemnemente en la villa de Mahamud (provincia de Burgos).

Alcala se auian caido, o los derribaron a la puerta de Guadalajara; por ninguna fuerça ni maña pudieron acabar con vuestra Señoria, ningund estruendo de atabales ni chapido (42) de trompetas le enueleso a que descuidase a entrar como los otros por lo ancho, que estaua aportillado, porque parescia ressabio de triumpho de gentiles; mas por la puerta quesistes entrar, avnque estrecha, dando a Dios el honor y a su vandera sagrada. Esta me paresce a mi grand vitoria : vençer a la victoria, que de suyo es engreyda. Estaua cabe mi a la sazon, quando mirauamos el recebimiento, vna grand muela (43) de gente, y, vn moçuelo, no se con que spiritu, alço la boz y dixo : « por la puerta entra el cardenal, y no por los derrondaderos » (44). Vnos clerigos que estauan ende, : « asi es, hijo : — dixeron — por lo estrecho de la virtud y afanes, y no por lo ancho del vicio y holgazaneria. »

Todo esto, tan lexos va de dezirlo yo con animo de lisonjear, haziendo que lo grande paresca mayor, que ante me temo que me tengan por escasso y corto los que sin pasion juzgan las cosas. Y, quien osaria mentir en cosas tan notorias, mayormente auiendo tantos, que nunca faltan, que de semejantes cosas murmuran? Como ellos no son para nada, pesales quando loan al virtuoso, y avnque algunos se enrruinan (45) comigo por esta razon, mas a mi no me pena, en tal que yo diga bien de lo bueno; consuelome con que la setima bien auenturança es ser perseguido por la verdad, y que es maldito, por boca del propheta, el que dize mal de lo bueno y bien de lo malo (46). Por ende, a tal y tan grande

(42) " Clangor ". — Compárese la modestia de la entrada del Cardenal en Alcalá, con la triunfal entrada de Alfonso V de Aragón en Nápoles, el año 1443, descrita por J. Burckhardt (*La civilisation en Italie au temps de la Renaissance*; trad. Schmitt ; Paris, 1885 ; II, 175). Se abrió una brecha en las murallas, para que entrase por ella.

(43) " Moles ".

(44) " Ruinas macerie ".

(45) " Et quamquam hi mihi sint hoc nomine *infensi*... ".

(46) *Isaías*, V, 20.

patrono de letras, y otro Mecenas de nuestros tiempos, todas las officinas de las artes liberales devien dedicar sus obras, mayormente yo, que fui el primero que, por cartas de vuestra Señoria, fui combidado a echar los cimientos de Letras oratorias en vuestra Vniuersidad.

Pues, besando sus esclarecidas manos, le hago reuerencia con esta obra que, ayudado del arte de Aristoteles, contra el mismo Aristoteles labre.

PRIMER AUCTO

Aristoteles y Hernando. Es el lugar de diffinicion, y el razonamiento en « Camestres ».

Leyendo yo, por causa de mi profession, los elementos de Aristotiles, que el mismo inuentor dellos llamo en griego *Cathegorias*, (47) y nos en latin los solemos llamar *Predicamentos*, algunas cosas se me ofrecieron, no muy sabiamente pesadas, ni dignas de philosopho tan recatado, o paridas con sazon, sino, como en alguna viaraça (48) abortan sin dias, asi ante de tiempo, sin madurarse, paresce que salieron a luz; y marauillome, lo vno. del publico descuido, que ni griegos, ni latinos, ni moros, en los siglos passados, han mirado en este yerro que de yuso se dira; y lo

---

(47) Hay algunas dudas respecto de la autenticidad de las *Categorías*, por lo menos en lo que toca a la parte de los post-predicamentos, que parecen obra posterior a Aristóteles (Cons. Fr. Ueberwegs *Grundriss* &ª. 10 ª ed. Berlin, 1909; I, 200) Sobre los dos textos de las *Categorías*, de que habla Simplicio, véase a R. Shute : *On the history of the process by which the aristotelian writings arrived at their present form* ; Oxford, 1888; págs, 124-125).

(48) " Sed velut tumultuario potius et subito abortu ".

otro, que aquellos dos diligentes fiscales de letras : el vno le dieron honrrado renombre de alumbrado (49) ; a otro llamaron mordaz (50) en sus tiempos; quiero dezir,Francisco de Mayrones, doctor alumbrado,(51) y Lorenço Valla, (52) que cada vno dellos hizo libro por si, en que los yerros de Aristotiles dignos de reprehension, o los alimo, o los herro en la frente, o los traspasso con vn gurguz (53) y les dio vn estocada por los degollar, y a este trampal (54) de que oy tratamos, o no le vieron, o se passaron del, o le dissimularon.Por ventura sera esta la causa, que aquellos, de muy ricos, contentaronse de coger largas miesses y vendimia complida, y a tal pobre como yo dexaronme alguna rebusca, o que anduuiesse a espigar; y, por no detener con longura de prologos a las humanissimas orejas de vuestra Señoria, vengamos a lo que haze al caso. Leese en Aristotiles, en el predicamento de la quantidad, vn passo muy notorio por estas palabras :

« Las quantidades, vnas son continas, otras apartadas. Item, vnas tienen sitio comun entre si en sus partes, y otras no tienen puesto tal sitio. Quantidades apartadas dezimos, como son los numeros y las hablas. Continuas quantidades son : liña, sobrehaz, cuerpo, y avn, allende destas, tiempo y lugar ; que los numeros

(49) " Illuminati ".

(50) "Mordacem ".

(51) Francisco de Mayronis (m. 1325), escotista, llamado *Magister acutus abstractionum*. En la Biblioteca Provincial de Palma de Mallorca, se conserva ejemplar de su obra *In Cathegorias Porphirii et praedicamenta Aristotelis*,impreso en Lérida, el año 1485, por Henrique Theutónico.

(52) Lorenzo Valla (1407-1457), de Roma, insigne humanista y jurisconsulto. Cons. M. v. Wolff : *Lorenzo Valla, s. Leben und seine Werke*; Leipzig, 1893. Erasmo, en carta a Cornelio Gerard (1489? Cons. P. S. Allen : *Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterodami* ; Oxonii, 1906 ; I, 99), hace el siguiente elogio de Valla: " Porro in elegantiarum obseruantiis nemini aeque fidem habeo atque Laurentio Vallensi; cui quem alium et ingenii acumine et memoriae tenacitate conferamus, non habemus".

(53) " Obelo ".

(54) " Errorem ".

no han termino comun onde se iunten sus partes, como cinco, si son partes de diez, no tienen termino comun cinco y cinco do se iunten, mas siempre estan apartados vnos de otros. Allende desso, lo mismo es en tres y siete, que en ningund termino comun se iuntan, que en ni(n)guna manera podeys hallar en el numero comun termino de sus partes, mas siempre estan desuiadas y apartadas, assi que, el numero, quantidad es apartada. Las hablas esso mismo apartadas estan ; y que las oraciones sean quantidad, cierto es, porque se miden con syllaba breue y luenga. La oracion, digo, pronunciada con la boz, que sus partes a ningund termino comun se cose vna con otra, ca no se puede dar termino comun a donde cada syllaba y pauseta se iunte, mas cada vna esta apartada en si vna de otra. » (55)

Esto es lo que dize Aristotiles. Con todo, mejor sera, y mas a huer de logicos, si no andamos a hablas largas como processado, sino a demanda y respuesta corticas, que conuiene mas a disputas de logicos, de manera que a boz viua passemos vna leuada (56) el mismo philosopho y yo, entrando en lucha a arcas partidas Yo por ventura le venço en el tomo del cuerpo mas el sin dubda me lleua quasi infinita ventaja en demasiados grados de fuerças.

---

(55) El texto de las *Categorías* (IV) dice así :

" *Τοῦ δὲ ποσοῦ τὸ μέν ἐστι διωρισμένον, τὸ δὲ συνεχές, καὶ τὸ μὲν ἐκ θέσιν ἐχόντων πρὸς ἄλληλα τῶν ἐν αὐτοῖς μορίων συνέστηκε, τὸ δὲ οὐκ ἐξ ἐχόντων θέσιν. Ἔστι δέ διωρισμένον μέν, οἷον ἀριθμὸς καὶ λόγος, συνεχὲς δέ, οἷον γραμμή, ἐπιφάνεια, σῶμα· ἔτι δὲ παρὰ ταῦτα χρόνος, καὶ τόπος. Τῶν μὲν γὰρ τοῦ ἀριθμοῦ μορίων οὐδείς ἐστι κοινὸς ὅρος, πρὸς ὃν συνάπτει τὰ μόρια αὐτοῦ, οἷον τὰ πέντε εἰ ἔστι τῶν δέκα μόριον, πρὸς οὐδένα κοινὸν ὅρον συνάπτει τὰ πέντε καὶ τὰ πέντε, ἀλλὰ διώρισται· καὶ τὰ τρία γε καὶ τὰ ἑπτὰ πρὸς οὐδένα κοινὸν ὅρον συνάπτει. Οὐδ' ὅλως ἂν ἔχοις ἐπ' ἀριθμοῦ κοινὸν ὅρον λαβεῖν τῶν μορίων, ἀλλ' ἀεὶ διώρισται· ὥστε ὁ μὲν ἀριθμὸς τῶν διωρισμένων ἐστίν. Ὡσαύτως δὲ καὶ ὁ λόγος τῶν διωρισμένων ἐστίν. Ὅτι μὲν γὰρ ποσόν ἐστιν ὁ λόγος, φανερόν. καταμετρεῖται γὰρ συλλαβῇ βραχείᾳ καὶ μακρᾷ· λέγω δὲ αὐτὸν τὸν μετὰ φωνῆς λόγον γινόμενον. Πρὸς οὐδένα γὰρ κοινὸν ὅρον αὐτοῦ τὰ μόρια συνάπτει. Οὐ γάρ ἐστι κοινὸς ὅρος, πρὸς ὃν αἱ συλλαβαὶ συνάπτουσιν, ἀλλ' ἑκάστη διώρισται αὐτὴ καθ' αὑτήν.* "

Empero sperança buena en Dios que con mi verdad saldre victorioso. . . . .

Aristo. — Que teneys, Hernando, que hazer con mi obra, que bolueys y rebolueys estos mis Predicamentos?

Her. — Atonito y casi enhechizado esto, de ver quan abenido rio de aguas espejadas (57) lleuays con muy pocos entrompieços. En qualquier materia que hablays, todo lo dezis a punto, con vna vena singular de dezir. Ni por esso os dexare de loar, avnque en vuestros escritos, labrados a vuestra yunque (58), algunas vezes salta el escoria, o porque, de flaqueza humana, avn en la limpia agua de vuestro saber ay algund assiento de cieno.

Ar. — Que son essos entrompieços? Que escoria? Que cieno?.........

Hern. — Ay! Que he empacho de lo dezir'.........

Ari. — Y por que?

Hern. — Porque me paresçe caso de ingratitud, si, auiendo oydo vuestras maestrias, desenuayne la espada de vuestros auisos contra vos que me los distes.

Ar. -- Esso, de buena criança es; mas tomad exemplo en mi que tengays en mas reuerencia a la uerdad que a los mas amados y mas reuerendos maestros vuestros. Tened grand amistad con Aristotiles y Platon, y mas fe con la uerdad. Mas me ofenden falsos testimonios que me leuantan vnos vanos que se honrran conmigo, y dellos, en lugar de aclarar mis textos, los enfrascan y annublan con sus glosas; dellos retuercen mis dichos a falsos sentidos, y aun dellos y ay, que a grand daño suyo y de sus discipulos, enormemente se desuian de mi logica, imprimen deuaneos peores que los entresueños (59) que vienen en las luengas enfermedades. Mas vos, caminad a buscar la verdad por camino real, y no por retorcidos senderos. No os cureys dellos, que ciegos

(57) "Argenteas",
(58) "Incude".
(59) "Insomnia".

son y guias de ciegos, que barajar tales naipes es jugar a la gana pierde, y dezid ya que os desagrada en mis dichos.

Her. — Y, aure perdon?

Ar. — No solamente os perdono, mas aun os lo gradesco, y sera vna gostadura de vuestro ingenio y de lo que aprouecha mi arte, y como se ha de tresnar (60).

Her. — Aquello nunca me parecio bien, y perdonadme porque assi lo digo, que la cantidad apartada tenga so si dos moças : las cuantias y hablas. En los numeros, vaya que sean, como dezis, medidas apartadas; mas que las hablas sean quantidades, otra y otra vez echo menos en este caso vuestro grand saber.

Ar. — Y como? No di claras y bastantes razones por que las orac(i)ones ouiessen de ser tenidas por quantidades, y aun por medidas apartadas?

Her. — De claras, claras son vuestras razones y bien faciles de entender, como vos lo aueys de costumbre; mas no son bastantes.

Ar. — Si las mias no os paresçen bien, mostradme vos otras mejores, que, en oyendolas yo, diga que son buenas.

Her. — Buen comienço sera para nuestra habla, si me respondierdes que cosa es quantidad.

Ar. — Esso, a la mano esta. Sabido esta que quantidad es medida de substancia, y siquier la quantidad mida a lo substancial, como vna arançada de tierra, o mida otras cosas que no sean substanciosas, como luenga jornada, breue licion, vna hiebre (61), dos tercianas, tres quartanas, desso no curo. en tal que la quantidad sea medida.

Her. — Buena respuesta es! Cosa vulgar es, y que los niños la saben que la quantidad en solo medir se conosce. No ayays enojo si os diere otro tiento.

(60) "Tractanda".
(61) "Febris".

ARI. — Haze, que no avre.

HERNA. — Si la quantidad es medida, la que no fuere medida, no sera quantidad.

ARIS. — Esso juradlo vos. Quien quita que, la que no fuere medida, no se llame quantidad? Toda medida es quantidad, y toda quantidad es medida. (62)

HE. — Luego el paño, pues es medido, quantidad es.

ARIS. — Como es esso?

HER. — Yo os lo dire. A un paño, no lo medimos con la vara; dezimos « este paño, de que hize vn sayo, dos o tres varas tiene »? (63)

ARIS — Si; por que lo dezis?

HER. — Luego el paño, medida es, pues que le mide la vara.

ARIS. — Que gracia! No sabeis differenciar entre medir y ser medido, que lo vno es hazer, lo otro padescer? Lo que a otra cosa mide, es quantidad y medida; y, lo que es medido, en quanto es medido, ni es quantidad, ni medida.

HER. — Como dezis tal, Aristotil? Dezidme: esta capa, ella misma, no la miden y mide ella? A ella mide vna vara, y ella tambien se puede llamar medida de otra cosa, quando, estendiendo la capa, con ella mido otra cosa.

ARISTO. — Assi es; mas no por la uia que a ella miden sera quantidad, ca por diuerso respecto vna cosa puede ser juntamente medida y medida.

HERNAN. — Esso os pareçe?

ARISTO. — No ay cosa mas cierta.

HERNAN. — Luego nuestro departir no es quantidad. (64)

ARISTO. — Como assi?

HERNAN. — Vos me concedistes de suso que, lo que no es medida, no es quantidad.

(62) *Al margen:* "Mayor".

(63) Al margen; "Celada y menor" (assumptio).

(64) Al margen: "concluye dando vn salto."

ARISTO. — Ni miento, ni me arrepiento.

HERN. — Venistes tambien en que las hablas , por la parte que las miden, no son quantidades.

ARISTO. — Si bien me acuerdo nunca tal dixe.

HERNAN. — Si hezistes, por cierto; en el paño.

ARISTO. — En el paño es verdad, y no me desdigo.

HE. — Pues el mismo derecho es y la misma razón en las oraciones, porque nuestra habla y cada pauseta, vnas breues, otras luengas, porque el tiempo las mide, ellas no son quantidades, mas el tiempo es su medida; y si la tal syllaba y oracion, porque otro las mide, no se pueden dezir ellas medidas, queda que no son cantidades, y, por el consiguiente, no seran quantidades apartadas



Entonce, Aristotiles, como (como) lastimado con passabolante (65), de vergueña arrufo (66); callo vn ratillo; fatigandose entre si, con gesto de pensatiuo, busco, echando seso a monton, que euasion ternia,y,desque no se le deparo nada,mirome y dixo:

ARIST. — Agradescooslo, Herrera, que tan lindamente aueis mostrado lo cierto. Y yo confiesso sin debate que estos mis *Predicamentos*, con razon le pueden parescer a quien quiera que mis oyentes, con calor juuenil, a sin tiendas (67) los sacaron a luz y que en algunos passos han menester reuista; y, con vuestra merced.

HER — Assi desaparescio el Philosopho, y yo metime en otros cuydados (68)

(65) " Tragula ".

(66) " Confessus rubore verecundiam ",

(67) " Praecipitanter ".

(68) El silogismo en *Camestres* que constituye, como se habrá observado, el nervio del razonamiento de Hernando, es el siguiente :

" Toda medida es cuantidad, y toda cuantidad es medida. Las hablas, porque otro las mida, no se pueden decir ellas medidas. Luego las hablas no son cuantidades. "

ACTO SEGUNDO.

DIEGO DE HERRERA, *y* MAESTRE PEDRO. *Es el lugar de differentes, y el aparato en Celaren(t).*

Dende algun tiempo, como estos mis escritos andouiessen por manos de algunos, no faltaron los que nunca faltaran, murmuradores, mayormente algunos que leen las *Summulas* del Maestre Pedro. El linaje humano no tiene freno en el embidiar, y, como dize el refran *embidia del biuo, de los muertos oluido.* Pesauales de coraçon que yo ouiesse ganado honrra de Aristoteles, y no miran que en otro tiempo florescio vn Juan Grammatico (69) que asaz vezes se toma con Aristotil, segund se lee en el Comentador Auenruiz (70) y en Juan Pico Mirandula (71) Mas estotros tenian por grand aleue boquear nada contra Maestre Pedro, comun maestro de principiantes en Logica quasi en todas partes. No les pudo sufrir sus lenguas Diego de Herrera, hermano y oyente mio, cuyas loas al presente no digo, porque no me reprueuen por testigo de casa, que finjo algo de mio, afficionado a la carne y a la sangre. Pues el, mouido con zelo de la verdad, como si lo ouiera con el mismo Maestre Pedro, començo assi:

HERR. — Dezidme, señor maestro: por que en aquellas vuestras *Sum(m)ulas*, que sacastes de Boecio y Aristoteles, no desechastes lo malo y escogistes lo bueno?

PE — Qual malo?

HER. — Assaz errores ay en el. assi vuestros como ajenos.

---

(69) Juan de Filopón (principios del siglo VI), alejandrino, que comentó a Aristóteles.

(70) Averroes (Aben Roxd), de Córdoba (1126-1198), llamado por antonomasia "el Comentador" (de Aristóteles).

(71) Giovanni Pico della Mirandola (1463-1494).

PE. — Ea : dadme vno siquiera, de tantos que dezis que aueis hallado en mi obra!

HER. — Para otros passos, ay les verna su Sant Martin, Al presente, digamos de vno en que teneys que nuestros departires (72) son quantidades sueltas.

PEDRO. — Ey! (73) Y no soys vos del mismo parescer?

HERR. — Por que?

PEDRO. — La razon, a la mano esta : porque vna syllaba esta desuñida de otra, no se puede dar algund comun termino que engrude vna syllaba con otra, como paresce en esta palabra : *Hernando*, que aquellas tres syllabas estan vezinas, y, no apegadas.

HER. — Ha, ha, ha! Y essa llamays razon bastante, que os conuencio a poner la oracion entre cantidades sueltas? Do se venden, por vuestra fe, tan chapadas (74) razones, tan redondos argumentos? Que turquesa forja tales bodoques? (75)

PED. — Hazeis burla, y, si de la mia escarnis, dad vos otra que adoremos.

HER. — Ya veo quanta obra passays vos y Aristotil, a quien vays arrimado en cosa demasiada (76) y harto pueril fallacia de hiluan, (77) que a varones tan sabios como vosotros no esta bien en prouar que las pausetas de vna palabra estan por si cada vna, como que vos, y yo, y todos los ombres, no estamos vnos de otros desapegados; mas ni por esso nos miden con quantidad apartada, sino continuada, quanto mas que ni vos conmigo, ni yo con vos, estamos cosidos, mas no somos quantidad apartada, ni aun cantidad.

PED. — Vos, que tan feroz venis a nos sacar el ojo, echad aca ya alguna razon perentoria.

(72) "Orationem".
(73) "Eho".
(74) "Solidae".
(75) "Catapocium".
(76) "Superuacanea".
(77) "Compositionis ſallacia".

Her. — Que andemos a vuestros muedos. (78) Pareceos, por dicha, que de ombruno y asnuno se podrie fraguar vna otra especie?

Pe. — Que es esso?

He. — Pues aueis de prestar paciencia en oyr y responder, si quereys que nuestra disputa presto llege a conclusion. (79)

Ped. — Ea! Respondos que de ombre y de asno yo nunca vi ni ley ningund enxerto. Mas bien me acuerdo aver leido que de ombruno y caualluno han salido y biuido los centauros, qual fue aquel afamado Chiron centauro. En cosa tan notoria, no es menester gastar palabras.

Her. — Como? Y philosopho tan grande como vos days fe a hablillas? No sabeys que, so el sayal de essas consejas, ay al que entender, que aquellos centauros fueron pueblos de Thesalia que primeros, sin ningund escalon ni estriberas, en cauallo subieron y a la guisa pelearon, por donde ouieron lugar las poeticas ficiones?

Ped. — Dexo aparte hablillas y poesias, porque, do se tracta del curso de natura, mayormente entre logicos, que andan a caça de la verdad, ni engendros ni consejas se deuen de admitir. Mas vna cosa me haze resurtir (80): que veo de yegua y asno cada año se engendra mullo romo.

Her. — Bien hezistes en confessarlo. Aueysme librado de grandes longerias de disputa (81), porque ay algunos matreros (82) que, adrede, con sus ronces, (83) de vn desuio en otro, desquiçian la quistion de sus primeros terminos, qual era esta

(78) " Geramus tibi morem ".

(79) " Al margen : " celada " (*celatiua*).

(80) " Reuocat me ab assentiendo "

(81) " Longis disputandi ambagibus ".

(82) " Tergiuersatores ".

(83) " Qui de industria disputationem in alia atque alia diuerticula per cauillos extrahunt. "

materia de agora, en que pudierades, si fuerades porfiado, darme vn rato que heñir (84) en nouellas (85) en difformes partos de hembras, en las mezclas de pexes del mar. Mas vos muy bien atajastes todo esto, y en su lugar pusistes quotidianos exemplos, del mulo que nasce de padres dessemejantes, y del mastin que de loba y perro se engendra. Pudierais tambien del melocoton, que de enxerirse durazno en membrillo brota, y hazer esso mismo mincion de otras frutas porhijadas (86), que cada dia salen de diuersos pimpollos. No mirays como aun yo os ayudo contra mi? Tal concierto ha de auer entre nos, que, como de eslauon y pedernal, asi salte de nuestra disputa centella de la verdad. Yo, que con mis preguntas os prouoco, tengo vezes de eslauon; vos, de pedernal. Por ende, en concordia busquemos ambos lo cierto deste negocjo. No nos curemos de la onrilla de los sophistas, que yo de vos o vos de mi saquemos honrra en que vno de nos lleue la ventaja. Todas estas suertes de cosas que aueis dicho : mulo mestizo, melocoton, y otros, asi como serenas del mar y tritones, no hazen al caso, porque yo preguntaua, no si vna yegua se casaua con vn asno, o vna loba con vn perro, aquel durazno con aquel bembrillo (*sic*). En vno o en otro dezis verdad. Mas lo que yo os pregunto, es si el todo a todo se ayunta.

PE. — Ya veo por que andays. A lo que creo, preguntays si dos contrarias suertes o diferencias se pueden mezclar.

HER. — Esso es. Acertado aueys. Esso es lo que vosotros soleys enseñar, y asi se lee en vuestro libro y del Porphyrio, (87)

---

(84) " Vocare potuisti ".

(85) " Fabulosis narrationibus". Nótese el uso del vocablo *novela*. Lo emplea también Juan de Padilla (el Cartujano), en *Los doce triunfos de los doce apóstoles* (Sevilla, 1521). Se divulgó en España, merced a la anónima versión de *Las Cient novellas de micer Juan Bocacio Florentino* (Sevilla, 1496).

(86) " Adoptiuis ".

(87) Porfirio de Tiro (232/3-304), discípulo de Plotino. Escribió, entre otras obras, la *Isagoge* o Introducción a las *Categorías* aristotélicas.

que dos differencias contrarias no se compadescen. (88)

Pe. — Pues que ansi es, esso os lleuad luego por respuesta, que avn no es dicho mio, sino de los antiguos, que dos suertes contrarias, todas con todas nunca se embueluen (89). Soy mas menester?

He. — Si, en buena fe; y aun mucho. Querria saber de vos si medidas continuas y sueltas son vna specie, o diuersas. (90)

Pe. — No solamente diuersas, mas aun, lo que es peor, frente a frente se topetan (91). Y, para que preguntays preguntas tan claras?

He. — Yo os lo dire: pues yo soy continuado y apartado: seguido, en mi; apartado, de uos, paresciame a mi, so vuestra emienda, que por la misma razon vna misma cosa es quantidad seguida y suelta.

Pedro.— Nunca os vays tras mal parescer, apartandoos de la vera doctrina, por tantos y tan luengos siglos autorizada. Quien quita que vos mismo, por diuersos respectos, os puedan dezir que soys seguido y no seguido? Mas no por esso se sigue que son vna misma cosa continuado y no continuado. Exemplo: vos soys padre y hijo; alguno pario a vos, y vos paristes a otro. Mas ser padre y ser hijo, no son vna misma cosa, sino bien diferentes. Quedad en paz.

Her. — Atended vn poco, señor maestro Ya no me queda sino vn solo escrupulo.

Pedro. — Que escrupulo es este, a tal tiempo?

Her. — Luengo y breue, de que quantidad os paresce que son: de la continua, u de la apartada?

Ped. — O, por Dios! Essos nombres, de la quantidad continua son. Si algo se llama luengo, o por alguna ducha (92)

(88) "Sunt impermixtae".
(89) Al margen: "Mayor" (*Propositio*).
(90) Al margen: "Menor" (*Assumptio*).
(91) "Oppositae".
(92) "Lineam".

que de suyo es luenga, o por el tiempo, o por otras semejantes causas.

He. — De todos estos presupuestos, queda que nuestras hablas no son cantidades desmenuzadas.

Pe. — Dix! (93) Y como puede ser! Mirad que no os engañeys.

Her. — Pues quiero hazer como en el juego del axedrez o alquer, (94) que, quando la vna parte se marauilla como le han vencido, bueluense a retratar todos los trechos (95) que han pasado. Assi agora, que estays espantado como os he concluido, repitase por orden lo passado, por que, si de algo os arrepentis, os alçeys dello, y lo que aueis confessado vaya por no dicho. Ca esta nuestra disputa no es contiendas, ino busqueda de la verdad.

Ped. — Hagase assi.

Herr. — Lo primero que confessastes, es que dos suertes contrarias no se compadescian en vno.

Pe. — Assi passa.

He. — Dexistes tambien que continuo y quebrado son enemigos capitales, y aun, si os acordais, entonçe me desengañastes, que pensaua yo que estas dos suertes se podian hermanar.

Pe. — Y no me desdigo.

Her. — Al cabo me concedistes que ser luengo y breue, no eran del vando de quantidades apartadas, sino de las continuas.

Pedro. — Pues que, aunque lo concediesse?

Her — Pues si la syllaba luenga o corta es por el tiempo, el qual se cuenta entre las medidas contínas, queda que no por las apartadas, porque dos speciales que estan so vn general, nunca se emboluieron en vno, como vos y todo el mundo lo dizen. Concessemos ya a boca llena que la cantidad apartada no se halla sino en solos los numeros, y no en las hablas.

(93) "Pape".
(94) "In ludo latrunculorum calculorumve".
(95) "Tractus".

Pe. — Es verdad, y dome por vencido, y marauillome de onde tan manifiesto error se me entro, sino que los philosophos somos como grullas, y parescemos a cabras, quando saltan de vn seto, por do vna comiença, por alli guian todas. Descuideme con vn tan excelente doctor. Quien avia de creer que vn ombre de tan claros ojos como Aristotel no auia de mirar tal resualadero, y, despues del, tantos siglos de nuestros antecessores, que no echaron de ver tal cosa?

He. — Luego, segund esso, no lo aueys a mal que açerande (96) vuestros libros, y, ahechandolos, los liempe (*sic*) de los grançones de pajas? (97)

Pe. — A mal riedro vaya Satanas (98). Antes no ay cosa que a uos y a todos los venideros mas pida de merced, que, lo que nos auiamos de hazer, si miraramos en ello, lo hagays vosotros. No crea ninguno que a Dios parte en sus estudios, si a las vezes no discanta lo que escriuen los auctores, y a las vezes lleua la contra. (99)

---

(96) "Excribrem".

(97) Al margen: "Escalon, allegoria".

(98) "Vicion. absit."

(99) Al margen: "Sentencia por allegoria". — El razonamiento (en *Celarent*) de Herrera, ha sido este:

"Dos suertes contrarias no se compadecen en uno;
pero las cantidades discretas y las contínuas son contrarias;
luego no se compadecen en uno",

que es lo que acontece en las palabras, medidas por el tiempo (cantidad contínua), y estimadas, no obstante, como cantidades discretas.

El lugar dialéctico adoptado es el "de diferentes" (*ab oppositis*).

TERCERO AUCTO

ALONSO RUYZ DE YSLA, Y JOAN VERSORIO. *Es el lugar de lo general, y el razonar en Camestres.*

Con estas postreras palabras de Maestre Pedro, se inflamo Alonso Ruiz Ysla, vna de las ramas nobles del tronco y solar antiguo del Cid Ruy Dias, y aun mas noble en costumbres, clerigo muy limpio, vn Jeronimo en la onestidad, en el recogimiento cartuxo, de sotil ingenio, bien razonado en latin y en castellano (en la traslacion que hizo de sant Ambrosio (100), se paresce muy bien quan esmerado castellano tiene), de muy escogida criança, zeloso del pro comun, mayormente del eclesiastico y de las letras; y, como es muy dado a leer, topo con los libros de Juan Versorio que sobre el Maestre Pedro compuso primero que ningund otro en la Escuela de Paris, y marauillose de tan pesado sueño de ombre como quien duerme de espaldas o tiene modorrilla, y dixo :

Ys. — Piensanse aca en España, que la honrrada Escuela de Paris siempre tiene ojos zohoris (101) y que nunca enflaquescen; mas, a lo que yo veo, tambien los grandes Estudios como los pequeños estan atestados de doctores negligentes, por no dezir indoctos; como en vna misma agua los nobles lenguados se crian y viles renacuajos, assi algunos ay generosos autores y algunos raezes (102), como dize Horatio : (103) doctos y indoctos nos

(100) No conozco ejemplar ninguno de esta versión (si es que llegó a imprimirse).

(101) " Lynceis ".

(102) " Subinsulsi ".

(103) " Scribimus indocti doctique poemata passim. "
(Horati *Epistvlarum*, II, 1, v. 117, ed. L. Mveller).

ponemos a escriuir, vnos poesia, otros en Logica. No sera mal desemboluer las neblinas deste doctor, por que no aya alguien que, yendose tras la auctoridad deste glosador, tope en algund risco de error y peligre. Hagase assi que Versorio y yo entremos en la tela y palenque de disputa, y nos demos sendos encuentros. Quiero refrescar el exemplo de mis antepassados, aunque tanta ventaja me lleuan en virtud, quantos siglos, por no dezir años, ay entremedias. El Cyd Ruy Diaz, peleando con grand denuedo contra gentes estrañas, dexo libre a nuestra España; quiero yo, si Dios me diere gracia, a este doctor estrangero mostrarle en que peca, y librare a mi nacion de tan fea seruidumbre que tienen en creer de ligero a ingenios baxos, a cuyos libros, sin ver por que, luego se afficionan. Verdad es que este Juan Versorio, ombre fue de buena vida, y a todo maestro, que yerre o acierte, se le deue agradecimiento, porque los vnos nos ensseñan, los otros nos despiertan; mas, con todo, officio es de varon eclesiastico endereçar las sendas de la verdad, y, lo torcido y atolladero (104), hazerlo llano y maciço. Ea, Versorio, dad cuenta de vuestras glosas!

Ver. — De quales?

Ys. — Reconosceys estas palabras? :

« Lo tercero es de saber que las hablas en tres maneras se consideran : la vna, por la boz pronunciada, y ansi es segunda suerte de la quantidad; otra manera, por la boz compuesta, para dar algo a entender, y assi es fabrica de nuestra razon quanto a su forma, que es ordenada a sinificar. Desta guisa no esta en predicamento. La tercer manera, por la medida de los sonidos, letras y syllabas que estan en la boz pronunciada, y, segund esto, vna pausita se dize ser breue o luenga, midiendose por la pronunciacion de sus syllabas, y la tal pausa, por el son de las letras; y en esta manera se toma aquí la forma de la oracion por aquella medida de los sonidos de la boz pronunciada, y de aqui paresce que no toma-

(104) "Malefida".

mos agora la oracion en quanto es boz compuesta, mas generalmente como esta en qualquier boz pronunciada, como la habla se dize pronunciacion de la boz. A lo quarto, es de saber que tal medida de boz pronunciada es cantidad desuñida Prueuo primero que sea cantidad, ca todo accidente que mide la substancia o lo que esta a el sometido, es cantidad, y la tal habla tantea a lo que esta so ella o su material, que es la boz pronunciada; luego es cantidad. Pues, que sea desuñida, de aqui se muestra, porque sus partes no se juntan a algund termino comun que sea fin de la vna parte de la dicha habla y principio de la otra, o al reues; de manera que, en nuestras hablas, vna pausita no es principio. »

VER. — Essas palabras reconoscolas yo, y acuerdome que las dixe sobre el Maestre Pedro, onde se trata de las medidas. Y vos que teneys que profaçar (105) aqui?

YS. — Aquello me desplaze que dexistes al cabo : que las palabras, en la tercer buelta que les distes, os parescen ser candades.

VER. — Que? Y no os parescen ser medidas?

YSLA. — Y, de quien? Por ventura de si mismas? Que las hablas tanteen hablas, que mayor deslate se puede dezir?

VER. — No es la oracion medida de la oracion, sino de otras muchas cosas.

YSLA. — Y de quales ya?

VER. — Del cenar, leer, caminar, dormir, y de otras mill.

YSLA. — Si no os declarays, de verdad no os entiendo.

VER. — Yo os lo dire algo largillo, pues que assi quereys : la salutacion del angel, que comunmente llamamos Aue Maria; la oracion de Nuestro Señor, que se dize Pater Noster; los artículos de los Apostoles, que tienen por nombre el Credo, y otras semejantes, llamarlas yades oraciones, o no?

(105) " Quid in eis culpas?"

Ys. — Oraciones las diria; mas, a quien miden?

Ver — Y como? No dezimos cada dia: «speradme vn poco, que no tardare dos auemarias en cenar»; «en vn credo yre al rio»?

Ys. — Quita alla! Y como? Dessa manera sentis?

Ver. — Por que no? Como, que la tal oracion no mide essas obras y otras?

Ys. — Assi es, quien dize que no? Mas no por si, sino por razon del tiempo. No creo yo que soys de tan enajenados sentidos, que no veays claramente que estas auemarias y paternostres en algund tiempo se rezan: hora, media hora, quarto de hora, vna hora escassa; assi que, si el tiempo mide al auemaria, y el auemaria a la çena, no ay quien quite que en el tiempo esta la fuerça del medir y que la auemaria en tiempo se reza; empero al tiempo¿ por ventura no le miden otras medidas? Y nos andamos buscando tales quantidades o medidas, que ellas midan a otras, y no otras a ellas. Estays conmigo, o no?

Ver. — Yo deste parescer soy: que aquello que a otra cosa mide, se deua contar entre las medidas, sin escaruar mas en ello.

Ys. — Pongamos por caso que sea como dezis; por ventura estays en lo cierto. Veamos adonde parara vuestra opinion: si con vna vara medimos el paño, luego la vara sera medida. Es esto lo que dezis?

Ver. — Si.

Ys. — Y el dedo, y la palma, y palmo, bonete, casquete, calçado, ve(s)tir, greuas, guantes, leño, aruol, archa, pelote (106), y todas las cosas corporales del mundo?

Ver. — Quien quita que todas essas se digan medidas, si con ellas pudieremos medír otras cosas? Si no estais aparejado a negar cosa tan clara, como si touiessedes la piedra que se cria

(106) "Pallium".

en papos de gallos, con que se hazen los ombres arriscados y amigos de contienda (107).

Ys. — Ni la traygo, ni lo creo. Mas, con confiança de la verdad que traygo, que no lleua respuesta, osare affirmar que dos inconuinientes muy enormes se siguen de vuestro dezir.

Ver. — Quales ?

Ys. — El primero, que aurie infinitas medidas, si assi a bulto admitis que qualquier cosa, de qualquier manera que mida a otra, se cuente entre las medidas; y, si las quantidades son infinitas, luego no se saben, porque el conoscimiento de nuestra flaqueza,no puede comprehender lo que es sin fin. El segundo es, que o Aristoteles, o los otros philosophos que en esto entienden, y vos con ellos, nos engañays diziendo que ay pocas cantidades, quando mucho cinco o seis, y por ende escreuis que largor y anchor, lugar, tiempo, cuerpo y quantia, son cantidades y medidas por si; las otras no son medidas por si se (108), mas a estas cinco se han de reduzir, como el xeme (109), que es quanto se pueden estender y despernancar (110) los dos primeros dedos : el pulgar y su vezino. Con el tal xeme, quando algo se mide, por la longura estendida se mide. Esta tal longura, a la liña se ha de reduzir (111). Este exemplo assi puesto en el xeme, tambien se deue entender en otras qualesquier medidas. De todo lo dicho resulta muy claro, aunque con vna oracion se midan qualesquier otras cosas, como el çenar o dormir, no por esso sera la oracion cantidad; mas el tiempo sera quantidad y

(107) " *Alectorias* llaman a vnas piedras que se hallan en los ventriculos de los gallos, de forma de cristal y del tamaño de vna haua : de las quales vsando Milon Crotoniense en sus peleas, dizen que siempre salio vencedor. " Plinio : *Historia Natural*, trad. del Licenciado Geronimo de Huerta, lib. XXXVII, cap. 10, pág. 712 del tomo II (Madrid, 1629).

(108) " Per se ". Al margen : " Mayor ".

(109) " Dichas aut cenosthomium ".

(110) " Diductio vel diuaricatio ".

(111) Al margen : " Menor ".

medida, quier de la oracion, quier de lo que se midiere con la tal oracion.

Ver. — Assi es; claro veo lo que dizes; no ay cosa mas cierta. Yo os do la yerua.

Ysla. — Cansado me aueys con aquella vuestra razon retorcida por enderesçarla al huso de la verdad.

Ver. — Pues por esso, traed con vos de oy mas, como dize el Plinio, (112) para no cansar en ningund trabajo, algunos neruios de los alones y piernas del grullo.

Ys. — Vanidad es. Proprio lugar era disputar aqui si el cuerpo, lugar y tiempo era razon de contarlas entre las cantidades o no; que por Aristotil piensa que si; otros piensan que no; aunque mejor sera hazer aqui punto. Plazera a Dios que se ofrescera para esta materia otro tiempo mas convenible. (113)

QUARTO ENTREMES.

Grauiel de Herrera y el Conuentual. *El lugar, de frontero* (114) ; *el razonamiento, en Celarent.*

Grauiel de Herrera, despues de auer peregrinado por estudiar, assi en las partidas de Italia, como de Francia, pario vn especial *Libro de Agricultura*, de que dias auie que andaua preñado,

(112) "Dizese que en ningun trabajo se cansan los que traen consigo los neruios de sus alas y piernas (*de las grullas*) ; pero yo no aconsejaria a nadie que se ponga en grande trabajo, confiado de no cansarse con ellos" (Huerta, trad. cit. de Plinio, tomo I, pág. 726; anotación al cap. 23 del libro X).

(113) El razonamiento (en *Camestres*) de Ruíz de Isla, ha sido como sigue :

Las cosas que por sí son cantidades, son por sí medidas ;
pero las hablas no son por sí medidas ;
luego las hablas no son por sí cantidades.

El lugar dialéctico elegido, ha sido el de lo general (*a genere ad speciem.*)

(114) "Ab oppositis".

sacado de diuersas leyendas de latinos auctores y moriscos. Desque le ouo desparzido por mano de todos en aldeas, villas y lugares, a grand sabor de las gentes, recogiosse a los estudios liberales y dixo :

GRA. — Pues que ya, a Dios gracias, vine a mi patria y he dado cuenta a mi nacion en que he despendido mis velas (porque, segund aquella dorada sentencia de Platon, no solamente nasce ombre para si se, mas avn ha de redundar en pro de los suyos), y ya, por las pisadas del Virgilio, he mostrado como se quite el orin al arado, sulcando la tierra, tiempo es ya que limpie el sarro de mi lengua en disputas escolasticas; y de onde puedo yo mejor començar, que de aquella question que veo que mis hermanos han tratado ? Y caso que, para dar contra aquella erronea opinion que por espacio de dos mil años y mas ha posseido el credito de muchos mortales, no han menester mis vanderas, ni es tanto necessario pelear, quanto hazer el regozijo de su victoria; ni aun tampoco es mucha loa a moro muerto grand lançada, con todo, no lo auran a desseruicio si sigo el alcance para concluir esta guerra. Veo que ay algunos glosadores que piensan que son tenudos de hazer omenaje a sus maestros, y no philosophan como libres, sino como esclauos, defendiendo,qualquier que sea, la sentencia del libro que declaran. Yo no tengo que es bueno el que a sabiendas engaña, o adrede se engaña y a ojos vistas se mete en el peligro para anegar, y, a esta causa, me marauillo mucho porque este santo varon que me cupo en suerte para luchar con el, pudo acabar consigo que sobre el Maestre Pedro tal escriuiesse :

CONUENTUAL. — « El quarto notable es que a las hablas muchas bueltas les dan : la vna de segundas intentiones, y avn esta se parte en tres : vna es de grammaticos, que haze para ver concierto o desconcierto de las partes. La segunda es de logicos, y vale para apartar la mentira de la verdad. La tercera es de rhetoricos,

(115) " Ex indiuisibilibus componatur ".

y en estas mañas (*sic*) no se ponen las hablas en predicamentos. porque se cuentan entre las segundas intenciones. Considerasse en otra manera, en quanto es de prima postura, y esta se parte en dos: la vna manera es por la boz o las mientes eleuadas en Dios, y assi es qualidad o hazer; en la otra manera se toma, en quanto es medida del pronunciar de las vozes, que vnas succeden a otras, y desta guisa es cantidad apartada, que esta assentada en el ayre mediante la pronunciacion de la boz, y componese de partes muy menuditas, si se compara a las partes diuididas de la boz. Mas si la comparays a la boz seguida, entonce es cantidad contina, y, aunque este compuesta de partes sin brizna (115), no por esso son ni se deuen llamar quantia, porque las tales partezicas que estan en lo postrero de su delgadez, que no se pueden mas desmenuzar, no permanescen mas vna yda y otra venida, y apartadas vna de otra. »

Ga. — Donde començare? A quien llamare? Qual dire primero que qual?.... Esto se avie ninguno de parar a escriuir? Tal se auie de fantasear?.... Mirad, señor padre, quan differentes pensamientos tenemos vos y yo: quanto aqui vuestra reuerencia agora ha rezado, puede ser que a vos y a vuestros estudiantes agradara, que pensaran que hilays delgado; mas, assi me valga Dios, que si tales imagines se me subiessen al celebro, o con tres antycyras de vedegambre (116) me purgasse la cabeça cada primavera por medicina, o me consintiesse sangrar de mitad de la frente, como si yo con la frenesi dixesse deslates, que, en el camafeo, avnque touiesse el sino de Aquario engastonado en anillo, ninguna confiança ternia. Y marauilanse las gentes de donde ha venido que las artes liberales, que por su muy crecido prouecho en los tiempos passados fueron muy preciadas, agora (o, que lastima!) les ha venido tal fatiga,

(116) " Tribus hellebori antycyris ". (Cons. Plinio: *Historia Natural*, XXV, 5.)

que su estima se va guindando! Tan peruertido anda este siglo en las letras de humanidad!

Co. — Passo, señor, que aun vos, eclesiastico soys, y yo professo en orden sagrada!

Ga. — Si yo en algo me desentono, lleuadme vos, padre, el compas, como maestro de capilla. Y bien veo adonde tirays. Querriedes impidir esta nuestra disputa, malmetiendome con frayles de religiones floridas, y que los sanctos conuentos, como quien haze vn batallon, diessen contra mi. Tan ociosos pensays que estan varones letradissimos y perfectos, que se les antoje defender lo que vos quesistes debuxar en papel? Antes creo que, de indinados con vuestras glosas, que no responden al grand saber de sus esclarescidas professiones, han pensado de echarle en penitencia vna disciplina de vn canticumgrado o vn *Miserere mei* de cinco ramales. Para penitencia, santidad, paciencia; para predicar a las gentes los misterios de la fe catholica,y ganarle nuestras almas, los crio el Señor; qual oy, en este noble Estudio de Salamanca (rio caudal de onde, como de vno de los quatro del parayso, no solamente España, mas aun la India se riega), tiene espantados a todos el padre fray Juan Hurtado, tal en vida, que poco tiene que dezir su culpa, y, en doctrina, abrasada de la caridad del Spiritu Sancto, como buen hijo, a su madre Salamanca la mantiene con el pan del Euangelio. Su Carnal es Quaresma, y su Quaresma Semana Santa; y, por concluyr, en todo y por todo no sale vn cantero de vña (117) de lo que desseo su padre sancto Domingo. Para estas y otras semejantes cosas fundo Dios las ordenes; no para abaxarse a tal questioncilla como esta nuestra, que no haze mucho al caso para salud de nuestras animas creerla assi o assi.

Con. — Si, lo que arriba reze, tanto ha desagradado a vuestro delicado estomago, mostrad primero, por algunas razones fun-

(117) "Ad unguem".

dadas, que es, y por que causa no haze a vuestro paladar, y despues empinad,. clamuñad, (118) acriminad con las mayores calonias (119) que podais, que, ni soys vos el primero, ni sereys el postrero a quien esta moderna logica desagrada : que, aun en Paris, aquel grand peripatetico Jacobo Fabro, cada dia quasi nos da vna tunda y nos atiesta de barbaros hasta no mas. Por ende, ea!, si teneis algo, dezildo ya.

GABR. — Que me plaze. Quanto a lo primero, vna cosa os se dezir : que, en aquella vuestra distincion passada, quasi ygualan los yerros a las palabras. Pero agora no me vaga meter la mano sino solamente en aquello que andays titubando, que, las hablas, ya os parescen quantidades seguidas, ya apartadas. En todo lo al, ay se avra algund dia en que entendamos y se pongan en la yunque de la verdad, y se maceen con el martillo de la razon. Mas recelome de vna de dos : o que todas buelen en esquamas (120) de escoria, o que se vayan en humo, a guisa de aquellos quatro que llaman *spiritus* los alquimistas : piedra sufre, azogue, oro pimente, sal armoniaco.

CON. — Pues luego guardesse para algund tiempo conuenible. Al presente, discutasse esso.

GAB. — Lo primero que os pregunto, es si dos fronteros pueden posar en vno.

CON. — Demandoos yo a vos que primero me declareys a quien llamais fronteros, porque no entiendo bien esse vocablo, si no llamays acaso frontero lo que esta en lugar muy arredrado y puesto a ojo, como la luna, quando esta llena, todo el cielo pone en medio de si y del sol : la vna assoma al leuante ; el sol se çampuza en las ondas del poniente. Llamays frontera a esta tal grand lexania de lugar, quando vna cosa de otra esta en muy

(118) "Amplifica".
(119) "Verbis criminosis".
(120) "Squammas".

desuiados trechos apartada; o fronteros qual Alcala la Real o Alcaudete (121) en los años passados estouieron por fronteros de la morisma de Granada?

Gab. — Poneysme en necessidad que lo diga algo largo. Dos cosas que quisierdes considerar, o tienen algund concierto entre si, o estan differentes. Entendeyslo?

Con. — Si, a mi parescer.

Gab. — Onde ay concierto, o es substancial, como vos y yo, que somos ombres, y llamensse vnos mismos...

Con. — Passad adelante.

Ga. — .....o, se parescen en las calidades, como ambos nos, que hezimos profession de castidad, y somos por esso semejantes,.....

Con. — Bien me paresce.

G. - - ..... o son de vn tamaño, como los dos Cayros, nuevo y viejo, que diz que tenian vn grandor, y por ende se digan iguales. De manera que, ser vnos mismos, sea en substancia; parejos (122), por cantidad; semejantes, en qualidad.

Con. — Con presta, hermosa, chapada diuision, galanamente ensartastes toda la ralea de los que tienen conuenencia. Passad al otro miembro de los differentes.

G. — Los que entre si estan desacordados, o son diuersos, o aduersarios.

Con. — Dad vn exemplo de lo vno y de lo al.

G — Los diuersos, que otros llaman disparatos, no tienen entre si pelea, como cerrajas, (123) bohemios (124), hanequin (125), tafurca (126), Briuega, marlota, argolla, gauilla de sar-

(121) Pueblos ambos de la provincia de Jaen.
(122) "Parilitas".
(123) "Scandix".
(124) "Boij".
(125) "Terquenos".
(126) "Nauis actuaria".

mientos, pica, cangilon, balandran, lança darmas, Fuenterrabia, halabarda, Chillon (127), cerefoy (128), codera, desafios, arriate (129), chiriuia, aluerchigas, çahor (130), Esclauonia (131), Belamarin (132), catalanes, Tunez, Trintin (133), Azamor (134), leño, aragoneses, confites de anis, almete, Orense, pasteles, vergantin, Logroño, suela, çamarratiuo (135), Villamanta, Consuegra, Almeria, Briuiesca, menudos de puerco. Estas y otras, que, si no por no enojaros, pudiera dezir, se llamen diuersos o disparates.

CON. — Bien.

GRA. — Los aduersarios, que se llamen discordes, que rifan entre si, como padre y hijo, y llamense respectos; y blanco y negro diganse contrarios; luz y tiniebla llamense desposseidos; sentado y no sentado, puedense bien dezir contradizientes.

CON — Aunque podia en algo contrastar a esso que sacastes del Boecio sobre los *Lugares* del Tullio,mas, pues veo que todos comunmente, assi letrados como no letrados, se han concertado en hablar assi, y en las reglas de hablar nos hemos de conformar con el pueblo, como lo dize Platon en *Alcibiades* (136) y su discipulo Aristotil, que hablemos como los mas y sintamos como los menos, yo confiesso ser buena essa forma de hablar que traeys,y de aqui adelante la vsare, que no me desuie della tantico.

GRA. — Agora, bolued a lo que de suso os comence a preguntar : si dos fronteros pueden estar en vno.

---

(127) "Sisapo". (*Almaden*).

(128) "Cerefolium".

(129) "Hortulus pensilis".

(130) "Comessatio".

(131) "Illyris".

(132) "Carthago".

(133) "Tricenos".

(134) "Zama".

(135) "Mantua".

(136) Alude al *Primer Alcibiades* (Véase el pasaje aludido en *Platonis Opera*, ed. I. Burnet; Oxonii, e Typographeo Clarendoniano; II, pág. 111, a).

Con. — Como preguntays esso?

Gra. — Si, por caso, blanco y negro, sano y enfermo, doblo y la meitad, y otros desta suerte, pueden juntamente poner los pies en la hospederia de vn mismo lugar, y estar aposentados en vno y concordes.

Con. — Quereys que diga lo que me paresce, o que me pare a conjecturar que es lo que querriades que os respondiesse, y hable al sabor de vuestro paladar?

Ga. — Nunca Dios quiera que concedays otra cosa, sino lo que teneys en el coraçon! Con todo, vna cosa querria acabar con vos : que, ni deis de cabeça, ni desbarateys, ni deys con la carga en suelo, pues es vuestra y mia; que tanto os va a vos, como a mi en hallar la verdad; asi que, onde la vierdes reluzir, esso confessad lo que en vuestro pecho touierdes por bueno.

Con. — Pues, en mi conciencia, que me paresce que dos dessos que llamais fronteros, bien pueden aluergar juntamente en vna posada misma, que blanco y prieto, no siempre se dan de morocadas (137) como enemigos, mas dellas vezes, dexadas aparte las contenencias, se abraçan en baço (138), pardillo (139), y otros colores medios.

Gr. — O, o! No vays mas adelante. Ya veo por que andays. Bien veo lo que teneis en el buche : quando sobre dos fronteros os importuno si por ventura se pueden ambos posar en vna silla, no les quiebro las alas, ni les enflaquesco las fuerças, porque, quando lo frio y lo caliente se hallan en lo tibio, ni es muy rezio calor, ni muy brauo frio, mas entrambos remissos.

Con. — Ya lo veo, y sin dubda luego me passaria a vuestro parescer; mas lo que me estorua de os consentir, es lo que arriba posistes de la sanidad. Esso me haze que no confiesse a boca llena esso que quereys : que dos cosas que no se miran de buen

---

(137) " Non semper apertis odiis inimicantur ".

(138) " Fusco ".

(139) " Pallido ".

ojo, no se pueden compadescer en vno. Porque veo que no ay cosa mas creyda entre medicos, que la sanidad y enfermedad poderse acertar en vn mismo miembro, y, en tal caso, aquel cuerpo se llama neutro.

GRA. — No os saquen de quicios essos dezires de medicos, que si los examinays a lo que paresce al sentido, dizen la verdad; mas si al niuel y punto de la razon, luego desdizen. Harto les basta a ellos si en el hablar siguen la via popular, que, quando alguno va arribando de alguna enfermedad, o torna a dar recayda, le llaman medio sano, medio dañado. Mas vos antes os arrimad a lo que los philosophos dizen : que la sanidad consiste en peso y valança de humores, quando estan en su temple, del qual si malauesito (140) se desuian, luego caen en mala disposicion. El verso del Horacio haze bien a nuestro caso :

« Si aquende o allende
desuara la cosa del medio que tiene,
error le comprende. » (141)

Por ende, no obstantes los libros de la Medicina. a quien se les permitte essa forma de hablar, confessad comigo libremente lo que tantas vezes os pido: que dos fronteros no pueden estar en vno.

CON. — De buena gana lo confessaria, si no fuesse por aquel tercer exemplo que no se a que fin posistes arriba (el me pone scrupulo), quando deziades del doblo y su meytad, y otros semejantes Veo que esta quantia de diez, en respecto de cinco, es al doblo; mas si a veinte, es la meitad; asi que doblo y meitad, que son fronteros, en vna misma quantia de diez juntamente se hallan.

GA — Como? No nos meta en rebuelta, por Dios, esse em-

(140) " Pauxillulum ".

(141) " Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum. "
(Horati *Saturarum*, I, 1, v. 106-7; ed. L. Mveller).

baraço vano y pueril; y bien se que mas le dixistes para tentarme, de paciencia, por ver si hiziera algund fiero, que no porque os paresce ansi ; que el doblo y la meytad, padre y hijo, y otros que se tienen respecto, bien pueden concurrir en vno, empero por otra y por otra razon. Lo que yo al presente os pido y molesto, es que dos fronteros, estando en sus fuerças y por vna misma consideracion, nunca por nunca esten iuntos. (142)

CON. — Con essas limitaciones, passe.

GRABIEL. — Paresceos que ay differencia entre grande y grandor?

CON. — Y grande. Question vulgar es si el grandor es al que lo grande; y yo del parescer de aquellos seria que tienen que ay distincion entre el grandor y la cosa grande, porque a una misma massa de harina, dellas vezes la encojo en el puño y la hago bollo o buñuelo, dellas vezes la estiendo en la palma como orejas de abad (143); assi que, quedandose vna misma substancia, ay variedad en el grandor.

GRA. — A otro entendimiento echays mi pregunta que el que yo queria, porque esta habla : al es lo grande, al el grandor, dicha ansi, so velamen dubdoso tres entendimientos tiene.

CON. — Como el Cerbero, perro infernal, que con vn riesgo (144) de boca da juntos tres ladridos?

GAB. — Alla va : la primer diuersidad, es de hecho; la segunda, por razon; la tercera, en el respecto. Ca este dicho : « al es lo grande, al el grandor », que quiere dezir : la medida y lo que es medido se distinguen, si le damos este entendimiento : que se distinguen realmente en el ser, pare esta question que agora tocastes, en que vnos dizen que ay differencia, otros que no ; mas vos por la mejor parte os determinastes a

(142) Al margen : " Mayor ".
(143) " Semilixulas ".
(144) " Rictus ".

mi ver, y no es este el sentido de que yo quiero con vos discutir. El segundo entendimiento desta proposicion : « differencia ay entre grande y grandor », es que se distinguan o no distinguan en la diffinicion, y aun este entendimiento no haze oy a nuestro caso. En la tercera manera, significa diuersos respectos, que por diuersas consyderaciones se diga vn mismo medido y medida. Pongamos exemplo en mi pie, que el es grande y grandor : grande, porque le miden a el diez y seys dedos; grandor, porque el mide al passo; el passo corto, tiene dos pies y medio; el passo largo, que es tranco, le miden cinco pies.

Con. — A essa postrera significacion me paresce que teneys ojo quando preguntays si es otra cosa grande y otra cosa grandor.

Gab. — Bien lo aueys entendido.

Con. — Entendiendolo dessa manera, os respondo assi : ser medido y ser medida, aunque se hallen en vno, mas no por vn mismo respecto.

Gab. — Pues luego queda de aqui, que, lo que es grande, en quanto es grande, no es grandor.

Conuen. — Assi es.

Gabriel. — Que os paresce desto que dire : ay diferencia entre luengo y longura? (145)

Con. — Si, y grande. No son vna misma cosa, empero son compadres ; como la sabiduria es sabiduria del sabio, y el sciente por la sciencia es sciente, assi, la longura, de lo luengo es longura, y las cosas luengas, por la longura son luengas, y lo luengo es grande; luego la longura es grandor

Gra. — Ya no os quiero ser enojoso, que, de los meritos del proçesso, se concluye que ni nuestras hablas, ni las pausetas o syllabas dellas, son cantidades, porque las tales syllabas, como vosotros dezis, o son breues, o luengas; pues lo que luengo o

(145) Al margen : " Menor ".

breue es, medido es, y lo medido no es medida; la que no es medida, no es quantidad apartada, ni seguida tampoco; assi que todo lo que arriba al principio dexistes, perdonadme por ello, mejor estouiera por dezir o por escreuir. Mejor consejo es el del Oracio que ninguna cosa destas saliesse a luz hasta nueue años, como donzella que esta en casa tras puerta, porque, resfriado ya el ardor de vuestra inuencion, como ajeno y no como padre lo reueyessedes, y no qualquier cosa que el angel de Sathanas, so specie de angel de luz, nos representa o se nos viene a la boca, assi luego cochite heruite (146) escreuirlo, y, lo que vna vez esta escrito, sin mas pensar en ello, darnos priessa a echarlo de casa. (147)

QUINTO ACTO.

DON PEDRO MARTYR, *y* BOECIO, *y* JACOBO FABRO *El lugar es de primeros a postreros*; (148) *el razonamiento en Celaren(t).*

Don Pedro Martir, nacido en Italia en el nono repartimiento, onde esta Milan en la Lombardia, su patria es Angleria, que algunos llaman Heloredia, y, si estos dizen verdad, no es tiro fuera de blanco pensar que es la que el Plinio llama Eporedia (149), que el pueblo romano mando edificar, creyendose de los libros de Sybilla. El es varon que ha visto mucho; muy diestro en los estudios de humanidad, que se dizen artes liberales, y

(146) "In ipso statim feruore".

(147) He aquí el razonamiento en *Celarent* de Herrera :
Dos opuestos no pueden estar juntos por la misma consideración;
pero lo cuanto y la cuantidad son opuestos ;
luego lo cuanto y la cuantidad no pueden estar juntos por la misma consideración.

(148) "Ab antecedenti ad consequens".

(149) Se equivoca Herrera. La antigua *Eporedia* es hoy Ivrea. Pedro Mártir de Anglería era natural de Arona.

principalmente en Poesia, en que, por su muy subido ingenio, tiene conoscida desemboltura. Biuiendo en Roma, a ruego del conde de Tendilla don Iñigo Lopez de Mendoça, embaxador de nuestros reyes don Hernando y doña Ysabel, se vino en España. Creo que le combidaron las nueuas de la guerra de Granada, que entonce se hazia, y la grandeza de las cosas de España, a que dexasse su naturaleza por prouar nuestras cosas. Ha dado buena cuenta de si en hechos de importancia, ca, por su grand habilidad y despacho en el hablar, y generosia de coraçon, aunque era de nacion estraña a la nuestra, nuestros reyes le escogeron para que al soldan de Egipto fuesse por embaxador sobre vnos negocios grandes. Desque de alla boluio, con mucha onra, despachado todo a pedir de boca, encomendaron que escriuiesse la coronica de las minas de oro que estan so nuestros pies y de sus comarcas que primero fueron halladas por Xristoual Colon, ginoues, por mando de nuestros reyes y despues por otros. No ay otro mas señalado protonotario en nuestros tiempos. Si es este officio para escreuir las istorias christianas y el augmento de la yglesia, algunos protonotarios ay que aun su nombre no saben firmar en latin, y procuran de traer roquete como obispo, y otras exenciones romanas. Desque vio estas nuestras disputas, dixo :

MAR. — Aun estas platicas de Logica, en mi moçedad me dieron que hazer. Par de mi tierra, no lexos de aquel grand rio Pado, de quien dize el Virgilio : (150) « Eridano, rey de los rios », y en Italia le dizen el Po, y en ginouisco el Bondico, ay vn Estudio general bien solemne, que dizen agora Pauia, y en los tiempos passados Ticino, donde estan oy dia las sepulturas de sant Augustin, y sant Seuer, que se cree que fue Boecio, sabidissimo en tres sectas nobles de philosophia: stoicas, academicas y peripateticas, grand defendedor de su tierra, que se vido en hartos

(150) " Fluviorum rex Eridanus " (Vergilii *Georgicon* I, v. 482).

afanes, por Dios en santidad de vida aprouado, en opinion de milagros santificado. Yo, aunque quando moçaluillo, quando estudiaua en Pauia en las obras de Boecio, assaz uezes ley esto que se sigue :

Boe. — « Por esso dize Aristotil que nuestras hablas son cantidades, porque se componen de nombres y verbos, y estos estan hechos de syllabas. Toda syllaba, o es luenga, o breue; pues luengo o breue, sin dubda cantidades son; luego lo que de cantidades esta hecho, claro es que es cantidad. Pues ya que la oracion es cantidad, de suyo se esta que es cantidad apartada, porque, quando digo *Ciceron*, que es vna parte de la oracion, cada partezica deste nombre : *ci*, y *ce*, y *ron*, no tiene algund termino comun onde se iunte, ni ay quien pueda hallar onde se iunten esta syllaba *ci* con esta syllaba *ce*, ni, por el consiguiente, esta pausita *ce* a esta pausa *ron*. De aqui paresce que las oraciones son quantidades apartadas ; y si alguno quesiesse dezir que estas tres syllabas tienen algund termino comun que las cose, y es la significacion que tiene esta palabra *Ciceron* (porque, si aquella syllabilla *ce*, que esta en medio, se passe al principio, y *ron*, que estaua al cabo, se ponga en medio, y *ci*, que estaua al principio, se mude al cabo, el nombre primero, que era *Ciceron*, trastrocando las syllabas de sus lugares, no sinificara nada), a este tal argumento assi se responde : que qualquier cosa o palabra se diga por todo el processo de vn razonamiento, agora signifiquen, agora no, las tales syllabas no tienen alguna cosa comun donde se junten, y si alguien dixere o presupusiere que la tal palabra algo significa, y que este nombre *Cicer*, algo da a entender, verdad es que le pudistes añedir significado, mas no ay quien apege vna syllaba a otra. Queda concluido de aqui, a la llana de caluarrasa, que aunque la tal palabra en que querays poner exemplo, signifique algo o no, sus partes de la tal dicion, apartadas y desuñidas estan, ni ay algund termino que comunmente las ayunte entre si. Mas, porque alla en griego esta palabra λόγος quiere dezir muchas cosas : la vna los pensamientos y cuentas que ombre haze den-

tro de si ; λόγος tambien se dize la habla : porque no penssasse alguien que, quando Aristotiles dize que λόγος, tomandolo por la habla, era cantidad apartada, tomaua a λόγος por la razon que cada vno ordena en su pensamiento, añedi : digo aquella oracion que pronuncia la boz, porque en latin differentes vocablos tiene la habla y la razon. En griego, esta palabra λόγος, significa razon y razonamiento, y, porque no tomassen al trasladador en mentira, añadi estas palabras: de aquella oracion hablo que se haze con la boz. Aca en latin, no ay otra habla sino la que se pronuncia con la boz; en griego, como dixe, λόγος significa tambien los pensamientos; yo, porque no ouiese alguna falta, le di vn ensanche conforme a la lengua latina, y ya he dado la cuenta por que lo hize ansi. »

MAR. — Todo esto que agora, so la persona de Boecio sobre los *Predicamentos* de Aristotiles se ha rezado, no puedo con ningunas palabras tan onestamente mostrar, como querria, quanto me ha descontentado; mas he empacho tomarme, tal pecador como yo, con varon tan santo y en todas las sciencias prouechoso (aunque este xristianissimo padre, segund su entrañable zelo para con todo el mundo, mas quisiera no errar, que mucho escreuir). Con todo, no tanto me mueue vno o dos passos entre sus obras a discordar del, quanto su celestial vida, digna de ser canonizada, a reuerenciarle y quererle. Encomiendome en su sancta anima,que esta alla puesta con los seraphines, y le suplico que, de aquellas diuinales dulçuras de que, sobre todo poder de lengua (151), goza en contemplar la santissima Trinidad, procure que, si quiera vn tantico, sea por su intercesion mi anima vissitada. Por ende, alço mano de tomarme con sant Seuer, y me pongo so su tutella. Venga en su lugar vno de los luzidos doctores de nuestros tiempos, y verdadero philosopho en vida y doctrina. A este tal os digo yo que con razon deue y puede tener

(151) " Ineffabiliter ".

en reliquias la venerable escuela de Paris. Este es Jacobo Fabro Stapules, garrido theologo, philosopho açendrado, sotil geometra, biuissimo arithmetico, musico muy fundado, famoso astrologo. No digo que lo aprendio, sino que sabia y copiosamente lo escriuio y enseño. Ha leydo tanto en griego y en latin, que yo me espanto onde le cabe; en limpieza de vida, esmerado; luz de las Francias ; risco y maço (152) de los que bastardan las sciencias, y, por concluir en vna palabra, es antigualla (153). No me de Dios salud si salgo del pie a la mano en sus loas, que ante peco de corto Sus palabras formales son estas, sobre los *Predicamentos* de Aristotil :

FA. — « *La oracion, la habla, y el accento della*; y por esso añidio Aristoteles : digo que la oracion se ha de pronunciar con la boz. Otra causa da Boeçio porque lo añidio : porque esta palabra λόγος, en griego, de que Aristotil vsa en este passo, tiene muchos entendimientos : vnas vezes quiere dezir los pensamientos; otras vezes la habla pronunciada por la boz. A nuestros pensamientos, ninguno los dixo cantidades; mas a la habla, o, por mejor dezir, al accentuar de las syllabas en la oracion, que, ya se aluenga, ya se acorta, llamaron cantidad, y aun apartada, porque aquellas pausitas, que vnas se pronuncian corticas, y otraslonguezuelas, estan desmanadas entre si, y no tienen vnas con otras algund comun lindero como vendo que las ate; y esto no lleua difficultad en el entender, y aquel accentuar de la oracion, al presente assi lo podemos deslindar: que es encojer y estender las syllabas en la oracion, y assimismo la quantidad de la oracion. »

MARTIR. — Vna cosa me creed, vigilantissimo señor Fabro, que (y perdonadme por ello) se puede creer de vos : que en esto que aueys tomado de Aristotil y su trasladador Boecio, algo os aueys echado a dormir, como dizen del grand Homero.

(152) "Scopulus".
(153) "Antiquarius". Nótese la acepción del vocablo.

Fab. — Tan mal os han sabido?

Mar. — Quanto mas alabo, reuerencio y precio a uos y al Boecio, por muy cernidos en todo, tanto menos me parescen aquellos dichos de arriba, vuestros o suyos, responder a vuestra fragua. En otros maestros valadis (154), que a cada tres palabras muy cuytadamente entropieçan, ni vna raça (155) ni dos, si no son muy perjudiciales, no son mucho de culpar, como en guingao (156), frisa (157), bernia (158), y sacos de picote (159), y gauanes de pardillo, y burdalengo (160) no se echa de ver vna mancha. Mas en el lindo paño de Londres, Ruan, Velarte, Brujas, Contray, Remes, grana, escarlata, carmesi o chamelote (161), por muy pequeña burbugita que sea, afea vn rico manto o loba. En essa misma manera, el lustre de vuestras glosas, con vn sotil borron hiere nuestros ojos y suelta nuestras lenguas.

Fab. — Ea, señor Pedro Martir; si lo que oy ha rezado vuestro Fabro, no os paresce fabricado polidamente, martyrizadlo vos abarrandolo (162) a la piedra aguda y biua de vuestra logica.

Mar. — Hare lo que pudiere, si prestays paciencia de responder. Vna cosa os pregunto : si creeys que entre dos contrarios ay tan formada enemistad, que a la clara y de sso capa (163), en dicho y en hecho, se maltrata vno a otro; o, por caso, placeramente rompen entre si, empero de callada se ayudan.

Fab. — No veo agora yo bien que es lo que quereys pr(e)guntar en pregunta tan arreboçada.

(154) "Ignobilibus".
(155) "Nota".
(156) "Sago".
(157) "Phrysia".
(158) "Endromide".
(159) "Pannosis centonibus".
(160) "De veneto bardoque cucullo".
(161) "Cymelotide veste".
(162) "Allide".
(163) "Clam".

MAR. — No? Pues yo traere exemplos que todo el mundo me entienda. Aueys leido en el Plinio que el quexigo (164) y la oliua, no solamente tienen vocablos diuersos, mas aun en las obras se tratan tan mal y estan tan desabenidos, que la vna en el hoyo de la otra se muere, y el quexigo cabe el nogal, la verça y la vid, enemigos capitales, y esta ortaliza de que rehuye la vid, puesta en frente del ciclamen (165) y del oregano, se seca.

FAB. — Ya he oydo de los que se persiguen; veamos de los que bien se quieren.

MARTIR. — A la mano esta. El rauano y la cebolla aluarrana (166), se hazen buena vezindad, y la verbena aprouecha a las sembradas, como el auellano desmedra (167) a las parras, y por esso nos auisa el poeta que en el viñedo no aya tal aruol (168). El ambar alça la paja del suelo. La piedra iman, que, segund Silio Italico, nasçe en Guinea, ansi atrahe al hierro, aunque pesado, que del ajo rehuye (169), que muchos eslauones, aunque sueltos, los haze estar colgados vnos de otros como encadenados.

FAB. — Ya veo todo esso; mas, que haze al caso?

MAR. — De todas estas comparaciones, os demando si dos speciales herederos de algun general (170) se hazen entre si la barua y el copete, (171) como la beruena a las miesses, y, por traer comparacion mas familiar a estudiantes, lo razonal y lo

(164) "Quercum". Cons. Plinio: *Historia Natural*, XVII, 18.

(165) "Ciclamino".

(166) "Scylla".

(167) "Nocet".

(168) "Vergilii *Georgicon* II, v. 299.

(169) El Licenciado Huerta, glosando aquellas palabras de Plinio (*Hist. Nat.* XX, 1): "que la piedra iman trae a si el hierro, y *otra* también le aparta de si", escribe: "Mathiolo Senense entendió por *alio*, en este lugar, no otra piedra, sino *ajo*, engañado, porque vntada la piedra iman con el ajo, la quita la virtud de atraer el hierro".

(170) "Alicuius generis".

(171) "Sibi inuicem ad substantiam prosint".

bruto, hijos solos de animal, si se ayudan a chiticalla (172) vno a otro.

FAB — Buena question es ; y yo rasamente *(simpliciter)* responderia lo que todos los philosophos claman : que dos species, hijas de vn padre, en ningun siglo ternan tal amor, que vna reparta de su ser con la otra, como Etheocles y Polinices, Cleopatra y Arsinoe, guelpho y gibellin, Cayn y Abel, el rey Luys y Charles françeses, don Pedro y don Enrrique reyes de Castilla, y si ay otros exemplos de malos hermanos que se andauan por sacar del mundo vnos a otros. Quien es el que no sabe aquellos bocados (173) que estan en nuestros autores, o en el quarto de los *Topicos* del Boecio, o en la diferencia. clv. del Conciliador, que ninguna suerte de cosas ayuda al ser de su contraria ? Demasiado es en cosa tan clara traer peso de auctoridades, mayormente que la Logica mas hincapie haze en razones que en textos.

MAR. — Pues veys la verdad tan patente, y que autores y razones la dizen, confessalda ya sin temor alguno.

FABRO. — Dos causas son, y luego las dire, que me detienen que no conceda a rienda suelta que dos species contrarias, vna a otra no se engendra : la vna es que el plomo, como veys, harto tiznado es; mas del sale el aluayalde, que no dara ventaja a la nieue.

MAR. — Por que lo dezis ?

FABRO. — No dexa de hazer al caso, que el aluor del aluayalde y la escuridad del plomo, dos hermanas son, hijas de vn padre, y ellas bien discordes entre si, ca el color, que es su linaje, se parte en blanco y tinto.

MAR. — Cosa marauillosa es essa que dezis si es assi que lo prieto en natura engendre de si blanco en essencia.

---

(172) " Clanculum ".

(173) " Adagia ". — El *Conciliador*, al cual alude después, es Pedro de Abbano (siglos XIII-XIV), de Pádua. autor del libro : *Conciliator differentiarum philosophorum, et praecipue medicorum* (1a ed. : Mantua, 1472).

Fab. — Como? Y no os paresce buena prueua la de la gallina y cabra, por prietas que sean, paren la vna hueuo como de alabastro, y la otra leche de color de açuçenas?

Mar. — Y a essa razon auia yo de aprouar? Si que la gallina y la cabra, so capa de azauache, tienen carne de aljofar!

Fab. — Y si el hueuo que yo truxe en enxemplo salio huero, suplamos con otra cosa: vos, que aueys andado en España desseoso de saber, como no aueys barruntado lo que en algunas fraguas se haze?

Martir. — Agora lo oyo; estas son las primeras guindas de que me hago nueuo ogaño.

Fabro — Pues yo os lo dire de pe a pa, como se lee en los *Hornos* del Bulchasi. (174)

Martir. — Plazer aure de oyrlo.

Fabro. — Para hazer aluayalde como se usa en España, tomad vna buena vasija de barro, mas ancha de boca que de suelo, y pongase en casa escura llena de estiercol de ganado, do no entre viento, y sea estrecha la casa, y las dos partes de la vasija esten enterradas en el estiercol, y pongan en el hondon de la vasija vn poco de vinagre bueno añejo, con su hez, y sobre el vinagre echad de vua buena y bien madura, quanto llegue hasta la meytad de la vasija o algo menos, y no aya ende ninguna vua negra, porque no dañe el aluayalde. Aya tambien vn paño gruesso de lana o peludo, agujerado de agujeros redondos; sea del tamaño de la boca de la vasija, y los agujeros del paño sean

(174) Abulcasim (llamado también *Bulchasim* y *Alsaharavius*, en las versiones latinas) Jalaf ibn Abbas al — Zahrawi, que vivió y enseñó en Córdoba, en tiempo de Abderrahman III y fué gran cirujano, químico y farmacéutico. (Cons. Cl. Huart: *A History of Arabic Literature*; London, 1903; pág. 310). La versión latina de su *Liber Servitoris* se imprimió en Venecia, en 1471 (Cons. Brunet: *Manuel du Libraire* &a, I, ed. de 1860; 200 y 1384). En 1517 imprimió Arnao Guillén de Brocar, en Valladolid, el *Seruidor de Albuchasis*, traducido (de la versión latina) por el licenciado Alonso Rodríguez de Tudela. (Cons. Gallardo: *Ensayo de una Biblioteca española*, &a IV, col. 237).

treinta o quarenta, o mas o menos, segund el grandor de la boca de la vasija; y de cada vn agujero del paño, cuelge vn hilo gruesso y rezio, y al cabo de los hilos aten de cada vno vna plomada tan luenga como dos partes de vn palmo, y tan ancha como la tercera parte de vn palmo, y tan gruessa como vn dedo o quasi; y esten colgadas aquellas lañas (175) de plomo en la vasija, y que no lleguen a las vuas con tres dedos, y despues cubrase la vasija con vn tapador que tome toda la boca de la vasija con el paño horadado, y apretad suauemente el cobertor, que ni entre ayre, ni viento, y este bien cerrada la casa, que ningund viento pueda entrar en la dicha casa, y dexadlo assi diez dias o quasi, segund la qualidad del tiempo, y despues quitad el primer tapador y el segundo agujerado, y quitad las lañas sotilmente. En ellas hallareys el aluayalde, que tira vn poco a prieto. Entonçes raed las plomadas poco a poco, cada vna por si, y tornense a poner en la vasija como es dicho, y dexadlas estar como hezistes ante. Despues, tornaldas a quitar y a rraer, y recojed todo el aluayalde; y tantas vezes se haga, hasta que quasi no quede nada de las plomadas, y despues ponganse otras nueuas, y todo ello muchas vezes, si queres hazer mucho aluayalde; y guardad os de lo que humea la vasija, por amor del celebro. Y, al verano, tomad todo lo que se ha recogido, y echaldo todo en vn grand bacin, y agua sobre ello, y laualdo, y verted el agua quando el aluayalde se aya abaxado al suelo del bacin, y refrescad el agua, y esto tantas vezes hasta que se despida lo negro y quede blanca y limpia de vescosidades, y hazed della vnos bollos, y poneldos sobre vna losa de marmol al sol, y, desque bien enxutos, guardadlos del humo, viento y poluo, y, assi puestos, tenedlos en buena guarda. Aueys oydo, señor Pedro Martyr, como de cara escarauajenta (176) salen a las vezes maripositas de seda?

(175) "Laminas".
(176) "Scarabea".

MAR. — Escuchado os he con diligencia; mas bien claro esta que esse negror que pario este blancor, no es de suyo, mas parte por la rezura del vinagre, y otras fuerças y traites (177), le trasmudaron como vos largamente contastes. Toda cosa seca, como es el plomo, con fuertes soles o con crudos frios, como dizen los naturales, se emblanquea. No aveys leydo aquella gracia que dixo el motejador Marcial a Lycoris, vna muger destas que andan al agua miel y desouajada (178), (que) no ganaua nada en Roma y acordo de yrse a Tibur, creyendo que se pararia ende blanca, como cada dia via que el marfil que estaua algo manoseado se paraua blanco al ayre frigidissimo de Tibur ? Como paresce por esta coplita :

« A Tybur de Hercules fue la baça Lycori, creyendo que todo se para alli blanco. »(179)

Y yo, quando arriba queria que concediessedes que vna suerte no da de su ser a la otra con quien parte herencia, desta forma lo entiendo : que de su aluedrio lo haga, sin que nadie la fuerçe. Si que aun yo bien se que las vuas prietas, como se dize en los libros de Agricultura, con cierta maestria que les hazen al cozer, dan vino blanco, y el vino tinto en vrina blanquesca; item las moras y endrinas, por mas que pertegueen (180), y otras cosas de semejante ralea que cada dia comemos, el calor nuestro natural ya lo buelue en sangre roxa, ya en sustancia blanca de nuestra carne. Infinitos exemplos podria traer para esto, como de los guineos que se passan a tierras frias, o los alemanes a las Indias, los vnos engendran hijos de pez, y los otros enxaluegados; por ende, no acouardeis de concederme lo que tantas vezes os importuno.

FAB — Quitadme primero, si podeis, vn escrupulo del alma que me da mal rato y quiça me haze secar en este yerro, como si

(177) " Impressionibus ".
(178) " Meretricem ".
(179) Marcial, libro IV, epigrama 62.
(180) " Nigerrima ".

me vuieran herido con çumo de yerua mora enheruolada la frecha de aquellos jndios de que vos hablays en vuestra *Coronica* que repartistes en dezenas de libros (Plinio [y] Celso la dizen *solano*; los medicos de agora, *solatro*). Traedme para guarir lo que manda el Plinio en el libro XXI, capitulo .xxxj., o buena pro de olio, o si quiera agua miel caliente. De otra manera, no verne en lo que quereys.

MAR. — Que escrupulo es,o si buscays ñudo en la juncia? (181)

FAB. — Derecho y sinrazon, ¿son contrarios, o no?

MAR. — Quien quita?

Fab. — Nunca vos aueys oydo el refran de los doctos: « el gran derecho es grand tuerto »? Luego la razon podemos dezir que engendra a la sin razon. Por ende,vn contrario fauoreçe el ser de su contrario.

MARTIR. — Essa cauillacion no auia de salir de tan encumbrado saber como el vuestro, que la justicia nunca pario a la injusticia; mas la demasiada justicia, es la misma sinjusticia, porque la justicia es mediania, y, si passa de sus lindes, ya dio vn salto en los terminos de la sinjusticia, y llamase injuria.

FABRO. — Besos las manos por me auer librado de tales yerros. Arrancado me aueys de alla dentro de los pulmones bien gruessas nitolas (182) de ignorancia! Dende agora confiesso con entranbas manos que, segund lo altercado de suso, ninguna suerte de cosas ayuda a su contrario para darle ser.

MARTIR. — Esso si que venis agora moxigatico (183) en conoscimiento de la verdad. Razon fuera agora que nuestro cansancio le recrearamos con algund reposo. Mas, porque lo que queda es poco, demosle priessa si os paresce, y no nos consintamos des-

(181) "An nodum in scirpo queris?". — Erasmo, en sus *Adagia* (*Epitome*; ed. Amstelodami, apud Ludovicum Elzevirium, 1650), dice, explicando el adagio plautino *Nodum in scyrpo quaeris*: "In anxium dicebatur nimisque diligentem aut meticulosum, qui illic scrupulum moveret, ubi nihil esset addubitandum".

(182) "Auias".

(183) "Suplex".

cansar ante que se acabe esta lauor. Quando llegaremos al puesto (184), entonçe tomaremos huelgo a plazer.

FAB. — Ea, pues; dadle priessa.

MAR. — La quantidad seguida y desuiada, paresçeos que son contrarias?

FAB. — Esso, quien quier se lo ve. (185)

MAR. — Y el tiempo, de qual destas dos hermanas es?

FAB. — De la continua.

MAR. — Pues, o varon honrrado! Si el tiempo es medida continuada, nunca sera en componer la cantidad apartada, mas ante mide a la syllaba luenga o breue. Queda de aqui que ni la syllaba ni la oracion son cantidad desmanada (186). Todo esto prueua, mas claro que aquella lampara del sol, que la cantidad apartada no tiene so si moças quantia y oracion, sino vna tan sola, que es la cuantia.

FAB. — Es la mayor verdad del mundo, y assi lo confiesso, porque rehuyr dello es de cara deslauada, y de ombre reçongon. (187)

SEXTO AUTO.

HERNAND NUNEZ DE VALLADOLIT *y* GEORGIO VALLA DE PLAZENCIA. *Fundasse sobre semejança, y el razonamiento en Celarent.*

Hernand Nuñez, que por otro nombre se dize el Comendador, ombre nascido para letras y saber, con tanta ansia y quasi rauia

(184) "Metam".

(185) Al margen: "Menor".

(186) "Discreta".

(187) "Quia dissentire impudentissime frontis esset, et refractarij hominis ac tergiuersatoris."

El razonamiento en *Celarent* de Mártir, ha sido como sigue:

Los contrarios no se ayudan a ser recíprocamente;
la cantidad contínua y la discreta son contrarias;
luego la cantidad contínua y la discreta no se ayudan a ser recíprocamente.

dende su ternez asio de la sciencia, que, escalentado de amor como el Platon, dos vezès peregrino a las Italias, no para cargar de beneficios, como hazen los mas, o para empringarse en rentas, mas la primer vez como abeja acuciosa para cojer el primor del latin en su misma floresta do nasce, para traerlo de tan lexos pastos aca; la segunda, para sacar de cuajo y raiz los cinco lenguajes griegos y su antiguo conoscimiento de cosas. Fue a darse vn verde de lo griego, y no a darse a los vicios, y, no contento con estos gastos y trabajos, por parescerse, aquanto yo creo, a Juan Pico de la Mirandula, nueua luz de los letrados, no holgo, con su prestez de ingenio, hasta que se vio docto en lo hebreo, caldeo y arauigo. El que quisiere saber quanto supo y quanto auie leido en lo diuino y humano en su moçedad hasta que le apunto el boço de la primera barua, que borbollones hondos de saber echa de si, lea la glosa que compuso en romançe, en que declaro las *Trezientas* de Juan de Mena (188), poeta cordoues, como hizo Landino (189) sobre Dante y Petrarcha. Bien puedo yo dar muy

(188) Sobre la atribución de esta Glosa al Comendador, véanse : R. Foulché-Delbosc : *Le "commandeur grec" a-t-il commenté le* LABERINTO? (en la *Revue Hispanique*, X, 105) ; y Paul Groussac : *Le commentateur du* LABERINTO (en la misma Revista, XI, 164). — Desde el momento en que Herrera, contemporáneo y amigo del Comendador, habla con tanto elogio de su comento ; y teniendo en cuenta que, en la primera edición de este último, el Comendador se llama a sí propio " Hernand Nuñez de Toledo ", parece no haber fundamento sólido para dudar de que el Comendador y Hernán Núñez de Toledo fuesen la misma persona.

Las *Trescientas* (que en rigor se reducen a 297 estrofas) o *Laberinto de Fortuna* de Mena (m. 1456) han tenido dos ilustres comentadores, sin cuya lectura es harto difícil la inteligencia de aquel texto : el citado Hernán Núñez, y el Maestro Francisco Sánchez de las Brozas (Salamanca, 1582) Este último escribe en su Prólogo : " Dicen algunos que es poeta muy pesado y lleno de antiguallas, y dicen esto con tanta gravedad, que, si no les creemos, parece que les hacemos injuria : y no advierten que una poesia heroica como esta, para su gravedad, tiene necesidad de usar de palabras y sentencias graves y antiguas, para levantar el estilo. Y, al fin, los que hallan este poeta por pesado, son unos ingenios que ponen todo su estudio en hacer un soneto, o cancion de amores, que, para entenderlos, es menester primero preguntarles a ellos si lo entendieron."

(189) Cristoforo Landino (1424-1504) de Florencia.

cierto testimonio de lo que agora dire como testigo de vista : quando ambos a dos, el y yo, estauamos en Granada, estaua el enamorado del ayunar y desuelarse del beatissimo padre sant Jeronimo, porque quasi nunca se le quitaua su libro de las manos, y queriendo el trasladar en si las costumbres santissimas del, todas las noches del año, quan luengo es, se le passauan sin cena. En tal manera se yua consumiendo que, desgouernandose el estomago de sangostido (190), aunque el es ombre de robusta complexon, por poco se quedara a buenas noches; ya leuaua los terminos de Homero y Didimo (191). Sus grandes virtudes deste letrado, conosciendolas el reuerendissimo cardenal, porque este es el primer ombre que en España sabe tantas lenguas, de todos muy quisto (192), por su merescer le dio cargo de la emprenta de Alcala, como hizo Ptholemeo Philadelpho a Eratostenes. Quando yo embie esta obrezilla a mi hermano, que biue en Alcala, con desseo que alli se imprimiesse, oue plazer que viniesse a sus manos, y el, de su officio, por ver si era bueno o malo, començolo de leer, y, desque entendio la materia de la quistion, dio vna bozezilla, diziendo :

Com — O santo Dios! Que buen discurso lleuan tantos varones doctos sobre este caso! Acuerdome yo en Italia, que, estando yo en Venecia no se quantos meses por desbastar mas mi ingenio, gaste assaz razones con Georgio Valla de Plazencia, doctor espantable. En mis tiempos, no auie en Italia doctor mas sonado A los quarenta y nueue libros que compuso de lo que se deue procurar y huir, sacado lo mas cernido de autores griegos y latinos, se arrime quien quisiere en el corro de las artes liberales saber y lleuar bien çanjados sus estudios, para que, lo que encima edificare, no se le caya. Su fama deste señor me puso espuelas de

(190) " Coangustato stomacho ".
191) Dídimo de Alejandría, gramático griego del siglo I a. de C. Quedó ciego a la edad de cinco años.
(192) " Charus ".

yr a Uenecia, onde era tenido en grand veneracion de chicos y grandes, como vna reliquia, por su grand saber y por su beuir y por su enseñar. Fuile a hazer reuerencia, y el, segund era bien hablado y llano, luego me mostro vn quaderno, como gostadura de sus obras. Dire agora lo que alli passo. A caso mis ojos se fueron a aquel passo donde desembuelue las cosas de Logica por estas palabras :

GEOR. — « Lo medido, dello es seguido. dello apartado. Seguido es lo que junta sus partes en algund termino comun. Apartado es lo que assi no lo haze, como mostre a la larga arriba en la Arismetica y Geometria. Estas cosas med das apartadas son : la quantia y las hablas. Ninguno quiero que entienda que digo las quantias tomadas por si, sino aplicandolas a las cosas sensibles, quiero dezir, a las cosas que son contadas, no en quanto son materiales, sino en quanto son contadas. Aquellas llamo hablas, que pronunciamos con la boca, y, aunque sea vna palabra sola, se puede dezir habla. Sea agora, pongamos por caso, esta quantia : seys; que se parta en tres y tres, o en quatro y dos o en cinco y vno, nunca se dara vn termino comun en todas estas partes, onde ellas entre si vnas con otras se junten. Allende desso, las oraciones que dezimos, si se parten en palabras o en syllabas, no tienen algo de por medio que apege vna parte o vna pausilla con otra. Esta es la causa porque las quantias y nuestros departires se llaman cantidades desmanadas, porque cada vna destas dos susodichas, tienen sus partes apartadas y desuiadas vnas de otras. »

COM. — Aunque yo soy muy deuoto de Aristotil, y tengo como por averiguado que este philosopho nascio, por voluntad de Dios para desterrar alexos los errores de los antiguos sus antepassados, ni aun por esso dare de cabeça que a diestro o a siniestro me vaya tras el como su vasallo. Yo de mi puedo dezir : ¡muy deuoto soy de Aristotil, mas no su esclauo!

GEOR. — Desse parescer estoue yo siempre: de creer que no fue Aristotil dios de los philosophos. Por ende, si la quistion fuere

de peso, onde Aristotil se differenciare de la religion christiana, yrle hemos a la mano, y, como quien defiende la hostia y el caliz, nos cargaremos de armas bastantes. En otros passos en que descuydo, no me pena mucho que captiue mi credito. Con todo esso, bien sera escucharos si por caso seran buenas vuestras inuenciones. Dezidnos ya, en vna palabra, que le tachais.

Comenda — Acostumbrays vos al monton del mijo, al cortinal del herren (193), al alholi de centeno, al silo de trigo, al linaje de los Niños, Girones, Farfanes, Pachecos, Margallos, Forondas, Balboas, Vareas, Guzmanes, Fadriques, Deças, Daças, Siluas, Godoyes, Meneses, vala de papel (194), ordenança de çuiça (195), salterio, procession deuota, quexada de dientes, bolson de moneda, albuerbolas, calçeteria, ropa vieja, la *Eneyda* del Virgilio, casa de armas (196), Caliqu (197), Sahagun, collacion, parrocha, y otras cosas que no tengo agora vagar de contarlas, agora esten assobrunadas (198), ora por si, digo si teneys por costumbre a todas estas llamarlas cantidades, o no?

Geor — De verdad, vos, español, muy intricado soys, que sospechoso y no sospechoso, todo lo arreborujays en vna como pildora, como daua Agripina beuedizos entre las sabrosas xetas que engullia su marido el emperador Claudio, o como solemos dar çaraças por que dexe de gañir el gozque o blanchete (199) y ladrar el mastin.

Com. — Que son estos alçapies que os armo? Mejor lo haga Dios que en cosa tan clara os ande poniendo assechanças! Y no fuera locura hazerlas si, o anduuiera por os engañar, o esta nuestra quistion no fuesse assaz clara en si.

(193) " Cortem farraginis ".
(194) " Volumen cartharum ".
(195) " Phalanges suitensium ".
(196) " Armamentarium ".
(197) " Bragmanas ".
(198) " In cúmulum vnita ".
(199) " Melitensem ".

GEOR — Es nuestra contienda, si nuestros dezires son cantidades desuiadas, o no. Yo digo que si, y vos lo negays, y agora, como si estouiesse oluidado del articulo principal de nuestra quistion, mesclays entre otras preguntas aquello sobre que questioneauamos, mudadas solamente las palabras, por ponerme alçapies (200).

CO. — Como es esso? Que bretes (201) son estos?

GEOR. — El salterio, las albuerbolas, la *Eneyda* del Virgilio, y otras cosas semejantes que nuestra boca pronuncia, que son sino hablas? Todos los otros interrogatorios, algo prolixos son, de otra suerte que no los flauta (202) nuestra lengua.

COM. — Todauia teneys por opinion que os armo yo redes?

GEOR. — Esso es lauar el adobe (203). Tal manera de engañar como essa, por que sepays, los monazillos de Aristoteles llaman boluerse al principio (204), quando lo que se auie de prouar, se toma por prueua cierta.

COM. — Ya lo entiendo; por ende, apartesse lo vno de lo otro, y luego hablaremos desso. Agora os pregunto pregunta sin sospecha: si aquella ordenança griega o çuyça os paresçe cantidad.

GEOR. — No; y no solamente esse, mas aun todos los otros que de suso dixistes, sacando aquellos dos o tres a altas bozes confiesso que no son cantidades.

COMENDA. — Agora quiero que veamos por que causa en aquellos tres no me concedistes lo que en todos los otros.

GEORGE. — Porque, de cosas diuersas, iusto es que aya paresceres diuersos.

COM. — Y en que esta la differencia?

(200) "Pedicas".
(201) "Amites".
(202) "Nullo scilicet linguae ministerio deprompta".
(203) "Laterem lauas". — Erasmo (*Adagiorum Epitome*; ed. cit.) comentando el adagio terenciano, escribe: "Quo operam inanem significamus".
(204) "Petitionem principij".

George. — Assaz clara esta. como ya he dicho, pues que el *Psalterio* de Dauid, el albuerbola, y *Eneida*. hablas son y de los beços (205) salen. En los otros no ay nada desto.

Com. — Como? Y no se parescen en nada a estotros?

Geor. — Si hazen. No ay oy cosa ninguna tan differente de otra, que no se halle siquiera en algo conforme con ella.

Com. — Dezid, por merced, si no lo aueys a graue, que es aquello en que todos se parescen.

Geor. — Que me plaze. Quanto a lo primero, esto tienen de mancomun, que aun los niños lo sienten: que cada suerte casi de las cosas suso dichas, esta compuesta de muchas.

Com. — En vuestra conciencia ¿ay otra cosa en que todas ellas se hermanen?

Geor. — Si lo viesse, si diria; mas no lo veo.

Com. — Pues yo lo dire. Paresceos que en cada vna dellas ay vna vnion que los vñe?

Geor. — No por cierto, que en vna cabellera, o batallon, o vanda de grullas (que todas estas son semejantes a las que arriba proposistes), ni vn cabello con otro, ni vn peon con otro, ni vna grulla con otra estan apegados.

Com. — No os pregunto de essa junta que tengan las partes entre si, sino de aquella liga que tienen todas aquellas juntas a otra cosa, cada vna a la suya.

Ge. — Hablad mas claro.

Com. — Como mi greña, avnque esta hecha de apartadas guedejas de cabellos, quasi ramales, mas puedese dezir que es vna, por tener hincadas las rayzes en el cuero del casco.

Ge. — Ya bien lo entiendo, y assi es.

Co. — Si a los dineros el bolson, el *Salterio* a los salmos, el salmo a los versos, los versos a las hablas, las hablas a las palabras, las palabras a las syllabas ayuntan, como vos aveys

(205) "Labijs".

confessado, por que arriba apartastes aquellas tres de las otras ?

Geor. — Porque la *Eneida* pronunciase, pues que son bozes; las otras no, porque son solamente cosas.

Co. — Bueno va.

Geor. — Y, porque son bozes, son cantidades, ca midense con espacios; a los otros, porque son solamente cosas, no les acaesce lo mismo.

Com. — De essa medida de bozes que se miden con entreualo de tiempos, no hablo agora; mas demando si, dexando aparte esta differencia del pronunciar, en todo lo al son los *Salmos* y la *Eneida* semejantes a todas las otras cosas.

Ge. — Si.

Co. — Luego, que os pese o que os plega, si no quereys mas que os tengan por porhidiado (206) que por vergonçoso, es por fuerça que aueys de confessar que, como todas essotras cosas amontonadas no son cantidades, assi la muchedumbre de las bozes, por grande que sea, no tiene razon ninguna que por ser muchedumbre se cuente por cantidad. Dexome agora yo, como tengo dicho, de disputar de aquella medida del tiempo, que si en las palabras ay quien las mida, el tiempo es que se gasta en pronunciarlas, y si el tiempo es cantidad, es cantidad seguida, y no desuiada. Iten, grand frialdad es dezir que las palabras, porque las miden, se llamen medidas o cantidades,y otras mil razones que sobre este caso se pueden dezir, de que yo al presente sobreseo. Esto me basta oy auer ventilado con vos : que ninguna muchedumbre de palabras, por asobrunada (207) o vñida que este, se deua de dezir cantidad; y, si quantidad no es, siguesse que no sera cantidad apartada, y por esso, ni vos, ni Aristotiles, ni todos los que soys de su vando, no aueys puesto este passo como ombres consyderados.

(206) " Obstinatos ".
(207) " Vnita ".

GEOR. — Alçemos mano ya desta contienda. Bien quedo satisfecho que es assi como dezis, y aun de verdad que luego borrara y arredrara de la familia de mis obras esse passo; mas ya no es possible, que estan hechas mil emprentas del. (208)

SETENA DISPUTA.

DON PEDRO DEL CAMPO, OBISPO DE VTICA, *y* ALBERTO MAGNO. *Fundasse sobre lo mayor*, (209) *y es el razonamiento condicional.*

Don Pedro del Campo, obispo de Vtica, en el Collegio de Alcala recibio grados y ordenes, y no solamente en santa Theologia fue laureado, mas con borla de muy fresca blancura a insinias doctorales fue coronado en su magisterio. Grand predicador, por sus conoscidas virtudes, a votos de todos los electores fue electo por primer consul de la nueua Vniuersidad, que llaman ellos primer rector. Muchos vuo que entonce dixeron que lo auian a buena dicha ser escogido por mano de Dios tal pastor por nombre Pedro que parescia ser quasi prenda que les daua Dios de muy durable prosperidad. ¿ Quien bastarie a dezir lo que entonces cada vno dezia, con el alegria que tenian de tal primer rector ? Vnos dezian assi: « bueno es Pedro para pastor de yglesia»; otros desta manera : « en buen hora cobramos a Pedro por primer pastor »; y avn otros : « firme es el edificio que en Pedro se funda ».

Este varon, por sus crescidas dotes de bien acondicionado y

(208) Es curiosa la lamentación, porque del libro *De expetendis et fugiendis rebus* de G. Valla, no habia otra edición que la de 1501.

El razonamiento en *Celarent* de Núñez, ha sido de esta suerte :

Las muchedumbres de cosas no son en sí cantidades.
Las hablas son muchedumbres de cosas.
Luego las hablas no son en sí cantidades.

(209) " A fortiori ".

saber, porque paresce que cada dia sube escalon de virtud a virtud, tambien fue el primero de quantos han salido de aquel Estudio, que hallaron dignissimo de vngirle a dignidad obispal, como dizen del Trimegisto, y que se sentasse con los principales en la iglesia de Dios. Pues, estando yo a la sazon en la misma Vniuersidad, communicaua muchas vezes de mis pensamientos con su señoria, porque le hallaua de muy buen consejo, y, por ende, las sentencias que dire, suyas son : las palabras son mias y ordenadas a mi guisa. Entonce me respondio el :

Vti. — Bien me parescen essos vuestros pensamientos, señor Herrera, que en esso estays conmigo de este caso, que ni en Aristotil, padre de nuestros philosophos, ni en Alberto Magno su deuoto, nunca me parescio bien, avnque Alberto sin dubda fue grande en si, grande en sus oyentes, sol de los alemanes, grand escaruador de hondos secretos, principe entre los theologos, muy autentico esponedor de Aristotil; mas en este caso no me hinche las orejas. Porne aqui sus palabras, y vna razon, entre otras, que me ha passado por la imaginacion. Si os paresce, ayuntesse con las otras.

Mag. — « Las hablas esso mismo quantidades son desuiadas, y cuentanse entre las apartadas, porque todas sus partezillas estan apartadas vnas de otras ; y clara esta la causa por que la oracion sea del genero de las cantidades, porque todo aquello es cantidad, y por tal se deue tener, que se mide y certifica con otra medida; pues el sonido de la letra y de la syllaba, ora sea breue, ora sea luenga, se mide con la tardança del pronunciar, luego nuestras hablas, que estan compuestas de syllabas, cantidades son y de ralea de cantidades; digo que ha de ser la habla pronunciada con la boz, o, lo que alla se sale (210), pronunciacion de boz sin la pronunciacion de boz (211), porque ansi no es vn

(210) " Siue quod idem est ".

(211) " Prolationem vocis sine (*el texto, por errata,* siue) vocali pronunciatione. "

sonido o boz que a la continua suena o habla, mas es vna congregacion apartada por boz de sonidos, y aquel sonido es de principios apartados en letras y syllabas, que con su muchedumbre y orden hazen vn todo, que es vna palabra o vna habla; ni vna letra se continua con otra, saluo cada vna es desuiada, y vna, compuesta con otra, haze vna palabra, y, de la misma manera, vna palabra con otra, hazen vna oracion. En todas estas : syllaba, dicion, y oracion, se haze vn todo iuntandose y ordenandose muchos en vezindad, y prueuase por esto : que los sonidos de letras, pausas, palabras y hablas, no se iuntan a ningund termino comun, que diziendo cayado o *vara*, differentes sonidos ay en las letras, y no ay quien los apegue entre si por cuya continuacion vn sonido se junte con otro. Lo mismo es del sonido de las letras en la syllaba, y de las sillabas en la dicion, y de las palabras en la oracion, ca no ay algund termino que junte la pronunciacion de las syllabas, mas cada vna se esta en si diuidida y apartada de la otra. Y nota que, avnque cada parte de las hablas y quantias esten desapegadas, mas avn atanse so vna forma y especie de diuision, porque la quantia hazese de vnidades juntas y ordenadas, y qualquier vnidad en que se acaba la tal junta y orden en que esta la tal congregacion que se cumple en vna vnidad, la tal, como fin y complimiento, es la forma de aquel numero, como en cinco la quinta vnidad, y en diez la dezena, y asi en las otras. A esta causa dixo Aristoteles, en el quinto de su *Primer Philosofia*, que diez no es tres y siete, ni dos cincos, ni ocho y dos, ni nueue y vno, mas hase de tomar la forma en la postrer vnidad, porque es fin de la tal muchedumbre ordenada a aquella vnidad, que es cumplimiento de la tal congregacion. Lo mismo es en las hablas, segund es en la pronunciacion de letras, porque ella no es otra cosa sino vna junta de sonidos en letras, pausas y palabras, a vn todo que abraça aquella junta ordenada, como las letras tienen vno que les abraça en la syllaba, y las syllabas tienen complimiento en la palabra, y deste complimiento se dize la palabra vna en la junta

de sus pausitas. Essomismo, las tales diciones, en la oracion tienen su complimiento, por el qual toda aquella congregacion de los sones distinctos y ordenados se dizen vna habla, pues que el son de cada letra y syllaba esta sobre si, y no seguido ni mezclado, de manera que el vno es breue y el otro luengo, y vno es mas corto que el corto, y el otro mas luengo que el luengo, y, en los tales, quien a todos haze vno, es que estan ordenados a vno; por ende, este monton assi estendido, tomandole por si, es cantidad desuiada, como es la quantia; de manera que la oration es cantidad que no viene a vna cosa que no se pueda partir, (211) el qual, multiplicandole, se haga aquel monton; mas ay muchos indiuisibles, que son los sonidos de los elementos en las letras, y sones de las syllabas en las palabras, y sonidos de las palabras en la oracion. Mas, de todo esto, lo solo indiuisible es la letra o el elemento de la letra, la qual, iuntandose con otra, se haze syllaba, y la tal syllaba, iunta con otra pausita, se causa vna palabra, y essa palabra, allegada a otra dicion, hazen vna oracion. Mas, entre los elementos de las letras, no ay vna cosa indiuisible que, si se multiplicare, cresca en monton, como es la vnidad en las cuantias, saluo si no dixesse alguien que vn elemento de alguna letra es lo primero que, multiplicandose, cresce en syllaba en todos los otros elementos de letras, y que los elementos de las otras letras estan hechos de multiplicarse el; mas esto, aunque algunos lo han dicho, con todo, es falso y no se puede prouar, y por esso nos dezimos ansi : que la oracion se compone por orden de elementos indiuisibles quanto al son, y en esto differescen (212) las hablas y las quantias, y que tiene diuerso ser del numero y haze otra specie de cantidad; y si alguien dixere que toda cantidad ha de proceder de algund indiuisible, respondo : es verdad, como la cuantia sale de vnidad, y

(211) "Propter quod oratio est quantitas cuius indiuisibile non est vnum.
(212) "Differre".

lo contino del punto, y el tiempo del instante, assi la oracion del son indiuisible de la letra; mas este tal indiuisible, no es elemento de alguna letra, cuyo elemento, multiplicado, haga tal cantidad de oracion, mas es indiuisible cuya naturaleza en cada son se ve de cada letra que se iunta con otra en el pronunciar. Por esto Parmenides, Leucipo, y Meliso, y algunos otros, que ponian vnas moticas (213) por principio, no dixeron principio a vna sola mota, mas muchas ,de orden y hechura differente, y de alli componian todo el resto, y dauan para esto el exemplo de las letras, ca en el son de las letras o en la pronunciacion, no ay algo indiuisible que cause la tal iunta, sino muchas de diuersa figura, sonido y orden. Desta manera es la oracion cantidad a quien miden la letra o syllaba de breue o luenga pronunciacion, y distinta en toda aquella junta de tal monton, y es cantidad en si mesma, de manera que su substancia y ser, tiene la differencia que tengo dicha del numero. Queda de aqui, que estas dos son primeras species de cantidad apartada. »

Uti. — He querido relatar por extenso todo el texto deste doctor excellente, para que vea el lector quan flacos somos los ombres, pues que en varon tan perfecto pudo en aquellos tiempos caer tal imaginacion, que quiça en nuestros dias no cayera, y aun porque a nadie le engañe vna specie de sotileza, creyendose algo mas de los auctores que es razon, en tanto millar de palabras y prolixa filateria, casi no ay cosa que ombre que tenga verguença se ose parar a defender Mas demandole, o a el, o si ay alguno que le paresca justo y bien tomar la boz por el, si cree que los alhaqueques (214), alhelis, violetas, clauellinas, Nauidad (215), las rogaciones de sant Marcos, (216) las ledanias de la santa

(213) " Athomos ".
(214) " Caduceatores ".
(215) " Iesualia ".
(216) " Robigalia ".

Ascension, (217), el veranillo de sant Martin (218), la recamara, (219), bomba (220), vancos (221), Adra, Tellez, terrados, carcax, Yrlanda, Cabra, terradgueros, (222), espliego, çarahuelles (223), fideos elches (224), anaziados (225), anime (226), maluasia, ypocras, repollos, el Carro, la Bozina, Hastilejos, (227), planetas, gandules (228), apparato, chancelleria, norte, apercebidos, bohoneros, moruecos, confiscados, fisco, Barbaroxa, godos, Eçija, cochillo de pobre, bolcan, logrero, Mongibel, añafiles, dargadanta, escarpines, sarpol (229), Gibraltar, Callar, berrios, retablos, esmoladura, borzeguis marroquis, ypocritas, tapias, fustas goçetes (230), cosseletes, faldas, quixotes, musiquis (231), jalde, beuras (232), Ayalas, Xerez, Marruecos, arremangados, Bucar, Bucarejo, (233), anchouas, hornazo, agua bendita, locouin (234), calambres, joyeles, brocheros, (235), gouernadores, hurgoneros, (236) esquadrones, arenques, escaramujos, piornos, carracas, galeaças, Berueria, Proencia (237), alaraues, Burdeos, Paris,

(217) "Floralia".
(218) "Dies halcyonios".
(219) "Antithalamos".
(220) "Anthlias".
(221) "Abacos".
(222) "Ascripticios".
(223) "Brachas".
(224) "Opus pistorium".
(225) "Transfugas".
(226) "Amineum".
(227) "Iugulas". Las *asillas* (Lebrija).
(228) "Sicarios choragium".
(229) "Serpillum".
(230) "Trilices".
(231) "Brachialia".
(232) "Mariscas".
(233) "Bochoridion".
(234) "Vcubin".
(235) "Brochos".
(236) "Rutra".
(237) "Prouinciam".

Forlin, escoplo, Fez, Talauera, Talaueruela, Xenil, Segre, Duero, Hebro, Segorue, Monuiedro (238), Panplona, Compludo, Sauana, Valladolid, Guadalquiuir, puertos, ingleses, bretones, Rin, Tormes, portadgueros, tablados, papahigos, dentera, Garellano, Chirinola, Rijoles, Tripol, Jafa, Mecina, Catania, Tanjar (239), Tremecen, Berueria, Marçarquiuir, Tarrachina, Ferrara, Valdaco, (240), Escocia, Pisatelo, Monte flascon, Morea, Marcha de Ancona, Canosa, Mallorcas, el Ros (241), Saboya, Tartaria, Colonia, Leon de España, Leon de Francia, gascones, Xalon, Calatayud, Coruña, tudescos, Cambray, Gelria, (242), Sagona (243), Auiñon, besugos, azedias, Lisboa, Jaen, Andaluzia, Purchena, ginetes, ombres darmas........................

MAG. — Que ensalada es essa?

UTI. — Por recrear a vuestra paternidad con esta variedad, si esta cansado o enhastiado de aquella longeria que rezamos de vuestra sentencia. Y no es mejor traer tales exemplos, que traen consigo erudicion exquisita, que aprouar con el asno, varal de tauerna, cymarra, Antechristo, borrico (244), como lo vsa el comun de los logicos? Y, por tornar al proposito, ¿cree vuestra reuerencia que lo suso dicho agora sean suertes de cada cosa, o, cada cosa de su suerte, son o se deuen dezir cantidades?

MAG. — Tal cosa deuiades de preguntar, que touiesse alguna dubda y creyesse el que responde que le dan a escoger qual de dos calles en alguna encruzijada mas acepte, y no questiones tan claras.

UTI. — No lo aya a graue vuestra sabia paternidad de res-

(238) "Saguntum".
(239) "Tingem".
(240) "Alexandriam".
(241) "Rodanum".
(242) "Sicambros". (*Pero éstos habitaban la Westfalia.*)
(243) "Arariz" (por *Araris*).
(244) "Asino, circulo taberne, chimera, Antichristo, brunelo".

ponderme, pues soy hijo de vuestra doctrina. Tales han de ser las primeras preguntas, que, a manera de muy çanjado cimiento, den sperança que sera perpetuo el edificio, y ni hendera, ni bambaneara (245) para se caer.

MAG. — Assi pues, dende aqui digo que todo aquel largo padron de cosas, ni sus semejantes, no me parescen cantidades.

UTI. — Otra cosa pido : qual destas dos medidas le paresce principal : la quantia, o el tiempo?

MAG. — Cada vna me paresce assaz principal : la cuantia, para contar cosas entre si desuiadas, como dos cofrades, tres cofradias, quatro alguaziles (246) seys pares de cormas (247) diez encuentros, siete rocines (*caballos*), veinte trotones (248), ocho hacaneas (249); mas el tiempo mide las obras, como syglo, espacio de ciento y diez años, jubileo de cincuenta.

UTI. — Quando la cuantia mide, mide por si se, o por fuerça de otre?

MAG. — Por si se. No veo yo en ella reluzir otra cosa.

UTI. — Y en el tiempo, en que differesce, veamos, vn tiempo de otro? que differencia ay entre vn soplo y vn santiamen, y cierra el ojo y abre (250)?

MAG. — Quantis essos que aueys dicho (251), pequeños instantes son, y bien veo vna differencia de tiempo a tiempo ser luengo o corto, porque entre vna hora y media hora, ser el trecho prolixo o breue, haze nombres differentes. Es, o no?

UTI. — Es bien dicho. Ha, pues veys como el tiempo, no por si, sino por la longura que en el esta metida, mide sus cosas.

MAG. — Sin dubda.

---

(245) "Nutet".
(246) "Apparitores".
(247) "Compedes".
(248) "Burdones".
(249) "Asturcones".
(250) "Ictu oculi".
(251) "Certe que meministi...."

Uti. — Pues, si las obras que con interuallo de tiempo se miden, a la longura estendida o breuedad encogida se refieren, ea, dadme que vea otro tanto en las cuantias, que por fuerça de otri hagan su officio de contar!

Mag. — No hallo lo mismo en el numero; mas el por si se mismo haze su officio.

Ut. — Luengo y corto, parescele a vuestra reuerencia que son propriedades de la linea? Digo que, onde quiera que estas dos consideraciones ouiere, luego se piense que ay ende liña. Que le paresce?

Mag. — Camino lleua.

Uti. — Aora la tal dicha este estendida en balax (252), o en lienço de Olanda o Bretaña, o se aya buelto en tunesci, o transformada en qualquier otra materia, no se nos de nada, sino que confessemos que, toda cosa que fuere luenga o breue, ende tiene la liña metida.

Mag. — No me paresce mala essa razon!

Uti. — Luego la cuantia, quantidad es por si se; y el tiempo, si es cantidad, serlo ha por otra cosa.

Mag. — Esso, bien se sigue de lo ya dicho.

Uti. — Pues, quando dos cosas en tal manera se han, que la vna es tal por si se, y la otra es tal por otri, darse deue por cierto la palma y ventaja a aquel que por sus ojos vellidos (253) es tal, y no a aquel que por merced de otri, accidentalmente, a caso, y no por su lança, fuerça, y natura es tal. Aquel remoquete (254), de muy antiguado, se ha buelto en refran : lo que de suyo es tal, es mas tal, que lo que por otri es tal.

Mag. — Dicho rodado (255) y bien verdadero!

Ut . — Todo esto si es sabroso al entendimiento, cojanse

(252) "In elenchos".
(253) "Qui beneficio suo, per se et suapte natura".
(254) "Adagium".
(255) "Rotundum".

las sobras desta mesa, que llaman otros relieues, y haganos buena pro que el numero es mas cantidad que el tiempo. De aqui puede ver quien quiera, que ya el tiempo, que avie prescrito de ser cantidad, ha caido de su possession.

Mag. — Grand razon teneys de demandar que se os conceda, sin ningunos ambages ni redro saca.

Uti. — Agora, ante que se alçe la mesa, venga alguna frura (256)sobre segundos manteles, que llaman los griegos drageas (257), quales son mançanas ocales (258), peros de eneldo (259), camuesas (260), confitura, golosinas, confites de culantro (261). Digo que, en lugar de todo esto que sobre mesa de principales se pone, demosnos en esta mesa spiritual, por añadidura o adahalas (262), como quien da ayuda de costa, vna cosa a do tiraua toda nuestra disputa.

Mag. — Buena ha seido la comparacion!

Uti. — Si todas aquellas cosas que arriba rezamos, a vos y a nos parescio que no eran cantidades, aunque las midiesse el numero, que sin dubda es legitima cantidad, luego quedara de aqui por muy mas cierto que las pausitas, ni las palabras, ni las hablas, no se deuen en ninguna manera llamar cantidades ni medidas, porque, quando las pronunciamos, las mide el tiempo, que, segund arriba nos parescio, no se deue de affamar (263) por cantidad. De todo esto se sigue, por lo que hemos andado rodeando todo lo passado, que no ay dos suertes de cantidades apartadas : cuantia y habla, mas que sola se deue recebir la cuantia, y desecharse la habla. Que responde

(256) "Bellaria".
(257) "Tragemata" (Τραγήματα).
(258) "Melimela".
(259) "Mala epirotica".
(260) "Canusina".
(261) "Coriandrum confectum".
(262) "Corolarium".
(263) "Quam neutiquam esse opinatissimam quantitatem".

a todo esto el venerable resplandor de vuestro grand saber?

MAG. — Yo alço las manos al cielo, dando gracios al alto Dios, que en tal manera es trino que tan bien es vno, que me dexo oyr tan espejadas razones Esta es la verdadera y cierta manera de disputar, que huele al saber antiguo, en todo y por todo aristotelico y platonico; y, quien quisiere ver que artificio lleua, arremanguese a hazer otro tanto; no como agora, por faltas de [s]aber, hazen todos los Estudios que estan cabe el Norte, que las mas vezes que disputan, es por autoridades, y la razon que se funda en autoridad, por mas autentica que sea, de ningund valor es en semejantes questiones como esta de estar vno en otro; o ya que lo quieren aver a buenas razones, no sabiendo de do sacaran argumentos, echan mano de cauillaciones muy frias, a fuer de niños, que el oropel tienen por oro, y lo enalmartagado (264) por plata.

UTI. — Mostradme vno tan solo, en los letrados deste tiempo, que pueda dar razon de lo que disputa, o que, quando argumenta, vaya encaminado por arte, sino por do le lleua el impetu natural, o que le ayan passado siquiera por entre sueños aquellos cinco principales puntos que se han de mirar en toda disputa prudente. Si no, dadme vno o dos que conosca de que suerte es la tal quistion que se propone; o, ya que la conosca, sepa aplicar conuinientes razones quasi dardos, o poner amientos (265) como a azagayas; o, con destrez de ingenio en esse punto, pensar que cautellas seran conuinientes; o, haziendo lo suso dicho, sepa desplegar las vanderas o capitanear la hueste robusta de sus argumentos. Mas agora (¡o, valanme los santos de Dios!), en grande perdicion de los estudiantes, lo que menos oy hazen los maestros de Logica, es enseñar Logica. Jarretan los ingenios y estragan los entenderes, que, ni en lo natural ni moral, ni en Ma-

(264) "Lytargirea". *Lithargyrus*, en latin, es la mezcla de plomo, tierra y cobre, que arroja la plata en las hornazas.

(265) "Amentare".

thematicas o Theologia, seamos quales deuiámos o podiamos ser, lleuando el verdadero camino de las artes, y no el astroso; y por esso, en estos tiempos borrados (266), no ay ombre que tenga esperança de ser encumbrado theologo, ni alcançar de mil partes la vna de aquellos mysterios suauissimos de que gozauan aquellos santos Padres nuestros antepassados. Ya los artistas se han tornado canonistas, que, en lugar de razones, arrojan testos, y no afinan hasta lo biuo la verdad con valança de razones infallibles. El dia de oy, tan corrupta y confusamente se enseña todo esto, que mayor trabajo es conoscer lo verdadero, que aprenderlo ; ca la manera de disputar que ha introduzido la Escuela de Paris, no por syllogismos como los antiguos, sino por primeras y postreras (267), muy lexos va de toda limpia y sotil Logica, y las orejas doctas la tienen por soez, y no es sino para el Escuela. y no para que el pueblo la entienda, ni por ella conuençeran a ninguno. Todo esto que se ha dicho a la postre, sea como mondadientes, o, como dize el Marcial, paja de visnaga. (268)

OCTAUO ACTO.

DON GEORGE VARACALDO, Y JOANNES MAJORIS, ESCOCES.

Ya que queria concluir esta obrezilla, porque no me parescie

---

(266) " Perditis ".

(267) " Per antecedentias et consequentias". (Cons. las *Dialectice Introductiones* de Juan de Celaya ; Paris; sin a.)

(268) " Cuspis lentisci ".

" Lentiscum melius : sed si tibi fróndea cuspis
Defuerit, dentes penna levare potest.".

(Marcial, lib. XIV, epigr. 22).

El razonamiento condicional (*hypotelicus*) en que se ha fundado el obispo de Utica, es el siguiente :

" Lo que de suyo es tal, es mas tal, que lo que por otro es tal.

buen consejo en cosa tan clara gastar mucho almazen (269), de miedo que sobre liuiana question no se hiziese muy alto lomo de libro, cresciendo las hojas, quando heos aqui nos traxeron nueua que don George Varacaldo, del antiguo solar de los Varacaldos, en Vizcaya, datario del rey y del visorey, venia de aquella solenne embaxada que avia ido a Flandes, y que traya buen recabdo, diestra y prosperamente negociado, del negocio sobre que avia ydo, y que se aparejauan de hazerle muy curioso recebimiento con grande aparato. El, desque en la vida contemplatiua avie sobido grandes escalones y echado de si a todas partes rezio claror de fama, el illustrissimo señor cardenal, buen conoscedor de virtudes, oydas tan suaues nueuas deste varon, conbidole que se viniese para el; sacole de los estudios del saber, y, desque conoscio en el, lo vno lealtad vizcayna, y tambien que con razon traya tal apellido de renombre, y que buen testimonio dauan sus costumbres de su linaje, y que bien concertaua el nombre con el hecho (que *Varacaldo*, *varon marcado* quiere dezir), desque conoscio sus virtudes, paresciole tener consigo, y de contemplar secretos de natura le passo a secretos morales de la vida actiua (facil troque es de vno a otro); y el muy poderoso rey don Carlos, oyda su embaxada, tanto lo amo, que luego le dio pension en vn obispado, y aun le hiziera obispo, si la edad lo permitiera, quier lo hizo su alteza por complazer al cardenal, o porque quiso honrar la persona del, que la hallo de mucho merecimiento, o por los seruicios del capitan Gil de Varacaldo su padre, que, por su lealtad y esfuerço, que aprouo muy bien en la guerra de Napoles, fue agora escogido en estos

Pero las hablas no son por sí cantidad, sino por el tiempo que las mide.
Luego el tiempo es más cantidad que las hablas"

La conclusión general es que no hay dos especies de cantidad (discreta y contínua), sino una sola : el número (*la cuantía*). El tiempo, para Herrera, no mide por sí, sino "por *la longura* que en él está metida". Por eso no es propiamente cantidad.

(269) "Pluribus agere".

tiempos reboltosos para con su capitania estar en guarda y seruicio de la persona y corona real de la reyna doña Juana nuestra señora; de manera que, porque Gil de Varacaldo, padre de Georgio Varacaldo, hizo seruicio tan accepto a la reyna doña Juana, madre de nuestro rey don Carlo, quiso el rey gratificar en George hijo el seruicio que su padre hizo a la reyna. Pues, para recebir a este señor, salimos como otros muchos, porque tenia yo grand conoscimiento con el dende el estudio; y, despues de la primera habla, despedida ya la otra gente, boluiose a nos con alegria, diziendo :

VARA. — Vi a Francia; fuy a Paris ; entre en algunos collegios de los principales, y a nuestro Jacobo Fabro estapules le pedi de merced que le pluguiese venir a mi posada a cenar conmigo, y tambien a Joanes Maioris, escoces, ambos andados en dias, y, despues de grandes platicas, assi de las cosas de España como de las letras, que nos duraron hasta grand rato de la noche, sin ningund aparato ni parmafe (270) de rhetorica, sino en estilo llano, no me pude detener que no descansasse en Joanes Maioris, por traerle, si buenamente pudiera, a que se arrepintiesse de tantas vanidades que en aquel su libro a grand daño del saber atesto. Y como no avie en aquella majestad de Aristotil, o en aquella abundancia de Boecio, o en otros excellentes doctores que tomar, sino que, como si faltara que sacar de fuentes limpias, assi se fue a escreuir cieno y peor, en infamia del nombre frances y escoces, y no via que, por agradar a los aprentizes, y aun essos no le tienen en nada, ha hecho que los doctos se rian del. O que quiere dezir tanta frasca (271) de preceptillos que tiene alli asobrunados (272) si preceptos se deuen llamar, y no torcidos descaminados? Mejor le fuera acortar, que, con tantas prolixidades de reglillas,

(270) "Nullo ambitu".

(271) "Tam multa et minuta". *Frasca* es un italianismo. En italiano, *frasca* equivale a rama, hoja de árbol, y *frasche* a burlas, mentiras, parlerias."

(272) "Congerere".

cargar la memoria de los discipulos, y ante se les acabara de caer de la memoria, que las acaben de aprender, como aquel medico es digno de culpa, que, de no saber la raiz del mal, como desatinado, pone vn emplasto y otro, sin que aproveche; y no auie de ser mas de vno en que desarraigase la dolencia con sus principios y passiones; assi qualquier maestro no deue, como quien de noche anda a tienta paredes, no sabiendo por do salir, hazer hacinas (273) de reglillas vanas, por que le tengan en mas los muchachos, que han por costumbre de mirar al bulto del libro, y no a lo de dentro, y aquel doctor tienen en mas estima, y como a rio caudal de saber le ponen sobre su cabeça, cuyo libro llega a mil o dos mil pliegos, aunque este poblado de errores. Y ha venido el negocio a tal estado, que de lo que hasta aqui se preciauan los artistas ,si recogian a ciertos capitulos aquella materia que tenian entre manos, por infinita que fuesse y desparzida, como quien truxo todos los verbos a quatro conjugaciones, que llaman en griego *syzigias*, y los nombres, que son sin cuento mas que las arenas de la mar, los reduxeron a cinco formas de declinar, y assi Aristoteles fue el primero, o a lo menos el principal que, muy ingeniosamente, todas las questiones truxo a quatro punctos, y de cada vno dio perfecta doctrina : desto no hazen caso oy, mas tan prolixas y confusas componen ya las artes, tan tene, bregoso lo ponen, buscando siempre nouedades de poco seso- que aun las tinieblas de Heraclito, que los griegos le dixeron *el escurecedor*, o, por vsar de mejor comparacion, el Chaos que pinta el Ouidio, no esta tan ahetrado (274) como las obras destos; porque en este vuestro libro, señor Majoris, y perdonadme porque assi lo digo, no solamente lo frio pelea con lo caliente, lo humedo con lo seco, lo blando con lo duro, lo pesado con lo liuiano, o vnas riberas con otras y olas con olas, mas aun la natu-

(273) "Accummulare".
(274) "Indiggestum".

raleza pelea con las cymarras (275), de forma que a mi y a otros muchos esta diferencia.nos paresce que ay entre vuestra logica y la de Aristotil : que aquel tan grand filosopho escriuio logica natural, y la vuestra mas desproporcionada y de mas corrupta fantasia, que el alborayque (chymera) que imagino el Horacio « A cabeça de ombre si junta vn pintor ceruiz de cauallo y diuersos plumajes con sus mismos miembros, de la cinta abaxo sea pece espantable » (276). De vna cosa me plaze, por el bien que os quiero que agora a la vejez os aueys dexado destos escreuires tan deslauados (277), y en lugar dellos aueys publicado muy aproados (278) escritos sobre el Maestro de las Sentencias ; (279) mejor tehologo me pareceys, que logico ; quanto en aquella logica liuiana vuestro nombre es infamado, tanto os afama la Theologia.

MAJO. — Luego gracias a Dios, que, si no pude ser laurel, siquiera soy ruda.

VARA. — A que proposito vinieron essas plantas ?

MAJO. — Si el laurel esta verde, todo esta verde, en hojas y tronco. La ruda, por bien que le vaya, no esta toda verde. Onde quier se hallan laureles que no tienen nada muerto ; en la ruda, si bien se cata, por biva que este, algo tiene marchito; dende salio vn refran que nos auisa de nuestra flaqueza si vno no puede en todo, como dixo Maharbal (280) : Dios reparte sus gracias ; con aquel dicho vsado puede consolar sus faltas. Ruda soy, no laurel ; quiero dezir, que no es marauilla, mientra estamos en esta vida,

(275) " Chimeris ". Véase la nota 244.

(276) " Horati *Ars poetica*, v. 1 — 4.

(277) " Illotis impurisque ".

(278) " Pulcherrima ".

(279) Pietro Lombardo (1100 ?-1164), celebérrimo teólogo, profesor que fué en París, y autor de los *Sententiarum libri IV*.

(280) O Maarbal, el cartaginés que, después de la batalla de Cannas (216 a. de C.), viendo que Annibal no seguía su consejo de marchar sobre Roma, le dijo : " Vincere scis, victoria uti nescis ".

si en algo sabemos y en parte profetizamos, y somos, como dixo Apuleio, medio Gelof, medio Mandinga (281). Ni yo esto tan contento de mi, que mis errores los eche en la capilla, antes siempre los traygo ante los ojos, que bien veo quanta materia da mi libro a que del se rian, que en algunos cabos del no meresce aluorada, sino pellico (282). O! si le yo pudiesse tornar a mi regaço, borrando, testando, rapando, resgando assaz cartas enteras, yo os le daria tal trocatinta (283), que de mil fojas se tornase en treuol, o en cinco en rama, o quando mucho en llanten, que le nascen a siete Mas el, como emancipado y ya sobre si, huelgase de andar por los estudios de la Cristiandad en mano de muchachos, porque les enseña el primer año gorjear, aunque despues enmudescen. No ay cosa que menos el tema, que la disciplina de su padre. Hartas vezes he pensado, comiendome el gusanillo de la conciencia, que, en presencia de sabios, de que esta poblada esta noble escuela, de ponerle al estallido del fuego, como quien aborta visaje en numero o hechura de miembros; mas, porque tal castigo de padre no bolarie en el carreton de la fama a lexos tierras, y aun seria injusto a lo bueno junto con lo malo ponerle fuego, he pensado otra forma, si le paresce a vuestra merced : no defenderlo, sino desdezirme como Stesichor,o señalando los tremadales o derrondaderos,(284) porque el lector se guarde dellos, como el nadador de cauzes y ollas (285) y el marinero fuye de Esquilache y Caredo. (286)

Vara — Esse desdezir mejor me paresce que por huego, ni por agua, ni a bocados, como hizo Saturno, ni por otro justo castigo mostrar el descontento que teneys de lo que paristes, que

(281) "Semigetulus, seminumida". (Apuleii *Apologia* ; 1ª parte).
(282) "Non lyra, sed satyra".
(283) "Metamorphosim".
(284) "Trementia seu praecipitia".
(285) "Vortices".
(286) "Scylla et Carybdis".

mas vale verguença en cara, que manzilla en coraçon, y que se passe afrenta de vn soplo, que arder sin cessar en las llamas infernales, onde la conciencia concome y el huego nunca se apaga En aquella syma fue metido, para nunca salir, el falso profeta Mahoma, con toda su gente blasfema, porque no lamio con su lengua, o rapo con cuchillo, o limpio con piedra pomez lisa las heregias de su libro emponçoñado; y, por inconmutable sentencia de Dios, paga y pagara la pena entre carambalo (287) y piedra sufre, y remudara los tormentos la vengatiua Cegala (288), la serpentina Megala (289), el verdugo de Tortolega (290), entre las biuoras de las diablesas, en el hedor de Beelzebu, con los angeles de Sathanas. Y si a Dathan y Abyron en vida les soruio la tierra porque murmurauan de so capa a la oreja de sus vezinos, paladeando ponçoña, que sera de vos, señor, que aueys sembrado por tantos altibaxos del mundo lazos para engañarse los ingenios? Si el alarabe Mahoma siruio con tantas almas al huerco, inficionando las tierras al mediodia, Majoris escoces, por templarme en mi dezir, ha enuestido de errrores muchas animas de aprentizes.

Ma. — Mejor siglo me orad, que yo hare libros de retractaciones ante que me cubra la tierra. Mas porque si vos, de vuestro, me apuntassedes mis yerros, dezirse ya de vos aquel dicho antiguo: « de quieres a tienes, la meitad te pierdes », pidos de merced, y acabe yo esto con vos, que, si algo os acordais onde coxquea mi doctrina y me aparte de la maestra de la verdad, haziendome sota despadas del Antichristo, por amor de Dios y del zelo que teneys a la republica, segund mostrays, que no lo ayays a graue de me dezir el yerro que ay.

Vara. — Yerro dezis? *Yerros* auiades de dezir! Paresce que

(287) " Glacie ".
(288) " Thesiphone ".
(289) " Megera ".
(290) " Verbere Alectus ".

con mano escassa sembrastes trigo de sana dotrina, y a mano llena zizaña, negilla, vallico, (291) cardos, çarças, cambrones y dormideras de Guadelete (292), que dello se puede dezir lo del Genesi : « Spinas y abrojos dara » ; (293) pero yo hare lo que me rogays : lo vno porque me conjurays, y por el amor que tengo al Escoto, que fue de vuestra isla, varon acutissimo. Dexome agora yo de las supposiciones, ampliaciones, restriciones, apelaciones, y otras endechas apocrifas, que mas se deuen cantar a estos perdidos que andan haziendo corillos, que a los verdaderos dialeticos. Todo esto aueis inuentado los maestros de Paris, si pudiessedes dar algunas reglas para las hablas que tienen muchos entendimientos, y no es possible que, como ay arte para las palabras, assi la aya para las hablas. Aristotil dio ciertas vias para conoscer la preñez de los nombres : podriase dar otro hilo de Ariadna para conoscer los retretes y retartalillas (294) en qualquier habla ? Pienso que no : ca toda habla en qualquier manera dicha es esponjosa, y tiene senos, caños y canales, que, si la estrujan, sacaran diuersos çumos de entendimientos. Mas dexome desto ; ni aun me curo de otra grand abusion (295) que inuentays de las hablas escritas, dichas y pensadas, onde a vos y a vuestros discipulos con vano cuydado les encadenays en vnas especulaciones y otras, y les fatigays malamente, despendiendoles su edad. Buscays por hazer nueuo cielo, nueuo mundo, nueuas manerillas de hablar fuera de razon y de los quicios de qualquier lenguaje. En ningund siglo se oyo tal cosa, que las sentencias de mi pecho, ante que las eche por la boca, sino quando estan so la llaue de mi alma, se llamen proposiciones; y vosotros, tan salidos estays de seso, y en tan grande lago de confusion çampuzays a vos

(291) " Lolium ". Lebrija traduce *lolium* " por el joyo o vallico, yerua. "
(292) " Laetheumque papauer ".
(293) *Génesis*, III, 18.
(294) " Recessus pariter et labyrinthos ".
(295) " Flagitium ".

y a los vuestros, que no solamente los secretos del pensamiento y puras imaginaciones llamais proposiciones, contra Dios y contra toda justicia, mas aun, en lo que venceys a las hijas de Proeto (296), y a Ysis, y a Acteon, con todos los Orates (297), con vuestra cara deslauada, quebradas las guardas de la verguença, a las mismas cosas calladas y mudas, arredradas de toda jurisdicion de lengua, aun con vuestra falsa dotrina jurays y perjurais que son proposiciones, de manera que, con essas nouedades desaforadas que paris, se os buelue al reues lo que esperays de las inuenciones que esperauades alguna honrrilla : por ellas os siluan, mofan y escupen. Perdonad si va todo dicho con libertad castellana. Todos los otros desconciertos de vuestras obras, enhastio es discurrir por ellos. Verna, verna alguien que, a huer de Hercules, de vna buelta a vuestras obras y las libre de tantos peligros! Hallara ende mil Cayos (298), dos mil hydras de Lerna, infinitas establizas (299), trezientas aues de rapiña como las de Estimphalo. Vna cosa quiero dezir, que, poco ante que de España me partiesse, vi que disputauan vnos ombres de pro: vosotros dezis que las hablas son cantidades desuiadas...............

MAJO. — No me digays mas! Ya se adonde vays! Escrito he ya sobre esso lo que se auia de escriuir en escusa de Aristotil, desta manera : « Aqui la oracion tiene vezes de otra specie que no se nombra, o digamos, como se dize comunmente, que la oracion esta en este predicamento accidentalmente; empero no ay necessidad desto, que en los exemplos no se mira la verdad. »

VARACAL. — En las artes, tanto peca el que acusa al que no deue,como el que defiende el error,porque lo vno es caloña, y lo

(296) Lysippe, Ifinoe e Ifianasa, que perdieron la razón y fueron curadas por Melampo.

(297) " Orestes ". (*Sic*).

(298) " Cacos ".

(299) " Stabula ". Alusión a los establos de Augias.

otro es de ombre peruerso, de forma que esta vuestra defensa, por ser injusta, no le agrada al mismo Aristotil que defendeys.

MA — Como ? Y no dize todo el mundo, y avn el mismo Aristotil, esta sentencia : que en los exemplos no se mira si son verdaderos ? Si no es que estays encarniçado en mi, reprehendiendo todas mis cosas aunque sean bien dichas, y, lo que en otros paresce bien, en mi lengua se desdora.

VARA. — Creeys vos que quienquiera le sacara a Hercules de la mano la maça ? Y quien no sabe que la lança de Achilles a el le fue honrosa y a Pa(ra)troclo no ? Assi aca Aristotil supo lo que se dixo, y vos no lo aplicays bien; y porque veays que differencia ay de hurtar o heredar esta auctoridad, dixolo Aristotiles muy bien por el exemplificar, y vos muy retorcidamente lo aplicays al contar; vna cosa es poner exemplo, y otra cosa es expressar contando. Paresceos ?

MAJ. — Digase mas claro.

VARA. — El contar esta determinado; el exemplificar dize soltura y libertad. Entendeys ?

MA. — No bien.

VA. — El que cuenta, por fuerça ha de nombrar aquellos particulares que estan so el general, como si dixessedes : « la cantidad desuiada tiene so si dos suertes », aqui, mal que os pese, si bien diuidistes, aveys de expressar, no las que se os antojare, saluo aquellos dos: cuenta y habla; este officio se llama contar, y no exemplificar. Mas si dixessedes, ansi como quien da preceptos: « la onra del obispo, y mucho mas si es obispo de obispos, es no se acordar de las offensas, como si el rey don Fernando grauemente offendiera al Papa Leon decimo, el Papa auie de vsar de clemencia », esto no es expressar cuantia, sino poner exemplo, y aunque ello no passe assi, que ni el vno offendio, ni el otro perdono, harto basta, si es claro, para que se entienda, y no nos pena, avnque no sea verdadera ystoria. Assi que la principal propriedad de los exemplos, es claridad, para que se entiendan, avnque les falte la certinidad. Desta qualidad son oy todos los

ensayes (300) del Quintiliano o qualquier rhetorico. Queda de aqui, que no muy discretamente, si quereys que nos andemos a las verdades, defendistes a Aristotil, ca el primero que dixo « traense los exemplos, no porque ansi sea como alli se canta, sino por que los oyentes lo entiendan; y los exemplos no estrechan la regla, y en los exemplos no se pide que sean assi », todo esta bien dicho; mas vos muy retorcido traeys este dicho, y no se puede aplicar a vuestro proposito; y esta ignorancia os viene, porque no teneys familiaridad con libros de rhetorica, y pensays que es possible sin rhetorica enseñar bien logica, al reues de lo que los antiguos pensauan, que la rhetorica os enseñara que differencia ay entre contar y exemplificar. ¡O, quantos falsos entendimientos que leuantan a los textos podria yo traer al presente! Concluyase ya este nuestro razonamiento, y echemosle el sello con aquel gracioso dicho: « de autoridad retorcida o truncada, *libera nos, domine* ».

MAJ. — Vencistes, castellano, vencistes! Humillome para daros la yerua.

VAR. — No ando yo tanto por venceros en disputa, quanto por auisar a todos los doctores que enseñays qualquier sciencia, que vuestros pensamientos, quando estan en agraz, ante que se maduren no los imprimays, mas examineys recatadamente lo que quisierdes que venga a luz, como haze la cigueña, que, primero que da el graznido, lo collea (301) dos y tres vezes. Assi vos, por que seays luz de los que ven, y no entropieço del ciego, reueed lo que ouierdes de escreuir en el peso de Critolao (302) o al candil de Cleantes (303). No pongays redes ni honci-

(300) " Declamationes ".

(301) " Voluant in gutture ".

(302) De Faselis (Licia), filósofo peripatético del siglo II a. de C. Sobre el peso o *libra* de Critolao, cons. las *Cuestiones Tusculanas* de Cicerón (V, 17).

(303) Cleanto o Cleantes, de Asso (Midia), filósofo estóico del siglo III a. de C, maestro de Crisipo. — Según Diógenes Laercio (VII) fué Cleanto de una

jeras (304) al discipulo, porque os podays gozar de aver dado sana dotrina para siempre con Christo, que, con el Padre y el Spiritu santo, sea loado y reuerenciado por siglos de siglos. Amen. (305)

Acabose esta obra en Salamanca, bispera de Corpus Christi. (306) *Año del misterio de la Encarnacion del hijo de Dios, de mil y quinientos y dies y siete.*

---

extraordinaria laboriosidad. Trabajaba por la noche en labores mecánicas, para dedicarse durante el día a la filosofía.

(304) " Tendiculas ".

(305) Realmente, en este octavo acto no hay ningún razonamiento relativo al fondo de la cuestión. Majoris alega, en excusa de Aristóteles, que la mención de las *hablas*, sólo tiene el valor de un ejemplo. Baracaldo sostiene que no se trata de ejemplo, sino de enumeración.

(306)10 de Junio. En 1517, cayó el día del Córpus en 11 de dicho mes.

Indice de algunos vocablos y giros usados por Herrera en el texto romanceado de la *Disputa*, y cuya declaración latina, hecha por el mismo Herrera, consta en las precedentes notas.*

* El número que va después de cada palabra o giro, se refiere al de la nota correspondiente.

APÉNDICES

Dos cartas de Lucio Marineo Sículo a Hernando Alonso de Herrera, y otras de éste a Marineo Sículo y a Luis Sanchez.

I

Lucius Marineus Siculus Ferdinando Ferrariensi S.

Nonis quintilibus anni superioris Caesaraugustam veni quasi legatus a Ferdinando rege misssus, cum ad alia conficienda negocia, tum vero praecipue ut quaedam de primis Aragoniae regibus monumenta, quae hispano scripta sermone in quadam huius urbis privata bibliotheca tanquam libri Sibillini custodibus adhibitis asservantur, in latinum verterem. Hic paucis commoratus diebus velut obscurus et pene omnibus incognitus, alicuius viri nostrae professionis consuetudinem quaerebam, cum interim tuus Alfonsus Seguritanus ad me venit, antea mihi prorsus ignotus. Is a me quisnam esset interrogatus : « Discipulus

---

* Del rarísimo libro, de extraordinaria importancia para la historia del Renacimiento español :

" Ad illustriSSimum principem AlfonSum Aragoneum Ferdinandi regis filium / CaeSarauguStae et Valentiae ArchiepiScopum Aragoniaeque praeSiden / tem Lucii Marinei Siculi epiStolarum familiarium libri decem et Septem. / Orationes quinque. de parcis liber unus. repetitio de uerbo fero / et eius compositis liber unus : Carminum libri duo. Sunt / preterea in principio operis carmina quibus auctor / iuxta crucem xp̄i . cum Uirgine marie plorat et / lamentatur. Sunt et orationes duae bre / ues ad xp̄m Saluatorem, et ad / uirginem dei genitricem / una et angelica Sa / lutatio cum addi / tionibus Siculi.

Al final : Impraessum Vallisloleti (*sic*) per Arnaldum Gulielmum Brocarium et exactissime castigatum Anno domini Millesimo Quingentesimo decimo quarto pridie kalendas Martias (*28-febrero-1514*). *Siguen el Registrum y la marca del impresor.* "

En 4º m. (137 × 207 mm. de caja). Sin num. (140 hojas, a renglón tirado).

No he visto más que dos ejemplares de este libro. Las cartas que transcribo, se encuentran al principio del libro X de las *Epistolae familiares.*

— inquit — sum Ferdinandi Ferrariensis, eruditorum hominum cultor, Musarum studiosus, et Siculum cognoscendi percupidus. » Cui ego, quoniam mihi satis modestus adolescens et eruditus ac moribus cultus videbatur, tuoque lacte nutritus te totum referebat, significavi eius erga me voluntatem et amorem mihi esse quam gratissimum, ac si quid eius causa possem me libentissime facturum. Sed audi quaeso quem fuerim nactus adolescentem, qui cum mihi gratias egisset, multa mecum de latinae linguae ratione, multa de singulis orationis et rhetoricae partibus acriter et peracute disseruit, adeo ut mihi visus fuerim non cum adolescente quidem, sed cum Laurentio Vallensi, aut tecum disputasse. Longum mihi cum illo certamen fuit, in quo eius et ingenio et eruditione maxime sum delectatus. Non est enim pertinax, ut plerique ; non ambitiosus, siquidem non minus adiscendi quam disputandi cupidus est, ideoque melioribus exemplis et rationibus acquiescit ; nec veritati repugnat, nec victus minus gaudet, quam victor gloriatur. Qui post litterarum certamen multa mecum de te locutus est honorifice, quibus erga te quam gratissimus et tui nominis studiosissimus mihi visus est. Is cum se mihi conciliasset, a me discessit, et postero die de meis laudibus ad me scripsit epistolam, qua quidem me non minus in admirationem sui quam in amorem commovit. Quid quaeris ? Biduo quidem factus est mihi quam familiarissimus. Quem sua virtus, propterea quod eius aetas eruditioni repugnare videtur : est enim tiro nondum miles exercitus in magnam multorum adduxit invidiam, quorum ille conatus et omnes impetus Marte suo fretus et acriter excepit, et facile repressit. Nam me quidem adversus validissimos hostes eius non duce, sed commilitone usus est.

Haec, mi Ferdinande, ad te scripsi ut et vitae meae rationem, et quem hic habes discipulum non ignores. Nam et si ipse ad te scribit, quae tamen sua est verecunda modestia,suarum virtutum meminisse non potest. Gloriare tu igitur eo discipulo, cuius praeconio et eruditione tuum nomen non solum Caesaraugus-

tam, sed totam etiam Celtibariam complevit. Ego autem de tua consultus eruditione, quae retulerim ex eodem discipulo tuo malo te cognoscere quam ipse scribere ; illud vero praeterire non possum, quod nuper apud multos Aragoniae viros nobiliores oblata temporis occasione locutus sum. Ex me namque quaerentibus nonnullis an aliquis in Hispania tibi linguae latinae ratione praeferri posset, hoc responsum dedi : « Si quis in re litteraria Ferdinando Ferrariensi collatus non erubesceret, aut Ferdinandum non cognosceret, aut se ipsum prorsus ignoraret. Ferdinandus siquidem iure cedere possunt et itali, nedum omnes hispani. Adeo ut si cum unum Ferdinandum Hispania peperit, alterum aedidisset, non unum quidem, sed alterum latinae linguae lumen haberet. Qui si tam fortunatus esset quam doctus, esset et omnium ditissimus et cunctis admirabilis. » Caeterum hoc meum de tua litteratura iudicium, et si nonnullis molestum fore certo scio, vir doctissime, malo tamen indoctorum et iniquorum invidiam subire, quam ea praeterire de te, quae nequeo sine invidiae suspicione tacere. Vale, et Siculum tui nominis quam studiosissimum esse tibi persuade. Nonis Aprilis, anno M.ccccc.ix. *

II

Ferdinandus Ferrariensis Lucio Marineo
Siculo, poetae, oratori, et historico
regio S.

Nihil mihi potuit mediusfidius accidere, non dico iucundius, sed et plane gratius, binis tuis litteris, quibus me a trunco, quod aiunt, ad verticem honorasti, vir omni ex parte humanissime, tam morum facilitate insignis, quam vel humanitatis studiis egregie et utrobique adorande. Omnes enim molestias, labores,

* 5 de abril de 1509.

quos dat mihi professio geminata, in tuis epistolis deposui peinde quasi in amoenissimo xisto ambrosiae et rosarum pleno. Foelicem ergo me, si ullus grammaticus foelix est, iure ac merito possum appellare, qui tibi, viro in omni laude primario, extra omnem invidiam docto, placui, et ita placui, ut non contentus de me bene sentire, etiam apud viros principes utriusque Hispaniae auctoritatem, famam, celebritatem addas nomini meo. Scriptis insuper ad me semel et iterum benivolis litteris, scintillanti acumine, sententiarum respersis, placida compositione fluentibus, argumento eloquentiae filo contextis, et, ut uno verbo absolvam, elegantibus tuamque prorsus officinam redolentibus. Sed quod subdubitare videris, an proxima aestate tuas illas acceperim quas Caesaraugusta miseris, accepi fateor, tum tuas, tum et Seguritanas Sobrariasque litteras, evestigioque ad eas omnes rescripsi, namque ille tabellarius tuus nova diligentia usus, cum litteras se ferre diceret, non prius eas sinu depromere sustinuit, quam darem ei fidem ex temporalis responsi, ita erat petasatus et itineri accintus. Quod autem quaeris an aliquid cudam unde mihi immortalitatem apud posteros sperem, nondum videtur mihi tempestivum esse sarcinas meas colligere tanquam qui ad alteram vitam properem, quamdiu enim hoc tectum, quod mihi dedit Deus habitandum, gratias Deo nec perpluit, nec rimis haiantibus vicium facit, non labascit, non tremiscit, nec cadaverosa facie ruinam minatur, nec adhuc eget trabibus ut sustineatur hinc inde. ¿Cur ergo tam cito cogitem deserere hoc hospicium, qui, absit verbo invidia, sim ad praesens de ruina securus? Itaque potius paro ea quae pertinent ad praesentem vitam degendam, quam ad sequentem fruendam. Nam geminata quod supra dixi professione distineor, satisque habeo si nec grammaticus labor frangit me et rhetoricis exercitationibus, quae sunt multiplices, satisfacio. Quum praesertim septenas in die horas auditoribus meis exhibeam, pauxilulum temporis mihi reliquum faciens ad studiorum meorum profectum. Quod si tibi, viro in tuis rebus occu-

patissimo, non molestum fore putarem, scholae meae formam ordinemque exercitiorum libens describerem.

Est et tertia ratio cur ipse nil ad praesens litteris mandem, praeter nescio quas grammaticae adnotatiunculas, quod superioribus annis cum Cordubae agerem, volvebam animo res hispanas, putabamque fore, tum utile, tum honestum, si aggrederer historiam meorum temporum. Ita quantum uno calore potui, complevi quaternionem auspicatus a rebus comitis Caprensis, quoniam ita rogatus sum. Mox suspendi opus certe numerosissimae paginae, quod aliud alii cathenatum sese mihi aperibat. Quod quantulumcunque est, mitto ad te; sed ea lege ne dissimules censuram. Fa enim correctio mihi imprimis placuit, quae ab amico animo profecta docto iudicio absolvitur, quarum utramque rem in te esse testis est fere tota Hispania. Quamquidem tu unicus eius illustrator prope modum ut inquis complesti nomine meo. Quo fit ut quicunque de nostratibus in omnium temporum memoria virtutem amplexus memorabilis extiterit, tibi uni famam suam et aeternitatem debeat, qui regem Mydam imitatus, tum aragoneos principes, tum et castellanos haeroas omnia denique in auras quibus non manus, ut Mydas, sed, quod gloriosius est, quibus istud aureae linguae penicillum admoves a Corace. a Tisia, a Gorgia, Epicarmo, Theocrito, Empedocle * siculis longo post tempore iure tibi haereditario relictum. Tu ergo, vir omnium saeculorum memoria dignissime,

* No sin misterio cita Herrera todos estos nombres de sicilianos ilustres. Corax es el más antiguo retórico conocido. Vivió en el siglo V a. de C. y de su *Retórica* se aprovecha Aristóteles en la suya (lib. II, cap. 24). Tisias de Siracusa (siglos V-IV a. de C.) fué también retórico notable, y asímismo le menciona Aristóteles, a quien sigue Cicerón (*De oratore*, I, 20, etc.) El sofista Gorgias de Leontium o Leontini vivió por los años de 483 a 375 a. de C. El filósofo Empédocles de Agrigento, del 484 al 424 a. de C., según Apolodoro. Epicarmo (siglos VI-V a. de C.), poeta cómico, y el delicioso poeta bucólico Teócrito (siglo III a. de C.), completan, con Diodoro Sículo el historiador (siglo I a. de C.), el cuadro de sicilianos famosos que trae a cuento Herrera para halagar a Marineo.

istam historiae conficiendae provinciam a regibus nostris fidei tuae potissimum demandatam foeliciter absolve, ut quantam Diodorus Siculus municeps tuus de rebus orientalibus scribendis, tantam ipse de occidentis imperio gloriam reportes per longissimam posteritatem. Vale. (¿1509? ¿ex Alcala?)

III

Lucius Marineus Siculus Ferdinando Ferrariensi Salutem.

Tumultuarie proximis diebus ad te scripsi nimia tabellarii tui festinatione, qui neque redire sine meis litteris ad te voluit, neque sedere dum scriberem, tam cito enim, quia sol inclinaverat in occidentem, discedere cupiebat. Itaque dum illi gratificari volui, mihi ipse pene displicui. Eo siquidem stante epistolam scripsi non modo brevem, sed etiam incultam, minimeque dignam quae tuas manus actingeret, quam ad te profecto non misissem, nisi tuo fretus ingenio; namque quae tua est humanitas, amicorum litteras vel ineptissimas legere libentissime soles. Nunc igitur, et si non ornatius, aliquanto tamen verbosius eadem repetam, quae prioribus litteris delibavi. In hospitio Ludovici regii quaestoris tuae mihi litterae redditae fuere, quas cum non sine magna animi laeticia perlegissem, subinde Ludovico poscenti traddidi. Qui perlectas, multis qui aderant admirantibus,et tua magna cum laude mirifice commendavit, asserens te in scribendo non hispanum quidem videri, sed ìtalum, atque non modo cum viris nostri temporis doctissimis comparandum, sed etiam inter veteres illos praestantissimos reponendum. Caeterum cum mihi restituisset epistolam, tui operis exordium, quod ego manibus tenebam, legendi praecupidus arripuit, quod ubi summa cum voluptate diligenter inspexit, « o fœlix — inquit — Caprensium domus, cui talem suarum virtutum contigit habere scriptorem. », quasi magnus alter Alexander, mace-

donum rex, qui cum tumulum vidisset Achillis : « o fœlix — inquit — iuvenis, qui talem rerum tuarum habere praeconem meruisti !» Callet enim regius quaestor, quamvis admodum iuvenis, qui sit ordo scribendi quod est oratoris officium, et quae vel in historia, vel in oratione servari debeant, quippe qui magno pollet ingenio, nec iudicio fallitur. Hic cum ex multis, qui eum legentem audiebant, homo quidam nobilis magis quam doctus, cui brevis et suboscura tua videbatur, oratio longiorem dilucidioremque desiderasset, « nulla est — inquit — in hac narratione brevitatis obscuritas, nec sensus ullus difficilis, sed scribentis potius, quam pauci cognoscunt, eruditio multa, et praestantissimorum virorum genus orationis aequare studentis ac superare. Sic enim Salustius, sic Suetonius, sic Plinius uterque, sic et alii permulti doctissimi viri scripsere, quorum absolutissimis operibus nec addere quicquam possis, nec tollere. Haec est enim scriptorum maxima virtus et lex praecipua : nihil in scribendo praeterire necessarium, quod a lectore desiderari iure queat, nihil inserere supervacaneum, nihil inconveniens, quod ab argumento et inventione sit alienum, ne vel manca claudaque, vel pluribus et excedentibus membris deformis atque mostrosa videatur aeditio. Quas quidem duas res Ferdinandus Ferrariensis, qui scripsit hoc opus, diligenter et docte servare mihi recte videtur. Cuius et epistolae quam ad Siculum scripsit, et huius operis compositio ingeniosa est, pura, dilucida, numerosa, simplex, apta, distincta, perornata, dulcis, elegans, non vulgaribus, non fucatis, sed electis et propriis verbis exculta, praevalidis contexta membris, et firmioribus nervis compacta. »

Hoc fuit, Ferdinande vir doctissime, quod Ludovicus Sanchius fecit de tua eruditione iudicium, quod multi viri nobiles atque docti mecum comprobavere, quod tu quoque plurimi facere debes, propterea quod rectum est, et non ab amore magis quam a vero susceptum. Sed tu, ni fallor, ab officio dicessisset videri poteris, nisi Ludovico, qui te iam colere caepit, gratias per litteras egeris. Ad eum igitur scribito saltem brevem epistolam, qui te,

crede mihi, iuvare plurimum poterit. Valet enim per se plurimum, et est apud Ferdinandum regem gratiosissimus, et auctoritate et officio quaestorio, qui viros omnes litteris et virtute cultos, et praecipuae nostrae professionis maxime diligit, colit, fovet et attollit.Consilia te igitur ei per litteras, ut si obviam forte veneris, non ignotus ocurras. Sed haec hactenus.

Tuas grammatices *Annotationes* centuriatas, de quibus ad me scripsisti, non dubito studiosis omnibus im posterum mirum im modum profuturas. Ego, mi Ferdinande, quod mecum de tuis omnibus rebus perhumane commentaris, ingentes tibi et innumerabiles gratias ago, ac si nobis occasio dabitur, libentissime referam. Siquidem commentarios quos *De rebus gestis a Ioanne Aragonum et Siculorum rege* Ferdinandi patris conscripsimus, prius quam veniant in publicum, gravissimo tuo iudicio subiicere vehementer opto, ut tua freti auctoritate in lucem tutius exire possint. Vale. (¿1510?)

IV

Ferdinandus Herrariensis ad spectabilem iuvenem Ludovicum Sanches, regiae gazae custodem.

Ex iis litteris quas a nostro Marineo proxime accepi, facile eo referente intelligere potui mea scripta quae ad eum miseram tum ad manus tuas divina quadam sorte venisse, tum etiam, quod ne somniare quidem ausus fui, tibi viro in omni laude primario admodum placuisse. Consulebatque mihi, ut est propensissima in me atque adeo in omnes benivolentia, ut aliquid litterarum non adeo negligenter scriptum ad te darem. Cupiens scilicet, ut ego quidem interpretor, una opera et de te in cuius laudes ore facundo effusus est, et de me quoque bene mereri, tibi quidem rem iucundam, mihi vero honorificam faciens, si hac via me insinuasset in amicitiam tuam. De quibus enim ille non plusquam optime

meritus est? Citerioris quippe et ulterioris Hispaniae viros qui ulla unquam gloria et merita laude vixerunt, dedit ille operam, vir utique ad bene dicendum natus, ut nulla quantumlibet obliviosa vetustas eos possit involvere silentio. * Huius viri genium prudenter considerans sublimis rex noster magnus spirituum ponderator putavit progenitores suos omnem posteritatis lucem facile visuros si ab hoc uno illustrarentur, nam, quos Marineus celebrat, immortalitate donat. Non enim tam myrra aut aloe condiri, non balsamo aut aqua vitae perfundi illesa procul ab omni corruptione corporea vindicat, quam mel hybleum manu sicula confectum famam conservat ab iniuria tenebrarum.Sed de hoc alias. Quod ad me actinet, ut verum dignationi tuae fatear, cum essem quam cupidissimus promerendi tui tam facili praesertim oblata occasione, tum non nihil gravabar ad tuam praestantiam scribere, qui partim haereditarias, partim etiam tuo Marte quaesitas ingentes divitias habes : non dico auri et argenti, sed divitias ingenii perspicacis, acerrimi iudicii, cognitionis multarum rerum nobilissimarum, addo martiam fortitudinem, Achillis robur et audentiam invictam, cum te nuper praeferox Gallorum exercitus hostiliter sua terga praementem fugiens non minus expavesceret quam Troes Achillem. Iam vero si de patre tuo, laudatissimo viro, dicere voluero, modum excedam epistolae. Non dicam plura, quandoquidem una illa res satis superque declarat magnam eius sapientiam et versatilem ingenii dexteritatem. Quamquam enim, ut dicit papa Pius, lubricus apud reges primus est locus, tamen cum ille meritis suis eo pervasisset ut facile primas partes apud regem Ferdinandum ageret, non solum in lubrico stetit in magna plurimorum invidia, sed tibi magno patris incremento eundem peperit locum et aperuit fores ad intimam regis gratiam. At tu, cordatissime iuvenis, longe supra aetatem circunspectus, non sinis momentum temporis praeter-

* Alusión a los siete libros *De Hispaniae laudibus* de Marineo Sículo, obra impresa en Salamanca, antes de 1504. (Vid. Salvá : *Catálogo*, II, pág. 499).

fluere, quin quottidie nova veteribus cumulando tantum gratiae fidei existimationis apud supremum principem nostrum compares ut illa parentis tui initia magna atque praeclara non minus cedant ornamentis tuis quam tempora Romuli temporibus Augusti Caesaris. Macte virtute heros praecellentis indolis qui duas dispares regales animi dotes : fortitudinem et prudentiam, ita in tuo pectore ad hospitatus es, ut quum utraque omnibus numeris in te consumata sit, non modo neutra alteram de loco pellit, sed ad exemplum regiae maiestatis quicquid dicas, quicquid agas, tu togae prudentissimum, tum et militiae fortissimum te ostendas et semper illustrem. Hunc igitur splendorem generis et personae tuae considerans, subverebar ad tuam nobilitatem scribere, ne de mea epistola possit illud dici quod vulgo circunfertur : displicet imprudens unde placere putat. Caeterum dum obversatur animo meo tum Siculi nostri consilium, cuius ipse monitis non secus acquiesco atque paternis, tum in primis humanitas tua, quam tu iure hereditario a patre accepisti, erat enim virorum doctorum supra quam dici potest amicus et undequaque honorificus, sumo audatiam scribendi ad te, certus illud fore si epistola mea nomine rusticitatis minus placuerit, animum certe meum ad omnia quae voles deditissimum tibi homini generoso non displiciturum. Vale, ex Alcala. (¿ 1510 ?) *

---

* El Tesorero real, Luis Sánchez, tuvo un hermano : Gabriel, que fué discípulo de Marineo Sículo.

ROMANCES TRADICIONALES

Como contribución al folk-lore español, que ve aumentadas cada día sus colecciones impresas, publico los siguientes romances, pertenecientes a varias provincias de Castilla.

Aunque en esta comarca, como en toda España, se va perdiendo sensiblemente la tradición de los romances, aún pueden recogerse en gran número. Tal lo demuestran las colecciones publicadas de algunos años a esta parte, y que, a buen seguro, no han de ser las últimas. Poco a poco se irán encontrando otros romances desconocidos.

No todos los que se oyen en estas provincias son propiamente viejos, y así se observará en los que a continuación transcribo. Algunos son vulgares, del siglo XVII, y aun del XVIII. En no pocos pueblos he oído los romances de Belardo y Lucinda, de los doce Pares de Francia, de Sebastiana del Castillo, de Rosaura del Tronco (la de Trujillo), de Fernando Sánchez, de Diego León, etc.

Sabido es que los romances, al pasar de boca en boca, han sufrido transformaciones variadísimas, muy caprichosas a veces, y recíprocamente se han contaminado. Puede comprobarse en los que aquí incluyo con sólo cotejar dos versiones de uno mismo. También hay casos curiosos, como el de *El Niño perdido*, que procede directamente, aunque haya sufrido grandes cambios, de uno de Alonso de Ledesma, inserto en los *Conceptos espirituales.*

Narciso ALONSO CORTÉS.

La apuesta

— Apostado tengo, madre, — de perder o de ganar,
que he de dormir con Mariana — antes del gallo cantar.
— ¿Para qué has de apostar, hijo, — si sabes que no has de ganar?
— Usted, como ya vieja, — un consejo me ha de dar.
— Consejo sí te daría ; — no me lo querrás tomar.
Vístete la mi basquiña —y encima el verde brial,
y a las puertas de Mariana — ármale un rico cantar.
— Soy tejedora, señora, — que vengo de sobre mar ;
las telas las traigo *ordidas*, — sólo me falta tramar.
— ¿Dónde es la tejedora, — tan graciosa en el cantar?
Las sedas las tengo hiladas, — pero están por devanar.
— Devánelas la señora, — que yo me quiero marchar.
— Esta noche, tejedora, — aquí te podrás quedar.
— No me quedaré, señora, — no me quedaré yo tal,
que mañana tus criados — de ti se querrán burlar.
— Si eso temes, tejedora, — tú conmigo dormirás ;
comerás conmigo en mesa, — dormirás conmigo en par.—
A eso de la media noche — Mariana sus voces da ;
ya las oye su padre — de la cama donde está.
— ¿Qué tienes tú, Marianita? — ¿Sueñas, o qué voces das?
— Si soñara yo, mi padre, — si soñara la verdad,
la tejedora de anoche — galán se ha vuelto ya.
— Levántate, Marianita, — y avíale de almorzar ;
prepárale un par de huevos — y échale de regalar.—
La tejedora no es lerda, — que no quería almorzar.

Lugueros (León).

Calumnia de la reina

I

En la corte de Madrid — hay una fuente muy clara ;
cuatro caños *tie* la fuente, — por todos los cuatro mana
por el uno mana oro, — por el otro mana plata,
por el otro mana perlas, — por el otro agua muy clara,
donde se lava Cipriana — la hermosura de su cara.
Un día, estando lavando — la hermosura de su cara,
pasó por allí el rey — y estas palabras la hablaba :
— ¿ Quieres ser reina en Castilla — o princesa en Alemania,
o ganar los siete *impleos* — los que la reina ganaba ?
— No quiero ser reina en Castilla — ni princesa en Alemania,
ni ganar los siete *impleos* — los que la reina ganaba.
La sombra de mi marido — la tengo yo bien guardada. —
La reina lo estaba oyendo — en un jardín retirada.
Ha mandado echar un bando — por Castilla y por Granada:
todos los duques y condes — al palacio se acercaran,
les espera una comida, — una comida muy larga.
Ya acabaron de comer — y estas palabras les habla :
— Todos los duques y condes — tienen la mujer honrada,
menos la de don Francisco : — sirvió al rey de enamorada. —
Esto que oyó don Francisco — ya se fué para su casa
y al subir de la escalera — se ha encontrado con Cipriana.
— ¿ Qué has hecho, perra maldita ? — ¿ Qué has hecho, perra [malvada ?
Antes de muy poco tiempo — tu cabeza ser cortada ;
si no la corto esta noche, — mañana por la mañana. —
Ya se ha entrado al aposento — donde estaba su hija Juana.
— ¿ Qué me quiere la mi madre — que tan de prisa me llama ?
— ¿ Que te tengo de querer, hija ? — Mi cabeza ser cortada.

Cuando me veas tendida, — tendidita en esta sala,
recogerás la cabeza — en la bandeja de plata,
se la llevarás al rey, — porque la cabeza hablara. —
Así lo ha hecho la su hija, — así lo ha hecho su hija Juana.
Ha cogido la cabeza — en la bandeja de plata,
se la ha llevado al rey — y estas palabras le hablara:
— ¿ Quién te ha muerto, aldeanita ? — ¿ Quién te ha muerto, aldeana ?
— D. Francisco me mató, — la reina tuvo la causa.

Los Balbases (Burgos)

II

Por las calles de Madrid, — por donde se arroja el agua,
una condesa tenía — cuatro cañutos de plata.
Por el uno mana oro, — por el otro mana plata,
por el otro mana perlas, — por el otro agua clara.
Y un día, estando lavando, — el agua se le enturbiaba.
— Válgame el Dios de los cielos — y la Virgen soberana,
o los mis días son cortos — o la vida se me acaba
— Ni los tus días son cortos — ni la vida se te acaba,
que esta noche lo has de ser, — Mariana, mi enamorada.
— No lo quiera el Dios del cielo — ni la Virgen soberana,
siendo yo mujer de un conde, — del buen rey enamorada. —
Los ha brindado a cenar — una floridita Pascua.
— Todos los que estáis aquí — tenéis mujeres honradas,
menos la de ese vil conde, — el marido de Beana. —
Se adelantó el caballero — lleno de furor y rabia,
y cogiendo su capote — camina para su casa,
y al subir de la escalera — con su mujer se encontraba.
— Arriba, arriba, tú, perra, — arriba, perra malvada,
que esta noche lo ha de ser — la tu cabeza cortada.
— Si me la cortas, vil conde, — cortarásmela en mi sala

De tres hijas que tenemos — llamaré a la más mediana.
Venid, venid, hijas mías, — venid, la más mediana.
Yo te entrego mis vestidos,— los mis vestidos de holanda;
con ellos los alfileres, — las agujetas de plata.
Llevas la cabeza al rey — por trucha o por empanada.
— Para mi madre fué dulce, — para mí triste y amarga.
— Calla, calla, doncellita, — no hables tan alastimada,
que al que tuviese la culpa — luego le darían paga.

Báscones (Burgos).

El conde ausente (1)

I

Esta noche es Nochebuena, — es noche de Navidad,
cuando el conde y la condesa — juntos a maitines van.
La condesa, como es niña, — ha principiado a llorar.
— ¿Por qué lloras, mi Dolinda? — ¿Por qué tengo que llorar?
Que me han dicho que te marchas — a Ceuta de general.
— Quien te lo ha dicho, Dolinda, — te ha dicho mucha verdad.
Si en los siete años no vengo, — procúrate de casar.—
Se han pasado los siete años, — su padre la dice ya:
— ¿Hija, cómo no te casas? — Porque el conde vivo está.
Echeme la bendición, — que le quiero ir a buscar.
— Bendición de Dios te alcance,— que la mía echada está.—
Se ha mudado de otro traje — y ha empezado a caminar.
Siete leguas lleva andadas — en sin un alma encontrar;
al cabo las siete y media — con un paje vino a dar,
con dos caballos que trae — herrados de esta señal.

(1) Este es el romance de *El conde Sol.*

— ¿De quién son esos caballos — herrados de esa señal?
— Son del conde Villalá; — mañana se casará.
— ¿Sabe si darán limosna? — Ya estarán partiendo el pan.
— Ay, mocito de mi vida, — si me fueras a enseñar!
— Si un caballo se me pierde — mis amos me reñirán.
— Si un caballo se te pierde — dos te sabré yo pagar. —
Ha cogido de la mano, — la llevó al primer portal.
— Limosna pido a mi conde, — limosna me podrá dar. —
Ha echado mano al bolsillo — y un ochavo la fué a dar.
— Para un hombre como tú — poca limosna me das.
— ¿De dónde es la romerita — de tan buen modo de hablar?
— Soy de las Andalucías, — de la orillita del mar.
— ¿Qué se cuenta del buen conde, — qué se cuenta por allá?
— ¿Qué se ha contar del buen conde? — Poco bien y mucho mal.
Que ha dejado a su Dolinda — de quince años no cabal.
— ¿Si la vieras la conocieras? — ¡Ojalá asomara ya! —
Se ha alzado el traje de arriba, — con el otro queda ya.
Trasportado queda el conde, — trasportado queda ya.
Ni con agua ni con vino — le pueden resucitar,
sino con dulces palabras — que su Dolinda le da.
Sale la novia del cuarto — . . . .
maldiciendo a la romera — y a quien la ha traído acá.
— No me *maldizcáis*, señora, — que vengo de sangre *rial*.
Aquí traigo un guardapiés — que me costó una ciudad,
que los primeros amores — son muy tardos de olvidar.—
Las funciones que se han hecho — por la romerita irán.

Villabrágima (Valladolid).

II

Ya se marcha el conde Flórez, — ya se marcha, ya se va,
a poner guerras en Burgos — porque en Francia no las hay.

— Por siete años voy quintado, — por siete años nada más ;
y si a los ocho no vengo — ya te puedes tú casar.
— No lo quiera Dios del cielo — ni la Santa Trinidad,
que teniendo yo marido — me he de volver a casar. —
Ha recogido la ropa — en un turquín (?) de sayal ;
se sale de villa en villa — y de ciudad en ciudad.
A la entrada de Sevilla — un pajecito vi andar.
— Si me das una limosna — por Dios o por caridad.
— Dios la ampare a la romera, — que no la tengo qué dar.
— ¿ De quién son esos caballos — toditos de una señal ?
— Esos caballos, señora, — del conde romero don Blas.
— ¿ Pues a dónde vive ese señor — que limosna me ha de dar ?
— Vel' allí está la doncella — barriendo en el soportal.
— Dios la guarde, doncellita, — Dios la libre de mal.
¿ Me das una limosna — por Dios o por caridad ?
— Dios la ampare a la romera, — que no la tengo qué dar.
— ¿ Pues a dónde está tu amo— que limosna me ha de dar ?
— Entre usted ahí *adrento*, — que ahí se la dará.
— Dios le guarde, buen señor, — y le libre de todo mal.
Si me da una limosna — por Dios o por caridad.
— Dios la ampare a la romera, — que no la tengo qué dar.
— Algún día, buen señor, — limosna solías dar.
— ¿ Pues de donde es la romera — tan discreta en el hablar ?
— Yo soy de la Mansedumbre. — ¿ Qué se cuenta por allá ?
. . . . — Poco bien y mucho mal.
Conde romero se ha ido — y no se sabe dónde está,
y yo, como su mujer, — me le he venido a buscar.
— Pues si tu eres mi esposa — una señal me has de dar.
— Aquí traigo el cordón de oro — que te costó una ciudad.—
Entonces la ha conocido — y muerto cayó p'atrás.
Los pajes que esto vieron — la quieren aprisionar.
— No la aprisionéis, mis pajes, — ni tampoco la hagáis mal.
Cogei las mulas y el coche — y sacarla a pasear,
por la puerta de la otra, — que ella saldrá a asomar.

— ¿Quién es esa señora — que sacáis a pasear?
— La mujer del conde Flórez — que le ha venido a buscar.
— Malditas sean las mujeres — que tras de los hombres van.
A mí me ha engañado uno, — no me volverá a engañar.

Castroverde de Campos (Valladolid)

Delgadina

I

Un rey tenía tres hijas — todas tres como una plata,
y la más pequeña de ellas — Delgadina se llamaba.
Un día, estando a la mesa, — su padre se enamoraba.
— Delgadina, Delgadina, — tú has de ser mi enamorada.
— No lo quiera Dios del cielo — ni la Virgen soberana,
ser yo mujer de mi padre,—de mis hermanos madrastra.—
Me la agarró de la mano — y en un cuarto la encerraba.
— Que no la den de comer — sino cecina salada,
que no la den de beber — sino agua de pescada.—
Se pasaron siete años, — se abrieron siete ventanas.
Delgadina con gran sed — se ha subido a una ventana,
onde ha visto a la su madre — en silla de oro sentada:
— Madre, por ser la mi madre,— por Dios una jarra de agua;
no es de hambre, que es de sed, — a Dios quiero dar el alma.
— Quítate, perra maldita, — quítate, perra malvada,
siete años me has hecho estar — con tu padre mal casada.
— Otros tantos he *estao* yo — en un castillo encerrada.—
Con lágrimas en sus ojos — iba regando la sala.
Delgadina con gran sed — se ha subido a otra más alta,
onde ha visto a sus hermanas—bordando paños de holanda.
— Hermanas, por ser mis hermanas, — por Dios, una jarra de agua

no es de hambre, que es de sed, — a Dios quiero dar mi alma.
— Hermana, bien te lo diese. . . . .
si el rey padre lo supiese — la cabeza nos cortara. —
Delgadina con gran sed — se ha subido a otra ventana
onde ha visto a sus hermanos — que a la pelota jugaban.
— Hermanos, por ser mis hermanos, — por Dios, una jarra de agua,
no es de hambre, que es de sed, — a Dios quiero dar mi alma.
— Hermana, bien te lo diese. — . . . .
si el rey padre lo supiese — la cabeza nos cortara. —
Con lágrimas en sus ojos — se ha subido a otra ventana,
onde ha visto al rey su padre — que a los dediles jugaba.
— Padre, por ser el mi padre,— por Dios, una jarra de agua,
no es de hambre, que es de sed, — a Dios quiero dar mi alma
— Altos, altos, los mis pajes. — a Delgadina dar agua,
unos con jarras de oro, — otros con jarras de plata ;
el que primero llegase — una cinta le mandara,
el que el último llegase — la cabeza le cortara. —
Todos llegaron a un tiempo; — Delgadina ya espiraba.
San José enhebra la *auja*, — la Virgen la amortajaba,
y a los pies de Delgadina — manaba una fuente clara.
La cama de Delgadina — de angelitos llena estaba ;
la cama de su madre — de demonios llena estaba,
la cama de su padre — de culebras enroscadas.

Sotillo de Ribera (Burgos).

II

Tres hijas tenía un rey, — tres hijas como la plata,
la más pequeñina de ellas — Delgadina se llamaba.
Un día estando comiendo — su padre el rey la miraba :

— ¿ Qué me mira usté, mi padre ? — ¿ Qué me mira usté a la cara ?
— ¿ Qué tengo de mirar, mi hija ? — Que has de ser mi enamorada.
— No lo quiera Dios del cielo — ni la Virgen soberana.
La ha encerrado en un cuarto — sin haber una ventana;
no la daba de comer — más que carne salada.
Bajó un angelín del cielo — y la abrió cuatro ventanas.
Delgadina con su sed — se asomaba a una ventana,
y vió a sus dos hermanitas — jugando reales de plata.
— Hermanitas de mi vida, — hermanitas de mi alma,
por aquel que está en la cruz — darme un vaso de agua.
— Quítate de ahi, Delgadina, — quítate de ahi por malvada,
que si nuestro padre lo sabe — la cabeza nos cortara.—
Delgadina con su sed — se asomaba a otra ventana ;
vió a su madre la reina — en silla de oro sentada :
— Madre mía de mi vida, — madre mía de mi alma,
por aquel que está en la cruz — dame un vaso de agua.
— Quítate de ahi, Delgadina, — quítate de ahi por malvada,
que si tu padre lo sabe — la cabeza nos cortara.—
Delgadina con su sed — se asomaba a otra ventana,
y vió a su padre el rey — viendo jugar a la barra.
— Padre mío de mi vida, — padre mío de mi alma,
por aquel que está en la cruz — dame un vaso de agua.
— Sí te le doy, mi hija, — si me cumples la palabra.
— Sí se la cumplo, mi padre,— aunque de muy mala gana. —
Acudieron sus vasallos — con jarros de oro y plata ;
por muy pronto que llegaron, — Delgadina muerta estaba
La cama de Delgadina — llena de ángeles estaba
y la Virgen en el medio — haciéndola la mortaja,
y la cama de su padre — llena de diablos estaba
y una culebra en el medio — *roéndole* las entrañas.

Las Devesas (León).

Don Bueso

I

A la hija del rey — la llevan cautiva,
la cautivan moros — para Morería.
De oro calzada, — de oro vestida,
y a la reina mora — se la entregarían.
Entre las sus hijas — reina parecía.
La mandó a lavar — a la fuente fría
por ver si lavando — la color perdía.
Ha salido Argüeso — la mañana fría
en busca de amores — para Morería,
y a la entrada del pueblo — encontró una niña.
— Buenos días, la mora, — hija de judía.
— Yo no soy la mora — ni hija de judía,
que soy bautizada — en el agua y pila.
— Si esto tú me dices — yo te llevaría. —
La puso a las ancas, — a la cuesta arriba,
y a la entrada del monte — gritaba la niña.
— ¿Por qué lloras, alma? — ¿Por qué lloras, vida?
— Porque estos son los montes — donde fuí nacida,
donde el rey mi padre — plantó las olivas
y mi hermano Argüeso — las cañas corría,
y yo de pequeña — la seda torcía.
— Si esto tú me dices, — hermanita mía.
Abra, madre, puertas, — puertas de alegría,
que por traer a la nuera — le traigo a la hija.
— Si traes a la nuera, — sea bien venida;
si me traes mi hija, — mejor todavía.
Para ser mi hija, — muy descolorida.
— Las colores, madre, — ellas volverían;

las perdí lavando — en la fuente fría.
Ni comía pan — ni vino bebía.
Sólo comía berros — que en la fuente había.

Arcera (Santander).

II

A la oliva verde, — a la verde oliva,
y a la hija del rey — la llevan cautiva,
calzada de oro, — de seda vestida.
Entre las esclavas — reina parecía.
Madruga don Zoilo — una mañanita
a buscar amores — a la Morería.
— ¿Qué haces ahí, mora, — hija de judía?
— Yo nunca fuí mora — ni hija de judía,
que yo soy cristiana — bautizada en pila.
— Si eso sería cierto, — conmigo vendrías.
La montó en el caballo — y los dos caminan.
Anduvieron leguas, — nada se decían;
al entrar en el monte — la niña suspira:
— ¿Por qué suspiras, dama, — por qué suspiras, niña?
— Porque este es el monte — donde fuí nacida,
donde mis hermanas — la seda tejían;
mi hermano don Zoilo — las cañas corría.
— Por lo que tú dices, — eres hermana mía.
Abranme las puertas, — padres de mi vida,
por traerles una nuera — les traigo una hija.
— Si traes una nuera, — será bien recibida,
si traes una hija, — mejor todavía.
Campanas y torneos — hubo en aquel día.

Estépar (Burgos).

Doña Arbola

I

Se pasea Anarbola — por una sala real ;
dolores la dan de parto — que la hacen arrodillar.
— Los balcones de mi padre — abreitos de par en par.
Quién pudiera estar allí — *pa* parir y descansar! —
La pícara de la suegra — que escuchando debe estar :
— Anda tú, Anarbola, anda, — si te quieres caminar,
que si D. Bueso viniera — yo le daré de almorzar ;
de la caza que trajese — te guardaré la mitad,
de la paloma lo menos — y de la perdiz lo más. —
Anarbola por una sala, — D. Bueso por otra entrar.
— ¿ Dónde está mi espejo, madre, — donde me suelo mirar ?
— ¿ Qué espejo preguntas, hijo, — el de vidrio o el de cristal ?
— No pregunto por el de vidrio, — tampoco por el de cristal;
pregunto por mi Anarbola, — que me digas donde está.
— Tu Anarbola, hijo mío, — por esos caminos va,
dando gritos y alaridos — como hija de un rapaz,
de que la cierras el vino, — de que la cierras el pan,
que la pones cinta en rueca — y que la hacías hilar.
Si tú no la matas, hijo, — donde pronto la hallarás.
— ¿ Cómo quiere que la mate — no sabiendo si es verdad ?
— Es tan verdad, hijo mío,— como hay Dios en el altar. —
Deja el caballo que corre, — coge la mula que va,
ha andado siete jornadas, — un paje vino a encontrar.
— Noticias traigo, D. Bueso, — noticias le vengo a dar :
Anarbola tiene un infante, — un infante tiene ya.
— Ni el infante mame leche, — ni la madre coma pan.
— ¿ Quién es ese señor, madre, — que malas noticias da ?
— Es tu D. Bueso, hija mía, — que a buscarte viene ya.

— Súbamele usté aquí arriba, — démele usté de almorzar,
démele del rico vino, — y también del blanco pan.
— Yo no quiero el rico vino — ni tampoco el blanco pan,
que quiero que te levantes — si te quieres levantar,
que otra vez que te lo diga — ha de ser con el puñal.—
Aprisa pide el vestido, — aprisa pide calzar,
las monjas que la vestían — no cesaban de llorar,
los pajes que la calzaban — no dejan de suspirar.
— Deme usté ese paño, madre, — para mi vientre apretar,
que si otra le manchara — yo se le quiero manchar.
— Válgame la Virgen Santa — y la Santa Trinidad,
que la mujer de un pastor — seis días en cama está,
yo, por ser hija de un conde, — día y medio no cabal.
Si estuviera aquí mi padre — no me dejaba marchar. —
La ha montado en su caballo — y han empezado a andar.
Ha andado siete jornadas, — ni una palabrita hablar.
— Apéate tú, D. Bueso, — si te quieres apear,
que las ancas del caballo — bañadas en sangre van,
las florecillas del campo — se tiñen como azafrán.
— Yo no apeo del caballo — hasta aquel monte llegar.
— No me dejes en el monte, — que lobos me comerán,
déjame en un vallarcito, — que pastores me verán ;
ahora tráeme un confesor, — que me quiero confesar.
— ¿ Cómo quieres que le traiga, — si está lejos el lugar ?
— No está muy lejos, D. Bueso, — los gallos oigo cantar,
y me hagas la mortaja — con tu capa de granal,
y tú me harás el sepulcro — con tu divino puñal. —
Estando en estas razones — el niño empezaba a hablar :
— No te dé cuidado, madre, — que usted a la gloria va,
y el alma de mi abuela — en los infiernos está,
el alma de mi padre — sabe Dios dónde se irá,
yo, pobrecito de mí, — que me voy sin bautizar.

Población de Campos (Palencia).

II

Marguena se está paseando — de la sala al ventanal ;
la dan dolores de parto — que la hacen arrodillar.
Quejóselo a su suegra; — no se lo pudo estimar.
— ¡ Quién estuviera esta noche — con el mi padre a cenar,
y otro día a la mañana — con la mi madre a almorzar !
Bebiera yo de buen vino, — comiera de blanco pan,
bebiera yo en vaso de oro — la mañana de San Juan.
— Vete tú, Margena, vete, — con el tu padre a cenar,
y otro día a la mañana — con la tu madre a almorzar,
que si el tu conde viniese — yo le sabré ahuespedar,
carnero para el puchero, — cebada *pa* el gavilán. —
Marguena por una puerta, — el conde por otra entrar.
— ¿ Dónde está mi espejo, madre, — el que aquí solía estar ?
— ¿Por cuál preguntas, mi hijo ? — ¿ por el de oro o de cristal ?
— No pregunto por el de oro, — ni tampoco el de cristal,
pregunto por mi mujer; — no me ha salido a encontrar.
— La tu mujer, hijo mío, — en casa el rey su padre está,
que lo que ella va diciendo — Dios lo puede arremediar:
que tú la trancas la carne, — que tú la trancas el pan,
que tú la mides el vino — . . . .
que tú la das peor vida — que hombre a mujer puede dar.
Si no me la matas, hijo, — te tengo desheredar,
ni has de comer en mi mesa, — ni en mis castillos mandar. —
Siete vueltas dió al castillo, — sin encontrar con quién hablar,
pero al cabo de las ocho — con su mujer vino a dar.
— Cartas te traigo, buen conde, — de alegría o de pesar,
que tienes un infantico — muy querido y muy galán.
— Que el infantico se goce, — Marguena no coma pan ;

que se levante Marguena, — no se lo vuelva a mandar ;
si se lo vuelvo a mandar — ha de ser con mi puñal. —
De tres criadas que tenían, — todas se dan a llorar.
Una le apurre el zapato, — otra le apurre el delantal;
viste media sobre media, — zapato de cordobán.
Agarróla de la mano — y a las ancas la fué a echar.
— ¿ Dónde la llevas, buen conde ? — ¿ dónde la vas a llevar ?
Tiene la sangre revuelta, — se le puede derramar.
Si el rey su padre aquí estuviera — no la habrás de llevar;
yo, como mujer honrada, — no os lo puedo estorbar. —
Siete leguas anduvieron —sin encontrar con quién hablar,
pero al cabo de las siete — Marguena se echó a llorar.
— ¿Por qué lloras tú, Marguena, —por qué te das a llorar ?
Si lloras por el infante, — yo le volveré a buscar.
— No lloro por el infante ; — su abuela le dará a criar,
que lloro por la mi muerte — que se me viene a acercar.
Las ancas de tu caballo — bañadas en sangre van,
el camino que atrás queda — parece un río caudal ;
arrímame aquí a este tronco, — que aquí me pienso quedar.
— Si tú te mueres, Marguena, — a mi madre he de matar.
— Por Dios te pido, buen conde, — por Dios no te pido más,
que han fallecido dos almas — y que no fallezcan más. —
Al cabo los ocho meses — el niño ya vino a hablar:
— Mi padre está en los infiernos, — mi madre en el cielo está,
mi abuela está condenada — para siempre jamás

Luena (Santander)

La envenenadora

Se pasea don Alonso — de a caballo en su rocino.
— Bien hallada seas, Mariana. — Don Alonso, bien venido.
— Te brindo para unas bodas,— para unas bodas te brindo.
— Esas yo, don Alonso, — juzgué que eran conmigo. —

Ya se fué para la huerta — como león furecido ;
coge una, coge dos, — coge cuatro y coge cinco,
sangre de cuatro culebras — y la de lagarto vivo.
Ha entrado para dentro, — se lo ha dado en el vino.
— ¿ Qué me has dado, Marianita, — qué me has dado en el vino ?
Tengo el ronzal en la mano — y no veo al mi rocino.
Quítamelo, Marianita, — que me he de casar contigo.
— ¿ Cómo te lo he de quitar — si lo has bebido en el vino ?
— ¡ Ay, pobre de la mi madre, — que se queda sin un hijo !
¡ Ay, pobre de la mi esposa — que se queda sin marido !
— Duéleste de la tu madre — que se queda sin un hijo,
duéleste de la tu esposa — que se queda sin marido,
y no te dueles de mí — que tengo el *creito* perdido

Lugueros (León)

La esposa de Don García

A cazar iba, a cazar — el esposo don García.
Se ha echado a dormir — al tronco una verde oliva.
Sueños estaba soñando, — sueños que le parecían
que le llevan a su esposa — los moros de Morería.
Se vino a casa su madre — por ver lo que le decía.
— Dígame usted, la mi madre, — dígame, madre querida,
si es verdad llevan mi esposa — los moros de Morería.
— Sí, hijo mío, te la llevan, — . . . .
y cinco mil perros moros — llevaba en su compañía ;
vestida de raso verde — desde abajo para arriba ;
pandero lleva en sus manos, — ricos romances decía.
— Dígame usted, la mi suegra, — dígame, suegra querida.
si es verdad llevan mi esposa — los moros de Morería.
— Si, hijo mío, te la llevan, — . . . .
y cinco mil perros moros — llevaba en su compañía ;

vestida de raso negro — desde abajo para arriba ;
grandes voces iba dando —a su esposo don García. —
Volvió la rienda al caballo — y en busca su mujer iba:
al bajar una bajada — y al subir de una subida,
ha relinchado el caballo — y le ha conocido la niña.
— Callad, callad, buenos moros, — que no sé qué se sentía.
— Andad, andad, buenos moros, — que nos robarán la niña;
o es su padre o es su madre — o es su esposo don García,
que será algún pobrecito — que el camino no sabía. —
Al bajar una bajada — y al subir una subida :
— ¿ Dónde van los buenos moros ? — Allá vamos a Turquía.
— Andad, andad, buenos moros, — que yo para allá lo iba.
— A las ancas del caballo — nos puede poner la niña.
— Mi caballo no sufre ancas— si doncella no es la niña.
— Si doncella se la hurtamos — a su esposo don García,
si doncella se la hurtamos, — doncella va todavía.
— Andad, andad, buenos moros, — que yo me vuelvo la niña.
Si queréis saver quién soy, — soy su esposo don García.
— Pues preñadita la llevas — de toda la morería.
— Pues si preñada la llevo, — a rezar lo enseñaría,
y si rezar no quisiera, — a la mar lo tiraría.

Báscones (Burgos).

La esposa infiel

Estaba una señorita — peinándose en su balcón,
pasó por allí un soldado — de muy mala condición,
y la dice : Señorita, — con usted durmiera yo.
— Suba usted, señor soldado, — dormirá una noche o dos,
que mi marido está a caza — a los montes de Aragón.
Le echaremos maldiciones — para que no vuelva, no :
cuervos le saquen los ojos — y águilas el corazón,

los perros de su cabaña — le traigan en procesión. —
A eso de la media noche — el caballo relinchó :
— Abreme la puerta, luna, — ábreme la puerta, sol,
que te traigo un conejito — de los montes de Aragón —
Pero al abrirle la puerta, — la color se le mudó :
— Has tenido calentura — o has dormido con varón.
— No he tenido calentura — ni he dormido con varón,
que te he perdido las llaves — del más alto corredor.
— Si me has perdido las llaves, — de plata las haré yo,
que el herrero está en la fragua — y el platero en el mesón.
¿ De quién es aquel caballo — que en mi cuadra relinchó ?
— Tuyo es, marido mío, — mi padre te lo compró.
Dios se lo pague a tu padre, — que caballo tenía yo,
cuando yo no le tenía, — no me le compraba, no.
¿ De quién es aquella espada — que en mi cuarto relució ?
— Tuya es, marido mío, — mi padre te la compró.
— Dios se lo pague a tu padre, — que espada tenía yo ;
cuando yo no la tenía, — no me la compraba, no.
¿ De quién es aquel majito — que en mi cama veo yo ?
— Mátame, marido mío, — que te he hecho una traición.
— Que te mate Dios del cielo — o la madre que te crió ! —
Agárrala de una mano — y a su padre la llevó :
— Aquí tiene usté a su hija, — enséñela usté mejor
— Vaya usted enhoramala, — que enseñada la tenía yo.

Luena (Santander)

El galán y la calavera

El día de todos los Santos — iba un joven *pa* la iglesia ;
más iba por ver las damas — que por lo que había en ella.
En el medio del camino — encontró una calavera ;

la ha dado con el zapato, — la dijo de esta manera :
— Yo te brindo, calavera, — a cenar de la mi cena.
— Si es por permisión de Dios, — respondió la calavera.
Todo el día anduvo triste — hasta la noche que llega.
Ha mandado a su criado — que preparara la cena.
No estaba la cena hecha, — ya picaban a la puerta ;
unos golpes tan terribles — que toda la casa tiembla.
— Anda, vete, mi criado, — a ver quien llama a la puerta,
que a mí todos esos golpes — hasta el corazón me llegan.
Apenas la puerta abrió. — ¡ válgame la Virgen bella !
unos golpes tan terribles — que toda la casa tiembla.
— Anda y dile a tu amo — que si del dicho se acuerda
que soy aquel convidado — que me convidó a su cena.
— Anda y dile que suba — y se siente enhorabuena.
Le pusieron muchos platos — y de ninguno comiera;
le pusieron muchos vasos — y de ninguno bebiera.
— Si no vengo por beber — ni cenar de la tu cena,
que yo todo lo que vengo — es por cumplir la promesa.
Esta noche no es de dormir, — es noche de estar alerta.
A las doce de la noche — vendrás conmigo a la iglesia. —
No llegaron allá — ya estaba la puerta abierta ;
en el medio de la iglesia — había una tumba abierta;
en el medio de la tumba — había una luz incesa.
— Ven acá, perro villano, — a cenar de la mi cena.
Si no fuesen las reliquias — que a Jesucristo presentan,
yo te sepultara vivo, — quisieras o no quisieras,
pa que otra vez que la encuentres — lo hagas de otra manera :
la reces un padrenuestro — y la eches a la huesera,
pa que damas y doncellas — de escarmiento te sirvieran.

Las Devesas (León)

Galiarda

I

Ya tocan a misa en Roma — en la iglesia de Santiago.
Por la calle de las Culpas — mucha gente iba entrando;
entran duques y condes, — señores de gran estado,
entra el conde de Laurel — con el niño de la mano.
Al tomar agua bendita — el niño se ha arrodillado;
Galdialda que le vió — del niño se ha enamorado.
Con los ojos le hace señas, — con el guante le ha llamado;
el niño, como era joven, — atento a la misa ha estado.
Luego que acabó la misa, — el niño se ha levantado.
— ¿Qué me quiere, Galdialda? — Que aquí estoy a tu mandado.
— Yo te quiero, Conde niño, — que me lleves de la mano
desde la puerta la iglesia — hasta entrar en mi palacio.—
Por donde la gente le *via* — el niño parece un santo,
por donde nadie le ve — amores le van entrando.
— Galdialda, Galdialda, — ¿quién dormirá a tu lado?
— Tú durmieras, conde niño, — no una noche, sino cuatro,
pero como eres tan joven — lo parlarás en palacio.
— Juramento he de hacer — con la cruz de mi puñal
que en palacio de mis padres — a ti no te he de mentar.—
Anoche estando cenando — les dice de esta manera:
— Esta noche, caballeros, — duermo con una doncella
que tiene la cama de oro, — el *parlamento* de seda. —
Unos dicen que es la infanta, — otros dicen que es la reina,
todos a una me decían: — Doña Galdialda era.
— No hagas eso, conde niño, — que harán casarte con ella.
— ¿Yo casarme con mujer — sin que el cuerpo me diera?
Según me le ha dado a mí — se le da a otro cualquiera.

Valladolid.

II

Madrugaba Galiarda, — Galiarda y sus doncellas ;
no madrugan por rezar — ni las mata tal cuidado,
madrugan por ver mancebos — que van a la misa el gallo.
Entre ellos va don García — con un niño de la mano;
Galiarda que le ve, — del niño se ha enamorado.
Con los ojos le hace señas, — con la mano le ha llamado.
El niño, como discreto, — atento a la misa ha estado.
Luego que acabó la misa — el niño la ha preguntado :
— ¿ Qué me querías, Galiarda, — tan de prisa me has llamado ?
— Que vinieras esta noche — del palacio al otro lado.
— Diréselo a mi tío — como hombre el más anciano.
— ¿ Tú haces caso de viejos, niño ? — Yo de viejos no hago caso. —
En el medio del camino — de amores la iba tratando.
— ¡ Oh, qué pulida cintura ! — ¡ Oh, qué cuerpo tan gallardo !
¡ Quién estuviera esta noche — durmiendo así a tu lado !
— Si tú lo fueras discreto, — no una noche, sino cuatro.
— Juramento tengo hecho — en el mi puñal dorado,
de no alabarme jamás — ni de semejante caso.—
Otro día a la mañana — fué a contarlo a la comedia.
— Anoche, los caballeros, — dormí con una doncella;
las sábanas eran de holanda — y los colchones de seda.—
Todos claman a una voz : — Esa, Galiarda era.—
Un tío que había allí suyo — buscó la espalda por ella :
— Cásate con ella, niño, — niño, cásate con ella ;
ya que la hayas afrentado, — no la dejes en la afrenta.
— Juramente tengo hecho — en la cruz de mi bandera
de no casarme jamás — con la que el cuerpo me entrega.
Como me le entrega a mí, — se le entrega a otro cualquiera.

Luena (Santander).

La Gallarda

Estándose la Gallarda — en su ventana florida
peinando su pelo, — parece seda torcida;
vió venir un caballero — camino de Andalucía.
— Atrás, atrás, el caballero, — que atrás tiene la dormida.
— Si usted me la da, señora, — no camino más arriba.
¿Y qué es esto, la Gallarda, — y toda su gallardía?
— Son cabezas de lechones — criados con la mi harina.
— Mientes, mientes, la Gallarda, — con toda tu gallardía.
El uno era mi padre, — en la barba le conocía;
el otro era mi hermano, — la prenda que más quería.—
La Gallarda hace la cena — y él bocado no comía.
La Gallarda hace la cama — y el caballero la mira :
entre sábana y colchón — un puñal de oro metía.
A eso de la media noche — la Gallarda revolvía.
— ¿Qué buscas, la Gallarda, — y toda tu gallardía?
— Busco mi rosario de oro — que yo rezarle solía.
— Ese tu rosario de oro — en mis manos estaría. —
Vueltas uno, vueltas otro, — la Gallarda cae encima ;
el caballero debajo; el puñal de oro la metía.
La sangre de la Gallarda — toda la sala cubría.
Ya cogía las alhajas — de las que le parecía.
— Abre las puertas, portero, — ábrelas, que viene el día.
— Yo las puertas no las abro — si la Gallarda está arriba.
— No temas a la Gallarda — ni toda su gallardía :
la Gallarda está en un sueño — que jamás *espertaría*.
— Bien haya sea el caballero — y la madre que lo paría.
De los hombres que aquí entraron — ninguno salió con vida.

Lugueros (León).

La infanta seducida

Tres hijas tenía el rey, — y todas tres son igual;
todas visten de un vestido, — todas calzan de un calzar,
todas van a coger flores — la mañana de San Juan;
se dicen unas a otras : — La infanta encinta está ya.
¡ Ay, infantita, infantita, — cómo te van a quemar !
— Que me quemen, que me dejen, — a mí lo mismo me da :
lo siento por lo del cuerpo — que lo es de sangre real.
¡Quién tuviera un pajecito, — pajecito a mi mandar,
para escribir una carta — a don Pedro Montalván!
— Escriba, señora, escriba; — el pajecito aquí está.
Siete vueltas dió al castillo, — con don Pedro vino a dar.
— Noticias traigo, don Pedro, — noticias le vengo a dar
que la infanta doña Clara — hoy la sacan a quemar.
— Si me lo dices de broma, — vámonos a merendar,
y si lo dices de veras, — vámonos a caminar.
— Lea, señor, esta carta — y en ella se lo dirán.
La madre, que ha oído esto, — le ha empezado a gritar :
— Hijo, si alzo *ties* con ella, — a ver si la puedes salvar.
Se ha vestido de fraile — y un caballo fué a montar.
Cuando ha llegado a la villa — la sacaban a quemar.
— Deténganse, cortesanos, — deténgase la hermandad :
si esa alma no se confiesa, — esa alma se perderá. —
La arrimó al confesonario, — la ha empezado a confesar,
y en medio la confesión — un beso la quiere dar.
— Poco a poco, fraile mío, — poco a poco y no besar.—
La ha cogido por los brazos — y a caballo la fué a montar:
— Case el rey las otras hijas, — que esta bien casada está.
Tenga por yerno querido — a don Pedro Montalván.
Las hogueras tenéis hechas, — los perros podéis quemar,
y si no quemáis los perros, — a las viejas del lugar.

Luena (Santander).

La muerta de sobreparto

Aquella señora — del mandil de seda
con la escoba barre, — con la mano riega.
Solita va a misa, — sola sale de ella,
si no es su marido — que sale con ella.
Sola hace el almuerzo, — solita le almuerza,
si no es su marido — que almuerza con ella.
Sola hace la cama, — solita se acuesta,
si no es su marido — se acuesta con ella.
A los nueve meses — un dolor la diera,
que es dolor de parto, — que parir quisiera.
— Maridito mío, — si bien me quisieras,
la madre que tienes — a llamarla fueras.
— Levántese, madre, — del dulce dormir:
la blanca paloma — que quiere parir.
— Si pare, que para, — que para un varón,
que reviente sangre — por el corazón.
— Pare, mujer mía, — por la Virgen Santa,
que la mía madre — no la encuentro en casa.
— Maridito mío, — si bien me quisieras,
la hermana que tienes — a llamarla fueras.
— Levántate, hermana, — del dulce dormir:
la blanca paloma — que quiere parir
y la luz del día — ya quiere venir.
— Si pare, que para, — que para una niña,
que reviente sangre — por una costilla.
— Pare, mujer mía, — por la Virgen Santa;
que a la mía hermana — no la encuentro en casa.
— Maridito mío, — si bien me quisieras,
la madre que tengo — a llamarla fueras.
— Levántese, suegra, — del dulce dormir:
la blanca paloma — ya quiere parir

y la luz del día — ya quiere venir.
— Aguárdate, yerno, — un poco a la puerta
mientras que recojo — las dulces envueltas,
las orzas de miel — y las de manteca.
— Dime, pastorcillo — que guardas ovejas,
dime por quién tocan — las campanas viejas.
— Por una señora — de muy lejas tierras
que ha muerto de parto — por malas parteras.
por malas cuñadas — y peores suegras.

Astudillo (Palencia).

El príncipe Don Juan

Tristes nuevas, tristes nuevas — que se corren por España:
que el príncipe de D. Juan — está malito en la cama.
Cuatro doctores le asisten — de los mejores de España;
el uno le toma el pulso, — el otro mira la cara,
el otro mira la sangre — que dél cae y se derrama.
Sólo falta que venir — aquel doctor de la Parra.
Estando en estas razones, — cuando por la puerta entrara.
Le ha dado los buenos días — y a la cama se arrimara.
— Mucho mal tenéis, D. Juan, — mucho mal os acompaña.
Tres horas tenéis de vida, — la una y media está pasada;
la otra hora y media tenéis — para disponer de tu alma.
— Lo que siento es la mi esposa, — que es joven y está ocupada.
— A la tu esposa, D. Juan, — mándala una buena manda.
— Mientras mis padres vivieran — no la puedo mandar nada.
— Mándasela tú, hijo mío, — que en todo será otorgada.
— De las joyas que la di — usted no la cuente nada,
menos el anillo de oro — que la di de enamorada.
— Si tú se le diste de oro, — yo se le daré de plata. —
Estando en estas razones, — cuando por la puerta entrara.

— ¿ Dónde viene, hija querida, — dónde viene, hija del alma ?
— Vengo de San Salvador — de pedir a Dios por tu alma,
porque Dios te dé salud — y te levantes de la cama.
— Sí que me levantaré — el lunes por la mañana,
en un ataúd de pino — con dos sábanas de holanda.
Me llevarán a la iglesia — con mucha gente en compaña;
tú te quedarás llorando — muy triste y desconsolada,
con la justicia a la puerta — pidiéndote las fianzas.
Si no tienes quien te fíe, — mi padre el rey te fiara. —
Sacan el niño del vientre — y a los abuelos le daban.
— La bendición de Dios, hijo, — la bendición de Dios vaya.
Tu madre ya está difunta, — tu padre espirando estaba. —
Todos tres mueren a un tiempo — como tres palomas blancas;
se van a gozar de Dios, — de Dios a la gloria santa.

Valles (Burgos).

La muerte de Felipe III

A la puerta del rey cuarto— vive Felipe tercero;
llega una mujer cansada — a pedir alojamiento.
Todos la dicen que no, — porque el rey se está muriendo.
Váyase paso entre paso, — váyase lecho entre lecho,
váyase para la cama, — *pa* la cama del enfermo.
— ¿ Quién es aquella mujer — que entra por el mi aposento,
que sólo en verla la cara — me estoy temblando de miedo ?
— La muerte soy yo, Felipe ; — pon los ojos en el cielo :
ninguno se ha de morir — sin que me vea primero.
— Para bien de mi alma doy, — cincuenta mil misas dejo,
y que me hagáis un altar — delante mis ojos mesmos.
Quiero que pongáis al lado — a S. Lucas y a S. Pedro;
en medio una Virgen blanca, — y con esto ya me muero.

Me traigáis tres calaveras, — calaveras de hombres muertos.
— Véla aquí la de tu padre, — vela aquí la de tu abuelo.
— La vara de la justicia — no la traigáis por el suelo;
con ella han de castigar — como yo lo mesmo *hai* hecho.

Valles (Burgos).

Premio del rey

En la ciudad de Madrid — una hermosa linda Juana,
camarera de la reina — que ella viste y la calza.
La pretende un mancebito, — un mancebito que alampa :
no podía hablar con ella, — le trae el rey en campaña.
Quiso Dios y su fortuna — que un día por la mañana
al tiempo de *narbolar* — la vió por una ventana.
La dice: — Juana querida; — la dice: — Querida Juana,
tú eres un arca de perlas, — porque tú perlas derramas,
y una caja de virtudes — y de virtudes mil cajas.
Si me quieres mucho a mí, — mi querer al tuyo gana.
— Mañana, el día su santo, — armará el rey una escala.
Si obras como caballero, — yo te empeño mi palabra. —
De allí se marchó don Pedro — alegre para su casa.
Puso calzón y ropilla — con alamares de plata,
una media a lo francés, — con liga morada atada,
y la mota de la hoja — la mitad la media tapa.
Muy galán iba don Pedro, — la gente bien le miraba:
la que más mira y adora — es la hermosa linda Juana.
Mandan soltar un torillo — de los bravos de Jarama.
Bravo le llaman al toro — los vaqueros que le guardan ;
la cuerna gacha y aguda, — la frente remolinada,
lo negro como una mora, — que del suelo alza la paja.
Cuando le vieron venir, — todos se meten en casa,

sino el valiente don Pedro — que le espera cara a cara.
Le mete la lanza al pecho — y al suelo le derribara.
— Ahora pide tú, don Pedro, — no te se negará nada.
No pidas a Sevilla — ni tampoco a Granada,
ni las montañas de Oviedo, — para ti no valen nada.
Si quieres castillo en alto — o ciudad en vega llana,
o quieres el oro en perlas — o moneda enmonedada.
— No quiero castillo en alto — ni ciudad en vega llana,
ni tampoco el oro en perlas — ni moneda enmonedada;
sólo quiero por esposa — a la hermosa linda Juana.
— Una prenda me pediste — que es la que más estimaba.
Por ser palabra de rey, — ella te será otorgada.—
Para el día de las bodas — dos mil doblones le manda.
— También te haré trinchante — en mi mesa y en mi tabla.

Lugueros (León).

La serrana

I

Allá arriba en aquel alto, — en aquellas altas sierras,
se pasea una serrana, — una serranita fiera,
matadora de los hombres, —ladrona de las haciendas.
Vió venir un *pajarcito* (1) — por lo alto de la sierra.
Le ha agarrado de la mano, — le lleva para la cueva.
No le lleva por camino, — tampoco por carretera,
le lleva por un sendero — lleno de cruces de piedra.
Atrevióse el caballero, — le ha preguntado a la fiera
que de qué son esas cruces — de cal y canto y arena.

(1) *Sic.* Sin duda *pajecito*.

— De cien hombres que he matado — sin que nadie lo supiera,
como te mataré a ti — si es idea que me intenta.—
De conejos y capones — ha puesto una rica cena
y después de haber cenado — le manda acostar con ella :
cuatro colchones de holanda — y en dos sábanas de seda.
A eso de la media noche — la serrana se durmiera.
Se levanta el *pajarcito* — por aquella sierra fuera,
las bragas debajo el brazo, — los zapatos a chancleta.
Se levanta la serrana — por aquella sierra fuera :
— Vuelva usted, el caballero, — se le olvida la montera.
— Aunque fuera de oro y plata — no volviera yo por ella :
en casa tendrán mis padres — de qué hacerme otra más nueva,
y aunque no lo tuvieran, — en la tienda la hubiera.
— Vuelva usted, el caballero, — lleve esta carta a su tierra.
— Tráigala usted, la serrana, — y venga usted con ella.
— Por Dios le pido, el caballero, — que no lo parle en su tierra.
— No señora, no lo parlo — hasta la ciudad primera. —
Ya se corre por la villa, — ya se corre por la aldea
que allá arriba en aquel alto — hay una serrana fiera,
matadora de los hombres, — ladrona de las haciendas.
Cuatrocientos de a caballo — no se atrevieron con ella,
si no es por un *pajarcito*, — por *arrodeos* que lleva;
la tiró un carabinazo — y la ha dado en la cabeza.
— ¡Válgame nuestra Señora, — válgame la Magdalena!
De cien hombres que he matado—sin que nadie lo supiera,
y ahora por un *pajarcito* — he de ser descubierta..

Reinosa (Santander).

II

Allá arriba en aquel alto — hay una serrana fiera;
cuando tiene gana de hombres — se sale por la ribera.

Se encontró conmigo, triste, — ¡qué encuentro malo tuviera!
Me lleva para su casa, — me enseña una rica cena
de perdices y conejos — que daba gusto comerla;
las perdices para mí, — los conejos para ella.
Estando ya allí cenando — atrevíme y preguntéla:
— ¿De qué son estas tantas cruces — y esas tantas calaveras?
— De hombres que yo he matado — estando en esta ribera,
como igual haré contigo — cuando mi voluntad sea. —
Vaya vino y venga vino, — la serrana en borrachera.
Con el calor de la lumbre — la serrana se durmiera.
Las puertas eran de bronce, — yo con *cuidao* las abriera.
Cuando despertó la serrana, — había andado legua y media.
Juraba como una loca, — bramaba como una fiera.
Del cántaro que ha tirado — ha llegado legua y media;
en el pino que cayó — le hirió como una centella;
los ramos que de él caían — me tiraron la montera.
— Vuelve, vuelve, caballero, — vuélvete por tu montera.
— Si la montera es de paño; — pero aunque fuera de seda.
Mi padre tiene más paño — para hacerme otra montera

Población de Campos (Palencia)

La niña guerrera

I

— ¡Oh, malhaya la condesa, — que no lo sea de Dios!
De nueve hijas que ha tenido — en ellas ningún varón. —
Y la hija más pequeña,— de estatura la mayor:
— Deme usted arma y caballo,— que a la guerra voy por vos.
— ¿Dónde has de ir tú, hija mía? — Dónde has de ir tú, hija, no.
Tienes el pecho abultado — y estrechito el corazón.

— Agujetas quiero, padre, — agujetas quiero yo
para destrechar mi pecho — y ensanchar mi corazón. —
Se ha ido para la sala, — se ha puesto un buen pantalón
y una chaquetilla corta — que al sol quita el resplandor.
Se ha ido para la guerra — y su caballo aparejó.
Todos se quedan llorando — y ella con tanto valor.
En el medio del camino — se la olvida lo mejor :
— ¿Cómo me he de llamar, padre, — cómo me he de llamar yo?
— Don Marcos te llames, hija, — porque así me llamaba yo.
Cuando al cabo de algún tiempo — de ella el rey se enamoró.
— De amores me muero, madre, — de amores me muero yo,
que los ojos de D. Marcos — de mujer, que de hombre no.
— Convídala tú, hijo mío, — a las huertas a pasear,
que si ella fuera mujer — a las manzanas se irá. —
Los otros caballeros, — cortar y comer manzanas,
y el caballero D. Marcos, — cortar y dar a las damas.
— De amores me muero, madre, — de amores me muero yo,
que los ojos de D. Marcos — de mujer, que de hombre no.
— Convídala tú, hijo mío, — a las tiendas a comprar,
que si ella fuera mujer — a los corales se irá. —
Los otros caballeros : — ¡Vaya unos lindos corales!
y el caballero D. Marcos: — ¡Vaya unos lindos puñales!
— De amores me muero, madre, — de amores me muero yo,
que los ojos de D. Marcos— de mujer, que de hombre no.
— Convídala tú, hijo mío, — a los baños a bañar,
que si ella fuera mujer — se tendrá que desnudar.
— Soy doliente de cabeza — y no me puedo bañar
y por dar gusto a mi rey — los pies me voy a lavar.
— De amores me muero, madre, — de amores me muero yo,
que los ojos de D. Marcos —de mujer, que de hombre no.
— Convídala tú, hijo mío — a la tu cama a dormir,

que si ella fuera mujer — se tendrá que descubrir.
— Cartas van y cartas vienen, — cartas de amorosidad,
que está mi padre muriendo — y mi madre al espirar.
Tres años sirviendo al rey, — ninguno me conoció,
no siendo el hijo del rey — que de mí se enamoró.

Villarmentero de Campos (Palencia).

II

Cuando el trigo está en espiga — y el lino está echando flor,
estaba el conde de Lara, — estaba el conde Mayor:
— Maldita seas, María, — maldita te llamo yo,
de siete hijas que has tenido — no ha habido ningún varón. —
Ya lo ha oído la pequeña, — ya lo ha oído la mayor,
ya lo ha oído la mediana — que se está peinando al sol.
— No maldiga usté a mi madre, — no maldiga usté al Señor;
si mi madre no tiene hijos — porque no se los da Dios.
Yo le serviré a usté, padre, — le serviré de varón.
Cómpreme usted un caballo — y un justillo apretador
para apretarme los pechos — en medio mi corazón.
Cuando me presente al rey, — ¿cómo me he de llamar yo?
— Oliveros de Castilla, — hijo del conde Mayor.
Siete años vivió con ella — y nada le conoció,
pero al cabo de los ocho — algo se le conoció,
que al calzarse los zapatos — se los calza con dolor,
y al subirse a su caballo — un suspiro al aire dió.
— Madre mía de mi alma, — le digo a usté la verdad,
que Oliveros es mujer — y no se quiere declarar.
— Convídala tú, hijo mío, — por el río a pasear;
si Oliveros es mujer, — por las orillas se irá. —
Todos van por las orillas, — Oliveros por mitad.

— Madre mía de mi alma, — le digo a usté la verdad,
que el conocer a Oliveros — la vida me ha de costar.
— Convídala tú, hijo mío, — a una tienda a comprar;
si Oliveros es mujer — a las agujas se va.
— ¡Ay, qué agujas más bonitas — para señoras bordar,
y qué puñales más finos — para en guerra pelear!
— Madre mía de mi alma, — le digo a usté la verdad,
que Oliveros es mujer — y no se quiere declarar.
— Convídala tú, hijo mío, — al jardín a pasear;
si Oliveros es mujer — a coger rosas se irá.
— ¡Ay, qué flores más bonitas — para señoras regalar,
y qué varitas más finas — para mi caballo arrear!
— Madre mía de mi alma, — le digo a usté la verdad;
que el conocer a Oliveros — la vida me ha de costar.
— Convídala tú, hijo mío, — donde remedio no ha de hallar;
convídala tú, hijo mío, — al estanque a bañar.
— De las rodillas *pa* abajo — me podría desnudar;
de las rodillas *pa* arriba — me podría constipar. —
Se ha quitado el *jugón* — y ha empezado a llorar.
— ¿Por qué lloras, Oliveros, — por qué te echas a llorar?
— Porque he tenido una carta, — mi padre muy malo está.
Si usté me diera licencia — para irle a visitar.
— Esa licencia, Oliveros, — ya la tenías tú allá. —
Se ha vuelto a poner el *jugón* — y el caballo fué a montar.
— Quédese con Dios el rey, — quédese su majestad,
que nueve años le ha servido — una doncella leal. —
Ya ha visto su casita — y ha entrado en su portal:
— Bájeme la rueca, madre, — que tengo gana de hilar.
Ella que ha entrado delante — y el rey que viene detrás.
La ha cogido de la mano—y en un caballo la fué a montar.
— Case el conde sus seis hijas, — que ésta bien casada está:
tenga por yerno querido — al rey y su majestad.

Luena (Santander).

La vuelta del esposo

I

Estando yo a mi ventana — bordando paños de seda
vi venir un caballero — por encima la alta sierra.
Me atreví y le pregunté — si venía de la guerra.
— Sí, señora, sí por cierto — ¿A quién tiene usted en ella?
— No tengo padre ni madre — ni cosa que a mí me duela.
Tengo allí a mi maridito; — siete años lleva ya en ella.
— Su maridito de usted, — por las señas que usted diera,
era alto como un pino, — del color de la azucena;
su maridito de usted — ya quedó muerto en la guerra.
Yo le abrí la sepultura — y yo le tapé con tierra.
— ¡Ay, viuda, pobre de mí! — . . . .
Estos tres hijos que tengo — ¿quién les llevará a la escuela?
— Venga conmigo la viuda, — venga conmigo a mi tierra.
Yo la vestiré de luto, — yo la calzaré de seda
y a los sus niños pequeños — yo les llevaré a la escuela.—
A la siguiente mañana, — Catalina con la ofrenda;
al tomar agua bendita — con su marido se encuentra.
— Buenos días, mujer mía, — ¿quién te ha dado malas nuevas?
— Un caballero ayer tarde — que a malas lanzadas muera.
— No lo quiera Dios del cielo, — tampoco la Virgen bella,
que el caballero de ayer — yo lo soy y yo lo era,
que quise saber el juicio — de las mujeres do llega,
que es como vaso de vidrio, — que al primer golpe se quiebra.

Barcial de la Loma (Valladolid).

II

Estando yo en mi portal — bordando paños de seda,
vi venir a un caballero — por alta Sierra Morena.
Atrevíme y preguntéle : — ¿ Si viene usté de la guerra ?
— Sí, señora, de allí vengo. — ¿ Quién tiene usté que la duelga ?
— Allí tengo a mi marido, — siete años que está en ella.
— ¿ Qué señal llevaba el hombre — cuando salió de esta tierra ?
Llevaba caballo blanco, — la silla morada y negra.
— Aquel tal hombre, señora, — muerto queda ya en la guerra,
y en el testamento deja — que yo me case con ella.
— Eso sí que yo no haré, — eso sí que yo no hiciera.
Siete años he aguardado — y otros siete aguardaré,
si a los catorce no viene, — monja me quiero meter.
— Y esos tres hijos que tiene, — ¿ dónde los coloca usté ?
— Uno le pongo a escribir, — otro le pongo a leer,
otro le doy a mis padres — para que se sirvan de él.
— Alza los ojos, paloma, — si me quieres conocer,
que me has guardado la honra — como una mujer de bien ;
donde mucho te he querido, — más te tengo de querer.

Alba de Tormes (Salamanca).

III

Estando un día sentada, — sentadita a la mi puerta,
vi pasar un caballero — por las cumbres de una cuesta.
Le dije : — Señor soldado, — ¿ si venía de la guerra ?
— Sí, señora, de allá vengo. — ¿ Quién tenéis que allá *sos duelga* ?
— Mi maridito, señor : — siete años ya que está en ella.

— Dé usted las señas, casada, — dé usted las señas, morena.
— Mi marido es niño y viejo; — tiene cara de doncella;
tiene cabello muy largo — que a la cintura le llega.
— A las señas que usted da, — muerto quedó en *aciprés*,
el caballo pechiblanco — que se le ganó al inglés.
— Si en este tiempo no viene, — monja me sabré meter.
— Monja después de casada, — buena monja no has de ser.
— Si yo no soy buena monja, — a las otras serviré.
— A la tu hija doña Clara, — ¿qué pretender la has de hacer?
— A la mi hija doña Clara — conmigo la llevaré;
si la sale *comenencia* — yo también la casaré.
— A los tus niños pequeños — ¿que pretender le has de hacer?
— A los mis niños pequeños — en la escuela les pondré.
La primer letra que escriban, — su padre pondrán en ella. —
A otro día de mañana — vuelve él a rondar la puerta.
— ¿Por quién *trais* luto, casada? — ¿Por quién *trais* luto, morena?
— Por mi marido, señor, — que se me ha muerto en la guerra.
— ¿Quién te lo ha dicho, casada? — ¿Quién te lo ha dicho, morena?
— Un caballero ayer tarde, — de mala lanzada muera.
— Guarde Dios al caballero, — guárdele Dios, que yo era.

Valles (Burgos).

El convidado de piedra

En la corte de Madrid — va un caballero a la iglesia.
Más va por ver a su dama — que no por ver las completas.
Está arrimado a un difunto — que está vestido de piedra;

tira de barba y cabello, — le dice de esta manera :
— ¿ No te acuerdas, capitán,—cuando estabas en la guerra,
fundando batallas — y armando fuertes banderas ?
Pues ahora te ves aquí — con este bulto de piedra.
Yo te convido a cenar — una noche a la mi mesa. —
Otro día de mañana — va el caballero a la puerta;
le ha bajado a responder — un pajecillo de mesa.
— Anda, paje, y dí a tu amo— que el convidado le espera;
le convidó en San Francisco, — viene acumplir la promesa. —
El pajecillo asustado — a su amo daba cuenta.
— Dile que suba, que suba, — que ya está la mesa puesta
de perdices y conejos — y de otras cositas buenas.
Le ha arrastrado una silla — para que se siente en ella.
— Yo no vengo por cenar,—si no es por ver cómo cenas.—
Hace que come y no come, — hace que cena y no cena,
hace que bebe y no bebe, — deja la escudilla llena.
— Yo te convido a cenar — otra noche a la mi mesa;
ya ves que no tengo casa, — pero ha de ser en la iglesia.—
Otro día de mañana — al confesor daba cuenta
y le dice el confesor: — Hijo, comulga y confiesa
y toma ese relicario — que lleves en tu defensa. —
Al tocar de la oración — va el caballero a la iglesia;
vió dos luces encendidas — y una sepultura abierta.
Le dice : — Llégate acá, — que ya está la mesa puesta.
Si no fué po'l relicario — que traes ahí en tu defensa,
el pedazo que quedara — había de ser la oreja.
Tengo licencia de Dios — de hacer de ti lo que quiera.
A otra vez, con los difuntos — no andes en burlas ni en veras.

Valles (Burgos).

El celoso

Sevilla, la mi Sevilla, — nombrada la muy nombrada,
habitan dos caballeros — de la nobleza de España.
Ella es hija de un cerero — y por nombre tiene Juana,
no tiene padre ni madre, — sólo un hermano la guarda.
Fuése Juana a las comedias — con otras diversas damas,
y entre todas las señoras — Juanita lleva la gala;
y se fueron a sentar — donde D. Diego estaba.
Descuidadita la niña — sacara sus manos blancas;
una sortija en el dedo — de plata sobredorada.
— Esa sortija, señora, — otras manos ocupara,
que se la di yo a D. Jorge — de que éramos camaradas.—
Mucho lo niega la niña, — mucho lo niega su cara.
Salieron de las comedias — con mucha cólera y rabia;
fué en busca de D. Jorge, — se encontró con su criada:
— ¿Dónde está tu señor amo? — Mi amo cenando estaba.
— Dile que baje, que baje, — que le quiero dos palabras,
y por si acaso, que baje — que baje espadilla y daga.—
D. Jorge, como inocente, — va vestido de semana;
D. Diego, como travieso, — vestido de cota malla.
La niña, como no duerme, — con su cuidadito estaba;
la niña, como no duerme, — se ha asomado a la ventana.
La tira tras *sayetazos* — en aquella hermosa cara.
— ¿Qué quieres, hija querida?— ¿Qué quieres, querida Juana?
Pienso que te estás durmiendo — y te estás a la ventana.—
D. Jorge y D. Diego, muertos; —la niña, mala en la cama,
y el hermano de la niña — retirado está en Santa Ana.

Valles (Burgos).

La honra vengada

Vámonos para Madrid, — que dicen que hay buenas damas,
unas las hay muy bonitas, — bonitas bien adornadas,
a ver a doña Isabel, — a doña Isabel Deogracias,
y a su amante D. Francisco — que habitan en una casa.
Siete años llevan de amor — en servirla y regalarla
y no ha podido alcanzar — de su amor una palabra.
Sólo un día mientras misa, — que sola se encuentra en casa:
— Buenos días, Isabel. — Bien venido, camarada.
Si vienes por hacer burla, — no quiera Dios que la hagas.
— Vengo por servir a Dios — y a la Virgen Soberana. —
La ha agarrado de la mano, — la mete para una sala;
delante de un crucifijo — la ha dado honor y palabra.
Puso la mano en el *trinche* — y la dice estas palabras:
— Adiós, la linda Isabel, — la linda Isabel Deogracias;
ya no me vuelves a ver — por tu casa más la cara. —
Esto que ha oído Isabel — muy triste y muy incomodada,
se sale del aposento, — se mete para otra sala,
se pone pantalón de ante — y su calcetita blanca
con su monterita azul — y los encajes de plata.
Con el puñal en la mano — camina para la plaza
en busca de D. Francisco — que en la plaza se encontraba.
— Buenas noches, D. Francisco. — Bien venido, camarada.
— ¿ Que yo no sé qué he oído — que ha habido con una dama ?
Vámonos para Sevilla — que dicen que hay buenas damas,
unas las hay muy bonitas, — bonitas bien adornadas.—
Ponen el coche a la puerta, — las mulas *enjeretadas*,
suben por la calle arriba, — la calle angosta que llaman,
calle de los Relatores, — las doce en punto que daban.
Se la cae la monterilla, — la da la luna en la cara.
— ¿ Me conoce, D. Francisco ? — No conozco, camarada.
Se *puson* a pelear — mano a mano, espada a espada:

por fin la linda Isabel — le ha dado una puñalada,
en el ladito derecho, — le atravesó las espaldas.
Quedando el cuerpo cadáver — marchó Isabel a su casa
a contarles a sus padres — lo que a ella la pasaba.
— Por Dios les pido a mis padres — que me lo traigan a casa,
me le entierren en la ermita — y entierro mayor le hagan,
que me quiero meter monja, — y no quiero ser casada,
que algún día quise ser — y a mí caro me costaba.

Astudillo (Palencia).

El matrimonio engañoso

Corre la voz por el mundo, — corre la voz por España
que hay un rico mercader — que en paños y sedas trata.
Tiene una hija de quince años — que doña Antonia se llama.
El día de la Ascensión, — por ser fiesta señalada,
sacaba basquiña de oro, — cien *ducaos* cuesta la vara,
mantillina a lo francés — con sus puntitas bordadas,
cuatro caballos feroces — de la carroza tiraban,
iba de gala el cochero — con su espadiña y su daga . . .
. . . . y con ella cinco criadas.
Estando en la media misa, — un batallón que pasaba;
la hacen el acatamiento — como a la reina de España.
El capitán que eso vió: — ¿Quién es esa bella dama?
— Señor, es de D. Fernando — y de su mujer doña Ana.
— Esta noche me han de dar — alojamiento en su casa. —
D. Fernando que esto oyó — de esta manera exclamaba:
— Señor, esta noche a cenar — le esperaremos en casa. —
Y terminada la cena, — por la niña preguntaba.
— Está en casa de su tía — por ser fiesta señalada.
— O la trae usted a casa — o le mato con mi espada,
le he de hacer un salpicón,— con vinagre una ensalada.—

Don Fernando que esto oyó, — por la niña se marchaba.
— Vámonos, mi hija, a casa, — que el capiten nos lo manda,
que si no lo haces así — me ha de matar con su espada,
me ha de hacer un salpicón, — con vinagre una ensalada.
— No se asuste usted por eso, — mándeme usté una criada :
la pondré todas mis joyas, — mis aderezos y galas,
yo me pondré una toquilla, — una toquilla tiznada,
con una escoba en la mano — me pondré a barrer la casa.—
. . . .
Ya les desposan y casan, — ya se marchan *pa* Granada.
Y estando un día cenando — de doña Antonia la tratan.
— Yo no soy la doña Antonia; — doña Antonia está en su casa.
A mí me puso sus joyas, — sus aderezos y galas,
ella se puso una toca, — una toquilla tiznada,
con una escoba en la mano — se puso a barrer la casa. —
El capitán que esto oyó, — tres puñaladas la daba.
— Me he de vengar en Fernando — y en su mujer doña Ana,
he de quemar el castillo — y he de gozar de la dama.

Astudillo (Palencia).

Gerineldo

— Gerineldo, Gerineldo, — paje del rey más querido,
quién estuviera una noche — dos horas dormir contigo.
— Como soy vuestro criado, — señora, os burláis conmigo.
— No me burlo, Gerineldo, — que de veras te lo digo :
entre las diez y las once — que mi padre está dormido.
A eso de las diez y media — coge la calle con bríos,
a la puerta del palacio — llega, toca y da un suspiro.
— ¿ Quién es ese caballero — que a mi puerta da un suspiro ?
Pues no siendo Gerineldo, — váyase por donde vino.
— Gerineldo soy, señora, — que vengo a lo prometido.—
Ya bajó en paños menores, — ha abierto puerta y postigo.

— Con el postigo que abráis, — coge mi cuerpo pulido. —
Le ha agarrado de la mano, — *pa* allá arriba le ha subido.
Ya se meten en la cama — como mujer y marido.
A eso de la media noche — despierta el rey despavorido:
— O me *esfuerzan* a la infanta — o me roban el castillo. —
Coge su alfanje en la mano — dando vueltas al castillo,
entra en el cuarto la infanta, — les pilla muy bien dormidos.
— Si mato a mi hija la infanta — queda mi reino perdido,
y si mato a Gerineldo, — le mato muy jovencillo. —
Mete el alfanje por medio — *pa* que sirva de testigo.
A otro día de madrugada — despiertan despavoridos.
— Mira, mira, Gerineldo, — mira lo que ha sucedido;
el alfanje de mi padre — entre los dos ha dormido.
— ¡Ay de mí el acuitado! — ¡Ay de mí el afligido!
— No te llames acuitado — ni tampoco el afligido;
te puedes llamar dichoso — pues con la infanta has dormido.
Vas y le das los días — como otros días has ido.
— Buenos días, su excelencia. — Buenos días, paje mío.
¿Dónde vienes, Gerineldo, — tan triste y descolorido?
— Vengo del jardín, señor, — que está floridito y lindo.
Con el color de las rosas — las colores se me han ido.
— No has prevenido muy mal — para ser tan jovencillo.
Si hubiera querido matarte, — bastante tiempo he tenido.
— Máteme su excelencia — si lo tengo merecido.
— Yo no te quiero matar;— que te mate Dios que te hizo.
De las tres hijas que tengo, — las tres te sirvan de alivio.
La una te sirva de pan, — la otra te sirva de vino.
la otra te sirva de esposa — porque tú la has escogido.

Astudillo (Palencia).

El piojo y la pulga

El día de Nochebuena — un piojo salió a rondar;
en casa de un caballero — a la puerta fué a llamar.
Salió la pulga corriendo — por ver quién está en corral.
— Buenos días, caballero, — ¿qué tal y como te va?
— Lo que vengo a decir, pulga, — que si te quieres casar.
— Mi padre no está en casa, — mi madre no sé dónde está;
mi hermana doña Teresa — fué por rosas al rosal.
— Pídeme las vistas, pulga, — que yo me quiero casar.
— Zapato blanco picado, — medias a lo militar,
una raya carro de oro (?) — bien me la podrás comprar,
y un mandil de sempiterna, — que en esta tierra no hay.
— Quédate con Dios, la pulga, — que no me quiero casar,
que eres cara en el vestir — y algo más en el calzar.
Siete perros tiene mi padre, — todos te los tengo echar. —
Y a los ríos de Cuadiana — ya lo fueron alcanzar.

Lugueros (León).

El cura burlado

— Mi marido: el señor cura — me quiere pisar el pie.
— Déjate que te le pise — si te da bien de comer. —
Amañaron un pollito — con mucho azúcar y miel;
se pusieron a cenar — y a la puerta llamó Andrés.
— ¡Señor cura, mi marido! — ¿Dónde le meto yo a usted?
— Méteme en un costal — arrimado a la pared:
como es casa de tahona — ninguno hará caso de él.
— ¿Qué tienes en aquel saco — arrimao a la pared?
— Una fanega de trigo — que me ha caído que moler.
— Sea trigo o no lo sea, — mis ojos lo quieren ver. —
Desataron el costal — y lo primero que ve

es la corona del cura — y el sombrero calañés.
— Buenas noches, señor cura. — Buenas las tengas, Andrés.
— Es milagro, señor cura, — que a mi casa venga usté
pues tengo la mula coja — y ha caído que moler. —
Ya le ataron de los tiros —y el cura empezó a moler.
Ha molido carga y media — y una fanega después.
Le desatan de los tiros — y el cura empezó a correr;
arrecatándose iba — por ver si iban tras él.
Otro día a la mañana — se va a misa la Isabel.
A la vuelta de una esquina — se encontró con Fray Manuel.
— Buenos días, señor cura. — Buenos los tengas, Isabel.
— Es preciso, señor cura, — que a mi casa vuelva usté,
pues tengo la mula coja — y ha caído que moler.
— Que te lo muela el demonio, — yo no quiero más moler,
que en lo que yo sea cura — no me engaña otra Isabel.

Reinosa (Santander).

El sacrílego

Un cura diciendo misa, — de las ánimas traidor,
se enamoró de una niña — desde que la bautizó.
Mientras sus padres vivieron — no la pudo gozar, no;
cuando sus padres murieron — huerfanita se quedó.
El día de San Francisco — se salió a peinar al sol
con peines de plata finos, — que de oro no los halló.
Pasó por allí aquel cura, — pasó por allí el traidor,
pasó por allí aquel cura — de tan mala condición.
Agarróla de la mano — y a su casa la llevó;
la metió en un aposento — el más oscuro que halló.
Allí le decía misa — y le daba comunión.
El dia de Viernes Santo — con ella durmió el traidor.
A eso de la media noche — el cura se despertó:
— ¡Pepita, la mi Pepita! — Pepita no respondió.

Echóle mano a su rostro, — muerta y fría la encontró.
— Vecinos, los mis vecinos, — los que más quería yo;
los que me debéis dinero, — ya os lo perdono yo,
los que no me lo debéis — ya os lo daré yo,
que me saquéis este cuerpo — que en mi casa falleció. —
Otro día de mañana — a decir misa salió,
y estándose revistiendo — una voz del cielo oyó.
— Detente, cura, detente, — detente, cura traidor,
que no puedes decir misa — ni recibir el Señor. —
Ha montado su caballo, — para Roma caminó;
le echaron tres penitencias, — si una grande otra mayor:
— Que barras todas las calles — desde Madrid a León,
y que las quedes tan limpias — como el lucero del sol.
— Esa no es grande, mi vida, — esa no es grande, mi amor,
esa no es grande, mi vida, — *pa* la que merezco yo.
— Que te metas en un cirio — y ardas por espavilón.
— Esa no es grande, mi vida, — esa no es grande, mi amor,
esa no es grande, mi vida, — *pa* la que merezco yo.
— Que te metas en un horno — cuando esté el mayor ardor.—
El cura, que lo iba a hacer, — una voz del cielo oyó.
— Detente, cura, detente, — detente, cura traidor;
detente, cura, detente, — que ya te perdono yo.

Luena (Santander).

El desesperado

Madre mía, si me muero — de este mal que Dios me ha dado,
por mí no toquen campanas—ni me entierren en sagrado;
que me hagan la sepultura — a orillas de un verde prado
donde no pasen ovejas — ni otras clases de ganado;
por cabecera me pongan — un canto de oro labrado
con un letrero que diga: — «Ya murió un desesperado:

no murió de calenturas — ni de dolor de costado,
que murió de mal de amores, — que es un mal desesperado.

Rueda (Valladolid).

La aparición

El 17 de agosto, — como la historia lo cuenta,
un capitán general — debajo de su bandera
lleva 200 soldados — y en el medio de ellos lleva
un capitán valentón, — un hombre de mucha guerra.
Lleva la cabeza gacha, — los ojos pegando en tierra.
— Dime tú, mi capitán, — dime tú, mi cara buena,
por quién llorabas anoche — tanto y de aquella manera.
¿ Llorabas por tus padres — o llorabas por tu tierra,
o lloras por no servir — a su *magestá* en la guerra ?
— Yo no lloro por mis padres — ni tampoco por mi tierra,
ni menos por no servir — a su *magestá* en la guerra,
que lloro por mi querida, — la dejé joven doncella;
la noche de mis contratos — me arrancaron *pa* la guerra.
— ¿ Cuánto diera mi soldado, — cuánto da por ir a verla ?
— Ocho doblones de a ocho — diera yo por ir a verla. —
Deja la mula que corre, — coge el caballo que vuela,
coge los anchos caminos, — deja las estrechas sendas,
y en el medio del camino — a una peregrina encuentra.
— Dime, tú, mi peregrina, — dime, tú, mi cara buena,
por quién tocaban ayer — tanto la campana nueva.
— Tocan por una mocita; — dicen que ha muerto de pena.
La noche de los contractos — le arrancaron *pa* la guerra.
Todas las señas que lleva, — todas las voy a decir:
lleva las andas de plata — y el vestido de alacín (?),
y también estas palabras — a su padre oí decir:
« No sólo siento la hija, — que algún día habría de morir,

sino es aquel capitán, — el yerno que yo perdí.
— Hala, hala, mi caballo, — hala, hala si es así. —
Al entrar en la ciudad — se le ha espantado el rocín.
— No te espantes, caballero, — no te espantes tú de mí,
que yo soy la tu esposita, — tu esposita Beatriz.
— Si tú eres mi esposita, — ¿cómo no me abrazas, di?
— Brazos con que te abrazaba, — a la tierra se los di;
ojos con que te miraba, — con el manto los cubrí;
labios con que te besaba — con la tierra los cubrí.
Si te casas, caballero, — cásate en Valladolid
con la hija del platero — que se llama Beatriz,
para que cuando la nombres — tú te acordarás de mí.
Adiós, adiós, caballero, — yo no puedo estar aquí,
ya han dado tierra al cuerpo — y tengo que estar allí.
— Yo me voy a meter fraile — de los de San Agustín:
toas las misas que dijere — serán dichas para ti.

Castromonte (Valladolid).

Doña Angela de Medina

De las damas que hay ahora — doña Angela es la que brilla;
la piden duques y condes; — caballeros de alta *arriba*.
También la pidió D. Juan, — la prenda que ella quería.
Dentro de poquito tiempo — marchó D. Juan a las Indias,
y en tanto el padre de ella — de casarla determina
con un mercader muy rico — que ha venido de las Indias.
Y ella. . . . . — en altas voces decía:
— Las mis bodas y el mi entierro — todo ha de ser en un día.
Las mis bodas lo han de ser — el jueves al mediodía,
y el mi entierro lo ha de ser — el viernes al mediodía. —
Y estándolo comiendo, — doña Angela se retira.
Su padre la echa de menos, — de buscarla determina;

se ha ido para su cuarto — donde ella dormir solía.
Cuando llegó su padre — doña Angela ya suspira;
entonces el mercader — en altas voces decía :
— No la merecía vo — esta rosa tan florida (1).—
Dentro de poquito tiempo — vino D. Juan de las Indias
La primer vuelta que dió — por la calle de la niña,
todo lo encontró cerrado, — ventanas y *tolicías*.
En una ventana muy alta — vió una blanca niña,
toda vestida de negro, que muy bien le parecía.
— ¿Por quién guardas luto, niña, — que tan bien me parecía
— Por doña Angela, el D. Juan, — que por vos perdió la vida.—
Y D. Juan que esto oyó — desmayado se caía;
le ayudan a levantar — frailes franciscos de misa.
— Arriba, arriba, D. Juan, — ¿por qué tanta cobardía?
Si doña Angela se ha muerto, — en el mundo más habí
— Si las hay o no las hay, — para mí no las había.
Dime dónde está enterrada — doña Angela de Mesillas
— Allí está en Santo Tomás — en su dorada capilla. —
Coge el rosario en las manos, — camina para la ermita.
Ya se iba a poner el sol,— ya el sol a ponerse iba,
cuando el buen ermitaño — en altas voces decía :
— Afuera, afuera, D. Juan; — que quiero cerrar mi ermit
— Yo no tengo de salir — ni mañana ni otro día.
Dime dónde está enterrada — doña Angela de Mesilla

(1) Otra versión de la misma localidad tiene, entre otras, esta variante :
Ya se celebró la boda — y a la mesa se reunían,
y estando todos comiendo — de la mesa se retira.
Fuése de paso entre paso — al cuarto donde dormía,
con crucifijo en la mano — y hincada la una rodilla
. . . . — estas palabras decía :
— Pídote, Dios de mi alma, — pídote, Dios de mi vida,
pido que me des la muerte — antes que yo sea vencida.
Y el padre que la echó en falta — de buscarla determina;
fuése de paso entre paso — al cuarto donde dormía :
— ¡Alto, alto, pajes, pajes! — Doña Angela en la agonía.
Y el mercader que esto oyó — en altas voces decía :
— No me pertenecía a mí — una rosa tan florida.

Cadena de oro te doy — que mil doblones valía;
no se compró para tí, — pero para ti sería. —
El interés mucho nueve — y al ermitaño movía.
Animáronse los dos — y echaron la losa arriba.
— Ya te veo, hija del rey, — más blanca que el primer día. —
La ha dado sobre tres veces — y ella no le respondía,
y ha echado la mano atras — a su dorada petrina
para sacar un puñal — que allí nuevo le traía
para matarse con él — para hacerla compañía.
La Virgen, que mucho puede, — a su hijo le pedía :
— Da vida a esos dos amantes — que tan bien se querían.
— Por mandado de mi Madre, — doña Angela se levante arriba. —
Sacudiendo sus cabellos — que de tierra los tenía,
mirando sus manos blancas — que la nieve parecían,
las velas de los altares — ellas solas se encendían,
campanas del campanario — ellas solas se ceñían.
La ha agarrado de la mano — la sube a la calle arriba:
— ¿ Dónde quieres que te lleve, — en casa de tu padre o la mía ? —
Y el mercader que esto oyó — en pleito pone la niña.
Dicen los doctores santos — de la gran sabiduría
que se lo pregunten a ella, — que ella dirá a quien quería.
Ella dice que a D. Juan — y que a D. Juan quería.

Reinosa (Santander).

Los dos amantes

I

Estaba don Fernandito — la mañana de San Juan
dando de beber al caballo ; — se puso a echar un cantar.
La reina le estaba oyendo — desde su palacio real:

— Mira, hija, cómo canta — la sirenita del mar.
— No, madre, es don Fernandito, — que me viene a mí a buscar.
— Si te viene a buscar, hija, — le mandaremos matar.
— Si a él le mandan matar, — a mí me manden a degollar:
El uno a la media noche — y el otro al gallo cantar.
A mí, como hija de reina, — me entierren en un altar,
y a él, como hijo de conde, — un poquito más atrás. —
De ella salió un olivo, — de él un rico olivar;
la reina, cuando iba a misa, — allí se iba a tropezar.
— Por Dios pido, labradores, — por Dios y la cristiandad,
que arranquéis estos olivos — que aquí vengo a tropezar.
De ella salió una paloma,— de él un rico palomar;
la reina tenía guindas, — se las iban a *pipiar*.
— Por Dios pido, cazadores, — por Dios y la cristiandad
que matéis estas palomas, — guindas vienen a *pipiar*. —
De ella salió una ermita, — de él un rico ermital ;
todos los cojos y ciegos — allí se iban a curar.
Vino tiempo, se fué tiempo; — que la reina dió en cegar.
— Por Dios pido a la ermita, — por Dios pido al ermital
me curéis este mal de ojos — si me le queréis curar.
— Quitéseme de ahí, la reina, — si se me quiere quitar,
que cuando éramos jovencitos — nos mandaste degollar,
cuando éramos olivitos — bien nos mandaste arrancar,
cuando éramos palomitas — bien nos mandaste matar,
y ahora que somos santos — no nos puedes hacer mal.

Hazas del Cesto (Santander).

II

Madrugaba el conde Niño — la mañana de San Juan
a dar agua a su caballo — a las orillas del mar.
Mientras el caballo bebe — el conde tira un cantar :

— Beba, beba mi caballo, — quiera Dios no le haga mal. —
Del palacio de la reina — se ha oído este cantar :
— Si dormías, hija mía, — si dormías, despertad
a oir cantar la sirena — a las orillas del mar.
— No lo es la sirena, madre, — no lo es la sirena tal,
que lo es el mi condesito — con quien yo me he de casar.
— Si eso me dices tú, hija, — yo te mandaré matar.—
El murió a la media noche — y ella murió al alborear;
ella se volvió una oliva — y él se volvió un olivar
y al camino de la iglesia — se fueron a aposentar.
La reina, cuando iba a misa, — no la dejaban pasar
y ha mandado a sus criados — que los fuesen a cortar.
Ella se volvió paloma — y él se volvió un palomar
y al palacio de la reina — se fueron a aposentar.
La reina que les ha visto — les ha mandado tirar,
y el tirador que les tira — no les ha llegado a dar.
Desde allí tomaron vuelo — a las orillas del mar;
ella se volvió una ermita — y él se volvió un rico altar.
En el medio de la ermita — salió una fuente a manar:
tullidos, mancos y ciegos — todos iban a curar.
Quiso Dios o la fortuna — la reina llegó a cegar
y ha mandado a sus criados — que la llevasen allá.
— Por Dios le pido a la ermita, — por Dios le pido al altar
me dejéis mojar un dedo — para mis ojos curar.
— No le mojará usté, madre, — no le mojará usté tal.
Me quise casar con conde — y usté me mandó matar;
después me volví oliva — y usté me mandó cortar,
luego me volví paloma — y usté me mandó tirar,
ahora que soy ermita — no me puede derribar.
— Por Dios le pido a la ermita, — por Dios le pido al altar
me deje mojar un dedo — para mis ojos curar.
— Mójele usté, la mi madre, — mójele usté, la mi tal,
para que Dios nos perdone — tenemos que perdonar.

Reinosa (Santander).

La mala hermana

Un rey tenía dos hijas, — sólo dos hijas tenía;
las casó con dos indianos — que de las Indias venían;
el uno era cazador.— y el otro bienes tenía.
Vino tiempo tras del tiempo — y el cazador se moría,
y tenía el cazador — cinco hijos en compañía.
El más pequeñito de ellos — pidió pan y no lo había.
— Anda, vete tú, hijo mío, — anda, vete en *ca* tu tía.
— Madre,que yo no voy solo,—venga usté en mi compañía.—
Le ha agarrado de la mano, — para en *ca* su hermana iba.
— Hermana, por Dios, hermana. — ¿me darás lo que te pida?
¿Me darás un medio pan, — que yo de hambre me moría?
No se le ha querido dar — como a una desconocida :
— Mantente, hermana, a la rueca,— como otras se mantenían,
que otras de menos posibles — a la rueca se valían.—
Se marchó para su casa — más desconsolada que iba.
Viene el marido a cenar, — gana de cenar traía :
— Vamos a cenar, mujer, — vamos a cenar, mujer mía.—
En el medio de la mesa — gotas de sangre caían.
— ¿Qué tienes tú, mi mujer, — qué tienes tú, mujer mía?
¿Ha venido aquí algún pobre — como otros días venían?
— No ha venido ningún pobre, — si no es que una hermana mía,
a pedirme un medio pan, — que ella de hambre se moría;
no se le he querido dar, — como a una desconocida.
— ¡Malhaya para ti, ingrata, — malhaya para tu vida!
Si a tu hermana no se le das, — menos darás a la mía. —
Ha cogido cinco panes, — *pa* en *ca* su cuñada iba;
todo lo ha hallado cerrado, — ventanas y celosías.
De la ventana más alta — no paró hasta la cocina.
Cinco cuerpos halló muertos— y a su madre en compañía;

el más pequeñito de ellos — tiene un poquito de vida.
— Toma tú pan, hijo mío, — toma pan que te traía.
— Ya no quiero pan, mi tío. — Adios, tío de mi vida.
El alma de mi tío — para los cielos iría,
y mi tía la malvada — en el infierno ardería.

Villarmentero de Campos (Palencia)

La madre criminal

En la ciudad de León, — en frente la calle Nueva,
vive un lindo mercader — de ricos paños de seda.
Tiene la mujer muy guapa — y el demonio se la enreda,
y un chiquillo de cuatro años, — la cosa más lista y bella.
Todo lo que hace su madre — a su padre se lo cuenta.
— ¿Quién entra en mi casa, hijo, — mientras que no estoy en ella?
— El alférez, padre mío, — *tos* los días la pasea;
a mí me dan pan y queso — *pa* que me vaya a la escuela,
y yo, como picarillo, — me escondo tras de la puerta. —
Su madre que ha oído eso, — dice que matarle intenta.
Ya se le ofreció a su padre — un viaje de treinta leguas
a comprar los ricos paños — y también las ricas sedas.
Vivo le sacó los ojos, — vivo le sacó la lengua
y la ha cogido en un plato — y al alférez se la lleva.
— Tenga usté, señor alférez, — la cabeza parletera.
El alférez no la quiso, — *pa* su casa la volviera.
La dijo : — *Pa* castigar — no se hace de esa manera.
En el medio del camino — se la ha tirado a la perra.
Con la boca la cogió, — que era más humilde que ella,
con la boca la cogió, — para la iglesia la lleva,
con las manos hace el hoyo — y con la boca la entierra.
Los alaridos que daba — toda la gente acudiera.
Cuando vino la mujer — ya está D. Juan a la puerta.

— ¿Dónde está mi hijo, mujer, — que a recibirme saliera
otros días a los caminos — y ahora ni aun a la puerta?
— Es de saber, mi marido, — que ayer tuvimos novena;
tanta multitud de gente, — el niño se oscureciera.
Cartas van y cartas vienen,—dice que está en *ca* su abuela,
bien vestido, bien calzado, — nos le envían a la escuela;
pa que vaya más contento — le han *comprao* cartilla nueva.
Amos a cenar, marido, — que te tengo rica cena.
— Pues ¿qué tienes que cenar? — Una muy buena cabeza
que la traje de la plaza — estando en espera vuestra. —
Ya tiene alzado el cuchillo — para partir la cabeza,
ha oído una voz del cielo — como si de su hijo fuera:
— Padre mío, padre mío, — no parta usté esa cabeza. —
Pues su padre que ha oído esto — luego un desmayo le diera,
y la mujer que lo ha visto — luego en un cuarto se encierra
a llamar a los demonios — *pa* que fueran a por ella.
Unos dicen: — Vaya, vaya; —otros dicen: —Venga, venga;
unos dicen: — Vaya en cuartos; — otros dicen: — Vaya entera;
otros: — a ser quemada — en monte de mucha leña,
y otros: — a ser arrastrada — de la cola de una yegua.
Mala muerte dió a su hijo — y peor la ha de llevar ella.

Villarmentero de Campos (Palencia).

Tentación del demonio

Estaba D. Juan de Oca — en su cerca mitad huerto;
pasa por allí el demonio — vestido de caballero.
— Esto me han dicho, D. Juan, — y esto me han dicho que es cierto:
que la tu doña María — anda trayéndote pleito
con un primo carnal suyo — y escribano de este pueblo.

Se va D. Juan para casa — muy colérico y severo;
halla las puertas abiertas — y a los niñitos durmiendo
y la su doña María — en la su sala leyendo.
— Toma este niño, malvada, — dale la leche postrero.
— Sí, D. Juan, se la daré — por lo mucho que le quiero.
D. Juan, tráeme un confesor, — que yo confesarme quiero.
— Que me pides tú, malvada, — de lo que darte no puedo:
las puertas están cerradas,—los frailes están durmiendo.—
Y la niña mayorcita — la echó los brazos al cuello :
— Hija mía de mis ojos, — regalo de mi consuelo,
tu padre matarme quiere; — yo no sé si lo merezco. —
La ha dado tres puñaladas : —cayó de punta en el suelo.
Los anillos de sus dedos — se derraman por el suelo.
Coge D. Juan su caballo, — y para Roma iba partiendo.
Antes de llegar a Roma — ya se decía en el pueblo
que las puertas de D. Juan — en tres días no se abrieron.
Dieron parte a la justicia; — todas las puertas se abrieron,
y en el medio del portal — hallaron un cuerpo muerto,
un poquito más *alante* — unos niñitos diciendo:
— Allí viene una Señora — con su niño muy pequeño,
que nos cura las heridas — con sus delicados dedos,
y nos dice que mi madre — está sentada en el cielo,
y nos dice que mi padre — está ardiendo en los infiernos
por creerse del demonio — a ser mundo no embustero (?).

Barruelo (Palencia).

La casa del fantasma

Caminan dos estudiantes — *pa* un estudio muy nombrado.
La noche de Navidad — en Babilonia han entrado ;
no hallan casa ni mesón — ni portal desocupado.
Caminan los estudiantes — para la plaza paseando,
mas uno de Babilonia — aparte les ha llamado,

si *quien* comprar una casa — que parecía un palacio.
Mas otro de Babílonia — aparte les ha llamado :
— Esa casa que *sos* vende — es un palacio cerrado;
siete años y van para ocho —que no entra ningún cristiano,
porque han dicho que anda un ruido, — un ruido muy temerario.
— *Demen* ustedes las llaves, — que quiero ver el palacio;
que se obligaban a estar — muy quietos y sosegados.
Han estado quince días, — y a los diez y seis ha entrado
a eso de la media noche — un ruido muy temerario.
Coge un libro de conjuros — con su candela en la mano :
la visión más espantosa — que ha visto cristiano humano,
rodeada de cadenas — y por el suelo arrastrando,
el cabello y la cintura — podrido y envedijado.
Se pusieron a pelear, — a pelear de mano a mano;
se les apaga la luz, — la luz se les ha apagado.
— Por Dios te pido, visión, — no te menees de un lado,
que voy a encender la luz; — ya ves que nos se ha apagado.
La visión agradecida — no se ha movido de un lado;
así que encendió la luz — le ha cogido de la mano,
le llevó para una noria, — *pa* una noria le ha llevado.
— Aquí *esforcé* a una doncella — y a esta noria la he echado;
que me la saques los huesos — y la entierres en sagrado;
que me la digáis las misas, — las misas y el cabo de año,
y debajo la tu cama — hay un tesoro guardado :
el dinero que *sos* sobre — lo repartís entre *dambos*.
Estudiante, si esto no haces — te he de seguir cada paso.
y con esto me voy yo — al otro reino a descanso.

Valles (Burgos).

Altamar

Un rey tenía un hijo — que era el príncipe de España

y este tal se enamoró — de Altamar, que era su hermana.
A tanto llegó el amor — que se fingió malo en cama,
y su padre le visita — tres días a la mañana.
— ¿Qué mal es el que tú tienes? — ¿Qué mal es el que te mata?
— Dolor de cabeza, padre, — y una calentura falsa.
Tengo una sed tan profunda — que no puedo tomar nada.
— ¿Tomarías un guisado — si Altamar te le guisara?
— Altamar que me le guise — y Altamar que me le traiga,
Altamar que venga sola, — y no venga acompañada:
con el ruido de la gente — yo no puedo tomar nada.—
Cuando su padre salía — Altamar por allí entraba
vestida de un raso verde —desde los pies a la cara
La cogió por la muñeca, — la ha subido *pa* la cama;
la puso el puñal al pecho — para que no se volcara
y una mordaza en la boca — para que a nadie llamara;
y aquí se gozó el traidor, — y ahora no le duele nada.
— ¡Válgame Dios de los cielos — y la Virgen soberana!
Para un hermano que tengo — me ha quitado la honra y fama.
— No te dé pena, hija mía, — no te dé pena por nada,
que si es varón, ha de ser — el que gobierne la España;
si es niña, la meteremos — en monjas de Santa Clara.
— Mi padre tiene la culpa — por los consejos que le daba.

Villarmentero de Campos (Palencia).

Santa Catalina

Allá *riba* en Babilonia — dentro de una cueva estaba
una niña muy bonita, — Catalina se llamada.
Su padre era un moro negro, — su madre una renegada;
cada día y cada noche — su padre la castigaba:
que deje la fe de Cristo — y se vuelva una tirana,

y ella dice que no quiere, — que con Cristo está posada.
Ya mandó hacer una rueda — de cuchillos y navajas.
La rueda ya estaba hecha, — ya la santa arrodillada.
Ya baja un ángel del cielo — con la corona y la palma.
— Alto, alto, Catalina, — que el Rey del cielo te llama,
que te quiere pedir cuenta — de tu vida la pasada. —
Mientras Catalina sube, — mientras Catalina baja,
daban truenos y relámpagos, — cayó un marinero al agua.
Se le apareció el demonio — del otro lado del agua.
— ¿Qué me das, marinerito? — Yo te sacaré del agua.
— Yo te doy mis tres navíos, — todo mi oro y mi plata,
mi hijos *pa* que te sirvan — y mi mujer por esclava.
— No quiero tus tres navíos — ni tu oro ni tu plata,
ni tus hijos que me sirvan — ni tu mujer por esclava;
sólo quiero que al morir — que a mí me entregues el alma
— El alma para mi Dios, — que me la ha dado prestada,
y el corazón *pa* la Virgen, — *pa* la Virgen soberana;
la carne para los sapos — que me roerán mañana;
los huesos *pa* el sacristán — que me toque las campanas.
Arriba, arriba, demonio, — que yo no te mando nada,
que se la mando a mi Dios — que me la ha dado prestada

Estépar (Burgos).

Elena

En casa del rey mi padre — un traidor pidió posada.
Mi padre, como era noble, — al momento se la daba.
De las tres hijas que tiene — le pidió la más mediana.
Yo le dije : — Caballero, — no la tengo *pa* casada,
la tengo para ser monja — de la religión bernarda. —
A eso de la media noche — el traidor tentó sacarla.
No la sacó por la puerta, — tampoco por la ventana,
la sacó por el balcón — a favor de la criada:

siete doblones la dieron — *pa* que el secreto callara.
Siete leguas anduvieron —sin hablar una palabra
y a eso de las siete leguas — el traidor la preguntaba:
— ¿Cómo se llama la niña, — cómo se llama la blanca?
— En casa del rey mi padre — Elena de Alba me llamaban,
ahora por estos montes, — Elena la desgraciada.
Hizo lo que quiso de ella — hasta escupirla en la cara;
la ha cortado la cabeza, — a un peñasco la tiraba.
De ella se formó una ermita — tan bonita y dibujada,
de los dientes las paredes, — de los cabellos las palmas,
de las niñas de los ojos — cristales para mirarla.
Pasan tiempos,vuelven tiempos,—y el traidor por allí pasa.
Ha preguntado a un pastor — que su ganado guardaba:
— ¿ De quién en esta ermita — tan bonita y dibujada?
— La ermita de Santa Elena—que en el monte fué degollada.
— Y por ser de Santa Elena — entraré yo a visitarla.
Elenita, Elenita, — tú fuiste mi amor primero,
ahora te pido perdón — de las ofensas que te he hecho.
— De mí no tienes perdón, — tampoco del Rey del cielo,
si quieres que te perdone, — ponte ahí de candelero.—
Cuerpo y alma se quedaron — ardiendo en los infiernos.

Palencia.

La devota

I

Un rey tenía una hija, — una, que más no tenía;
de la plata la calzaba, — de la seda la vestía.
Pídenla duques y condes, — toda la flor de Castilla;
a los duques no los quiere, — a los condes los olvida.
Pídela el marqués del Manto — para un hijo que tenía.
Estando un día a la mesa — la dice el padre a la hija:

— Cásate tú, la mi infanta, — cásate tú, infanta mía,
que si tú no tė casaras — mi reinado se perdía.
— Que se pierda, que se gane, — yo casarme no quería,
que soy esposa de Dios — y de la Virgen María;
que el rosario que yo tengo, — tres veces le rezo al día:
una por la mañanita, — otra por el mediodía,
otra por la media noche — mientras la gente dormía.
Despierte, padre, despierte, — despierte si usted dormía,
que en su sala cuadradita — está la Virgen María;
dice que me he de ir con ella,— con ella en su compañía.—
Agárrala de la mano, — monte arriba la subía,
donde canta la culebra, — la sierpe la respondía.
— Aquí te has de estar siete años, — siete años menos un día;
ni has de comer ni beber,—ni has de hablar con cosa viva,
tan sólo una palomita — irá y vendrá cada día;
en el pico te traerá — una flor blanca amarilla,
quitarásla y comerásla, — y ella te sustentaría. —
Al cabo de los siete años, — siete años menos un día,
abajóse a beber agua, — que ella de *sé* se moría.
Estando bebiendo el agua — llegó la Virgen María
con un niño en sus brazos — que muy bien le parecía.
— ¿Qué haces aquí, la mi sierva,—qué haces aquí, sierva mía?
— Abajéme a beber agua, — que yo de *sé* me moría.
Agarróla de la mano, — monte arriba la subía:
palabras la iba diciendo — como una madre a su hija.
— Si quieres casar, hija, — marido te buscaría;
si te quieres meter monja, — convento te buscaría.
— Yo monja, monja, señora, — monja Santa Catalina.—
Tal que hoy cortan el manto, — mañana muere la niña.
Las campanas de la iglesia — sin tocarlas se ceñían;
las candelas de la iglesia — sin encenderlas ardían.
— ¿Quién murió, quién murió? — toda la gente decía.
— Murió la hija del rey. — ¡Quién fuera en su compañía!

Luena (Santander)

II

La pastora guarda vacas, — guárdalas todos los días,
y un día de mucho calor — la pastora se dormía.
Se sentó a descansar — al pie de una verde oliva.
Después que volvió en sí, — las vacas no las veía.
Se asomó a una collada — la más alta que allí había;
vió a las que estaban paciendo — allí en una pradería.
Contólas y recontólas — y allí todas las tenía.
Bajólas a beber agua — a una fuente que allí había,
donde está Nuestra Señora — sentadita en una silla.
— Ahora te has de ir conmigo — por esas cuestas arriba.
— Las mis vacas por los montes—¿ quién me las ayuntaría ?—
Y al subir aquella cuesta — se le aparece una ermita.
— Aquí te has de estar siete años, — te has de estar más un día.
No has de comer ni beber — ni hablar con cosa nacida.
Sólo una paloma blanca — te vendrá a ver *tos* los días,
en el pico te traerá — una flor muy amarilla :
sólo con verla y olerla — te quedarás mantenida.—
Ya acabó los siete años, — siete años más un día.
Las campanas se gloriaban — y ellas solas se ceñían.
Unos dicen ¿ quién murió ? — y otros que quién moriría,
y otros dicen: — Ya murió — la devota de María.
— Buenos días, mi Señora. — Buenos días, mi querida. —
Esa Señora nos valga, — válganos todos los días.

Abiada (Santander).

La Virgen y la hija del rey

I

En aquel pradito verde — hay una fuente muy clara,
donde se lava la Virgen — sus benditos pies y cara.

Luego que ya se lavó — echó bendición al agua :
— Bendita sea està fuente — y el que aquí venga par agua. —
La hija del rey que lo oyó — del palacio donde estaba
coge sus cántaros de oro — y a la fuente caminaba.
— ¿Dónde va la hija del rey, — dónde va tan de mañana?
— A preguntar a la Virgen — si he de ser monja o casada.
— Casadita has de ser, hija, — y querida y respetada.
Tres hijos has de tener, — todos tres como una plata.
El uno, rey de Sevilla, — y el otro rey de Granada
y el más pequeñito de ellos — a decir misa cantada.

Briviesca (Burgos).

II

La mañana de San Juan — cuando el sol alboreaba,
cuando la reina del cielo — a la tierra se bajaba
a lavar sus lindos pies — y su delicada cara;
después que los ha lavado — bendiciones echa al agua.
— ¡Dichoso del que viniese — a esta fuente a coger agua!
Lo ha oído la hija del rey — del palacio donde estaba;
muy de prisa se vestía, — más de prisa se calzaba.
Cogió su jarro de vidrio — y a la fuente va por agua,
cuando en medio del camino — el jarro se la quebrara.
Anda un poco más *alante* — y a la Virgen se encontrara.
— ¿Dónde va la hija del Rey — tan sola y tan de mañana?
— Allá voy, la mi Señora, — a coger la flor del agua.
— ¿Como lo has de coger, hija, — si no *ties* jarro ni jarra?
— El jarro que yo traía— en el camino se quebrara.
— ¿Como lo has de coger, hija, — si yo en ello me lavara?
— Si eso me dice usted, Señora,— lo cojo de mejor gana. —
Echó mano a su regazo, — sacó una jarra de plata.
— Este es el premio, hija mía, — con que pago tu fe santa,
y en el reino de los cielos — tienes la gloria ganada.

Reinosa (Santander).

La romera

Iba el rey a cazar — a cazar por alta sierra,
en vez de encontrar caza — encontró una linda romera.
Atrevido preguntóla — si era casada o soltera.
— Casadita soy, señor, — pero mi amor atrás queda.
Ya se marchó el buen rey— a cenar de la su cena;
no pudo cenar bocado — de amores de la romera.
— Vete tú, Gonzalo, vete — en busca de la romera.
— ¡Ay, señor, no la conozco! — Pero si la conociera...
— Lleva zapato picado — y rica media de seda,
lleva liga anaranjada — que la brillaba en sus piernas;
lleva toca en su cabeza — que parece una extranjera,
lleva delantal por delante — que parece una volandera.
— Vengo de parte del rey — que venga a cenar su cena.
— Dile al bueno del rey — que la cene enhorabuena,
que si el es rey de vasallos — yo lo soy de cielo y tierra,
yo soy la Virgen María— que anda por Sierra Morena.

Hazas del Cesto (Santander).

El mendigo

Un caballero en Madrid — ricas labranzas tenía;
para ir a ver sus labranzas — a caballo se ponía.
Un día, al volver a casa, — un pobre tullido había,
tullido de pies y manos — que moverse no podía.
Apeóse el caballero — y en las ancas le ponía;
le ha llevado a su casa — y le ha sentado en una silla
y le ha dado de comer — de lo mejor que tenía
y le ha dado a beber — de lo mejor que había.
Le echó a dormir en su cama — y en el suelo dormía,
y a eso de la media noche — su casa resplandecía.

Se levanta el caballero — con una luz encendida
y vió que era Jesucristo — que estaba *hincao* de rodillas.
— Quién hubiera sabido anoche — que tal huésped tenía,
le hubiera dado a cenar — el cuerpo y el alma mía
y le hubiera dado de beber — de la limpia sangre mía.
— Calla, calla, el caballero, — tu voluntad conocida.
En el reino de los cielos — te está esperando una silla
y otra para tu mujer — por lo bien que me servía
y otra para tus hijos — porque saben la doctrina.

Reinosa (Santander).

El descreído

I

Cuando Jesús iba a caza, — a caza como él solía,
se ha encontrado con un hombre — triste y de *malancolía*.
Le pregunta que si hay Dios — y dice que Dios no había.
— Hombre, que estás engañado, — que hay Dios y Santa María;
la muerte por ti vendrá — mañana o a esotro día.
— Yo no temo a la muerte — ni tampoco al que la envía.—
A esotro día temprano — la muerte por él venía.
— Quítate, muerte espantosa, — déjame siquiera un día
pa confesar y comulgar — y cumplir esta alma mía.
— No te puedo dejar nada, — que el rey del cielo me envía.
Ya bajan los oficiales — a darle los buenos días.
— Buenos días tengas, hombre, — *pa* sentarte en esta silla.—
No se podía sentar — de tantas llamas que había.
Ya le bajan a comer — una culebra freída,
ya le bajan a beber — un vaso de *perlesía*.
Las puertas del infierno — abiertas las hallaría;
las de la gloria — bien cerradas las tenía.

Arroyo (Valladolid).

II

Jesucristo iba a cazar, — a cazar como solía;
los perros lleva cansados — de subir cuestas arriba.
En el monte encuentra un hombre, — hombre de mala enconía.
Le pregunta que si hay Dios, — él dijo que Dios no había.
— Calla, hombre, que sí hay Dios — y también Santa María,
que te puede enviar la muerte — y no sabes en qué día.
— No tengo miedo a la muerte — ni tampoco a quien la envía. —
Otro día a la mañana — la muerte a su casa iba.
— Detente, muerte rabiosa, — detente siquiera un día
pa confesar los pecados — que he hecho en toda mi vida.
— No me puedo detener, — que Dios del cielo me envía.—
Las puertas del cielo cierran, — las del infierno abrían
para meter aquella alma — que dijo que Dios no había.
Le pusieron de cenar — una culebra cocida,
le pusieron de beber — un vaso de trementina
y después de haber cenado — una cama muy pulida,
de balas y perdigones — que le levantan *pa* arriba.

Hazas del Cesto (Santander).

Desposorios de la Virgen

A unos desposorios castos — convida la Iglesia, amigos.
Los desposados son santos : — vamos, seremos testigos.
El desposado es José, — ¡qué grande dicha ha tenido!
Que se casa con María, — hija de Joaquín, su tío.
Tiene la novia mil gracias,—de quince años no cumplidos;
José tiene treinta y tres, — hermoso y bien parecido;
pues para no estar ocioso, — de carpintero es su oficio.
De reyes y patriarcas — ambos descienden, de fijo,

pues lo dijo San Mateo — en un Evangelio escrito.
Crióse *aquiesta* doncella — en el templo y con retiro;
a los doce años, José — ha hecho este voto mismo:
de este modo se ordenó — desposorios tan divinos.
Era esta doncella rica — y sus padres eran ricos;
era santa y muy hermosa, — y por *aquiestos* motivos
cuantos mancebos había — de aquel linaje han venido
cada uno deseando — la dicha de ser marido;
entonces vino José — más que con otros destinos.
Más bella que un serafín — su esposa le ha recibido.
Allí todos conocieron — que era José el escogido
para esposo de María; — dijo José enternecido:
— Esposa, ¿ te se ofrece algo ?—Yo acudo en vuestro servicio.—
Respondió: — Nada me falta. — Sólo quisiera deciros
un secreto que en mi pecho—siempre he tenido escondido.
Esto fué de que pequeña — siempre mi deseo ha sido
conservarme en castidad — entonces reino suplicio (?).—
Se componía su casa — en tres cuartos divididos :
en uno pone José — sus herramientos de oficio
y en otro pone María — para el descanso preciso.
Trataba de caminarse — cogiendo un saco y dinero (*sic*
Se echó a descansar un rato, — luego se quedó dormido.
La Virgen, que no ignoraba — de San José los destinos,
dijo: — Levanta, José, — despierta si estás dormido,
que el preñado de tu esposa — es por misterio divino.
— Me retiro a Galilea, — donde no sea conocido.

Valles (Burgos).

El Niño perdido

La princesa de los cielos — reverencia mil altares,
la Virgen a quien se humillan — los ángeles celestiales,
aquellas fiestas de templo — tan consagradas y grandes,

anda buscando a su hijo. — que se la perdió ayer tarde.
Va vestido de morado — y de Nazareno el traje;
lleva el sol en un carrillo — y la luna en la otra parte,
ojos lindos y espaciosos, — ojos rasgados y grandes.
Salió con pan en las manos — para una limosna darle;
de que le vió tan pequeño — y corre tan frío el aire,
le dijo : — Entra acá, mi niño, — cuando las puertas se me abren.
Le mandó que se sentara — y no halló donde sentarse.
Le preguntó de quién era; — le respondió como un ángel.
— Soy hijo del Padre Eterno — y la Virgen es mi madre.—
Le aderezan una cama — *pa* que el niño se acostase;
no quiso, sí en una estera — de pajuelas de Alicante,
por cabecera un ladrillo — donde su cabeza echase;
y aquella noche pasé — con sueño tan agradable
al saber que tengo en casa — el poder de Dios tan grande.
Otro día de mañana — el niño se levantase
y diese los buenos días — y que con Dios se quedase.
— Adiós, que el alma me lleva,—me se *teritan* las carnes.—
Con esto marchó la Virgen — más contenta que de antes
buscando de templo en templo,—buscando de calle en calle
y donde le vino a hallar, — en las murallas más grandes.
Aquí dió fin la historia — del buen Jesús y su madre,
de ser el niño perdido — razón será que se acabe.

Valles (Burgos).

Camino de Belén

Camina la Virgen pura, — camina para Belén
y en el medio del camino — pide el niño de beber.
— No pidas agua, mi niño, — no pidas agua, mi bien,
que los ríos bajan turbios — y los arroyos también.
En la huerta de D. Carlos — hay un rico naranjel,

cargaditas de naranjas — que nos han de menester —
Las cuidaba un pobre ciego, — ciego que nada no ve.
— Dame, ciego, una naranja — para el niño entretener.
— Entre usted, señora, y coja — las que sean menester.
Las que cogía la Virgen — salían de tres en tres
y las que cortaba el niño — volvían a florecer.
Ya caminaba la Virgen — y el cieguito empezó a ver.
— ¿Quién es aquella señora, — quién es aquella mujer,
quién es aquella señora—que a mí me ha hecho tanto bien?
— La madre de Dios y el niño, — el niño de Dios también.

Briviesca (Burgos).

Aflicción de la Virgen

I

La Virgen se está peinando — debajo de una alameda;
los cabellos eran de oro, — las cintas de primavera.
Por allí pasó José — diciendo de esta manera.
— ¿Cómo no canta la blanca? — ¿Cómo no canta la bella?
— ¿Cómo quieres que yo cante — estando en tierras ajenas?
Un niño que yo tenía — más blanco que una azucena
me le están crucificando — en una cruz de madera.
Subiremos al Calvario, — veremos las escaleras
todas cubiertas de sangre: — allí murió quien muriera,
allí murió el Redentor — de los cielos y la tierra.

Valles (Burgos).

II

Allá arriba en Belén, — siete leguas de un Calvario,
encontré una mujercita — con un librito en la mano.
— Mujercita, mujercita, — ¿has visto a Jesús amado?

— Si le he visto o no le he visto, — él por aquí habrá pasado.
Una cruz lleva a sus hombros, — una cadena arrastrando,
una corona de espinas — que le va crucificando.
Ya le clavaron los pies, — ya le clavaron las manos,
ya le dieron la lanzada — en su divino costado.
La sangre que derramó, — cayó en un cáliz sagrado;
el hombre que la bebiere — será bienaventurado:
en este mundo será rey, — en el otro coronado.

Espinosa de Villagonzalo (Palencia).

La Crucifixión

Por aquel portillo abierto — que en jamás le vi cerrado,
camina la Virgen pura — en busca de su Hijo amado,
y en medio del caminito — una mujer ha encontrado.
— Dime, cristiana mujer, — si a Jesús has encontrado.
— Si, señora, que le vi — muy rendido y fatigado.
Una cruz lleva a sus hombros, —que de ella le van tirando;
de que los judíos tiran, — Jesucristo arrodillado,
San Juan y la Magdalena — le levantan de la mano.
— Alto, alto, Virgen pura — vamos al Monte Calvario,
que por pronto que lleguemos — ya le habrán crucificado.
Ya le clavaban los pies, — ya le clavaban las manos,
ya le meten la lanzada — por su divino costado.
La sangre que de él caía — cae en un cáliz sagrado
y el hombre que la bebiese — será bienaventurado:
saca un anima de pena — y la suya de pecado.

Valles (Burgos).

La Virgen y los pecadores

En el mar hay un castillo — fundado de maravilla.
Tiene las ventanas de oro, — las rejas de plata fina,
entre ventana y ventana — dos mil ángeles habrá,
entre medias de los ángeles — está la Virgen María,
llorando con sus dos ojos,— llorando lágrimas vivas.
Pasa por allí Jesús : — ¿Por qué llora, madre mía?
— Por ver a la cristiandad — que en el mundo va perdida.

Revilla Vallejera (Burgos).

Oración

En el monte murió Cristo, — Dios y hombre verdadero,
no murió por sus pecados, — que murió por los ajenos,
en una cruz enclavado — con fuertes clavos de hierro.
Padre mío de mi alma, — divino y manso cordero,
yo soy aquel pecador — que tan ofendido os tengo,
que la tierra que yo piso, — Padre mío, no merezco.
El alma tengo prestada, — desde ahora os la ofrezco,
para que alcancéis perdón — de este pecador inmenso
Rogádselo, Virgen pura, — con gran encarecimiento,
que si vos se lo rogáis, — seguro tengo yo el cielo.
La muerte nos *vie acercando* — sin tener ningún remedio.
Con una muerte dichosa, — Virgen, ábrenos el cielo.

Astudillo (Palencia)

COMPTES RENDUS

Comedia famosa de Amar sin saber a quién, de Lope de Vega Carpio. Edited with Notes and Vocabulary by Milton A. Buchanan, University of Toronto, and Bernard Franzen-Swedelius, McMaster University, Toronto. New York, Henry Holt and Company, s. d. (1920). in-8, VII-202 pp.

Bien que ce volume n'ait pas de titre collectif, il fait partie, si je ne me trompe, de la *New Spanish Series* que dirige le Professeur Ford. Cette collection, qui paraît depuis 1901, contient quelques éditions fort recommandables, à l'usage des jeunes hispanisants de langue anglaise ; ce qui ne signifie aucunement que les hispanisants moins jeunes, et d'un pays quelconque, n'aient pas à y apprendre parfois des choses utiles. Le cartonnage entoilé de ces volumes est d'un aspect sobre et agréable. L'impression est des plus soignées et des plus claires ; je voudrais pourtant présenter quelques observations relatives à la partie matérielle.

L'arrangement par suite duquel le texte et les notes sont entièrement séparés ne me semble pas heureux : il eût mieux valu placer au bas des pages les variantes et tout ce qui se rapporte à l'établissement du texte, et reporter à la suite les commentaires explicatifs. On aurait ainsi évité au lecteur d'avoir à feuilleter constamment le volume afin de chercher dans les notes une référence au texte. Si ceux qui sont responsables de cette disposition tenaient absolument à séparer le texte des variantes et des notes, ils auraient dû au moins placer un astérisque dans la marge lorsque le lecteur doit trouver plus loin une note ou une variante. Cette précaution a été adoptée dans l'édition de *La Dama boba* du Professeur Schevill (Berkeley, 1918), et elle facilite singulièrement le maniement du volume.

Je crois aussi que la disposition typographique aurait gagné à être quelque peu différente. Les vers dont se compose *Amar sin saber a quién* sont de trois sortes : vers de huit syllabes (ce sont les plus nombreux), vers de onze et vers de six. Les vers de huit occupent judicieusement le milieu de la justification, entre le nom des interlocuteurs à gauche et le numérotage des vers à droite. Mais pourquoi avoir donné aux vers de onze et aux vers de six le même alignement initial qu'à ceux de huit ? C'est un usage de plus en plus admis, que les vers se renfoncent en raison du nombre de syllabes dont ils se composent, le renfoncement étant généralement d'un demi-cadratin par syllabe de moins. Les vers de huit syllabes occupant le milieu de la justification, il eût donc fallu, par rapport à ceux-ci, rentrer d'un cadratin les vers de six syllabes et faire dépasser d'un

cadratin et demi les vers de onze. Cette disposition aurait présenté deux avantages : l'œil aurait immédiatement perçu le passage d'une forme de vers à une autre et les vers de onze syllabes auraient été moins fréquemment coupés en deux tronçons. Quand cette disposition aurait amené la réduction de l'espace réservé aux noms des interlocuteurs, ceux-ci auraient pu être composés en caractères plus étroits, ou être indiqués en abrégé. Nous venons de dire que les vers de onze syllabes sont coupés en deux tronçons quand ils ne tiennent pas dans la justification ; dans ce cas, l'excédent aurait dû être placé soit à la fin de la ligne de dessus, soit à la fin de la ligne de dessous. On a invariablement rejeté l'excédent à la ligne de dessous, mais on n'y a placé que l'excédent, tout le reste de la ligne étant laissé en blanc ; en outre, au lieu de placer l'excédent à la fin de la ligne, on l'a placé vers le commencement, en retrait de deux cadratins sur l'alignement général (1). Il y a ainsi trois alignements pour des vers ayant le même nombre de syllabes : 1° l'alignement général ; 2° l'alignement du premier vers des strophes, en retrait d'un cadratin ; 3° l'alignement des excédents de vers, en retrait de deux cadratins. C'est regrettable, car l'œil ne perçoit plus avec la même facilité la forme des strophes ; les sonnets, notamment, présentent un aspect des plus fâcheux (pp. 22, 48-49 et 64-65).



J'en arrive à l'édition elle-même. L'ouvrage est soigneusement corrigé, mais nul n'ignore que le correcteur le plus exercé laisse échapper des fautes d'impression. J'ai relevé les suivantes (la rectification est entre parenthèses) :

vers 34: le tiret devrait être à la fin du v. 36.— v. 110: Melancólica (melancólica). — v. 142: Cuando (cuando). — v. 166: Las (las). — v. 245: il faut fermer les demi-guillemets après hermano. — v. 246 : il faut ouvrir les demi-guillemets avant ¿ Qué. — v. 359: il faudrait un tiret avant ¡ Hola ! — v. 472: le vers est le premier du second tercet et devrait être en retrait. — v. 578 : il faut un point à la fin du vers. — v. 750 : il ne faut pas de tiret. — v. 941 : manifesto (manifiesto). — v. 1315 : le tiret est superflu. — v. 1404: plugiera (pluguiera). — v. 1850 : il ne faut pas de virgule. — le v. 1990 est chiffré 1900. — v. 1990-1991 : le sujet de *Dale un bolsillo* étant don Juan, cette indication ne devrait pas être placée avant le v. 1990. — p. 136, l. 2 : dromedaire (dromadaire). — pp. 141, l. 24 ; p. 145, l. 20 ; p. 155, l. 2 : Mme d'Aunoy (Mme d'Aulnoy). — p. 145, l. 14: tomar, iglesia (tomar iglesia). — p. 156 : 1003 (lire 1002). — p. 162 : 1379-1380 (lire 1380-1381). — p. 163, l. 13 : 204-205 (lire 203-205). — p. 163, dern. l. : 1514 (lire 1513). — p. 164 : 1539 (lire 1541). — p. 165, l. 18 : bult (built). — p. 168 : 1593 (lire 1592). — p. 170, l. 1 : 1527 (lire 1529). — p. 170 : 1618-1629 (lire 1618-1631). — p. 173 : les vers 1, 5, 9 et 12 du sonnet devraient être en retrait. — p. 174, l. 1 : 2039 (lire 2041) ; 2096-2100

(1) On a procédé de même avec les vers de huit syllabes, mais ceux-ci ne sont coupés en deux que rarement.

(lire 2095-2099). — p. 176, 2301 : *ne (en).* — p. 178, l. 16 : senorío (señorío). — p, 181 : 2788-2795 (lire 2788-2791).

Amar sin saber a quién a été publié en 1630, à Saragosse, dans une *Parte veynte y dos de las comedias del Fenix de España, Lope de Vega Carpio* imprimé sans la participation de l'auteur, puis republié en 1635, à Madrid, dans la *Ventidos Parte perfeta de las comedias del Fenix de España Frey Lope Felix de Vega Carpio... sacadas de sus verdaderos originales, no adulteradas como las que hasta aqui han salido.* Des deux libraires qui mirent cette édition en vente, le second, Pedro Verges, était celui qui avait publié l'édition de 1630. Le contenu des deux volumes est sensiblement différent, puisque, sur douze comedias, deux seulement, *Amar sin saber a quien* et *La Carbonera* se trouvent dans l'un et dans l'autre. *Amar sin saber a quien* a été reproduit en 1853 par Hartzenbusch (Biblioteca de Autores españoles) et en 1901 par Adolf Kressner, lequel n'eut à sa disposition que le texte de Hartzenbusch. La comedia a été traduite en français en 1842 par Damas Hinard et en 1870 par Eugène Baret. Les deux éditions anciennes, les deux éditions modernes et les deux traductions françaises ont été utilisées par MM. Buchanan et Franzen-Swedelius (BFS).

Quant à la date de composition de la pièce, BFS disent (pp. vi-vii) : " The date of composition is about ten or more years earlier [que 1630, date de la première édition]. In one passage there is a compassionate reference to Cervantes, who died April 23, 1616, " perdone Dios a Cervantes " (l. 124). The inference is legitimate that Cervantes was not long deceased when Lope de Vega penned these pious words. This is confirmed by an allusion (l. 511) to *La Dicha del Forastero*, a play written by our author after November, 1615. *Amar sin saber a quién* is not included in the list of Lope de Vega's plays published in *El Peregrino en su Patria* (1618). There is, however, a reference to the play in *La Selva confusa* (ed. Northup, l. 671), written probably in the early twenties of the seventeenth century. " — Très vraisemblablement, BFS ont raison et l'époque de la composition doit être celle qu'ils indiquent. Je voudrais, pourtant, faire quelques remarques. Des quatre références invoquées, une seule est probante mais ne nous donne que le *terminus a quo :* c'est le "perdone Dios a Cervantes". La pièce est postérieure au 23 avril 1616 ; mais est-elle postérieure de peu ou de beaucoup à cette date ? Dans *La Dorotea*, publiée en 1632, il y a (Primera Parte, acto I, sc. II) : " perdoneselo Dios a Vicente Espinel ", et Espinel était mort en 1624. (Le passage était peut-être écrit longtemps avant 1632, mais ce n'est pas certain, et en tous cas, publiant le livre en 1632, Lope n'a pas modifié le passage). Le " perdone Dios a " n'implique peut-être pas toujours une antériorité immédiate. — L'absence du titre de la pièce dans le *Peregrino* de 1618 peut signifier qu'elle n'était pas encore écrite, mais une omission étant possible, la certitude est loin d'être établie. — Si le vers 511 (La dicha del forastero) est une allusion à *La Portuguesa y Dicha del Forastero* (1), comme le disent BFS, cela signifierait

(1) p. 151 : *La Portuguesa y Dicha del Forastero ;* p. 158 : *La Portuguesa y la Dicha del Forastero.* C'est le premier titre qui est correct.

seulement que *Amar sin saber a quién* est postérieur à *La Portuguesa*, que l'on sait avoir été écrite après le 19 novembre 1615, date de l'entrée d'Elisabeth de France à Madrid. Mais quelle est la date exacte de *La Portuguesa*? BFS disent (p. 151) : " written about 1615 " et (p. 158) " 1615 ". En réalité, la date exacte est inconnue ; mais il est à supposer que la pièce dut être représentée très peu de temps après l'entrée de la princesse. *Al pasar del arroyo*, qui contient un récit de ce même événement, était achevé le 23 janvier 1616. *La Portuguesa* est vraisemblablement antérieure à la mort de Cervantes. En outre, je doute que le vers 511 soit une allusion à cette comedia : " la dicha del forastero " me paraît plutôt une expression proverbiale. Et il ne serait pas impossible que " Amar sin saber a quién " fût aussi une expression passée en proverbe, auquel cas *La Selva confusa* ne contiendrait peut-être pas d'allusion à la pièce dont nous nous occupons.

BFS ont établi leur texte d'après 1630 (A) et 1635 (B). Je n'ai à ma disposition, en ce moment, ni A ni B ; je m'en rapporte donc, sur ce point, à la conscience et à l'application des deux professeurs de Toronto. J'étudierai uniquement leur texte et leurs notes (ces dernières occupent une cinquantaine de pages).

BFS ont toujours consulté l'édition de Hartzenbusch (C) et ils ont même poussé le souci jusqu'à noter toutes les conjectures de l'ingénieux (souvent trop ingénieux) érudit. C'était parfois inutile. Ainsi AB ont (2274-2276) :

¿Hay nube que se haya opuesto
a los rayos luminosos
del sol ?

ce qui est d'une parfaite clarté. Hartzenbusch a remplacé *rayos* par *reinos*. BFS ont conservé la leçon de AB et ont bien fait ; mais à quoi bon mentionner en note la correction inadmissible de Hartzenbusch ?

Si l'on signale les corrections de Hartzenbusch, il faudrait les noter de telle sorte que l'on ne puisse accuser leur auteur d'avoir fait un vers faux. Les vers qu'il faisait ou qu'il refaisait n'étaient ni trop longs ni trop courts. Prenons le vers 2331 : a don Pedro ? — A que despidan... BFS disent en note : C *hace que despidan ;* or le vers : a don Pedro ? — Hace que despidan... serait faux. Mais la correction de C est celle-ci : Al muerto ? — Hace que despidan... et le vers est correct. La notation des variantes doit être faite de telle façon qu'elle permette au lecteur de reconstituer exactement la leçon non admise dans le texte.



Il eût été plus pratique de grouper tout ce qui concerne la Versification, au lieu d'en étudier une partie aux pp. 131-132 et d'autres parties ailleurs. On eût ainsi évité de dire deux fois la même chose (p. e. page 132, lignes 3-5 et p. 155, l. 25-26). — Il était inutile de faire une remarque comme la suivante : 2380-2603 These two narratives *(relaciones)* are in hexasyllabic romance meter, with the final stress on the fifth syllable. Il est évident que dans des vers de six syllabes le dernier accent sera sur la cinquième, de même que dans des vers de huit il sera sur la septième. Comment en pourrait-il être autrement ?

Page 132, BFS disent : " There are a few *décimas*, which are a pair of *quin-*

tillas, but with a fixed rime scheme and a pause at the end of the fourth line (abba: accddc). " Ils répètent cette définition à peu près textuellement à la p. 155, en ajoutant : " In l. 1406 the rule governing the pause is broken. " Un peu plus loin, on lit : " Professor Ford comments as follows... " I do not know the pause as an element (cf. v. 729). The *décima* is a combination of two *quintillas* with a fixed rime scheme in the second *quintilla*. " Les jeunes hispanisants auxquels est destinée l'édition ne manqueront pas de constater que, en ce qui concerne la *décima*, l'opinion de BFS et l'opinion du Professeur Ford sont nettement contradictoires. J'ose penser que cela est excellent, parce que cette contradiction ne pourra que développer le sens critique et le goût de la recherche chez de futurs érudits. Ils commenceront sans doute par examiner les quarante *décimas* que contient la comedia (6 -745, 814-853, 1382-1481, 2180-2269, 2832-2941) ; ils constateront que la règle de la pause à la fin du quatrième vers est, en effet, enfreinte au v. 729, comme le dit le Professeur Ford, et au v. 1406, comme le disent BFS ; ils s'apercevront qu'elle est non moins enfreinte dans la *décima* 2200-2209, comme ne le disent ni le Professeur Ford ni BFS. Mais dans les trente-sept autres *décimas* il y a une pause à la fin du quatrième vers. N'en déplaise au Professeur Ford, un phénomène qui se produit trente-sept fois sur quarante constitue bien ce que l'on peut appeler une règle, les trois cas contraires étant des exceptions. La pause à la fin du quatrième vers est bien un élément — c'est même l'élément caractéristique — de l'*espinela*, et il n'est pas un traité de poétique qui n'en fasse mention.

Quant à la seconde remarque du Professeur Ford : " The *décima* is a combination of two *quintillas* with a fixed rime scheme in the second *quintilla*. ", signifie-t-elle que la première *quintilla* n'a pas, elle aussi, " a fixed rime scheme "? Mais il n'y a qu'à examiner les quarante *décimas* de la comedia pour voir que la première *quintilla* de chacune est invariablement construite sur le type *abbaa*, comme le disent BFS.

Dans le sommaire de la versification, qui occupe moins de cinq lignes (p. 132), se trouvent mentionnés des " hendecasyllabic lines with irregular rimes (*e. g.* ll. 53-97) ". Je ne sais si un examen un peu moins superficiel de ces vers (53-97 et 651-685, soit 80 vers) n'aurait pas permis de reconnaître les causes de l'irrégularité, qui pourrait bien, à certains endroits tout au moins, n'être due qu'à une altération du texte. Ainsi, le v. 657 : me ha de sacar de la prisión al punto, est remplacé dans B par les deux suivants :

me ha de sacar de la prisión, remedio
que de todo mi mal se pone en medio

qui, avec les six vers précédents, font une *octava* on ne peut plus régulière. Et les vers 70-77 constituent, eux aussi, une *octava* d'une absolue régularité.

La recherche du nombre de syllabes qu'un poète compte dans un mot mériterait parfois plus de trois lignes. Tel est le cas pour *ahora*.

Agora, disent BFS (p. 145), archaic even in the 17th century for *aora*, *ahora*..., was used by poets because it gave them an extra syllable, *ahora*, in verse, counting as only two syllables. — Je ne crois pas qu'à l'époque d'*Amar sin saber a*

quién, la forme *agora* ait été aussi archaïque que le pensent BFS. *Agora* est la seule forme donnée par Rengifo (1592), la seule donnée par Covarrubias (1611). Et dans notre comedia elle-même on trouve *agora* non seulement au vers 311, mais aussi aux vers 1981, 1998 et 2205. On peut simplement constater que *agora* et *ahora* étaient employés concurremment. Quant à prétendre que *ahora* est bisyllabique en poésie, c'est peut-être généraliser un peu vite. Dans notre comedia, *ahora* ne compte pour deux syllabes que dans l'expression *ahora bien* :

647 mas las cejas... Ahora bien
920 Ahora bien, yo estoy de prisa.
940 Ahora bien, por vos me pongo
1154 Ahora bien, déte dineros
1553 Ahora bien, ¿ nada os agrada ?

Ailleurs il compte pour trois :

58 y nos quiere decir / que a/ho/ra vino
772 que me / dió a/ho/ra Dionís
1314 A/ho/ra sin due/ño es/toy
1731/Leo/narda, ¡ tú por acostar / a/ho/ra !
1751 antes / de a/ho/ra despertar / tu ol/vido

Il ne faudrait pas oublier de scander les vers, et si on laisse dans le texte un vers faux, il est indispensable de le faire remarquer. Le vers 1612, tel que l'impriment BFS, est faux : Hay cosa como un bodegón. B a *bodego* ; Hartzenbusch accepte *bodego*. Il y a deux raisons pour rejeter *bodegón* : en premier lieu le vers est faux (ou alors il faudrait chercher à corriger le reste du vers) ; en second lieu le mot est le premier d'une énumération de mets : albondiguilla, tajada, estofado y picadillo ; il semble donc peu probable qu'il y ait au vers 1612 un mot signifiant taverne, surtout puisque deux vers plus haut l'on a *hostería*. La suggestion de BFS (1613. Supply with its) ne me paraît vraiment pas acceptable. D'autre part, faut-il accepter *bodego* ? Le mot ne se trouve que dans le Diccionario de Autoridades : " Lo mismo que bodegon. Es voz festiva è inventada. " Mais n'aurait-il pas eu un autre sens ? Ou bien sommes-nous en présence d'un mot mal transcrit et qui, par conséquent, serait autre que *bodego* ? Covarrubias, à propos de *bodegon*, rappelle " budello, que en Italiano vale asaduras, y tripas, ô coraznadas ". Le mot que nous cherchons ne serait-il pas *budello*, écrit peut-être *budelo* ? Tout ceci n'a d'intérêt qu'au cas où l'on accepte la leçon de B. Il ne faut pas perdre de vue que, au lieu des vers 1610-1630, A n'a que quatre vers et que ces quatre vers sont parfaitement admissibles :

Es porque no ay osterias ;
que cosa es como en Italia
meterse en un bodegon
donde un hombre se regala.



BFS ont indiqué la division des strophes en renfonçant d'un cadratin le premier vers de chacune ; c'est un procédé excellent: d'une part, il rend visuelle-

ment perceptible la nature de la versification et en facilite l'étude, d'autre part, il permet de s'assurer que le texte est bien complet. (On peut toujours supposer qu'une strophe a disparu tout entière, si elle était sans importance pour le sens ; mais bien d'autres hypothèses pourraient être envisagées). Dans la comedia dont nous nous occupons, les strophes en vers rimés sont complètes. Hélas ! que ne peut-on en dire autant des vers de romance ! BFS savent naturellement que dans les romances les vers pairs sont assonancés. Il faut donc que les vers de romance soient en nombre pair. Cela étant, comment les vers de romance assonancés a-a qui commencent à 174 peuvent-ils se terminer à 360 ? Un romance dont le premier vers porte un numéro pair doit obligatoirement se terminer par un vers à numéro impair — et inversement. S'il n'en est pas ainsi, c'est que le numérotage est mal fait, ou qu'il y a un vers de trop, ou qu'il y a un vers de moins. Dans le cas présent, il y a un vers de moins : ce vers absent devrait prendre place entre 356 et 357, deux octosyllabes non assonancés ne pouvant se suivre immédiatement. Il est probable que le vers oublié ne se trouve pas dans AB, mais il est certain que ni Hartzenbusch ni BFS ne s'en sont aperçu, sans quoi ils l'auraient indiqué. C'est une négligence regrettable.

Les vers de romance que l'on trouve dans les comedias sont souvent assujettis, ainsi que je l'ai fait remarquer récemment ici même (tome XLVIII, pp 515 et suiv.), à une sorte de balancement rythmique dont l'amplitude normale est de quatre vers octosyllabiques. Par conséquent, ces vers peuvent être divisés en strophes de quatre vers et peut-être serait-il à souhaiter que l'on indiquât cette division au moyen d'une disposition typographique spéciale. Si l'on examine les vers de romance de *Amar sin saber a quién*, on déterminera aisément ces strophes de quatre vers (1) et l'on découvrira qu'il y a des lacunes dans le texte établi par BFS.

Chaque quatrain sera représenté ici par le numéro de son premier vers.

La comedia contient sept passages en vers de romance.

I. Vers 174 à 360, soit 187 vers (188 avec le vers oublié).

Premièrement : 174 178 182 186 190 194 198 202 206 210

Deuxiemement : 216 220 224 228 232 236 240 244 248 252 256 260 264

Troisièmement : 270 274 278 282 286 290 294 298 302 306 310 314 318 322 326 330 334 338 342 346 350 354 357.

Il y a donc deux lacunes. La première doit se trouver soit entre 213 et 214, soit entre 215 et 216. La seconde est indiscutablement entre 268 et 269, ainsi que le prouve le texte :

me dijo : " Oíd, don Fernando. " 268

(1) Il y aurait quelque naïveté à considérer comme complet tout romance dont le nombre de vers est divisible par quatre, puisque deux strophes peuvent avoir perdu chacune deux vers ; mais on ne peut se tromper en disant que dans tout romance strophique dont le nombre de vers n'est pas divisible par quatre, il y a au moins une lacune.

Yo respondí con voz baja : 269
" ¿ Dónde ? "

Il est manifeste que le " ¿ Dónde ? " interrogatif de don Fernando répond à un défi de don Pedro, ce défi n'étant aucunement contenu dans ces trois mots : " Oíd, don Fernando. " Il y a lacune dans le sens, comme il y a lacune dans la versification.

II. Vers 854 à 1007, soit 154 vers (154 n'est pas divisible par quatre ; le romance est donc incomplet).

Premièrement : 854 858 862 866 870 874 878 882 886 890 894 898 902 906 910 914 918 922 926 930 934 938 942 946 950 954 958 962 966 970 974 978 982 986 990 994

Deuxiemement : 1000 1004

La lacune se trouve sûrement entre 996 et 997, ainsi que le prouve le texte :

LIMÓN. Pienso que has hecho
necedad...
DON JUAN. Cómo ?
LIMÓN. En mostrarle. 996
DON JUAN. Descolorido se ha puesto. 997

En mostrarle se rapporte au portrait que don Juan a montré à don Fernando. Mais le mot *retrato* a été dit pour la dernière fois au vers 986 ; il se trouvait, selon toute vraisemblance (et quelques autres mots avec lui), à la suite de *En mostrarle*. La lacune est manifeste.

III. Vers 1496 à 1719, soit 224 vers.

Il n'y a pas de lacune, mais à la condition de replacer dans le texte les vers 1618-1631 que l'on a, bien à tort et sans la moindre raison, relégués dans les notes. Sans ces quatorze vers (qui ne sont pas dans A, mais qui ont été rétablis dans B et que Hartzenbusch a judicieusement conservés dans son édition), la structure strophique serait défigurée.

IV. Vers 1888 à 1999, soit 112 vers. Pas de lacune.

V. Vers 2270 à 2303, soit 34 vers (34 n'est pas divisible par quatre ; le romance est donc incomplet).

Les quatrains sont aisément déterminés aux vers 2280 2284 2288 2292 2296 2300. La lacune est au début du romance, à un endroit que l'on ne peut fixer avec certitude : peut-être entre 2269 et 2270, plus probablement entre 2271-2272, ou 2273-2274, ou 2279-2280. Il y a lieu de remarquer que les vers 2288-2289 sont des vers de onze syllabes.

VI. Vers 2768 à 2831, soit 64 vers. Pas de lacune, mais pourquoi avoir relégué dans les notes les vers 2788-2791 ? " Here occur four lines which we have thought best to print in the Notes. " Puisqu'on les imprime (et les supprimer eût été absurde), il fallait les imprimer à leur place dans le texte.

VII. Vers 2942 à 3061, soit 120 vers. Pas de lacune.

Il y a aussi un romancillo (en vers de six syllabes) aux vers 2380-2603, soit 224 vers. Il est également en quatrains et ne présente pas de lacune.

*
* *

Suum cuique. Les éditions anciennes des comedias étant parfois extrêmement défectueuses, il est indispensable de s'assurer que les vers sont bien attribués à l'interlocuteur auquel ils doivent appartenir. Si l'on néglige ce soin, on s'expose à de fâcheuses méprises.

v. 404 : LIMÓN. Oyen ?
SANCHO. Si.
LIMÓN. Quiero enviar ;

alors que AB ont : LIMÓN. Oyen si quiero enviar. — " We have accepted Hartzenbusch's emendation, but have not changed *enviar* to *envidar*. In the original editions, Sancho is indicated by S. and Limón by Li., so that a mistake could easily be made by the printers. One might give the whole line to Limón and punctuate : Oyen ? Si, quiero enviar. " — Je ne crois pas que la coupure de Hartzenbusch puisse être acceptée. Que Limón s'adresse aux trois prisonniers ou à Sancho seul, il ne dira pas *Oyen* ; dans le premier cas il dira *Oíd*, dans le second *Oye*. Mais il peut tout aussi bien dire *Oídme* ou *Oyeme*, et c'est cette dernière hypothèse que je proposerai, comme s'écartant le moins du texte de AB. On lirait donc :

SANCHO. De noche, advierto
que cuando oyere silbar,
no se espante si requiebra
un culebro una culebra.
LIMON. Oyeme. Quiero enviar ;

931-945. Il y a là un jeu de scène que le texte rend très clair ; mais encore faudrait-il ne pas attribuer à Inés ce que dit don Juan. BFS impriment :

INÉS. Mucho, don Juan, me detengo.
Mostrad.
DON JUAN. Eso no, mis ojos.
INÉS. ¿Cómo no ? ¡Vos hacéis esto !
DON JUAN. Dejádmele ; etc.

Comment Inés pourrait-elle prier don Juan de lui montrer le portrait, puisque c est elle qui le tient dans ses mains ? C'est don Juan qui lui dit : *Mostrad* comme il le lui a dit une première fois au vers 903 :

¡ Retrato ! ¿ Cómo ? ¿ De quién ?
Mostrad.

une deuxième fois au vers 904 :

DON JUAN. Mostrad.
INÉS. Eso no, don Juan ;

Inés montre ce portrait à don Juan au vers 921 :

INÉS. Ahora bien, yo estoy de prisa.
Miradle, y pártome luego ;

Limón, à son tour, dit à Inés (v. 926) : A ver, muestra.

Et c'est après le troisième *Mostrad* du vers 932, que don Juan s'empare du portrait ; Inés voulant le lui reprendre, il la repousse en disant : Eso no, mis ojos. Tout est ainsi d'une parfaite clarté.

·1204-1205 :

LEONARDA. ¿ Vos sois don Juan de Aguilar ?
DON JUAN. Sí, reina.
LIMÓN. Y yo soy Limón.

C'est la première entrevue de Leonarda et de don Juan. Celui-ci l'appelle " señora " (vers 1198, 1211, 1221, 1285) et il est invraisemblable au plus haut point qu'il l'appelle " reina " dès les premiers mots. Le " Sí, reina " du vers 1205 est dit par Limón (cf. 512 Diga, reina ; 609 Adiós, reina; les deux fois, il est vrai, en parlant à Inés). Ici, Limón répond à la place de son maître, et le vers tout entier doit lui être attribué : Sí, reina ; y yo soy Limón.

Peut-être aussi (je n'ose l'affirmer), y aurait-il lieu de modifier l'attribution des deux moitiés du vers 630, que BFS impriment ainsi :

LIMÓN. Hay unas viejas, en quien
no envejece el apetito,
que darán por un mocito...
¡ Cuerpo de tal !
DON JUAN. Dices bien.
LIMÓN. Una un tiempo me miraba,

alors qu'il faudrait :

LIMÓN. Hay unas viejas, en quien
no envejece el apetito,
que darán por un mocito...
DON JUAN. ¡Cuerpo de tal !
LIMÓN. Dices bien.
Una un tiempo me miraba,

ou mieux encore :

LIMÓN. Hay unas viejas, en quien
no envejece el apetito,
que darán por un mocito...
DON JUAN. ¡Cuerpo de tal ! Dices bien.
LIMÓN. Una un tiempo me miraba,

1544-1552 : Limón fait une description plaisante des dames de Madrid " compuestas de más mixturas que un órgano, y disfrazadas con la salsa del vestido ". Il conclut :

Cuitado del que manduca
hilos, y aun hilas, y masca
entre el ámbar y la seda
solimán, azogue y zarza.

Sur quoi don Luis s'écrie (du moins dans l'édition de BFS) :

Limón, en hacer discursos
nadie en el mundo te iguala.
Con eso se caen tan presto
los cabellos y las barbas.

" Con eso ", c'est à dire avec les *discursos* de Limon. Des discours qui font

tomber les cheveux et les barbes ? C'est une conséquence qu'il n'est pas excessif de considérer comme inattendue, et même comme quelque peu incroyable. Mais si l'on s'avise que " Con eso " ne peut réellement pas se rapporter aux discours de Limón, on s'apercevra que ces deux vers ne sont pas à leur place : ils doivent être reportés avant les deux vers précédents, car ils sont indiscutablement les deux derniers de la réplique de Limón :

Cuitado del que manduca
hilos, y aun hilas, y masca
entre el ámbar y la seda
solimán, azogue y zarza.
Con eso se caen tan presto
los cabellos y las barbas.
DON LUIS. Limón, en hacer discursos
nadie en el mundo te iguala.
DON JUAN. No hagáis cuenta de él, que es loco.



La ponctuation a été, ainsi qu'il le fallait, entièrement refaite aux endroits où l'usage moderne ne s'accorde pas avec l'usage ancien ; elle a été rectifiée dans les passages qui, avec la ponctuation des anciens éditeurs, auraient été interprétés à contre-sens. Quelques corrections peuvent, cependant, être suggérées :

v. 42. La virgule est à supprimer. Avec cette virgule, on ne sait si le vers 43 se rapporte au 42 ou au 44, alors qu'il faut comprendre : si Dios me avisa y humilla con ponerme este miedo antes de entrar en Toledo, quiero volverme a Sevilla.

57. La réflexion de l'*escribano* étant ironique, il vaudrait mieux placer un point d'exclamation à la fin du vers.

238. La virgule qui suit *tengo* est à supprimer, vu l'intime connexion des deux parties du vers.

1034. La virgule qui est à la fin du vers doit être supprimée.

1649-1650. Mi bien, ¿ quién pensara tanta dicha ? — La phrase est plutôt exclamative qu'interrogative.

2224-2227 Fuiste de Leonarda amado
y ¿ no eres ya tan dichoso ?
¿ Porqué su celo amoroso
te ha puesto en desconfianza ?

Ne faudrait-il pas lire :

y ¿ no eres ya tan dichoso
porque su celo amoroso
te ha puesto en desconfianza ?



Les remarques suivantes concernent le texte lui-même.

135. Leonarda, mal de amores — C inserts *ay* before Leonarda, unnecessarily, we believe, as the poet intended a hiatus between *de* and *amores*. (Professor Ford

disagrees with our suggestion of a possible hiatus.) — Le Professeur Ford a raison : sans la correction de C (ou toute autre correction équivalente), le vers est incomplet d'une syllabe, car il n'est guère admissible qu'il faille lire Le/onarda.

212-215. que en hablando de hermosura || que entendimiento acompaña, || sólo juzgarlo pudiera || una dama toledana. — AB ont *juzgarlas*, le pronom *las* se rapportant á tanta hermosura y gracia du vers 205.

221-223. que aunque los nombres se callan || bien se ve por las razones || a quien se tiran las cañas. — AB ont : *le tiran*, et je crois que c'est la bonne leçon.

vers 298-304. Il y a, dans l'édition de Hartzenbusch, une correction que BFS ont rejetée ; je crois qu'ils n'ont pas eu raison, mais la chose mérite d'etre exposée en détail.

subí, y piqué al monasterio
del santo, que como carta,
hizo sello de una piedra
sobre nema colorada.
Paro en la silla, no veo
seguirme, y por no dar causa
a más sospecha, me vuelvo...

BFS traduisent ainsi les quatre premiers vers : *I mounted and spurred on to the monastery of the saint who made a seal of a stone as* (*one does on*) *a letter on red sealing-wax.* Puis ils ajoutent : "The reference is to the monastery of Santiago, near the Castillo de San Cervantes. Our author calls it *the* monastery in *La Noche toledana* (Act. III, sc. I)." Je ne puis m'empêcher de remarquer que la traduction de BFS suppose une construction grammaticale vraiment extraordinaire : comment les mots *sobre nema colorada* peuvent-ils se rapporter à *carta*, dont ils sont séparés par un vers ? Et comment justifier une ellipse comme celle-ci : (*one does on*) ? Puisque BFS adoptent cette interprétation, la manière dont ils ont ponctué ce passage semble en contradiction avec la traduction qu'ils en donnent. Ils auraient dû ponctuer ainsi :

del santo, que, como carta,
hizo sello de una piedra,
sobre nema colorada.

Le saint "que hizo sello de una piedra" serait saint Jacques, d'après BFS, qui citent — à ce propos, apparemment — quelques lignes du *Handbook* de Richard Ford : "According to church-authorized legends, St. James was beheaded at Jerusalem in 42, but his body was taken to Joppa, where a boat appeared '*nutu dei*', into which the corpse embarked itself, and sailed to Padrón, which lies 4 L. below Santiago... The body rested on a stone at Padrón, which hollowed itself out, wax to receive, and marble to retain, although some contend that this stone was the vessel in which it sailed." La périphrase dont se sert Lope serait ainsi une allusion à une légende concernant saint Jacques. Mais cette légende [où Richard Ford l'a-t-il trouvée ?] était-elle suffisamment connue pour qu'une pareille allusion fût aisément comprise ?

Plus loin, BFS disent : " Hartzenbusch substituted *la Sisla* for *la silla* of AB. Santa María de la Sisla is indeed the name of a monastery near the castillo de San Cervantes, but *paro en la silla* makes such good sense that there is no need for emendation. Sanctuary is taken in La Sisla in Lope de Vega's *El Alcalde mayor* (Act II, sc. VIII), but in the present case there would be no point in referring to two monasteries. Don Fernando goes to the first at hand, and one serves his purpose as well as another. When he sees that he is not pursued, he remains on his horse and hastens back to Toledo. "

Je suis fort loin de partager la satisfaction de BFS pour *paro en la silla*. Quand don Fernando arrête sa monture, il est bien évident qu'il se trouve *en la silla* de ladite monture, et il n'est aucunement besoin de le dire. Il n'est, au contraire, que trop naturel de nous faire savoir à quel endroit a lieu cet arrêt, puisque don Fernando a dit, au vers 298, " piqué al monasterio ". Nous reviendrons sur ce point.

Donc, le monastère vers lequel se dirige don Fernando serait le monastère de Santiago. J'avoue humblement que j'ignorais l'existence d'un monastère de Santiago situé près du château de San Cervantes. L'affirmation de BFS étant très nette, j'ai cherché — et je n'ai rien trouvé. Le Docteur Francisco de Pisa, dont la *Descripcion de la Imperial Civdad de Toledo* fut publiée en 1605, par conséquent très peu de temps avant la composition de notre comedia, énumère (f. 46) les " Yglesias, monesterios, y hermitas fuera de los muros de la ciudad, en sus arrabales, o suburbios... " ; et " En el districto de san Isidro, fuera de los muros, por la puente de Alcantara " il mentionne : " El insigne monesterio de santa Maria de la Sisla, de frayles de la orden de san Geronymo, que algun tiempo aquella yglesia era hermita sugeta a la parrochial de San Martin : monesterio de san Ioseph, de frayles descalços, de la orden de san Francisco : santa Maria de las Nieues, de los frayles de santo Domingo : hermita de santa Anna : hermita de santa Barbara : y otra nueua y deuota hermita de nuestra Señora de la Guia..." Pas le moindre monastère de Santiago. Dans les autres descriptions ou histoires de Tolède, sur les cartes (anciennes ou modernes), rien, absolument rien. L'existence du monastère de Santiago semble avoir échappé jusqu'ici à tous ceux qui se sont occupé de la Ville Impériale. Il n'en est donc que plus regrettable, que MM. Buchanan et Franzen-Swedelius n'aient pas jugé à propos de nous dire quels documents leur ont permis d'effectuer cette découverte ; ils s'empresseront, je n'en veux pas douter, de réparer cette fâcheuse omission.

BFS citent aussi deux comedias de Lope. On se reporte à *La Noche toledana* et à la première scène de l'acte III on voit, en effet, que l'auteur dit *le* monastère ; mais si l'on prend la peine de lire aussi les six vers qui précèdent, on trouve ceci :

¿ Hay en casa aposento donde pueda
esconderme esta noche ?
HUESPED — Este de enfrente
tiene a la Concepcion unas ventanas,
o al Carmen, si quereis ; que sin peligro

dareis en un tejado de otra casa,
y della en un corral, y deste al campo,
por donde entrar podreis al monasterio.

Le monastère dont parle l'hôte, c'est soit la Concepcion, soit le Carmen ; il mentionne de nouveau ce dernier à la scène suivante :

Entrad, que camas hay ; y si sintiéredes
que llama la justicia, a la ventana,
y dad con vuestros cuerpos en el Carmen.

Et dans la scène X, Florencio et Beltran échangent les deux répliques suivantes :

FLORENCIO Esta casa
me parece meson.
BELTRAN Y eslo sin duda ;
porque lo son las desta acera todas
desde la Concepcion al Carmen.

Les trois actes de *La Noche toledana* se passent à Tolède même, tantôt dans une auberge, tantôt sur les toits des maisons voisines, tantôt dans une rue de la ville. Dans toute la pièce, il n'est pas question une seule fois d'un monastère de Santiago.

Les diverses objections que je viens d'exposer ne me permettent pas d'accepter l'interprétation de BFS. Je crois qu'il faut comprendre de la manière suivante.

Tout d'abord, il n'est nul besoin de torturer les vers 298-301, *sobre nema colorada* devant être rattaché à *piedra* et non à *carta*. Dans la seconde moitié du quatorzième siècle, les Hiéronymites bâtirent un monastère à Santa Maria de la Sisla et s'installèrent aussi à Corral-rubio, ce dernier établissement étant placé sous l'invocation de saint Jérôme. San Gerónimo de Corral-rubio ne devait pas tarder à être incorporé à la Sisla (1). Le saint du vers 299 est donc saint Jérôme ;

(1) Tout ceci d'après Pedro de Alcocer, *Hystoria, o Descripcion dela Imperial cibdad de Toledo*... Toledo, 1554, in-fol., f. cxiiij v⁰ : " ... escriuiremos el comienço del monesterio de la Sisla que desta orden ay en esta cibdad extra muros della, en lugar alto, fresco y apazible. Fundado ya el monesterio de sant Bartholome de Lupiana Fray Pero Fernandez començo a entender enla edificacion delos otros monesterios contenidos enla bulla apostolica : y renunciando el Prioradgo del dicho monesterio, se vino a esta cibdad, adonde ayudado dela gracia diuina, y dela deuocion delos nobles della, començo la edificacion del monesterio dela Sisla enel lugar adonde agora esta, que es cerca desta cibdad, ala parte Meridional della : enel qual lugar estaua de tiempo antiguo fvndada vna hermita muy deuota llamada sancta Maria dela Sisla, adonde este religioso conlos otros que conel vinieron, primero assento : que siendo tenidos en veneracion, por la sanctidad de su vida, los nobles desta cibdad, le ayudaron con sus limosnas para la edificacion deste monesterio : cuya gouernacion tuuo este venerable padre algunos años : desde adonde entendio enla edificacion del monesterio de

c'est son monastère qui est comparé à un sceau de pierre apposé " sobre nema *colorada* ", c'est à dire à Corral-*rubio*. Telle est, du moins, mon interprétation.

BFS font remarquer que " in the present case there would be no point in referring to two monasteries. " Si je ne me trompe, il est cependant question de deux monastères : don Fernando se dirige vers le monastère de San Gerónimo, mais il ne va pas plus loin que la Sisla, car la correction de Hartzenbusch me paraît être la vraie leçon.

Corral ruuio, que se començo enel año del señor de .1388. años : y turo hasta el de .1412. que se encorporo enel monesterio dela Sisla : porque no tenia suficiente mantenimiento para .12. frayles y vn Prior. "

Je ne citerai qu'à titre accessoire les notices qui se trouvent dans deux volumes publiés en 1857 ; l'une et l'autre procèdent, très vraisemblablement, de Pedro de Alcocer. D'après l'auteur de la première, la fondation de San Gerónimo de Corral-rubio serait antérieure à la fondation de la Sisla ; mais aucune preuve n'est fournie.

" A poco mas de la mitad del siglo XIV, uno de los primeros eremitas que instituyeron la órden monacal de San Gerónimo, llamado Fr. Pedro Fernandez de Guadalajara (que otros nombran tambien Fernandez Pecha) que habia sido camarero del rey D. Pedro, fundó en cierto cercado perteneciente á N. Rubio (y por eso le titulaban y todavia se apellida Corral-Rubio), una casa y ermita bajo la advocacion de San Gerónimo para él y otros compañeros que profesaron su regla, entonces recientemente aprobada por la Silla apostólica : muy pocos años despues, hacia el de 1384, ayudado de D. Alonso Pecha Obispo de Jaen (cuya Mitra renunció) y de un Canónigo de Toledo y Capellan de Reyes Viejos llamado Fernando Yañez, comenzó a labrar un monasterio de mas estension en el sitio donde habia la ermita de la Anunciacion de Nuestra Señora, que decian la Sisla, y es al mediodia de Toledo, como media legua de la ciudad, en una gran esplanada ó meseta que forman los cerros de aquella cordillera, sumamente ventilada y alegre, dando á la nueva casa el título de Santa Maria de la Sisla, y agregándola en 1388 la anterior fundacion de San Gerónimo de Corral-Rubio, el cual quedó como una granja al cuidado de un monje que denominaban granjero. " Sisto Ramon Parro. *Toledo en la mano.* Tomo II. Toledo, 1857, pp. 11-12.

" Grandes, con todo, hubieron de ser desde un principio la fama y autoridad de semejante monasterio [la Sisla], cuando apenas fundado se vió favorecido con donaciones pingües, y en el año 1412 pudo atraerse con sus no despreciables rentas á los monges que antes, en el de 1388, habian consagrado una iglesia pequeña en *Corralrubio*, pago no tan áspero ni quebrado como el de la Sisla, al occidente de la ciudad, aguas abajo del rio Tajo ; cuya iglesia con los terrenos adyacentes se conservó en lo sucesivo, como punto de recreacion para los enfermos y ancianos, al cuidado de un religioso que residia en ella constantemente. " Antonio Martin Gamero. *Los Cigarrales de Toledo.* Toledo, 1857, p. 71.

Dans *El Alcalde mayor*, ainsi que le disent BFS, " Sanctuary is taken in La Sisla " ; ou, plus exactement, Dinardo raconte à Urbano qu'il s'y est réfugié. Il peut être intéressant d'examiner comment Dinardo est allé à la Sisla. Dans une rue de Tolède, à dix heures du soir (Las diez da la Concepcion), Dinardo s'est battu avec Camilo et l'a tué (Acte I, sc. VII). Après quoi il s'écrie :

Ir quiero a la Concepcion.
Mas, porque no me desarmen,
quiero llamar en el Carmen.

Et c'est au Carmen que des alguazils l'ont arrêté :

DINARDO Ya que me habeis sacado de la iglesia,
llevadme como a noble y caballero.
ALGUACIL 1º Señor Dinardo, en caso de una muerte
con indicio tan grande como hallaros
llamando a un monasterio, y con espada
sangrienta, fuera cosa tan mal hecha
dejaros de traer de aqueste modo,
que nos costara mucho ; y os prometo
que yo jure el primero que os sacamos
de la iglesia, que importa que esteis preso,
y gozareis su inmunidad mañana.

et un peu plus loin, le même alguazil dit à Mauricio :

Llamando hallamos este caballero
en la puerta del Carmen, con la espada
llena de sangre, y en la cuesta muerto
al mísero Camilo.

A l'acte suivant (sc. VIII), Dinardo raconte à Urbano son duel, son arrestation, et comment il a échappé aux alguazils :

Apenas me desasen dos corchetes
(que ansi los llama el vulgo), cuando arranco
la espada al uno...
y voy haciendo riza y campo franco...
Por san Miguel el Alto, bajo al barco ;
y apenas llegó el agua a hacerme señas,
cuando sin él en su furor me embarco,
y a nado salgo a las opuestas peñas.
La espada y capa como puedo abarco,
y por las cuestas, que no son pequeñas,
doy en la Sisla... Un templo
del Cardenal, de penitencia ejemplo.
Allí estuve dos meses...

Tout ce qui se rapporte à la topographie de Tolède, dans ce passage, est de la plus rigoureuse exactitude. Lope prend bien soin d'indiquer que Dinardo, fuyant la ville, doit traverser le Tage avant d'aller à la Sisla.

Mais je voudrais surtout faire remarquer que quand, dans une œuvre de Lope,

la scène se passe dans Tolède, ce sont les mêmes édifices religieux dont les noms sont répétés (ce qui n'a, d'ailleurs, rien que de naturel). C'est ainsi que San Miguel el Alto est mentionné dans *Amar sin saber a quién*, dans *Virtud, pobreza y muger* (acte I) et dans *El Alcalde mayor* ; c'est ainsi que la Concepcion et le Carmen sont mentionnés dans *La Noche toledana* et dans *El Alcalde mayor* ; et dans ces deux pièces, c'est à ce même Carmen que l'on songe comme lieu d'asile. N'est-il pas vraisemblable que, s'il y a des répétitions de ce genre quand la scène se passe dans la ville même, il y en aura aussi quand la scène se passera de l'autre côté du Tage ? On se bat en duel au château de San Cervantes dans *Amar sin saber a quién*, dans *Servir con mala estrella* (acte II) et dans *La Paloma de Toledo* (acte II). La Sisla est mentionnée dans *El Alcalde mayor* : il n'est pas surprenant qu'elle le soit aussi dans *Amar sin saber a quién*, surtout après un duel mortel au château de San Cervantes. Je le répète : je considère la correction de Hartzenbusch comme particulièrement heureuse.

Je ne laisserai pas ce passage sans signaler une métamorphose encore plus étrange que la découverte du monastère de Santiago : BFS disent de don Fernando, que "When he sees that he is not pursued, he remains on his horse and hastens back to Toledo". C'est au vers 302 que se trouve le *Paro en la silla* dont nous avons parlé. Si don Fernando *remains on his horse*, comment peut-on le voir trois vers plus loin (305-306)

dejando en una posada
la mula del caballero

sur laquelle il était monté ? Un cheval et une mule ne sont cependant pas le même animal. Mais il n'y a aucun doute : c'est d'une mule qu'il s'agit ; nous le savons dès les vers 47-48 :

La mula en salvo se ha puesto.
¿ Si el matador la ha llevado ?

Et c'est effectivement ce qui a eu lieu.

subió en mi mula, y apretó de suerte,
que me dejó la culpa de su muerte

dit encore don Juan aux vers 84-85. Il sera même question de cette mule assez souvent ; elle est bien réellement appelée *mula* aux vers 70, 95, 290, 362, 2033, 2037, 2060, 2148, 2151, 2778, 2940 et 3053. Alors pourquoi *horse* ?

320-322. Esto, sin que él entendiese
quién le regala y ampara
de dineros y favor.

Il faut *entendiere*.

537. Inés. Pues, ¿no quieres responder? Il faut *queréis*. Inés tutoie Limón, mais elle ne tutoie naturellement pas don Juan, et c'est à don Juan qu'elle s'adresse ici.

591. y vos aquestos doblones. — C'est la leçon de B : tomad vos estos doblones, qu'il fallait conserver, car on ne saurait considérer aquestos doblones comme un complément du podréis llevar du v. 586. Inés *portera* à sa maîtresse le papier et le diamant que lui remet don Juan ; elle *prendra* pour elle-même les doublons.

681-682. que ya me huelgo mucho
que el señor don Fernando está inocente.

AB *esté*. La leçon de AB m'e paraît préférable: me huelgo... que... esté inocente.

712. Ni A, ni B, ni la correction de C ; mais quoi ?

934. Dejádmele. Oui ; mais AB ont-ils vraiment déjamele ? N'auraient-ils pas dejámele, avec ou sans accent ?

969. formando de ellos au lieu de formando en ellos de AB. La correction de C ne me paraît pas nécessaire.

1081 Vele después salır en el romano ‖ anfiteatro, y que a morir camina, ‖ y paga la piadosa medicina — AB omit *y*. — AB ont raison.

1198-1201. DON JUAN. Señora ¡ quién la escuchare
de esa boca !
LEONARDA. No os turbéis,
pues que la boca no veis.
DON JUAN. Perdonad si me turbare ;

Hartzenbusch avait substitué *Dichoso* à *Señora ;* BFS ont bien fait de ne pas accepter cette correction: mais ils ajoutent: *escuchara*, which does not rime with *turbare* of l. 1201. Il fallait laisser *escuchara*, qui est bien au temps voulu, et mettre *turbara*, que demande le sens, le trouble de don Juan étant antérieur au vers 1201, puisque c'est au vers 1199 que Leonarda lui dit de ne pas se troubler.

1208-1209. LIMÓN. Criéme en el arenal,
y soy atún de San Lúcar.

Il aurait fallu écrire *Arenal* par une majuscule, attendu qu'il s'agit de l'Arenal de Séville. La note (p. 160) devrait être modifiée dans ce sens. Cf. *El amigo hasta la muerte* (acte I, sc. X) :

al Arenal se parte,
y concertando un barco con un paje,
se fue solo a Sanlúcar...

1342. *dando*, supply *más tarde*. — Il n'y a aucune idée de futur sous-entendue. Le présent est exprimé trois fois : el alma, que dar procuro, está el manto descubriendo, dando el rostro...

1559. Ver dice oír — AB ver dice a oir. — Je crois qu'il fallait conserver a oir, parce qu'au vers 1554 il y a : llevar a ver.

1610-1611. ¿ Es porque no hay hosterías ‖ que cosen como en Italia ? — *cosen* seems to be the same as *hilvanan* of line 1527 (lire 1529). — Ce n'est pas douteux; c'est bien cela : *las hosterías de Italia* sont mentionnées au vers 1513, et la manière de confectionner " un ave no vista en las Indias ni en la Mancha " est indiquée aux vers 1518-1533. C'est à cette particularité que font allusion les vers 1610-1611.

1611. Il était au moins inutile de changer *cosan* (B) en *cosen*. La phrase est interrogative et implique le doute; le subjonctif est donc employé régulièrement.

1659. *consuélame* ne semble pas mauvais, mais puisque BFS reconnaissent que le *consuélome* de AB " may be correct ", pourquoi le modifier ?

1716. *artificio*. — Mieux vaudrait conserver *artificios* de AB.

2244. Soy tu preso como fuí — alors que AB ont : Como soy tu preso fuí, qui aurait dû être conservé. Le sens est naturellement : Fuí, como soy, tu preso.

*
* *

NOTES.

v. 206-210 (p. 143). — Melchor de la Cruz se nommait en réalité Melchor de Santa Cruz.

291-292. como Santelmo en la gavia,
acabada la tormenta.

Cf. *La Dorotea* (Primera Parte, acte II, sc. IV) : "... o andarias como Santelmo de gavia en gavia. — Esse Santelmo es una eſtrellica como vn diamante."

Cf. Guillem de Castro, *El Amor constante* (acte II) :

Al fin, pasados tres dias,
con sus noches tenebrosas,
San Telmo puso en la gavia
su señal maravillosa.

365-392. Il faudrait éviter de citer des étymologies qui n'en sont pas (p. 147, l. 10). *narigudo* ne vient pas de *nari-agudo*.

400-403. De noche, advierto
que cuando oyere silbar,
no se espante si requiebra
un culebro una culebra.

La traduction de *culebra* donnée dans le Vocabulaire (p. 189) a été utilement complétée par quelques rapprochements, dans les Notes (p. 146) ; on peut citer aussi : *El Arenal de Sevilla* (acte I, sc. VII) :

y no entreis en la galera ;
que habrá culebra espantosa.

et *El amigo hasta la muerte* (acte III, sc. XVIII) :

ALCAIDE. Quiere que le aposente donde pase
espantosa culebra ?
GUZMAN. Ya es de dia,
y no quiero aposentos con culebras.

L'exemple de *El Arenal de Sevilla* montre que la *culebra* n'était pas en usage uniquement dans les prisons. (Cf. *Los Locos de Valencia*, cité par BFS).

429-430. Autres exemples, entre cent, de la *discreción* des Tolédanes : *Los ramilletes de Madrid* (acte I, sc. XII) : "discreta como en Toledo", et *No hay peor sordo...*, de Tirso de Molina (acte I, sc. IV) :

Hermosura toledana,
que apadrina discrecion.

555-565-566 : Un lindísimo mancebo 555
. . . .
más morisco en los Alfaques 565
que de Argel los ve la orilla...

For l. 566, A reads *de Argel los de elada orilla*. The passage is obscure. *Alfaque* means a *delta*, *shoal*, or *bar*. Can the passage mean that the fop looks more like a Moor than those seen on the Algerian shores ? (Je crois que tel est, en effet, le sens). The syntactical inversion of l. 566 is gongoristic, and arouses suspicions as to its authenticity, unless indeed it is intended as a parody of the new style. — Puisque BFS impriment *Alfaques* avec une majuscule, il semble qu'ils admettent que le mot est ici un nom de lieu (dont l'interprétation qu'ils donnent est, d'ailleurs, exacte), mais ils auraient dû le dire. " Alfaqves, dit Covarrubias, Isleta en la costa del Reyno de Valencia. Ay en Africa vna ciudad maritima, que antiguamente se dixo Ruspe, y agora la llaman alfaques... " L'*isleta* est actuellement rattachée à la terre ferme et circonscrit d'un côté le puerto de los Alfaques, que l'on nomme aussi los Alfaques de Tortosa. Si c'est à ces Alfaques que le vers 565 fait allusion, il faudrait comprendre que les jeunes gens dont il s'agit paraissent en Espagne plus maures que les Maures d'Alger. Mais est-ce cela?

555-570. La note relative aux *vocablos nuevos* aurait dû mentionner quelques-unes des nombreuses citations de *La Dorotea* sur ce sujet.

577-578. Di tu nombre.
El de la santa
con el cordero en los brazos.

St. Agnes (= *Inés*), whose symbol is a lamb. — Cf. *No hay burlas con el amor* (acte II, sc. XVI) :

Cordero en brazos de Inés,
el hombre le vio mil veces.

1014-1027. A propos d'amitiés célèbres, BFS citent avec raison *El amigo hasta la muerte*, qui en mentionne quelques-unes ; mais pourquoi n'avoir pas donné la référence ? Acte I, sc. XXII. Cela éviterait une perte de temps. *La Dorotea* (Segunda Parte, acte IV, sc. III) nomme aussi : Niso i Eurialo, Pilades i Orestes, Damon i Pithias, Scipion i Lelio. Dans *Como han de ser los amigos*, de Tirso de Molina (1) (acte III, sc. XVII), on trouve :

la amistad
que ensalzaron los antiguos
de un Pilades y Orestes,
de un Teseo y un Peristeo. (*sic*, pour Piritoo)
Eneas soy deste Achates,
deste Eurialo soy Niso,
y Picias (*sic*, pour Pithias) deste Damon.

1076-1089. Le lion d'Androclès forme le sujet de *El Esclavo de Roma* de Lope, ainsi que le rappellent BFS. Il y a aussi une allusion à cet épisode dans *La Corona merecida* (acte III, sc. I) :

En el romano teatro
conoció un leon a un hombre.

1. Ed. Cotarelo. Nueva Biblioteca de Autores Españoles, 4.

1186. La citation de *No hay burlas con el amor* provient de l'acte II, sc. XIII.

1370-1373 : DON JUAN. Es a San Miguel el Alto,
y por señas dos balcones.
LIMÓN. Pues si tan alto te pones,
guárdate de dar un salto.

" The rime, *alto* : *salto* suggests that the author is quoting a proverb. " — Les rimes en *alto* sont rares : Rengifo n'en cite que six : salto, alto, assalto, falto, contraalto, esmalto (il y a aussi *sobresalto*, qui rime avec *alto* aux vers 1298-1301 de *Amar sin saber a quién*) ; et *alto* appelle assez naturellement l'idée de *salto*. Cf. *La Noche toledana* (acte III, sc. III) :

Por Dios, Florencio, que si está muy alto,
que te he de ver primero dar el salto.

1596. On aurait lu avec intérêt quelques citations relatives à l'engouement pour les voitures. Voir, par exemple, dans *Mañanas de abril y mayo* de Calderon (acte I, sc. VI) :

Porque en mi vida la vi
sino en coche. Por aquesta
fue por quien se ha presumido
que le dijo a su marido :
" Con lo que la casa cuesta
de alquiler, echemos coche. "
Y volviéndola a decir :
" ¿ Pues donde hemos de vivir
y estar el dia y la noche ? "
dijo : " Si el coche tuviera,
sin casar vivir podia,
en el coche todo el dia,
y de noche en la cochera. "

Voir aussi *No hay peor sordo...*, de Tirso de Molina, acte I, sc. V.

Le voyage dont on cite (pp. 169 et 175) la traduction anglaise (*A Journey into Spain*) a bien été effectué par Van Aerssen (ou Van Aarsens), mais c'est son compagnon, Antoine de Brunel, qui en écrivit la relation. En outre, il est peu vraisemblable que Van Aerssen soit mort en 1641, comme le disent BFS, puisque son voyage en Espagne n'eut lieu qu'en 1655. C'est en 1658 ou 1659 que le jeune Hollandais se noya, en passant d'Angleterre en Hollande.

1921-1923. con los dos labios teñidos ‖ en púrpura, y las mejillas ‖ en rosa o claveles finos... — BFS : *púrpura*, figuratively and poetically *sangre*. Zerolo quotes from Calderón :

" Bien como el gran César vió
teñir de púrpura el Ganges. "

Il eût été bon d'indiquer que cet exemple est pris à *Darlo todo y no dar nada* (acte I, sc. XVI). On aurait pu citer aussi deux autres exemples du même Calderon :

A Rábata, murada y guarnecida
ciudad del fiero Amon, dejo vencida,

sus muros excelentes
demolidos, sus torres eminentes
deshechas y postradas,
y sus calles en púrpura bañadas.
(*Los cabellos de Absalon*, acte I, sc. I).

Llegad pues, llegad ; que el pecho
descubierto está : ponedme
el hábito que me dais,
tan de una vez, que aproveche
de roja insignia el esmalte
de su púrpura caliente.
(*Cada uno para sí*, acte III, sc. XXIV).

et celui-ci, de Tirso de Molina :

Si en tus venas la sangre no tuvieras
con que te honró mi padre indignamente,
yo hiciera que quedándose vacías,
de púrpura calzaran a Adonías.
(*La venganza de Tamar*, acte III, sc. II.)

Dans ces quatre exemples, *púrpura* est employé métaphoriquement pour *sangre*, mais au vers 1922 de *Amar sin saber a quién*, *púrpura* indique simplement une couleur,une teinte.Cf.dans *La Dorotea* (Segunda Parte, acte III, sc. VIII):

Assi la pura rosa
que vio la dulce risa
del Alva, con la noche
la purpura retira.

ibid., (Segunda Parte, acte V, sc. XI) : " ... los ojos, que traes mas sangrientos que la mas fina purpura... "

Cf. Tirso de Molina, *Cautela contra cautela* (acte I, sc. V) :

Quién al balcon de Oriente
pudo llamar al Aurora,
sino un dichoso que adora
los jazmines desa frente,
las rosas desas mejillas,
la púrpura desos labios ?

Le mot *púrpura* de ces trois derniers exemples, de même que *rosa* et *claveles finos* du vers 1923 de notre comedia ne sauraient être considérés comme employés " figurativement et poétiquement " pour *sangre ;* ils représentent seulement des nuances de la gamme des rouges. Cf., dans le sonnet de Lope auquel il est fait allusion (1) :

(1) Il eût été intéressant de dire que le dernier tercet de ce même sonnet est cité dans *La Dorotea* (Segunda Parte, acte IV, sc. I). Lope semble l'avoir tenu en particulière affection.

Toma vn espejo al apuntar del dia,
y si no has menester jazmin, ni rosa...

Cf., dans un autre sonnet (CXLIII) de Lope :

Tanto jazmin y rosa, en frente, y labios.

et dans un autre (CLXXXVI) :

marchitó la rosa
de las mexillas...

1916-1917. Dijo allá en sus *Rimas* Lope, ‖ soneto setenta y cinco... — BFS : The bibliography of Lope de Vega's favorite "*Rimillas*", as he fondly called them, is complicated, but this sonnet probably first appeared among the "otras diversas rimas" published in a volume entitled *La Hermosura de Angélica*, Madrid, 1602, or in the *Rimas*, Seville, 1604. — Pourquoi ne pas s'en être assuré, personnellement, ou par correspondance ? Le sonnet se trouve dans le premier de ces recueils, ff. 275 v°-276 r° et il y porte le n° LXXII. Le *setenta y cinco* est vraisemblablement dû à l'assonance.

1944. INÉS. En casamiento.
LIMÓN. ¿ Yo miento ?

Cf. *Quien ama no haga fieros* (acte III, sc. I) :

que basta ser casamiento
para empezar a mentir,
pues el eco ha de decir,
tras el casamiento, miento.

2039. *la color*, now always masculine ; it is frequently masculine in this play. — "Fréquemment" ? Exactement deux fois : aux vers 62 et 633. Le mot *color* ne se trouve d'ailleurs que quatre fois dans la pièce, la quatrième sans article : quebrado de color (679).

2057. *ingenio de hilo de pita*. Le contexte laisse deviner le sens, qui est bien celui qu'indiquent BFS. On aurait pu rappeler que l'expression *hilo de pita*, au sens propre, se trouve au vers 1528. Et puisque le sens figuré de cette expression n'est pas donné dans les dictionnaires, il n'eût pas été mauvais d'en citer quelques exemples ; en voici un, appliqué à une femme (*La Niña de plata*, acte I, sc. IV) :

Amas una cosa que es
espiritu, entendimiento,
eco, acento, pensamiento,
serafin, donde no hay pies ;
oro sutil, si de Tibar,
un junco, mimbre o taray,
un aljofar, un cambray,
un alfeñique, un almibar,
un extremo en filigrana,
un dije, un *hilo de pita*,
y un familiar que te incita
en un confite de mana...

2145. cualque cosa. A l'exemple de *Los locos de Valencia* cité p. 175, ajouter : Calderon, *¿ Cuál es mayor perfeccion ?* (acte I, sc. VI) :

¿ Podrás echar hacia acá
cualque cosa ?

2152-2154. INÉS. Pierda al casamiento el miedo.
LIMÓN. Ya sé la paz de Castilla.
INES. ¡Ah pícaro de Sevilla!

" Limón prefers to be married in Andalusia. *Paz* means a treaty, but in the phrase *paz de Castilla* there lurks an allusion that escapes us. In *El mejor Mozo de España* (Act. III, sc. XXV), matrimony is facetiously called " el remedio de Castilla. " My colleague Sr. Pijoan suggests that Limón is referring to " besar la paz ", kissing the pax, a ceremony in the mass. Mass is said as a part of the marriage ceremony. " — Je crois qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce que dit Limón à Inés quand celle-ci avoue qu'elle est sans nouvelles de la mule :

LIMÓN. Pues ¿ en qué la he de llevar
si nos vamos a casar
donde la mula nació ?

Si Limón préférait se marier en Andalousie, comme le pensent BFS, Inés ne lui répliquerait pas : " Pierda al casamiento el miedo ". La vérité est qu'il n'est nullement décidé à se marier, ainsi qu'il est aisé de le comprendre en se reportant deux cents vers plus haut (v. 1939-1946) :

LIMÓN. Tienes dineros ?
INÉS. Ni un cuarto.
LIMÓN. Pues ¿ en qué he de hablar contigo
. . . .
INÉS. En casamiento.
. . . .
INÉS. En que te cases conmigo.
LIMÓN. No, no :...

Au v. 2153, à Inés qui lui reparle de mariage, Limón répond : " Ya se la paz de Castilla ", phrase qui contient très vraisemblablement un jeu de mots, puisque Inés gronde Limón en lui disant : " ¡Ah pícaro de Sevilla ! ". Le jeu de mots porterait alors soit sur *paz* soit sur la signification de *paz de Castilla*. Le mot *paz* semble avoir eu le sens de " mariage ", si l'on se reporte à ces vers de *El Alcalde de Zalamea*, de Calderon (acte III, sc. XVII):

Este proceso, en quien bien
probado el delito está,
digno de muerte, por ser
una doncella robar,
forzarla en un despoblado,
y no quererse casar
con ella, habiendo su padre
rogádole con la paz.

Quant à *la paz de Castilla*, ne serait-ce pas un certain genre de baiser ?

Le Diccionario de Autoridades a ceci : PAZ. Significa tambien la salutacion que se hacen, dándose un beso en el rostro, los que se encuentran despues que há tiempo que no se vén. Lat. *Osculum pacis.* ESTEB. cap. 10. Le empecé à brindar à lo Flamenco, y à dar *paz* à lo Francés, y à hacerle plato à lo Español. — Covarrubias donne : La paz de Iudas. — Et dans *Los melindres de Belisa* (acte II, sc. XIV), on peut voir ce qu'était *la paz de Francia* :

LISARDA Pues ¿ en qué me deshonra a mí un esclavo ?
DON JUAN En abrazar la esclava, por lo menos.
LISARDA ¿Vístelo tú ?
DON JUAN Yo vi que se abrazaban,
y Carrillo lo vio.
LISARDA ¡Qué buen testigo !
CARRILLO Yo vi cruzar los brazos, y tocarse
paloteado en las espaldas tanto,
que solo les faltó, como flamencos,
el decirse al tocar : fróleque, fróleque.
Lo que es la paz de Francia fue notable.
Como suelen tal vez mansas palomas
envainarse los picos uno en otro,
y decirse requiebros en el cuello...

On peut supposer, sans trop d'imprudence, que *la paz de Castilla* devait être quelque chose de plus ou moins approchant.

2392-2393. Barcos de Sevilla ‖ pasan a Triana. — Cf. le premier tercet d'un sonnet de Mateo Vazquez de Leca (Cuerpo de Dios, Leandro enternecido) dans les *Flores de Poetas ilustres* (1605) :

No son tan necios otros amadores,
que pasan a Triana de Sevilla
todas las noches en barquetes nuevos.

Dans *Los Vargas de Castilla* (acte I) :

Ahora, cuando Sevilla
sale a buscar viento frio
a la barqueta o al rio,
hacia el Beto o la Almenilla,
y a Guadalquivir, que está
lleno de enramados barcos,
que forman triunfantes arcos,
para el que a embarcarse va,
siendo su corriente ufana,
con variedad de hermosuras,
una selva de aventuras
desde Sevilla a Triana.

Dans *La Dorotea* (Primera Parte, acte II, sc. II) : " Pues lo que cuentan de sus barcos, con los tendales de ramos de naranjos, en que passan a Triana, i al Remedio ! "

Dans *Los peligros de la ausencia* (acte I, sc. III) : " Licencia me ha dado mi padre para ir esta tarde a Triana, por ser Viernes del Espiritu Santo. Hasta el rio llegaré en un coche con doña Inés, mi prima. Podréis, señor mio, entrar al descuido en el mismo barco, donde podré hablaros ; y ay Dios ! si fuera tan ancho Guadalquivir que nunca llegáramos a Triana ! " et plus loin (Acte I, sc. XI) :

Hoy me ha visto y hoy me ha escrito
para que a los barcos venga,
donde pasando a Triana,
hablarla mas cerca pueda.

Dans *Por la puente, Juana* (acte III, sc. XIII) :

La barca toca a la playa.
. . . .
Como en Sevilla la enraman,
mas no de naranjos verdes,
para pasar a Triana
tantas damas y galanes,
Viernes de entre Pascua y Pascua.

2678-2679. A propos de l'antithèse *esperar desesperar*, on aurait peut-être pu renvoyer aussi aux vers 1494-1495, où se trouvent les mots *desesperación esperanza*.

*
* *

BFS ont généralement appelé l'attention du lecteur sur les jeux de mots disséminés dans le texte ; l'absence de notes pourrait laisser supposer que certains leur ont échappé :

v. 97 : [mi mula] me ha matado. — Allusion à la *matadura*.

579-582.
Como no crezca, el cordero
de tus brazos soy, Inés ;
mas si ha de crecer después,
huir de tus brazos quiero.

Il eût fallu noter l'*alusion cuernal* (comme aurait dit Correas) que contiennent ces deux derniers vers ; c'est un jeu de mots que l'on retrouve dans *El rey don Pedro en Madrid* (acte I, sc. IX) :

Cordero me llamo,
y no me caso por eso ;
que está un Cordero casado
a peligro de no serlo.

649. Hoy te han de prensar, Limón. — Jeu de mots sur le nom du *gracioso*. — Et il y a peut-être deux autres jeux de mots (mais lesquels ?), l'un aux vers 583-584 :

Tu nombre... — Suélese dar
en Castilla. — ¿ Qué es ? — Limón.

l'autre aux vers 950-951 : serás Limón de amor.

868-876 :
Don Luis de Ribera ilustre,
llamaros del cielo espero ;

que pues en el cielo hay agua,
seréis ribera del cielo.
A la ribera del mar
de vuestro merecimiento
llega mi humilde barquilla,
rota de velas y remos :
dadle puerto en vuestros pies.

Jeu de mots répété sur *ribera ;* de même qu'aux vers

1054-1055 : en cuya Ribera está
el puerto de mi esperanza.

1768-1769 : Pues ¿no tiene valor un cerco de oro ?
Quien pone cerco, conquistar querría.

Jeu de mots sur *cerco.*

Par contre, je ne crois pas qu'il y ait un jeu de mots aux vers 126-129 :

Yo leo en los romanceros,
y se me pega esta seta
tanto, que de ser discreta
no tengo malos aceros.

(Is there playing upon *seta*, " snuff of a candle" ? The use of *pega* (queer with *secta*) suggests something of the sort. — Professor Ford.) — L'hypothèse est ingénieuse, mais elle ne doit pas être retenue, à mon avis.

Je ne crois pas non plus qu'il y ait, aux vers 405-406,

que allá en Zamora la vieja
un rincón se me olvidaba

un jeu de mots sur *Zamora-zamarra*, comme le conjecturent BFS, Limón n'étant pas un berger et ne portant pas de *zamarra.*

Je doute aussi qu'il y ait un jeu de mots dans : " no se ha oído en el mundo que hayan dado a nadie doscientos escudos de veneno. " (entre les v. 797 et 798) D'après BFS, " *escudos* may be a pun on *escudilla*, a bowl or large cup. "

***

Il reste très probablement quelques petites difficultés à résoudre, quelques points obscurs à étudier (je n'ai pas réussi à comprendre le sens exact du vers 72: sin ver todo mudado el calendario, et les hypothèses que j'ai envisagées ne sont pas assez solides pour être formulées ici) ; mais, malgré les imperfections et les insuffisances que j'ai signalées, l'édition de MM. Buchanan et Franzen-Swedelius constitue une utile contribution à l'étude de *Amar sin saber a quién.*

R. Foulché-Delbosc.

LA XAVEGA DELS NOTARIS

creats en lo any M. DC. IIIJ

La composición poética que a continuación transcribimos, tiene, aparte el interesantísimo aspecto de dar a conocer peculiares costumbres del Reino de Valencia, el especialísimo de pertenecer al género satírico, para el que tan bien se adapta la lengua valenciana y del que sin embargo son reducidísimas las muestras que hasta nosotros han llegado. Del siglo XVI sólo conozco una, es la « Breu descripció dels mestres de Valencia que anaren a besar les mans a la Magestat del Rey D. Felip, segon de aquest nom, en lo primer de Febrer del any mil cinchcents hutanta sis », escrita por el Doctor Gaspar Guerau de Montmajor, diatriba feroz contra todos los catedráticos y Doctores de la Universidad de Valencia, que le costó ser destituido de la Cátedra de Retórica y Oratoria de dicha Universidad, y sufrir prisión y metido en el cepo de las cárceles del Estudio valenciano, según consta en una Requisición ante el justicia civil del año 1585, Mano 15, folio 1° al 15, Archivo Regional de Valencia, documento hallado por D. José Rodrigo Pertégas.

En la Biblioteca de la referida Universidad se conserva una *copia* de la Sátira de Guerau, que D. Marcelino Gutiérrez del Caño inserta en el tomo 2° de su *Catâlogo de Manuscritos* de esta Biblioteca, si bien consigna equivocadamente ser esta copia el manuscrito original. La atribución de originalidad la motivó el estar escrita en letra de época, pero se confirma nuestro aserto al observar faltan en ella : el fragmento relativo al Doctor Jerónimo de Virués, que D. Gregorio Mayans inserta en la *Vida de Juan Luis Vives* y que copian Nebot en la *Apologia de Virues* y Serrano Morales en su *Diccionario de impresores...* ; más otros

dos fragmentos que hacen referencia a los Doctores Juan Martin Cordero y Jaime Juan Falcó, insertos por Cerdá y Rico en sus Notas al *Canto del Turia* de la *Diana Enamorada* de G. Gil Polo (págs. 147 y 377).

El Sr. Foulché-Delbosc, utilizando la copia que D. Gregorio Mayans hizo (1780-1781) de esta composición y otras varias, que Salvá registra en su *Catálogo* nº. 323, publicó en el tomo XXXIV de la Revue Hispanique (1915), *Els mestres de Valencia*, edición completa y con grandes variantes respecto a la publicada por Gutiérrez del Caño.

De la misma centuria décima sexta existe otra composición satírica en romance, que, si bien atañe a los valencianos, no está escrita en su nativa lengua, sino en castellano. La dió a conocer en el año 1881, en la *Revista de Valencia* (Tomo 1°, págs. 349-358) el Cronista D. José Maria Torres en un artículo titulado *Toros y cañas* y al final del mismo transcribe de un manuscrito que se conservaba en la Biblioteca del Marqués de Dos Aguas, la *Sátira a las cañas del año* 159... *Mala la vistes franceses*, en que salen a relucir y son fustigados con saña los nobles que más figuraban en aquel tiempo en Valencia.

Estas dos composiciones poéticas son los únicos antecedentes que conozco de la *Xávega*, que ahora publico. Respecto al nombre de la composición, para inquirir lo que su anónimo autor quiso designar con él, habremos de consignar que con la palabra *xâvega* se designa, en varios pueblos de la Marina, a una red de mayor tamaño que el *bol* y el *boligo*; también recibe este nombre, la red hecha con cuerda de esparto que se utiliza para el transporte de la paja en los carros. Tales antecedentes nos permiten traducir el título de la composición de esta manera: *La redada de los notarios creados en el año* 1604.

La causa o motivo de estas composiciones en que airadamente se ataca a una colectividad, la hallo a mi entender en la envidia o en el despecho ; si analizamos los antecedentes legales que preceden a los nombramentos de los notarios creados por las

Cortes de 1604, hallaremos que estos dos elementos son los que dan vida a la *Xávega dels notaris.*

Según legislación foral de Valencia, no podía ser elegido Notario ningún varón que no tuviera cumplida la edad de 25 años (Jaime I. 75-3-6) y no hubiera practicado por lo menos la profesión durante dos años en casa de otro notario « menjant y bevent en aquella » (Felipe II. año 1564, 21-1-156).

Para ser creado Notario precisaba ser examinado por el Justicia civil, dos Jurados, dos Juristas y dos Notarios, de Gramática en instrucción suficiente para saber hablar, dictar y escribir en latín, (Pedro II, por su Privilegio nº. 103-p. 17), así como de leyes del Reino; teniendo los aprobados que demostrar de modo fehaciente estaban domiciliados en la Ciudad o Reino de Valencia.

La fecha en que los exámenes se practicaban, era en el tiempo comprendido entre la Pascua de Navidad y la de Resurrección, en cuyo período el Justicia civil con los examinadores dichos, más el Asesor del Gobernador del Reino de Valencia y el Abogado Fiscal y Patrimonial, designaban día y lugar para los ejercicios y creación de seis Notarios, concediendo preferencia a los seis practicantes más antiguos de Notaría, y si alguno de ellos era reprobado, pasaba a examen el más inmediato practicante en antigüedad, reservándose el derecho de examinarse en la promoción del año siguiente al que no fué aprobado, pues todos los años se procedía a la creación de seis notarios para la Ciudad y pueblos del Reino de Valencia.

Para el pago de honorarios, se atenían en primer lugar a lo que hubieran concertado con las partes contratantes, de no existir convenio y llegado el momento del pago no hubiera acuerdo, era obligatoria la tasa impuesta por el Justicia civil, quien podía asesorarse de dos expertos, mas el precio de ningún testamento podía exceder de 500 sueldos y cualquier otro contrato de 300 sueldos. En las almonedas e inventarios devengaban 30 sueldos por cada pergamino que escribían, y si las actua-

ciones se consignaban en papel, cuatro sueldos por hoja ; aparte en uno y otro caso, 5 sueldos por día que estuviera ocupado, « per lo destorp de estar en les almonedes o inventaris. » (D. Martin 179-4-10, ibid., 257-4-23; y el mismo 258-1-24).

Los protocolos no pertenecían en absoluto y privadamente al Notario; podía dejarlos al morir a otro Notario, mas si no lo hacía así y el heredero no era Notario, precisaba que en un plazo que no excediera de diez días, los entregara a otro Notario o a la Corte.

Para mejor hallar los instrumentos autorizados por los Notarios, se obligaba a llevar a los Mayorales de esta profesión, « un libre en lo qual estiguen continuats los noms dels Notaris morts per alphabet y al encontre se pose lo nom dels Notaris regidors de sos libres y sis muden també ». (Imper. E. R. 1528, 10-1-12.).

Tal estado de derecho sufre, en algunos particulares, especiales transformaciones, según puede consultarse en los *Furs*, *Capitols*, *Provisions e Actes de Cort*, fets y atorgats per la S. C. R. M. del Rey Don Phelip nostre Senyor, ara gloriosament regnant. En les Corts generals per aquell celebrades als regnicols de la Ciutat y Regne de Valencia, en lo Monestir del gloriós Sanct Domingo del Orde de Predicadors de la dita Ciutat de Valencia en lo any M.DCIIII. Valencia, Pedro Patricio Mey. 1607. Folio.

Efectivamente, por los Capítulos LXXV y LXXVIII se acuerda modificar la legislación notarial en el sentido de que para poder ser creado notario de Valencia, sean precisos *cuatro* años de práctica en estudio, de Notario de Valencia, comiendo y durmiendo en ella, aumentando por tanto en dos años las prácticas hasta entonces exigidas; y no fue sólo esta alteración, sino que con arreglo al período establecido se hacen en los capítulos CCLI a CCLIII propuesta de diferentes individuos para Notarios, con lo que excluyen a los que solamente llevaban dos años practicando. ¿Será por tanto acertado suponer que en alguno de estos debamos pensar como autor inspirador probable de

la *Xávega*? Cierto que tal suposición no nos revela el nombre del compositor, pero sí el móvil que con su publicación se persiguió.

En los tres Capítulos últimamente referidos constan los nombres y apellidos de los notarios creados por Felipe III en estas Cortes, que se ridiculizan en la *Xávega*, mas otros varios de los que no se ocupa y fueron nombrados también, si consideramos que la composición poética que publicamos, está escrita en el metro que se denominó *cudolada* en que los versos son pareados y al último que insertamos le falta verso con el que consonantar, pudiera tal vez pensarse que la composición, aunque escrita en letra de época y con adornos de rasgueo al final, que indican la terminación, pudiera estar incompleta.

Consignábamos que los móviles que indujeron a la composición de la *Xávega*, eran ciertamente inconfesables y por tanto injustos; demuestran nuestro aserto las suplicaciones de los tres Brazos de las Cortes, solicitando se premie con estos nombramientos, su asistencia de noche y de día a los trabajos de las Cortes, escribiendo y redactando los Fueros, Actos de Corte y Memoriales que les ordenaban; debiendo ser nombrados notarios supernumerarios de la Ciudad y Reino de Valencia, por tener asimismo la edad y práctica que conforme a los fueros han de tener y previo examen ordinario, y se añade: « Majorment concorrent en los sobredits, ser la major part de aquells casats y ab fills y familia y que tenen molta práctica de Art de Notaria & alias son benemerits. » No todos los propuestos fueron nombrados; lo son únicamente Cosme Damián Virgili, Francisco Madrid, Damián Ferrer, Pedro Lopis, Esteban de la Calba, Miguel Juan de Reguera, Damián Fabra, Cosme Tapia, Juan Bt[a] Borrás, Francisco Ferrer, Francisco Martínez, Mateo Çamora, Miguel Montagut, Gregorio Marco o Marqués. = Los restantes notarios de que se ocupa la *Xávega*, eran simples pasantes de notario con los cuatro años precisos. Fueron propuestos varios, pero sólo nombrados : Francisco Guzmán,

Miguel Juan Segarra, Sebastiân Calderer, Jerónimo de la Calba, Pedro Luis Bonilla, Simón Gorriz, Juan y Francisco Bonet, Pedro Luis Alfonso, Antonio Martí, Miguel Conca, Crisóstomo Porcar, Luis Calatrava, Pedro Çapera, Cristóbal Rodríguez, Miguel Valero, Pedro Luis Monçó, Gaspar de la Rea, Vicente Barba.

Ultimamente, el manuscrito de la *Xávega* se conserva en la Biblioteca de la Real Academia de la Historia, signatura : 12-3-6, G.-70; escrito en papel, letra del siglo XVII, 175×90 milímetros de caja de escritura. 7 hojas a dos columnas, vª de la 7ª en blanco.

Vicente CASTAÑEDA Y ALCOVER.

LA XAVEGA DELS NOTARIS
CREATS EN LO AÑY M.DC.IIIJ

Venturós añy
plé de tot guañy
es lo present
a tota gent
accomodat
molt lo sembrat
collita prou
en son temps plou
y fa seré
lo Rey nos vé
a fer mercés
de mercaders
fá militars
a familiars
se posen ereus
y alguns ebreus
habits al pit
lo dia y nit
llanternechant
van tots mostrant
les pretensions
vots devocions
fan les mullers
dels cavallers
y preten cors
en preycadors
les corts formades
fan grans jornades
los braços tres
ab interés
particular
es tot triar

no al bé comú
no y hia nengú
que no pretenga
ab llarga arenga
ser Conte o Duch
y lo més ruch
es mes premiat
pareix mercat
de dones plé
lo hu vá y vé
lo altre nos mou
perque nos cou
lo pá a son gust
lo que ans mes just
se prevarica
lo mes marica
se fá un lleó
y fá rahó
ab ferro y força
que tot es joiça
la destos braços
parense llasos
als pardalets
cauhen pobrets
los richs afora
en una hora
lo mon se muda
tot hom ajuda
al poderós
lo copdiciós
té son oblat
así han parat
aquestes Corts
restant molts brots
llegitimats
y nomenats
pera creasió
una legió
de practicants
jovens galants
son los mes dells
alguns mesells
té la manada
fonch gran jornada
la del Archiu
entre els quals viu
quatre *ferrers* (1) = Ferrers
tots tan terrers
ques aplomaren
també es mostraren
los *calbes* dós (2) = Calbes
lo hú de tós
se restá mut
lo mes agut
nou paregué
vingué també
lluis monçó (3) = Monçó
parent de sugó
lo cap o nás
diu cada pás
no puna lolla
sagueix la encolla
lo gran *madrid* (4) = Madrid
flach mig podrit
de treballar
y de gastar
ploma y paper
no vé darrer
lo caganiu
Çamora (5) es diu = Çamora
de nom prestat
un gran taulat
viu que li feren
quant lo hagueren

(1) Antonio y Damián Ferrer.
(2) Esteban y Jerónimo de la Calba.
(3) Pedro Luis Monçó.
(4) Francisco Madrid.
(5) Mateo Çamora.

a examinar
pareix pilar
de sepultura
quant la natura
lo hagué format
li hagué pesat
de haverlo fet
tan imperfet
del cap als peus
granota en peus
li diu la gent
no es poch valent
lo portentós
que en una cós
diuhen matá
un alacrá
tan gran com ell
Conca (6) lo vell = Conca
lo thesorer
a qui el diner
se accomaná
també entrá
a examinarse
volgué torbarse
mas no pogué
que sab molt bé
de bé y de mal
lo criminal
lo té distret
y ab sen discret
aquella cort
la tornat sort
que no sí ou
quant no li cou
son interés
lo *gusman* (7) es = Guzman
grave persona
tot hom la abona
de lliberal
no ha gastat mal
en la jornada
gran algarada
presents sobrats
als sobornats
diner strany
trau de mal any
a quil menecha
de sa cosecha
te lo gusmá
ser pedra ymá
de strany diner
lo mercader
lo coneix bé
tot li ve bé
quan a ell li plau
la mar, lo grau
lo han tornat rich
que es enemich
de la pobrea
lo pich meu *rea* (8) = Rea
se examiná
y cert mostrá
ser un jagant
gran practicant
ha mostrat ser
de bachiller
lan graduat
que ha practicat
tres anys u més
de no fer rés
en esta era
Bat un *peguera* (9) = Peguera
ab ses caneles
molt mes va queles
son cap mostrá
perque allegá

(6) Miguel Conca.
(7) Francisco Guzmán.
(8) Gaspar de la Rea.
(9) Miguel Juan Peguera.

lo institutiste
com a juriste
leys a montons
ab mes rahons
que mal dentor
dix un doctor
aquest fadrí
pareix roçí
nou enfrenat
que bé a gustat
del primer fré
fenho molt bé
un *montagut* (10) = Montagut
prou millor mut
nos pareguera
llevat que ho era
puix no dix rés [Marqués
vingué lo *marqués* (11) =
molt en tontet
chipó picat
de tafatá
dix una bacha
dels del conclavi
o, com es un savi
aquest marqués,
diguen de hon es
lo marquesot
es de Busot
o Formentera
que en la manera
tot ho pareix
molt bé mereix
la aucthoritat
si ha practicat
ab sos vasalls
En est forchdalls
viu ensartats
dels nomenats [Segarres
los dos *segarres* (12) =
lo hu algarres
curt y plegat
perque ha furtat
lo cos a un moro
perque ignoro
respon y diu
y a tot lo archiu
dexa spantat
en est ramat
lo gran *alfonso* (13) = Alfonso
serrut como onse
porta lo cap
o lo que sap
de coses noves
ha fet grans proves
per arribar
a governar
esta ciutat
y se ha restat
per governar
es singular
de cuydadós
o, que bascós
un dia lo viu
vora del riu
cridant digué
cadaver vé
o, que home mort
y fonch la sort
de un trist llançol
venia sol
lo riu avall
cert, que un cavall
o coneguera
desta manera

(10) Miguel Montagut.
(11) Gregorio Marqués.
12) Miguel y Juan Segarra.
(13) Pedro Luis Alfonso.

un tronch redó
vingué felló
ab los demés
lo *tapia* (14) es = Tapia
gocat y ardit
per ser petit
no es de menys preu
un *bernabeu* (15) = Bernabeu
un poch fallat
examinat
també restá
halli jurá
cobrar lo seny
y feu empeny
de sa paraula
a tota la aula
de aquest ajust
de perdre el gust
de certa olla
que en esta folla
diuhen trencá
hallí es trobá
lo gros *sapera* (16) = Sapera
cap diuhen que era
mas yo no ú crech
bé es un poch llech
grós dins y fora
y té una vora
en lo cervell
com un garbell
hereu lo ha fet
lo gran canet
y li ha dexat
un prellegat
ab qui no perda
del bot la cerda
y ab qui entre l'any
done son guany
al toledá
un *fabra* (17) entrá = Fabra
desfargalat
larch y pesat
ronco escabrós
un sach de tos
posta en lo pit
pareix la nit
ab son color
es successor
aquest tort arch
del negre llarch
del spital
que curt y mal
examen feu
per esta creu
yo nol creara
si mel trobara
a examinar
vingué *porcar* (18) = Porcar
dols com la mel
aussell sens fel
ben entranyat
mes bé aprovat
del ques pensava
O, com callava
no eisent creat
ya se a soltat
ya parla y riu
aquest archiu
gran virtut té
puix sab també
fer de homens morts
muts, fallats, torts

(14) Cosme Tapia.
(15) Gaspar Bernabeu.
(16) Pedro Sapera.
(17) Damián Fabra.
(18) Crisóstomo Porcar.

dels practicants
de notaria
mostra aquest dia
ser lo *virgili* (19) = Virgili
savi e auxili
bufals darrer
fonch lo primer
de sa tongada
ben studiada
llisó portá
lo cathalá
quant li convé
tot ho fa bé
si no es gastar
ya sab charrar
ya diu chufletes
ya aprés les tretes
de berbegal
de la verbal
traure paraules
no es cosa de aules
a tot remat
será jurat
de barcelona
puix ya s'entona
pensant ho ser
lo cavaller
lo ciutadá
lopis (20) entrá = lopis
molt humilet
descoadet
petit garçó
dix sa rahó
com los demés
qui en lo entremés
sols tres o quatre
podien batre
sense ulleres
per ses passeres
un *calatrava* (21) = Calatrava
cavall ab trava
vingué pausat
prou mal tallat
vestit y cós
es flach y grós
grós en lo cap
y en lo cós flach
de ossos plé
gran manya té
peixca ab la canya
y per sa manya
anguiles trau
en aquell grau
cequies y riu
que tot l'estiu
altre no menja
del tot se penja
per lo peixcar
viu també entrar
dins desta garba
al medrós *barba* (22) = Barba
tot espantat
amedrantat
plorant me dix
o, smireix
aquesta cort
es trago fort
examinarse
qui pot lliurarse
de tants alans
ab ulls y mans
me fan tots por
nom bastal cor
a examinarme

(19) Cosme Damian Virgili.
(20) Pedro Lopis.
(21) Luis Calatrava.
(22) Vicente Barba.

pues prorogarme
peral altre any
será gran dany
y cosa fea
la cananea
de que viurá
qui li podrá
donar sustent,
flach masillent
entrá *martines* (23) = Martinez
ab ses mohynes
apesarat
habilitat
pensá no ser
fonch lo darrer
habilitat
no ha practicat
conforme fur
y ab est segur
lo sepellien
o al menys volien
fos prorogat
ell ha pagat
com los demés
jubileu es
aquest tan gran
quels que viuran
nol veuran pus
vingué confús
lo *valerás* (24) = Valero
lo notariás
quadrat robust
tan plé y tan just
dins de la pell
que un gros fardell
me paregué
a un con digué
tantost que entrá
pareix mardá
de aquest ramat
un temps jurat
de Segorb fonch
aquest gros tronch
y alguns lan vist
en vall de Xrist
ser motiló
tot Aragó
tota Castella
ab son fré y sella
ha corregut
hon a rebut
instruments tants
tan importants
que valen més
de dos dinés
en esta sort
entrá mig tort
lo agut *bonilla* (25) = Bonilla
mala fahilla
li ha donat deu
bé entench que creu
que yo nol viu
mig clar y piu
medrós, torbat
restal cuytat
quant se viu dins
los mals camins
les commissions
son occasions
del ignorar
pues murmurar
sab fer molt bé
malicia té
mes que bondat

(23) Francisco Martínez.
(24) Miguel Valero.
(25) Pedro Luis Bonilla.

segui el ramat
destes formigues [Rodriguez
lo cid *rodrigues* (26) =
tot est fronsit
per çó de cid
li donen nom
es gentil hom
entonat és
altre marqués
y no de aznares
grans pedoneres
posta al archiu
entre estos viu
lo ardit *borrás* (27) = Borrás
tan chato el nás
quant ell verbós
no es enfadós
pesat, ni fals
ni dels alfals
lo mes cucat
quil asegat
sab que açó es ver
y quel primer
fonch del bancal
ab son cabal
entrá *gorris* (28) = Gorris
picás, sentis
perqué un notari
li dix clavari
dels de guinea
cada any emplea
tot li sehix
tiny tocs y tix
fá tafatans
y als castellans
fá comissió
nom mou passió
del que diré
yo cert no sé
que ab sols conscriure
a més de viure
haya guanyat
tant dedicat
ell te fort manya
y qui tant guanya
en temps tan breu
té cert ab deu
conte molt llarch,
gentil y amarch
marti (29) vingué = Marti
perque entengué
ser dels primers
y dels darrers
fonch lo darrer
prou bachiller
paregué a tots
als primers mots
aná torbat
pero al remat
se desplegá
que halli prou fá
qui no fá rés
entre els demés
dos junts viu
dins lo archiu
los dos *bonets* (30) = Bonets
oques perfets
notaris son
no té lo mon
notaris tals
en tot yguals
me paregueren
quant respongueren
bé poden ser

(26) Cristóbal Rodríguez.
(27) Juan Bautista Borrás.
(28) Simón Gorriz.
(29) Antonio Martí.
(30) Juan y Francisco Bonet.

del rey de Alger
protonotaris
o secretaris
del cuquo rey
de bona lley
los ha fet deu
cascú dels creu
ser rolandí
lo bon fadrí
lo *calderer* (31) = Calderer
lo mes senser
dels dos germans
ab ademans
entrá content
lo pel li ment
no té la fél
conforme el pél
ans per vermell
pensa ser bell
polit galant
l'ós de jagant
ben espalut
discret y agut
no es poca sort
si lo coll tort
se li adresara
fent garagara
los sis notaris
los ordinaris
del any pasat
també an entrat
dins est corral
diuhen que mal
alguns oferen
tots corregueren
aquesta sort
y lo mes tort
aná mes dret
lo mes perfet
se deslustrá
tot fonch cant plá
difficils punts
y contrapunts
anaren fora
en una hora
la intercessió
de la passió
de Jesu Xrist
que tot ho vist
y tot ho abraça
feu taula rasa
tots han restat
los del ramat
juramentats
y nomenats
pera altre any
en un rabany
sis consemblants
grans practicants
lo mes lleal
es lo real
corgo de boses
y de les moses
gran protector
lo gran doctor
lo dolç parler
que alcansat ser
dels nomenats
set anys contats
a anat de part
ell a abortat
o en fi a parit
puix es exit
ab son intent
la demés gent
no la conech
pero bé crech
que será ygual
en lo bé y mal
als desus dits
les males nits
desta creatió

(31) Sebastián Calderer.

la confusió
destos creats
sos desbarats
contradictions
ses conditions
me han tornat tal
que estich tan mal
que no e pogut
ser mes agut
del que uso estat
asi he parat
per no cansarme
qui sindicarme
a cas voldria
fer ho podia
que yo promet
estar adret
y fer segur
de que so pur
ben entranyat
donant remat
a est pensament

NOMBRES DE LOS NOTARIOS QUE SE CITAN Y NÚMERO DEL VERSO EN QUE SE NOMBRAN

= Martinez, Francisco = 412
= Monçó, Pedro Luis = 89
= Montagut, Miguel = 195
= Peguera, Miguel Juan = 178
= Porcar, Crisóstomo = 314
= Rea, Gaspar de la = 166
= Rodriguez, Cristóbal = 479
= Sapera, Pedro = 279
= Segarra, Miguel y Juan = 221
= Tapia, Cosme = 260
= Valero, Miguel = 432
= Virgili, Cosme Damián = 332

BIBLIOGRAPHICAL NOTES

3. MORE ABOUT EARLY SPANISH LAW-BOOKS

The second of these bibliographical notes was completed before the publication of the second part (1917) of Dr. Haebler's *Bibliografía ibérica del siglo XV*, and was printed off long before that work reached me, or indeed was known to me. Hence, when describing the copy of the *Leyes del estilo* printed at Salamanca in 1497, I made no reference to two of the additional items recorded in Dr. Haebler's valuable supplement. A copy of this work being now before me, I am able to call attention to the following two entries :

350 (5) LEYES del estilo. — Salamanca, segundo grupo gótico, 1497, 10 de febrero. — fol. — 36 hjs no fols. sign : a - f[6]. — á dos columnas de 52 lineas cada una. — letra gótica de un solo tamaño. — capitales de imprenta.

There follows a description agreeing with that given in the second of these notes, except in the following particulars : no stop after the first *del* in the woodcut title ; *estilo* for *estillo* on 2[a] ; *GRATIAS* for *GRACIAS* on 31[a]. These differences may be variants such as are frequently found in early books, or they may represent errors in transcription or misprints. 31[b] is said to begin : "Tabla de todas las leyes. //... que acaba en el fo. (f 5) verso. — fo. (f 6) en blanco ?" Here the substance, and not the actual wording, of the first line on 31[b] appears to have been given.

The entry ends : " Primera edición de las Leyes del estilo, descubierta por el Sr. Ernst en la Bibl. Prov. de Cáceres ".

---

357 (12) LEYES. — Salamanca, sin nombre de tipógrafo, pero por Leonardo Hutz y Lope Sanz, 1497. — fol.

No description is given, which is explained by the following note : " En el archivo de la Catedral de Pamplona encontró el Sr. Ernst un tomo de varios, que entre otros impresos contenía una edición de leyes, fechada de Salamanca año de 1497 e impresa con los caracteres bien conocidos de Hutz y Sanz. Lo hizo reponer por el momento para estudiarlo más dete-

nidamente después, pero cuando lo pidió de nuevo, estaba extraviado y no volvió á dejarse ver durante su estancia en dicho archivo. Por eso no es posible dar pormenores de este libro único á lo que parece."

Dr. Haebler could hardly do otherwise than enter these two works separately, since they were attributed to different printers by Dr. Ernst, who provided him with his information concerning them. With the help of the description of the British Museum copy of the *Leyes del estilo* of 1497, readers will at once recognise — Dr. Haebler as soon as any — that Dr. Ernst here supplied varying descriptions of two copies of the same book, one of them an imperfect copy. It is singular that Dr. Ernst should have been successful in identifying the printers from the copy which he can only have glanced at hastily, and that he should not have recognised the « caracteres bien conocidos de Hutz y Sanz » in the copy which he examined at leisure.

Dr. Haebler's supplementary volume mentions two other copies of his no. 223, the *Ordenanças reales* printed at Salamanca on the 29th of March, 1500. These two copies were found by Dr. Ernst in the Cathedral Library at Cordova and the University Library at Seville respectively. With the Museum copy mentioned in my previous note, there are seven copies of this work recorded.

Dr. Haebler also has corrections and an addition to make to his no. 357, the *Leyes hechas... por la breuedad z ordē d'los pleytos*, ascribed by him to Pedro Hagenbach, Toledo, c. 1499 — an ascription which I accepted without question when writing my previous note. He now ascribes it to Fadrique de Basilea, Burgos, c. 1499, but seems to have lingering doubts, for he adds: « Si es así, probablemente el maestre Pedro, al cual se dió el real privilegio para la impresión de este libro, no ya será Pedro Hagenbach, como supúsimos de antes. » The occasion for his note was provided by the discovery of another copy of the book, wanting the last leaf containing the royal privilege, in the library

of the Escorial. Another copy, with a minor variant in the title and a more important one in the royal privilege (both therefore in the outer sheet), has also turned up, and is now in the Royal Library at Stockholm. This Dr. Haebler counts as another edition, and he enters it as no.357(5), which is probably a misprint for 357(3), as there follows another entry 357(5).

Since my previous note was written, two more volumes containing Spanish printed matter have been found in the Department of Manuscripts at the British Museum. Their contents are of a legal nature, and they bear press-marks following those of the set previously described : Add. Mss. 9936, 9937. The latter volume provides two accessions to my previous list of sixteenth-century law-books printed at Valladolid : 1)

Ordenanças del cõsejo Real de su Magestad. Y los Arãzeles q̃ han d' guardar los Relatores, Escriuanos d' camara, Escriuanos d'l crimẽ, Escriuanos d'prouincia : Alguaziles, i Alguaziles del cãpo, Porteros, y Emplazadores, Verdugos, y pregoneros... Que la Magestad d'l Rey nuestro señor mando ordenar... en el año d'.M. D. LIII.
Sebastiã Martinez, 1556.

Ordenanças con que se rige y gouierna la republica de la muy noble y muy leal villa de Valladolid ; en las quales se declarã todos los articulos tocantes al pro comun de la dicha villa y su tierra.
(*Verso of titlepage* : El comendador Juan Mosqura de Molina... recopilo z ordeno estas ordenanças... Fueron impressas segunda vez este año de M. LXij... Y enesta impression fueron vistas por Alõso de Verdesoto... el qual añadio la tabla de los capitulos... y en las margenes delos dichos capitulos puso sus annotaciones.)
S[ebastian] M[artinez], 1562.

Add. Ms. 9936 contains Spanish state-papers, in manuscript or in print, relating mainly to the reign of King Philip IV. At the end of the volume, however, there are four printed docu-

(1) In my previous note, by an oversight so obvious that it would embarrass no reader, the last two items under the heading *Valladolid* were described as *Salamanca* books.

ments of the sixteenth century. These relate to a contribution of « quinientos cuentos.» voted by the Cortes to Philip II at the end of his reign, for the redemption of the royal patrimony. Three of them are memorials, of two leaves each, answering objections raised, or conditions proposed, by the city of Seville. Two are signed by their authors, and one gives the date of composition. Not one of them bears any imprint, nor do I find them mentioned in any bibliography. All, however, may be presumed to have been printed in 1597, probably in Seville. I give below, for the purpose of identification, the beginning and ending of each document, in the order in which they are bound in the volume.

Aunque para tan grandes entendimientos, y pechos tan zelosos del seruicio de su Rey, y biẽ del Reyno, basta lo propuesto, todauia me à parecido manifestar a V. S. mis discursos que cõ euidencia cõuencẽ no solo estar obligados precisamẽte a aprouar el assiẽto que el Reyno a hecho, pero q̃ el dexarlo de hazer, es error grãde, y grauissimo pecado, y ansi lo affirman personas religiosas y dotas desta ciudad...
...Es pues desproporcionada cosa, que le pongamos condiciones, que es manera de hazer prenda, y es poner duda en la justificacion de lo que se nos propone.

A lo que V. S. dessea saber, que cosas sean en las que he visto reparar, y dificultar a cerca desta contribucion de los quinientos cuentos que pide su Magestad, y que salida he hallado yo a ellas, dire breuemente...
... y no querria que se multiplicassen condiciones de poca importancia, con que las que son de mucha se escluyessen, y que consintiesse la mayor parte de las ciudades, que dizen y hazen voto del reyno en semejantes contribuciones absolutamente, ò con alguna limitacion facil y lleuadera, y à las de Seuilla no se admitiessen y quedassemos obligados à la contribucion sin condicion particular en nuestro prouecho, y esto creo es genero de buen gouierno y estado.

Ilefonso de Castro.

La ciudad de Seuilla concedio à su Magestad del Rey N. S. el seruicio de los quiniẽtos cuentos que el Reyno acordo que se le hiziesse para el desempeño de su Real patrimonio, cõ ciertas cõdiciones, entre las quales es vna, que en el numero de todas es la duodecima su tenor...

> ... Y ansi concluyo que su Magestad pide muy justamente que se quite la condicion doze, y que Seuilla puede y deue cõ buena conciencia conceder que se quite la dicha condicion del contracto, y que sin ella se conceda el seruicio de los quinientos cuentos que con ella tenia concedidos. Y esto digo debaxo la correction de quien mejor sintiere, y con protestacion, que digo en ello lo que sin accepciō de persona deuo, y firmelo en S. Pablo à 16. de Nouiēbre de 1597. Años.
>
> F. Iuan de Epinosa. M.

The remaining document differs from the three preceding. It reads, across the folded sheet :

> Relacion y cuenta del tiempo en que el Reyno quedara libre de contribuir en el seruicio de los quinientos cuentos...

The sheet is cropped at the foot, so that part of the last line is missing. There is no date given, but doubtless this document was printed about the year 1597, since it deals with the same grant as the three recorded just above. It does not relate to any special town or district, however, so that the place of printing is quite uncertain.

H. Thomas.

DEUX LETTRES INÉDITES
D'ANGEL GANIVET

Les deux lettres qui sont publiées ci-après d'après les originaux, furent écrites à M. Nicolás María López, ami intime de Ganivet. Le destinataire a bien voulu les communiquer à la *Revue Hispanique* par l'obligeante entremise de M. Natalio Rivas, Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, et de M. José Francés, l'éminent critique d'art. Nous les en remercions tous les trois bien profondément.

Amberes, 21 de Junio 95.

Querido Nicolás :

Recibí tu carta de 13 de Mayo, es decir empezada en ese día, y veo que andas metido en ese berengenal de fiestas que caen siempre sobre Granada por este tiempo, á las que se unen los duelos y quebrantos del juez de examen, ese personaje medio juez y medio industrial creado por nuestra legislación sobre enseñanza. Dice el refrán : « por la consecuencia, es á la vez testigo y fiscal y juez », y del profesor de colegio se podría decir que en materia de enseñanza es autor, cómplice y encubridor. De cualquier modo, gran compasión merece quien vive anegado por las cosas exteriores y no tiene varias horas al día para encerrarse á solas consigo y vivir su propia vida, no la de los demás.

Así como los recortes de periódicos deben leerse de prisa y corriendo, el *Racine* es para leído á ratos, despacio. Yo leo muy de prisa por regla general, pero en cuanto doy con una obra de corte clásico, la leo poco á poco, porque no debe darse á un autor mayor movimiento por él que él tiene de por sí. Racine ha conseguido el *cachet* clásico por su serenidad y calma, y por la amplitud del verso, y hay que leerle con la menor velocidad posible. Una de sus tragedias leída con rapidez hace el mismo efecto que una estatua vista muy de cerca. Hay que tomar tiempo ó

distancia para que las obras se desarrollen ante nuestra contemplación tales como han sido totalmente concebidas. Para comprobación de esto y para que alternes mis juicios con otros, te voy á enviar dos librillos que puedes leer de un tirón ó de dos tirones. « Los viajes de Gulliver » de Swift (que te servirá de muestra de los tomos de la Biblioteca Marpon & Flammarion á 60 céntimos vol.) son la forma más acabada del humorismo satírico inglés. No creo que se haya escrito nada con intención tan sangrienta como esta obra de un hombre que creo yo que se volvió loco de odio contra el género humano. De él ha dicho Taine, considerando principalmente esa obra, que « un palacio es bello hasta cuando arde... y quizás más cuando arde ». Al lado de ese humorismo sangriento está otro humorismo más inglés, de tendencias psicológicas, el de Sterne, un precursor de los psicólogos modernos desde Taine á Bourget, y que, para valer tanto como estos no le falta más que el sistematismo (es decir que vale más). La obra más celebrada de Sterne es el *Tristram Shandy*,pero para muestra de otra biblioteca barata te envío el único volumen que tengo, el *Viaje sentimental*, en el que hay que leer entre líneas. Con esto no te falta más que leer el *Hero Worship* de Carlyle para conocer lo que es el humorismo inglés. Carlyle es un humorista filósofo,panteista en un sentido que hoy se ha exagerado (ya creo haberte dicho algo de uno de sus discípulos, un yankee, Emerson). Ese libro que te indico está traducido al español con el título de *Los héroes* y editado por Lasante, á quien conoces.

Para mí, fuera del teatro de Shakespeare, lo más notable que hay en la literatura inglesa es la obra de los humoristas. Hay algunos poetas buenos, como Shelley, Dryden y Pope (y el cargante Milton), y algún maestrazo de la novela como Dickens. Los demás son á millares moralistas en sentido religioso, filosófico, literario... pero moralistas siempre. Y luego entran los medias espadas por el estilo del amigo Tennyson y C[ia].

De todo esto te iré proveyendo poco á poco, y escuso decirte que de todo ello me alegro hagas participar á los aficionados de

nuestra hermandad, pues así como he perdido la fé en la enseñanza que se da, la conservo en la que uno se toma por su cuenta con ayuda de libros (en lo que es necesario) y principalmente de su meollo y de su voluntad.

Con motivo de la lectura de *Jérusalem* de Loti, se me ocurrió escribir el articulejo de que te he hablado seco. Yo creí que se había extraviado, y como profeso, según sabes, el principio *non bis in idem*, no me volví á acordar. Como el artículo es para media docena de lectores, si queréis recogerlo y leerlo en familia, tanto mejor, aunque la cosa tampoco merece tantos preámbulos. Si quieres publicarlo, tú puedes cambiar lo que se te antoje, pues aunque resulte lo contrario no me importa. Ahora sospecho que debe ser más impío de lo que me figuraba, pues procuré dorar la píldora y veo que ni aun así ha podido pasar.

Mil afectos para la *Kabala* y no dejes de escribir a tu siempre buen amigo A. G.

***

Helsingfors, 29 Agosto 96.

Querido amigo Nicolás :

Acabo de recibir tu carta del 16-18 que te agradezco por lo mucho que en ella, como en todas, te interesas por mis evoluciones psicológicas. Yo comprendo en todo su valor lo que me dices, por lo mismo que nunca he concebido la amistad sin ese interés por ejercer entre sí los amigos sus recíprocas influencias. Yo digo: para hablar ó escribir á personas que no han de sufrir jamás la impresión de un espíritu extraño, quizás porque no tienen espíritu propio, ¿no es preferible no hacer nada y conservar esa amistad vaga que se funda en intereses comunes, paisanaje, &c, sin meterse en libros de caballería? Si dos personas entran en comunicación espiritual , ya sea para estar de acuerdo, ya sea

para combatirse, hay un medio decoroso de conservar una amistad ideal, á salvo de las pequeñas miserias del vivir cotidiano; pero si no se llega á ese punto y todo se queda en puras exterioridades, lo mejor es ahondar poco ó cortar por lo sano. Aunque parezca tontería, es una verdad como un templo que la mayor parte de los hombres son incapaces de tener un amigo. Yo, en medio de las tristezas en que vivo, me considero feliz por tener una naturaleza que, sin cambiar en lo esencial, se somete al influjo de aquellas otras que simpatizan con ella ó que el instinto señala como dignas de atención. Exteriormente pareceré el hombre más cerrado del mundo; pero por dentro estoy abierto de par en par. Yo te doy algunas veces consejos ó te excito á que trabajes, no porque desconozca las turbaciones que te quitan el gusto y la serenidad, sino porque creo que ese abatimiento máximo á que vas llegando es casi el punto de arranque de una nueva evolución. Si encuentras algún día á Matías Méndez y te lee las cartas que le escribí últimamente, verás lo que le digo sobre este punto El también cree que no es más que un desocupado, un hombre aburrido, que no ha llegado á desesperar por no molestarse siquiera en desesperarse, y yo le quiero convencer de que por hallarse en ese estado especial es por lo que yo tengo fé en que puede hacer algo bueno. Si supiera que trabajaba para ser juez por el 4⁰ turno ó cosa por el estilo, comenzaría á escamarme. Yo he visto en mí un fenómeno curioso, que me autoriza á decir esto que voy diciendo. He querido ser siempre amo de mí mismo, tener siempre la cabeza en su sitio, de tal suerte que no pasara por mí nada, ni que ella tuviese conocimiento; y decía yo que el día que mi cabeza se cansara de dirigir el cotarro, el día que la voluntad se blandeara, sería el desquiciamiento de todos los órganos de mi infeliz personalidad; y sin embargo yo tocaba el violón, puesto que me ha ocurrido lo contrario. Hace algunos años que me abandoné al fatalismo, y que llegué á no tener *propósitos*, ni á pensar nunca reflexivamente en lo que hacía; hoy me encuentro en un estado de postración espi-

ritual que á ti mismo te daría lástima, y ahora es cuando trabajo más, sin saber cómo, sin hacerme cargo ni tener idea de lo que me sale; no sé si es bueno ó malo, pero sospecho que es mejor que lo que antes hacía y me dejaba la impresión de algo *discreto*. Es decir que ahora podré cometer majaderías estupendas sin estar en mi mano enmendarlas ni conocerlas; pero quizás me salga algo que las compense. Estoy componiendo un libro pequeño (pues no me gustan los grandes), una ideología que desde luego te aseguro es mejor que lo que hace — (1), quien, dicho sea de paso, acude demasiado á *lo nuevo* para abrirse camino y quizás luego nos resulte una especie de Schopenhauer vestido de corto. Hay que desconfiar de la moda. Yo soy el más radical de todos los españoles, muchísimo más que los socialistas (puesto que el socialismo para mí es una reforma que modificaría mejorándolo el estado actual, pero sin traernos nada grande y hermoso) y sin embargo rechazo con repugnancia los rótulos y etiquetas con que muchos hacen el *bú*. Pero el ser así no creas que es el obstáculo que me detiene para ser catedrático; el motivo, es ridículo confesarlo, es la superstición : tengo horror á hacer dos veces la misma cosa, y esto viene ya de antiguo. Si me dieran diez millones y la seguridad de ser catedrático de la Central, no entraría más en oposiciones á cátedras. Por esta razón no he tenido novia, ni amoríos, ni los tendré más, fuera del que tú conoces con — (2); cuantas veces me he insinuado con una mujer, me ha ocurrido, como es natural, que la mujer se ha hecho un poco de pieza: ¿ quién se entrega á la primera, siendo una mujer buena, se entiende ? — — — — (3). Y te digo esto por lo mismo que supones que estoy enamorado á los 30 años. Alguna broma sentimental pase, pero nada más. Aquí estoy, pues, continuando « mi experiencia en mí mismo »; peligrosilla es, pues cuando me paso dos

1. Un nom barré.
2. Un nom barré.
3. Une ligne barrée.

meses ó tres *solo*, sin hablar con nadie más que con la criada, créete que hasta se me invierte la función de los sentidos y me parece que veo y oigo hacia dentro y me incomunico con el mundo como si fuese ciego y sordo-mudo. Ya ves como tus tristezas, que al fin y al cabo son repartidas con todos los que te acompañan y que además son fundadas, no son tan angustiosas como las mías, que no tienen razón externa y que me las trago yo solo. Ejerzo, pues, de Juan Palomo de la psicología. ANGEL.

⁂ Dime qué te parecen las poesías que envié á Martín Méndez; pero conste siempre que mientras la Musa no da mejores frutos, me considero en estado de canuto.

El 31 te enviaré otros cinco ejemplares de mi librillo para que los dés á quien quieras. Dime si recibiste los cinco que iban con dedicatoria. En los que envié después á Guillermo incluí uno para la Biblioteca. Tanto tú como los demás amigos podéis pedirme todos los ejemplares que queráis, pues son para eso para distribuidos entre los amigos. No te escribo más porque salga hoy ésta. Adiós.

A ver si reuno cuartos y compenso el librito de hoy con otro, ese de que te he hablado que resultará con 400 páginas y se titulará probablemente « La Conquista ».

RUBÉN DARÍO Y EL SIGLO XV

Durante mucho tiempo, llamó mi atención el carácter « siglo XV » de los *Dezires, layes y canciones* que Rubén Darío agregó a sus *Prosas profanas* (libro de 1896) al reimprimirlas en Europa (en París, 1901). No tenía nada de extraño que el poeta, amigo de experimentar constantemente, ensayara las formas trovadorescas del siglo XV : lo extraño era que, puesto a escoger modelos, no los buscara en los grandes maestros, como Juan de Mena, Santillana, los Manriques, sino en poetas de mucho menor importancia, como Juan de Dueñas, Juan de Torres, Pedro de Santafé, Valtierra. Y sobre todo : ¿ donde había encontrado Darío la peculiar ortografía de esos nombres : Johan, Santa Ffe, Duenyas ? ¿ Por qué se había creído obligado a escribir *esparça, dezir, ffin, ffinida* ?

Antes de 1900, tales peculiaridades ortográficas no se reproducían frecuentemente tratándose del siglo XV : la mayor parte de las antologías modernizaban los textos. Podía pensarse en el *Cancionero de Baena* (edición de Madrid, 1851) : pero sólo para desechar inmediatamente la idea, puesto que Dueñas, Torres, Valtierra y Santafé no figuran en aquella colección. Aun más podría pensarse en el *Cancionero de Stúñiga* (edición de Madrid, 1872), ya que allí figuran Dueñas y Torres : pero no se advierte relación entre las composiciones suyas que allí aparecen (1) y las de Darío ; y, como se ve, faltan Santafé y Valtierra.

La solución del problema la encontré en el *Cancionero inédito del siglo XV* publicado por Alfonso Pérez Gómez Nieva en

1. De Dueñas, *La nao de amor* y la composición que comienza " La franquesa muy extranna..."; de Torres, las que comienzan " Non sabes, Iohan de Padilla..." y " Oh temprana sepoltura..."

Madrid, 1884. (1) Este volumen que no es muy conocido ni merece serlo, transcribe torpemente textos de trovadores castellanos y aragoneses que en su mayor parte pertenecieron a la corte de Alfonso V de Aragón en Nápoles. (2) Y en este volumen, que caería casualmente en manos de Rubén Darío, halló el poeta de *Prosas profanas* la manera de ser, momentáneamente, « muy siglo XV ».

¿ Qué tomó Darío de aquellos poetas menores ? Apenas la versificación, y, de tarde en tarde, vagas *resonancias* de estilo, — las que suelen acompañar a toda forma métrica.

Del castellano de Dueñas toma dos formas de *decires* : una en doce versos, de ocho y de cuatro sílabas, rimas *A a B A a B C C D E D E*, con *finida A a B A a B* (composición « Senyor Don Juan, excelente... »; en Darío: « Reina Venus, soberana... »); otra de siete versos octosílabos, rimas *A B A B C C B* (composición « Entre todos los cuydados... »; en Darío : « Ponte el traje azul que más... »)

De Juan de Torres, la forma de *lay* en seis versos hexasílabos, rimas *a a b a a b*, luego *b b c b b c* (composición « Ay triste de mí... »; en Darío : « ¿ Qué pude yo hacer... ? »).

De Valtierra, la forma de *canción* octosilábica, con cabeza de cuatro versos, rimas *A B B A*, y copla de ocho, rimas *A B B A C D D C*, sirviendo de *fin* los tres últimos versos de la última copla (composición « Enojados de tristura... »; en Darío : « Amor tu ventana enflora... »).

---

1. *Colección de poesías de un cancionero inédito del siglo XV existente en la biblioteca de S. M. el rey D. Alfonso XII, con una carta del Excmo. Sr. D. Manuel Cañete, de la Academia Española, y un prólogo, notas y apéndice por A. Pérez Gómez Nieva. Madrid, Tipografía de Alfredo Alonso, calle del Soldado, núm. 8, 1884.*

2. Sobre Dueñas, Torres y Santafé, v. Menéndez y Pelayo, *Antología de poetas líricos castellanos*, tomo V, páginas CCLVI, CCLXXXV, CCXC, CCXCVI a CCXCVIII, CCC a CCCII ; tomo VI, pág. CCCLXXIX ; tomo VII, pág. CCLIII. De Dueñas reproduce la *Antología* (tomo II, págs. 145 a 153) *La nao de amor*. Foulché-Delbosc recoge todas sus composiciones conocidas - doce - en el tomo II de su *Cancionero castellano del siglo XV* (Madrid, 1915).

Del aragonés Pedro de Santafé (1) — el poeta de quien hay más composiciones en el *Cancionero* de Pérez Nieva—, tres formas : 1, una canción en octosílabos y tetrasílabos, con cabeza de cuatro versos, rimas *A B A b*, y coplas de ocho, *C D C D E B E b*, repitiéndose como estribillo el verso corto *b* a través de toda la composición (en Santafé : « Senyora, magüer consiento... » ; *b* : « No me 'nganyo » ; en Darío : « Señora, Amor es violento... »; *b* : « La locura »); 2, otra canción en octosílabos y tetrasílabos, rimas *A a B B b A a C c A*, con *fin* de cinco versos rimas *A a B b A* (composición « Rey Alfonso esmerado... » ; en Darío : « A qué comparar la pura... ») ; y 3, *copla esparza*, octosilábica, ocho versos con rimas *A B B A C D D C* y *tornada* *E F F E* (composición « Tanto, senyora, baledes... »; en Darío « ¡ La gata blanca ! En el lecho... »). De Santafé proviene también el intercalar un verso en latín en medio de los castellanos (*Tristis est anima mea* en « Pues mi triste corazón... », y *Regnum meum non est de och mundo*, en « Cerca mi gloria que beo... »; en Darío « *Mel et lac sub lingua tua*, en « Señora, Amor es violento... »).

Al imitar sus formas, Rubén Darío superó con creces a los medianos trovadores del Cancionero : como en ellos había escasa materia poética, desdeñó sus temas de escolástica cortesana. En los *Dezires, layes y canciones* del poeta moderno, la versificación es « muy siglo XV » ; pero la materia es, por lo general, « muy siglo XVIII », muy llena de « la Grecia de la Francia » (con curiosa mezcla de los nombres latinos y los griegos : Venus, Afrodita, Eros, Juno, Diana...). A veces hay « siglo XVII », Góngora (y, a través de él, Renacimiento italiano, Ariosto y Bernardo Tasso) : « la lección que dio a Angélica Medoro »; « el garzón d

1. En los versos *Por Sancha de Lubián* Santafé se plañe del esfuerzo que le cuesta el señorío de la lengua de Castilla :

Blanda lengua castellana
que por guerra que la haga
tan dulcemente me llaga...

Ida ». Y también frecuentes alusiones al amor hebraico : Ester, Belkiss, la Sulamita, — y hasta la cita « Mel et lac... » proviene del *Cantar de los cantares* en la Vulgata latina.

Admirables juegos de ingenio poético, elegantes divagaciones sobre temas de fina sensualidad, a los cuales se mezcla a veces la profunda nota del pesimismo de la carne :

... Que en el vino del amor
hay la amargura del mar.

Corresponden a la fase *Banville* de la obra de Darío : la curiosa exploración de formas caídas en desuso, pero que pueden dar de sí nuevamente elegancia o brillantez, como en los *Caprices*, las *Odelettes* y las *Améthystes* de Banville, o en los versos ingleses, sobre modelo francés, de Andrew Lang y Austin Dobson.

Pedro HENRÍQUEZ UREÑA

MARAGALL

LA SEVA PERSONALITAT POÈTICA

De les obres humanes, la poesia i la música donen, més neta que cap, la grafia sentimental de l'autor, i és alta, espiritual fruïció la tasca de cercar l'home en l'obra o d'explicar-nos aquesta per les condicions d'aquell. Feina relativement fàcil será quan es tracti de poetes purs com el nostre Maragall, puix que és l'únic amb puresa suficient per a respectar en la pràctica ço que ha dogmatitzat en credo estètic : les seves teories del *moment d'emoció pura i la paraula viva*. I convé analitzar-la, l'obra maragalliana, perquè, generalment, li són atribuídes valors sols fragmentàries. Serenitat, llatinisme, hel.lenisme, hi troben els uns; inquietud, germanisme i romanticisme hi veuen d'altres ; i tots tenen raó, de tot hi ha, peró dominant-hi una o altra tendència segons que preponderin en el moment considerat, les condicions ètiques i estètiques del poeta o bé la seva sensibilitat. Mirant de separar les idees i els sentiments que vivifiquen i caracteritzen la poesia d'En Maragall, hi trobem per elements fonamentals :

a) tots els *motius sentimentals* comuns als homes;

b) *l'antítesi*, forma necessària al desglossament de la complexitat anímica de l'autor ;

c) amor a *l'esforç* com una valor moral o de bellesa ;

d) un *misticisme* que podríem dir-ne sintètic per ésser resolutiu de les antítesis maragallianes

Motius sentimentals — L'obra poètica d'En Maragall palesa que l'autor cercava l'emoció contemplant la Naturalesa i embriagant-se amb l'essència de l'ànima popular. Tota altra sentimentalitat n'és derivada, i tant hi claven llurs arrels la Religió com l'Amor i com la Pàtria. La part transcendental i mítica de l'obra neix de considerar l'Univers i relacionar-lo amb la

humanitat: d'aquí, com en l'home primitiu, en surt el sentiment religiós. Però l'esperit, fatigat de l'especulació, ha de reposar-se, per a la qual cosa es bressa en afectives ingenuïtats del Poble: Amor l' en pren aleshores, i, fuetejant conceptes caducs de Pàtria, ens conjura per realitzar la ideal, la pàtria que son cor somiava

La Naturalesa dóna notes diverses al nostre poeta, qui a voltes s' hi eixamora de serenitat i optimisme, i altres cops frisa per la coneixença dels misteris que ella enclou ; les esplendors del vel de Maia l'extasien, i aturen per un moment les ànsies d'interrogar l'esfinx; però, per la joia sensitiva de la contemplació externa de Natura, arriba la dolorosa punxada filosòfica, i amb ella la cobejança d'esquinçar el vel il.lusori, de rompre la pedra que dóna forma a l'esfinx i arrencar-li el secret que avara reserva en les entranyes

Per això debades cercaríem intents descriptius d'aspectes de la Natura en la poesia d'En Maragall, L autor no vol pintar-la, la Naturalesa, sab la valor de la paraula i el paper que li pertoca en el chor de les arts, i, com Beethoven en la *Pastoral* fixa impressions del món extern en l'esperit. Si algun cop reprodueix la nota que ferí un sentit és perquè la creu indispensable la té per base d un procés emotiu pur o amb derivació intel lectual : el blau del cel en la nit de la Puríssima, la remor de les onades, la impura rojor amb què les rierades sullen la *pobra mar blava*, . . : . són tocs sensorials simples que, sense haver desenrotllament, obren solucions de continuitat perquè hi juguin la imaginació i el sentiment receptors : vénen a ésser com les pinzellades dels pintors impressionistes Fins en poesies com *La fageda d'En Jordâ*, En Maragall es preocupa, més que de descriure el lloc, de relacionar-lo amb l'esperit de l'home. De notes objectives sols n'hi dóna una: la pregonesa i claredat del verd : la resta dels versos parlen dels efectes de la fageda en el caminant que hi entra.

Si, passat el primer moment d'enfrontar-se el poeta amb la

Natura, (és a dir. aquell instant passiu del qual deia En Maragall : « sóc la natura sentin-se a si mateixa . . Tinc un benestar molt gran, però pacífic · no penso res, és un èxtasi ») ; si, passat aquest instant, diem, el món intern comença a desvetllar-se i sentir-se lligat amb l'Univers,va fent-ho gradualment.De primer antuvi, a l'esperit, encara que esdevingut conscient, la visió externa el domina, i el poeta concreta el moment en *Cant de maig*, per exemple, que és un himne orgiàstic al desvetllament de tota saba Vibrant de joia i de voluptuositat emmajada, hi projecta una ombra lleu la recordança que tot és transitori ; però, tot just apuntada, la 'n foragita resoltament un gest bàquic :

" Prompte els arbres de maig s'assecaran...
la llenya sols destorba :
la tirarem al foc de Sant Joan
i saltarem per sobre. "

No pretenem que sigui un cas notable a favor d'En Maragall, fer un nou comentari poètic al tema de la primavera, constantment glossat pels poetes. Ja no és tan vulgar, però, que el *Cant de novembre* canti la Naturalesa amb igual tónica d'optimisme pagà que el *Cant de maig*. Creu el poeta que la caiguda de les fulles no pot ésser motiu que estronqui l'alegria de la vida, i és ben cregut, puix que, en el mite, Cronos podia devorar els seus fills per egoisme ; però no hi ha tal en el ritme de Natura creant i nodrint-se del creat. Els fenòmens còsmics obeeixen a les lleis eternals de la Veritat, de la qual el Món és plasmació i, per tant, Natura ha d'ésser Bona i Bella. Per Bona, el nostre sentit étic es complau annulant tot desconhort que provingui de la inflexibilitat de l'ordre natural ; per Bella, satisfà tothora el sentiment estètic. I si la dita popular atribueix a les muntanyes del Canigó que « elles tot l'any floreixen — primavera i tardor », també ho creurà del Món l'esperit que no es deixi enganyar per aparences. Axí En Maragall, xuclant tan rica saba del maig com del novembre, pogué cridar gojós, malgrat ésser ben allunyat d'Epicur :

"un dia de vida és vida :
gosa el moment que t' ha sigut donat".

Igual que el *Predicaire* bíblic, el nostre poeta creu, en aitals moments, que és preferible fruïr la realitat que fer-se víctima de cabòries i cobejances per ço que ens ha de restar ignorat. Tal era, com es veurà més endavant, l'esforç constant d'En Maragall per mantenir-se en un pla d'equanimitat espiritual i alliberar-se d'afanys ingènits.

L'optimisme de certes poesies maragallianes, com *Cant de maig* i *Cant de novembre*, és l'optimisme propi d'una primera impressió del món extern en l'home : correspon a ço que podríem anomenar *estat èpico-natural* o *generador d'apol.linisme*. Però la contemplació de Natura (esdevenint conscient, cada cop més) desvetlla la noció de dependència de l'home a ella, la intel.ligència es fa càrrec de la situació dels éssers en el sí de l'Univers. i considera que les indomtables forces naturals bé poden regir les destinacions humanes. El Destí és identificat amb la Natura, i En Maragall dóna aquesta nota en el poema *El comte Arnau*.

En el desenrotllament d'aquesta obra, la Naturalesa hi col. labora avivant el foc passional amb els elements de què disposa. Ben mirat, quasi podria dir-se que es converteix en el *Deus ex machina* de la tragèdia, malgrat intervenir-hi sols amb una estrofa única, repetida tres voltes, a manera de motiu conductor, en els moments necessaris per a ablanir la defensa espiritual que l'abadessa oposa a les insinuacions d'Arnau. Cada cop que les suggestions amoroses d'aquest són contradites, desfetes pel religiós encastellament d'Adalaisa, sembla que la Naturalesa prengui el partit del comte i continuï l'obra de seducció, coadjuvant als arguments d'Arnau amb la seva màgia sensual. Nova Branguena, ofereix als interlocutors el filtre d'amor, i, com l'elíxir de Natura és totpotent, s'infiltra en l'ésser humà estremint-ne voluptuosament, a despit del voler, fibres que rauen en la inconsciència. No precisen copes que l'hagin contingut, ni llavis que desitjosos s'hi abeurin :

" Canta una alosa de la part de fora ;
per la finestra entra el sol brillant ;
el cel és blau i resplendenta l'hora :
el comte i la abadessa es van mirant ".

¡Que bellament dóna l'autor un sentit transcendental a la intervenció de la Naturalesa en el conflicte dramàtic, llavor de tot el poema! Si en aparença ella és testimoni impàvid de la tragèdia humana que s' hi desenrotlla, en realitat actua convertint-se en autor o cómplice de la bullida amorosa, la qual atia amb càlida lluminositat . . . i sonora, puix que l'alosa cantaire és de prou vàlua per a ésser menyspreada.
La conseqüència directa del sentiment de subjecció de l'home a l'Univers és el moment religiós, i la primera concepció religiosa natural, el panteisme, car és el desenrotllament intel.ligent o filosòfic de l'impuls que empeny l'home a l'adoració del Món i deïficació de la Naturalesa. Cerquem-les en En Maragall, les émergències poètico-panteistes, i no ens costarà trobar-les, que no hi són gaire amagades en les seves poesies. Ja havem parlat de la forma com lliga a la Naturalesa la parella simbòlica Arnau-Adalaisa, i com el pols vital del Món acaba per imposar son ritme a llurs amors anihilant les resistències. En una de les *Pirenenques*, plau a l'autor despersonalitzar-se i sentir-se confós no precisament amb l'Univers, sinó amb la terra que petja ; però cobricelada del pur blau on la mirada reposa. En *Les muntanyes* continua la seva identificació amb la terra ; bevent del raig d'una font a l'hora del sol ponent, és envaït per la pregona saviesa de Demèter. La iniciació imaginativa, il.lusória, en els misteris de la Terra, fa que el poeta senti el Món d'una altra manera ; i la nova modalitat, encara que sigui d'identificació, no és d'absorció ; la personalitat humana no es fon en el Gran Tot, sinó que es limita a sentir-se u amb la Terra, distanciada o diversificada del Cel. En la *Pirenenca* a què adés ens referíem, el poeta se « sent un tros més del prat suau » però « sota d'un cel ben blau»;

i, en *Les muntanyes*, l'ànima, vivificada per amors del Cel, anima la terra entera :

" Tot semblava un món en flô
i l'ànima n' era jo ".

La primitiva, mítica unió de l'ànima amb la Mare Eterna és refeta, però la consciència perdura, i, en lloc d'anorrear-se individualment, s'esforça per ennoblir-ho tot i fer-ho digne de son Creador :

" fortament m'adreçava per dû al Cel
tot lo de mos costats i mes entranyes "

El pas de Crist per la terra no fou debades; i, encara que sigui justa, en part, la dita que la Naturalesa s'ha venjat de l'home plenament (per haver la pretensió de dominar els elements), ensenyorint-se-li de l'ànima i retornant-lo al panteisme oriental, els afanys espirituals moderns no podran mai remeiar-se amb la inconsciència, desig suprem de sentimentalitats remotes.

Sentir el gran misteri del Món no vol dir lliurar-se a l'Univers, deixar-se absorbir per ell ; com pressentir la gran Unitat tampoc significa no compendre la diversificació. No és, doncs, al panteisme oriental on va la trajectoria de l'esperit modern ; el món vèdic és massa allunyat de nosaltres, el corrent dels segles ha polit sobradament l'espiritualitat humana, perquè aital retorn sigui possible ; i els esforços successius de l'home per alliberarse de la primitiva tirania de Natura coronats pel sacrifici sublim de l'Home-Déu, impedeixen ofrenes noves a Maia, la velada dea

Avui, per la Naturalesa, anem a la concepció de Déu, però no ens limitem deïficant-la ; com salvem la nostra consciència personal de la corrosiva dissolució en la universal Fixem-nos en la visió poètica maragalliana de *Les muntanyes* damunt analitzada, i ens donara la raó pel que toca a son autor : això malgrat poesies

com la dedicada a la ginesta, himne quasi dionisiac per la seva esclatant, *furiosa* adoració a Natura. Vegem també els *Goigs a la Verge de Núria*, on sentirem planar la impressió de ço que és desconegut : totes les estrofes són creuades per les esgarrifances que donen les grans solituds pel calfred que l'home sent en trobar-se desemparat en la terra i haver de cercar redós en sobrenaturals poders. Però clamant-hi, En Maragall, per *l'ánima de les tenebres* i per *la fe de la Nit*, si bé ens demostra que el seu sentiment poètico-religiós ve del sentiment de Natura (1) i que ambdós neixen d'una impressió sola, essent dos moments diversos d'una força única, ens prova, ensems, que la seva sentimentalitat va més enllà del terror de l'home al lligam que el junyeix a les forces naturals ; precisament vol domtar-lo per *l'ànima* i per *la fe* ; ánima que vitalitzi les tenebres de l'esperit humà, i fe, la ferma fe del cor que sent la dolor de la nostra impotencia per salvar-nos de la cega. confusionaria, torrentada universal.

Un cert aspecte de poeta primitiu que té En Maragall, per la puresa de les impressions i per l'honradesa dels procediments, justifica la comunitat d'origen que havem assenyalat : l'home arribà al pressentiment de Déu per la impressió de la Naturalesa ; però sols la revelació completà el pressentiment

A més a més, justifiquen certes confusions sentimentals maragallianes, i algun papalloneig ideològic, l ésser el nostre poeta un constant i afanyós perseguidor de la pau : igual prova de reposar-se en el Nirvana i en dissolucions panteistes, que mira d'haver-la amb limitacions paganes. Però, desenganyant-se a

1. — Que el sentiment religiós neix, en el nostre poeta, del sentiment de la naturalesa, ho demostren bé les seves pròpies paraules : "Aquí m'estic tot sol a vora el mar. Sóc la natura sentintse a si mateixa . . . . no penso res, és un èxtasi. De cop, Déu se'm mou en l'ànima, i començo a pensar en la meravella de que tot això hagi sigut creat, i el sentiment d'un Creador m'inonda ; el cor me bat més vivament s'alcen mos ulls al cel, i el germe de l'oració brolla de l'ànima. És el moment religiós. " (*Elogi de la Poesia*).

cada nou intent, vola per fi amb ala decidida des de l'Olimp al Gòlgota, convençut que sols amor fa miracles, i que sols per miracle assolirem la pau Fitant els ulls del desig en la Santa Muntanya on s'esbadellaren a la realitat els grans miracles d'amor,és com el cor d'En Maragall esdevé esperançat d'atènyer el repòs definitiu en el si de Déu, el Pare, l'únic qui Es

Una altra arrel poètica de l obra maragalliana és en el *Poble.* No fou En Maragall un poeta popular, en el sentit com sol aplicar-se el qualificatiu ; però, havent fet poesies que poden arribar directament al cor d'aquell. i duent-li una amor viva, la qual cosa el fa extremadament sensible als efluvis poètics que n'emergeixen, aquestes condicions bé han d'estudiar-se.

Es, doncs, per força d'amor que s'assimila el poeta costums. cançons i llegendes on el poble vessa el sentir seu. D'aital manera infongué nova i forta vida al llegendari català en *El mal caçador*, *El comte Arnau*, *Joan Gari*, *La fi d'En Serrallonga*. etc. *Jugant* i *Sol solet* són infantívoles cançons que feriren el cor d'En Maragall, i les glossà amb l'encis de l'espontaneitat i la gràcia del candor De costums que mostren la tendresa de l'ànima popular, en recollí a dojo aquell home d'excelsa delicadesa, fent-ne poètics comentaris de vibracions flairoses (*L'aufàbrega*), o de ritmes dilectes (*La sardana*).

Un dels goigs (diguem-ne populars) que la poesia d En Maragall ofereix és que tothom pot trobar-hi fixat, immortalitzat. algun moment de la pròpia vida. La vida, per a ell, no és una pura abstracció ; no vol cloure els ulls davant la realitat. Tanta dignitat poètica concedeix a les minúcies de la terra com als motius més sublims, ja que l essència poètica, idèntica a la del Món, ha de trobar-se arreu esperant l'adveniment de l'artista qui ha de mostrar-la als cors meravellats que en restaven cobejosos. En Maragall és com l'abella de la lliçó verdagueriana :

" Doncs ¿com ho feu, abelletes divines,
d'amargues espines

per traure la mel,
mentres que l'home de mans primoroses
sols trau de les roses
espines i fel ?"

Aixi, el nostre bon poble pot trobar en la poesia d En Maragall tot ço que aima : la vermellor xardorosa del clavell, la delicada flaire de la rosa i l'endreçada de l'espígol o de les pomes que embaumen els calaixos de la roba blanca, els refilets de la cadernera i el canari casolans, el joiós esplai dels dies de festa, els goigs de la paternitat i l'adorada grogor de la ginesta. Per aquesta amor a tot ço que és humil. que és tingut generalment per ínfim, és que ha estat qualificada de franciscana aquesta poesia. L'acaba d'aparionar amb l esperit del Sant d'Assís, la natural inclinació de veure en tota criatura la bella condició o la bona qualitat que en fan espill on adorar el Creador · « Tot el que veig se vos assembla en mi », digué el poeta en el *Cant espiritual.*

Però En Maragall, del poble, no en té un concepte vulgar No és, per a ell, la designació genèrica de les humils classes socials, ni la massa anònima que, quan s'agita per un voler col.lectiu, generalment, l'odi n'és el motor. sinó que el troba en tots i cada un dels individus com una mena de fons comú o qualitat específica de l'esperit. Per aquesta qualitat, vera diferencial de races ens hauríem d'esforçar tots per apropar-nos a l'Ideal cada cop més, complint cadascú amb la llei de vida pròpia. D'aital manera, i per la suma dels esforços successius de les generacions. la terra. ja esdevinguda esperit. tornaria a son origen diví

És així, desintegrant la massa en l individu, com En Maragall aima ço que és popular, puix que ho concep « com segell de la germanor entre els homes » i diu « me trobo a mi mateix en cada u d'ells i els estimo ».

D'aquí ve el concepte ètic que havia de la Caritat. Desitjava que fos practicada espontàniament, amb ver altruisme i noblesa

de sentiments, deslligada de tota convenció social o imposició (mal sia la religiosa que enclou la idea de premi), i blasma la caritat abstracta i còmoda que compra una tranquil.litat de consciència, però no cerca, no té per finalitat, la joia ascètica del sacrifici per a eixugar les llàgrimes del nostre pròxim. En Maragall anhelava l'exercici d'una caritat viva ; caritat-amor obrada d'home a home, personal i conscient. Res de socorsos organitzats, anònims, impropis, a son juí d'una societat perfecta. Utopies de poeta ? Tal volta ; però reveladores d'una ànima conscient dels seus deures i escalfada amb els puríssims raigs de l'Amor.

Abans hem vist com el sentiment poètico-religiós d'En Maragall eixia de la deu *Natura*. Es per un fenòmen similar que el doll sentimental de *Pàtria* brolla en ell de la roca viva *Poble*. Sols per amor a aquest, pot ésser amada aquella, puix que l'esperit és categoria més amable que no pas ço que ell informa. I essent tal la relació entre *Poble* i *Pàtria*, encara que aquesta sigui conceptualment més comprensiva (qui sap si pel mateix), com que és menys viva, ha d'ésser esporgada d'abstraccions que puguin fer el poble esclau de cap ficció. Per tal, arribat el cas de sacrificar-lo en lluita estèril, ordenada per conceptes estantissos, el poeta valorà amb la fel del dolor les imprecacions fulminades per' mor d'una santa indignació. En l'*Oda a Espanya* (la pàgina més forta, més vibrant, de les provocades per la guerra del 98), s' hi plany la sang ofrenada a un estol d'ombres que, de passada, es flagel len durament, ja que

> " dins de les venes — vida és la sang,
> vida pels d'ara — i pels que vindran :
> vessada és morta" ;

i donant malauradament, la raó al filòsof que motejà l'Espanya de « terra d'avantpassats », aquesta oda àssenyala el sacrifici de

tota una joventut en les ares del temple on rendim culte a les nostres glories pretèrites. Eixorc sacrifici en

" trista lluita sense fe ni glòria ".

Antítesi — Obra curta, la poètica d'En Maragall, però molt comprensiva ; càlida pel sentiment i pregona per les idees. reflecteix la riquesa espiritual del seu autor. D'aquí que l'antítesi en sigui el nervi dant-li la gràcil mobilitat de seguides reaccions, puix que hi van aparellades la joia amb l'amargor, la serenitat amb l'angoixa, i l'optimisme és trencat amb interrogacions punyents, com vives fulguracions de dubte

Però, l'antítesi sostinguda, ¿ pot, en esséncia, acusar contradicció ? Platònicament (i ja diguérem, estudiant *El comte Arnau*, que En Maragall és platònic) la diversitat es resol en unitat per gràcia de l'harmonia. Fórmula que té la virtud d'explicar mantes contradiccions aparents, i això tant en el món sensible com en el suprasensible, car l'Univers és variat, la vida múltiple i complexa i en un i altra les aparences de contraposició són ben nombroses, encara que, en realitat, la coordinació impera i ho redueix tot a u.

No cal figurar-se que glossem aquest concepte del filòsof grec per relacionar-lo amb el nostre poeta i afirmar que assoleixi l'ideal de l'art : l'expressió integral de vida, de vida harmonitzada, que ajunta en un acord les notes més dissonants De cap manera. Pensem que qualsevulla ideal és per a la humanitat l'estel d'una nova Epifania : guia vers l'encarnació salvadora d'una idea ; però, dissortadament, tota encarnació no és pas l'ideal mateix : per ella s'apropa a l'home, però perd de sa pristina puresa. Per tal, encara que fem via adaleradament amb els ulls fits en el brill esperançador de l'estel, les cobejances humanes s'ajornen de manera indefinida, perquè l'ideal rau en l'infinit i sols en ell es realitzarà la confluència del nostre cami i el del guiatge.

Certament que En Maragall, sentimentalitat oberta a tots els

aires, comprengué les excel.léncies de l'art clàssic i les acollí amorosament en son esperit d'inclinacions romàntiques (1); però, encara que les dues concepcions cabdals del món no fossin per a ell irreconciliables, sinó dos aspectes o resultats diferents d'un sol fenòmen o pruïja humana (*l'afany d'expressió*) no trobà el fundent expressiu que hauria de realitzar el miracle de retornar-les a l'home fusionades. Nosaltres no creiem que tal cosa sigui humanament possible, i menys a la poesia tota sola, sense el concurs de les altres arts, especialment el de la música. El do d'expressió concedit a l'home és limitat ; la funció de la paraula (instrument poètic) és concretar ; i encara que es quedi en el pla del balbuçeig (com ho vol En Maragall, per a la poesia pura), la qual cosa és transportar-la quasi a les llindes del regne musical, no pot arribar a l'expressió *immaterialitzada* o abstracta que precisa per a fondre el món apol líni amb el món dionisiac. Quan un poeta és superior a certes limitacions, com ho era En Maragall, podrà transcriure'ns indistintament visions d'imatges o endevinaments de llur essència ; però la fusió d'amdues coses la referim al pla on rauen els ideals, no tenint, per tant, altra realitat assolible, per a l'home, que la d'un guspireig en el Cel. El pur senti-

1. — Per més que, l'originària inquietud maragalliana, intentés la maduresa del poeta embolcallar-la amb formes de la Grècia homèrica, mai, però, fou ofegada ; tant, que l'home morí corsecat per les angúnies exacerbades en els seus últims anys, abrusat per l'angoixosa febre que el Misteri, aferrussat en l'ànima, li encenia. Això ho confirma el confessor d'En Maragall en un opuscle que li dedicà.

Pot dir-se, doncs, que el nostre poeta anava, a través del classicisme acadèmicament consagrat, a clavar les seves arrels sentimentals en la concepció preclàssica de la vida, puix que de Nietzsche a l'Unamuno se 'ns ha dit prou (i nosaltres compartim llur criteri) que la bescantada serenitat hellènica és una falòrnia, i que la inquietud espiritual no és cap aportació moderna, ja que la Grècia prehomèrica, tal com la Grècia posterior a Crist, eren pregonament capficades dels misteris del Món. Orfèu, Pitágoras, Plató . . . , tant com l'escola d'Alexandria, són els progenitors de les modernes escoles filosofiques ; i no ha de dir-se que tot misticisme, sense exclusió del cristià, hi xuclen el licor de vida.

ment té quelcom d'espontani, d'inconscient, d'*immaterialitzat*, puix que no és funció d'esforç humà (reflexió, voluntat); de manera que pot ésser integral, comprensiu d'elements antitètics; no així la idea (base de l'expressió, i aquesta de l'obra d'art), la qual ha de actuar forçosament desplegant els matisos diversos del sentiment origen.

La coexistència en la poesia maragalliana d'un culte a Dionisos i d'un altre culte a Apol.ló és l'antítesi primària, o diguem l'antítesi on convergeixen les altres que s'hi troben, acceptant aquestes divinitats hel.lèniques per símbols respectius d'inquietud o pessimisme panteista, i serenitat o optimisme olímpic. La primera neix de creure's l'home depenent de la Naturalesa i desconèixer la finalitat d'aquesta dependència ; la segona té per origen la limitació de l'afany de coneixença filosòfica : l'anguniosa fiblada és desenverinada i anul.lada per la creença que vida i mort tenen fins determinats i coneguts, regits per divinitats amb les quals la vida terrena es gaire bé compartida.

Resumint el nostre criteri, podríem dir que els dos corrents sentimentals susdits, que es troben en la poesia d'En Maragall, no és que es fonguin en un per l'harmonia de la doctrina platònica, sinó que deriven de la unitat harmònica universal pel sentiment comprensiu que n'hagué l'autor: ells, els dos corrents, en vénen d'aquesta unitat demostrant-nos que En Maragall la sentí; però no hi duen, fent-nos-la sentir a nosaltres, la qual cosa seria atènyer l'ideal poètic

I que en la personalitat maragalliana hi ha les dues tendències bàsiques dites adés, tingudes generalment per antitètiques, es dedueix de l'estudi integral d'ella, cercant-la en les *Notes autobiogràfiques*, així com en l'obra literària. En aquesta, sobretot en la poètica es troben fenòmens produïts per ambdues forces anímiques (dionisisme-apollinisme ; romanticisme-classicisme ; inquietud-serenitat) ; però, en les *Notes autobiogràfiques*, sols s'hi descobreix una sola inclinació espiritual : el romanticisme és qui francament s'emmena l'ànima de l'autor. I

de la valor de l'autobiografia maragalliana no cal pas duptar-ne, perquè, referint-se als anys de la primera joventut, ens dóna la clau de les forces inicials que mogueren el poeta. En aital època, ni la reflexió ni l'experiència han pogut anuançar encara ni empremtar cap deformació a l'impuls natural de l'esperit. Tampoc és dubtosa la sinceritat dels documents psicològics aportats per l'autobiografia aquesta, perquè En Maragall, rellegint a cinquanta anys ço que havia escrit a vint-i-cinc, deu confirmar-los quan dóna « gràcies a Déu que d'aquell jove tan decaigut moralment n'hagi volgut fer l'home que ara em sento » « Així me trovo a cinquanta anys . . . jo, temperament egoista de somiador i solitari, fet cap d'un gran casal i amb reputació de patriarca. »

Segons la pròpia definició d'En Maragall, el seu caràcter « és indolent, repugna tot lo pràctic ; està constituït per una sensibilitat exagerada, a voltes fins extravagant . . . » ; de manera que, en acabar el batxillerat i posar-se a treballar amb son pare, l'ocupació d'industrial la troba grollera i poc adaptada a les aspiracions seves.Comença després la carrera d'advocat ple d'il.lusions, i es sent feliç, puix que te fe en la ciència ; però, acabats els estudis, novament decau : el seu romanticisme l'empeny a anhelar ço que no té i a avorrir el que posseeix.

També, analitzant les primeres concepcions maragallianes de la vida, de l'amor, de la glòria i del món, haurem coneixement del seu romanticisme. En el misteri de la vida hi veu quelcom material i groller que li desplau ; el món el fastigueja, i és en la soledat on troba el goig, per manca de qui l'acompanyi en les seves fantasies. Tocant a l'amor, la forma de concebre'l prova sobradament el desequilibri que hi ha entre la realitat i l'ideal del jove : l'embransida de la imaginació és massa forta, i salta els límits clàssics, duent el poeta a regions suprasensibles, a esferes etèries, on pot fàcilment crear móns diferenciats del que petja, i més concordants amb el desig de la seva ànima. Si així amb l'amor, tal amb la gloria, semblant-li « pobres, trivials i fins ridiculs » els primers èxits literaris assolits, mentre que,

atalaiats de lluny, els creia « immensos i rodejats d'una gloriosa auriola ». De gloria i amor, en diguè el poeta : « al deixar d'ésser per a mi un somni, han deixat també de tenir atractius ».

A fi de comptes, el símil que serveix a En Maragall, per a indicar ço que amb l'amor li passava, és el símil de tota la seva vida. Ell, assedegat viatger dels camins de l'Ideal, obira, llunyana, la deu on remeiar la cobejança seva; però, debades la cerca en atansar-s'hi, puix que sols en fou creadora l'angoixa del sedejar. Una set amb prou força per a crear una font, i una font que resta idea, que no passa d'aquesta condició, palesen la topada afrosa haguda entre l'ideal i el real en l'esperit jovenívol del poeta

Pel que es pertany a les idees estètiques espargides pels *Elogis* i en ben nombrosos articles, el nostre autor les exposa francament romàntiques, malgrat correspondre l'època en què foren formulades al ple desenrotllament de la personalitat maragalliana.

La rebel lió contra « els motllos tradicionals » en poesia i la proclamació de l'anarquia mètrica per la «improvisació absoluta del ritme en cada moment de la inspiració », testifiquen una gran afinitat espiritual amb Frederic Schlegel, qui proclamà, des de l'orgue de la seva escola, que « la poesia romàntica és l'única infinita, sols ella és lliure : no reconeix altra llei que la fantasia del poeta, no obeeix cap regla » ; i En Maragall bé l'anhelava l'aparició del poeta pur, que pogués lliurar-se a la fúria de la inspiració Les clàssiques limitacions, tan recomanades en l'epístola d'Horaci, és inútil cercar-les en *El comte Arnau* i en el *Cant espiritual* ; obres, ambdues, les més característiques del nostre autor.

També són confirmats els punts de contacte d'En Margagall amb els romàntics per les seves traduccions L'atragueren, per a fer-ne, obres de l'Ernest Hello i d'En Novalis ; i si bé d'En Goethe dugué al català les clàssiques *Odes romanes*, en les obres del nostre poeta hi ha moments de consciencia turmentada a

l'estil del *Werther*, i també un romanticisme històric del qual no era pas exempt l'Aguila de Weimar.

A més a més, En Maragall sols reconeix la importància de la voluntat i de l'enteniment en poesia en un sentit negatiu, concedint eficàcia major al moment d'emoció pura: paral.lelisme amb Schelling, qui donà la preeminència, en la creació de l'obra d'art, a l'element inconscient.

Així, doncs. tant se val que hi hagi hores en què es presenti amb un sentiment clàssic de la vida, En Maragall : si ho fa, és contrariant la seva inclinació espiritual. En *Cant de maig*, *Cant de novembre* . . exalça la plenitud de la vida, sense contraposarhi una recordança, descoratjadora, de la mort :

" Germans, alcem el cors, que tot és bell,
el verd i el vermell ! "

Tant encisa al poeta la verdor vital dels arbres en la primavera com llur tardorenca vermellor, anunciadora de l'hivernenc repòs ; els accidents de color i llur significació simbòlica en el cicle de la vida són anul.lats per una condició d'eternitat : Bellesa. La idea de la mort prou hi apunta, en aquestes poesies; però la trista visió o és esborrada o és embellida. La mort és un incident : el concepte sols té realitat per als éssers ; i, considerant que l'eterna torrentada creadora ni s'atura ni es desvia, l'esperit, en lloc d'heure'n desconhort, s'en reconforta. El poeta no pot despendre's de la preocupació que és per a ell el problema vital ; però, en *Cant de novembre*, com l'infant qui va cantant poruc, cobreix la gelada blancor de la mortalla amb túnica d'exultant vermell, estèticament sensual. ¡ Què hi fa,per a la vida universal, que mori quelcom a tot instant! Un petit, consirós moment en *Cant de maig* recordant que l'èsser és transitori (com ja diguèrem tractant dels motius sentimentals) i, tot seguit, la flauta de Pan anima la visió detinguda davant l'anihilament de l'individu : per l'harmonia dels sons d'ella, aquest entra en

la dansa universal, i es posa de manifest la inestroncabilitat de la Vida :

" Prompte els arbres de maig s'assecaran
la llenya sols destorba ;
la tirarem al foc de Sant Joan
i saltarem per sobre ".

I són ben suggestives, per al poeta, les notes que fa sonar en la flauta del vell déu l'alenada de la fecunda Natura. No essent ja cosa conturbadora la mort, En Maragall, en un desig semi-nirvànic, la contraposa amb joia, per la seva serenitat i placidesa, a les lluites del viure : tal ho fa en la poesia *A la mort d'un jove.* Però, com que la inquietud és una de les caracteristiques del nostre autor, d'una impressió salta tot seguit a la contrària, i en el *Dimecres de cendra* troba que el record de la mort ofèn la plenitud de la vida.

Aquesta inquietud és eloqüent: mostra que l'esperit del poeta, sempre fidel a les normes de l'*Excelsior*, no es reposa en « la tranquila — aigua mansa de cap port ». Per un moment l'enlluerna el brill del món extern, i s'encalma voluptuosament en « platges roïns ». No triga, però, a girar « els ulls enlaire » . . . i l'actitud pagana d'En Maragall s'esfuma com l'ombra d'un cos en desaparèixer el sol. El cos prou resta, la seva existencia és independent dels raigs lluminosos; però la forma de sa projecció sobre la terra ve imposada, condicionada, per una relativitat de posicions i de llum. L'ànima d'En Maragall no l'aconsolen *nirvanes* ni creu que es resolgui un problema limitant-lo ; com que el món « ja és tan formós » l'aima amb tots els seus sentits; però troba a mancarhi pau, « l'eterna pau », car les fiblades del Gan Misteri li enverinen la vida. Pels seu sentits coneix i adora el món, sense poder deseixir-se'n ; però, no deturant-s'hi ni el cor ni la raó, el conflicte és creat. ¿ Com el solucionarâ, el poeta ? Sols amb dos versos, prenyats de joia deslliuradora :

" i sallodem el pit d'aire del cel
per cantar l'alegria de la terra".

Malgrat aquesta fórmula conciliadora, persistim a creure que l'autor de *El comte Arnau* és atret pel vertigen de l'infinit, com ho és l'esperit romàntic, contraposat a la clàssica, serena orientació. Les turmentadores inquietuds del sentiment que no s'emmotlla a les delimitacions del classicisme brollen, com lava ardent, del cor del poeta, o li barren el cami, traduint-se aleshores en els punts suspensius de què, a manta, sembra els seus versos. Així, en el *Cant espiritual*, el poeta, turmentat pel desig d'esbrinar l'etern misteri de la vida, formula aquelles interrogacions punyents :

" és que aquest " fê etern " és ja la mort ?
Mes llavores, la vida, què seria ?"

I en *La nit de la Puríssima* s'endinsa en la contemplació del cel estelat, per a acabar una de les estrofes amb la més eloqüent de les suspensions verbals :

" La lluna i els estels brillen tan clâ
en el blau infinit de la nit santa,
que l'ànima s'encanta
enllà . . . . "

És que, precisament, En Maragall el sent, l'encís del misteri, com no se'n trobaria cap d'altre, de poeta català. Tant se val que l'objecte desvetllador de l'emotivitat maragalliana sigui la muntanya com que sigui la mar : sempre és l'indefinible ço que la mou, i l'ànima del poeta se sent

" ...tota plena de l'anhel
agitador del mar i les muntanyes".

I a fe que no és pas la característica dels poetes compresos en el grup dels mediterranis, el sentir aquell anhel en l'ànima,

És clar que la visió de la mar amb la continuïtat de la seva agitació, contraposada a la immobilitat de la muntanya, la forma de presentar-se'ns l'horitzo marí, i la rítmica monotonia del soroll de l'ona, sembla que ensopeixin els sentits i, concentrant l'esperit, convidin a la meditació dels problemes transcendentals de la vida. Però això, que és cert per als poetes de les cendroses mars del Nord, no ho resulta pas per als poetes de la mar llatina. L'excés de llum i de color d'aquesta canvia la reacció poètica del paisatge, i dóna la joia del viure, sense la preocupació dels misteris del Món. Un poeta ben representatiu del grup mediterrani, En Mistral, hereu del bell sentit clàssic de natura que havien les musses greco-romanes, diu *A la raça llatina* :

" Déu, a ta mar sempre rienta,
li dóna llum i bell esclat,
i és la percinta resplendenta
del poble teu, fort i colrat".
(Trad. Salvà).

I en *La reina Joana* encara es mostra més clàssic. « La mar-diu —és una encisadora. Tot just sóc damunt l'ona somrient, un benestar delitós m'inunda. Tot fuig : la platja, els ressons maliciosos de la terra, els neguits i dols de la vida . . . La vela blanca trenca el blau fosc del cel. El clapoteig de les ones irradia una munió d'espurnes diamantines. Mig-nus, els vogadors balancegen a la manera de l'antigor el moviment de llur cos.»

Això sí que és una vera visió clàssica! La vela (el detall). trencant l'horitzó, que podria donar-nos la inquietud de l'infinit; res de neguits ni dols; la mar lluminosa, i l'evocació dels antics remadors, que tan bé encaixen en el quadre ; tot és sobiranament clàssic. La lluminositat, la transparència i la serenitat que les poesies de Grecia i Roma begueren de llur cel, de llur aire i de llur mar, són les condicions que han de tenir les obres dels poetes actuals per a qualificar-los de mediterranis. Tal, doncs, serà En Mistral ; mai, però, podrà ser-ho En Maragall. I, si esmentàrem exemples de com *veia* la nostra mar el poeta provençal,

tot just fou amb l'intent de confrontar-hi la visió maragalliana, més ben dit, *la idea* maragalliana, puix que el nostre poeta no ens dóna la impressió de la mar sobre el sentit, sinó ço que dinamitza el pensament. Així, ben altrament impressionat En Maragall que En Mistral, en front de la mar s'astora, i pregunta repetidament :

"D'on pot venir la inquietud de l'ona ?"

Però res li dona resposta, no justifica la inquietud,

"Ni un núvol en el cel . . . ni un alé d'aire";

resta el secret inescrutable, fent exclamar al poeta ;

"Misteri de la mar ! . . . . . ".

I, per a reposar l'esperit, ha de convertir-lo En Maragall vers la contemplació inefable de Natura; la impressió ha d'esser reduïda a la visió senzilla, clàssica, sense ànsies escrutadores:

". . . . L'hora és ben dolça,
Flameja, al sol ponent, l'estol de veles"

Així i tot, hom creu endevinar, en el canvi, una mena de recança, a tall de qui venç l'encís sabent que haurà d'enyorar-lo.

Tals són, de violentes, les inflexions de la corba, en el diagrama poètic d'En Maragall ; de *Nausica*, tinguda per una de les alegries catalanes (1), a *El comte Arnau* i *El mal caçador*, llegendes de boires nòrdiques ; de *La sardana* amb arrels homèriques, al

1. — És En Joaquim Montaner qui la qualificà així en un bell article publica en *El Sol*. En Montaner, poeta també, declara que és l'Odissea la més pura alegria literària, i remarca que, arribant l'episodi de *Nausica* a En Maragall per Goethe, fou ell qui el duguè a la Grècia.

Esser conduit a Grècia per l'autor del segon *Faust* és un fet que confirma la idea fonamental d'aquest estudi : *el classicisme d'En Maragall és una superposició cultural, no és pas cap força primaria del seu esperit.*

Cant espiritual que ho és de lluita i oscil.lació entre el sentiment pagà, imposat pels sentits davant del Món, i la fe de l'esperit en quelcom superior que voldria aferrar i se li esmuny ; de les abstraccions com el panteisme de *Les muntanyes*, i la glossa poètica *La dóna hermosa* al concepte goethià de *l'etern femení*, a a les plàstiques concrecions de *La vaca cega*.

S'ha dit que en els versos d'En Maragall, *xops de mediterranisme* (!), no hi havia res semblant a la turmentadora inquietud de l'Unamuno. Potser sigui veritat, però nosaltres creiem tot el contrari : no hem sabut trobar una sola poesia del nostre poeta on no hi sigui la inquietud, latent almenys. Sentimentalment, les pàgines excelses *Hambre de inmortalidad* (1) no son gaire allunyades del suprem desig d'Arnau :

" viure, viure, viure sempre :
no voldria morir mai ".

En certes teoritzacions, també s'acosta En Maragall a l'Unamuno ; i, així, el respecte al *moment d'emoció* pura i a *la paraula viva* tenen clara relació amb la preferència que dóna el professor de Salamanca a l'escriptor que escriu pensant, sobre el que ho fa perquè ha pensat. Ambdós autors (Unamuno i Maragall) creuen més en l'eficàcia de la idea en gestació que en la que pugui tenir la idea ja definida. Malgrat la claredat d'aquesta, aquella li porta l'aventatge immens d'ésser *més viva*, diria l'Unamuno ; de dur un *cant a les entranyes*, diria En Maragall. Per això, aquest

1. — *Hambre de inmortalidad* és un capitol de l'obra cabdal de l'Unamuno *El sentimiento trágico de la vida en los hombres y en los pueblos.* En ella, poematitzant la pruïja humana d'immortalitat, l'autor ens en dóna la culminació fent-la creadora de Déu per a haver el triomf sobre la Mort. Tota l'essència espiritual de l'Unamuno la creiem destil.lada en aquesta obra,com la d'En Maragall en El *comte Arnau* i el *Cant espiritual.* No vol dir, això, però,que confonguem una amb altra les modalitats religioses dels dos autors : l'esforç d'En Maragall és per dogmatitzar-se ; ben contrariament, l'Unamuno es centrifuga del dogma en tots els ordres del pensament.

blasma en *Excelsior* la petrificació espiritual que representa l'arredossar-se a l'ombra de qualsevulla idea; troba ben preferible abrusar-se als raigs del sol i córrer els perills de l'atrevit que fita en ell la mirada escrutadora.

" Vigila, esperit, vigila ;
no perdis mai el teu nord ;
no et deixis dû a la tranquila
aigua mansa de cap port ".

canta el poeta ; i l'Unamuno ens ha dit de mil maneres que posa un error viu (idea evolucionant)per sobre una veritat assolida. Aquesta té una utilitat pràctica; però, per a la vida de l'esperit ja és cosa morta: sols pot servir d'apoi per a llançar-se a la persecució d'altres veritats pressentides. Certament que en ésser la humanitat possessora de la suprema coneixença, en regnar entre nosaltres la veritat absoluta, l'activitat espiritual rebria un cop de mort, i la nostra vida, concretada a les funcions vegetatives, no hauria la dignitat que li prové del noble afany d'investigar.

Un altre sentiment aferrat en els dos autors amb força idèntica, i amb infiltracions dolorosament tràgiques, és la necessitat de creure en la ressurrecció. Ambdues naturaleses en són freturoses, de la idea; per això l'un s'arrapa gojós a l'autoritat dels Sants Pares i dels místics, i l'altre té d'aital sentiment sovintejades irrupcions poètiques : l'esperit d'Adalaisa en *l'Escolium* de *El comte Arnau* no fa altra cosa que delir-se per la unió amb el cos ; tot el *Cant espiritual* és un cobejós afany d'ésser home fins mes enllà de la terra; i el popularíssim Serrallonga no vol morir (segons la poesia maragalliana) aitant no hagi dit, del credo, « crec en la resurrecció de la carn », que deu ésser per a ell la suprema esperança ultraterrena.

Aquesta comunió en la forma de sentir la personalitat humana, plenament, integralment, és a dir, amb l'antitètica dualitat de cos i esperit, explica, en un i altre d'ambdós autors, llurs

aparences enigmàtiques, per exemple : l'oscil.lació entre una visió pagana del món que el fa adorable i l'aspiració a quelcom superior que espiritualitza els atàvics sediments de paganisme. Una qüestió interessant, també, i de la qual podem, aiximateix, derivar similituds entre En Maragall i l'Unamuno, és el tema de la *claredat* en l'escriptor, tema que dóna una altra de les notes en l'antítesi maragalliana. Límpida i lluminosa és la presentació de Nausica amb el joc de pilota ; clares les rítmiques estrofes de *La sardana* ; cristal.lines les escenes amoroses de *Claror* i les advertències a les roses de *L'hort*; però són enterbolits els cants de *El comte Arnau*, on el procés sentimental i ideològic és trencat sovint, i suspessa l'expressió verbal per punts suspensius, que deixen el pas lliure a la imaginació del lector. També és ben vagarosa la visió poetico-llegendària *El mal caçador*, i són nombrosos els moments en què l'obra maragalliana ens sorprèn i ens fibla l'ànima amb l'encís d'enigmes i entenebrides pregoneses.

L'obediència a les pròpies lleis estètiques del *moment d'emoció pura* i la *paraula viva* condueix forçosament a aitals resultats. La lluita entre el pensament i l'expresió, o, millor, l'esforç de la sensació i del sentiment per concretar-se en pensament son delatats pel balbuceig verbal. El curs de les idees és sovint interrumput, obrint veritables abismes entre dos versos i posant de manifest la tragèdia espiritual de l'autor ; tragèdia adorable per a l'Unamuno, puix que és la nuvolada que cova el llamp, la denunciadora d'un pensament en gestació d'un caos ordenant-se per una força creadora i que pot infantar un món, perquè, segons ell, « la claredat no és sempre un mèrit . . . sol reflectir la rigidesa de quelcom immobil ».

La personalitat d'En Maragall ha estat ben forta i ben distingible de la dels altres poetas catalans; però ell ha estat el menys llatí, el menys mediterrani de tots, malgrat haver esdevingut quasi tópic el llatinisme seu i la seva qualitat mediterrània. Si aquestes condicions poètiques fossin sinònimes de senzillesa i transparència, no serien pas atribuïbles al nostre admirat autor. I

no hem pas dit *claredat* sinó *senzillesa* i *transparència* puix que la claredat del concepte creiem ésser qüestió de relació entre ell i el subjecte receptor, mentre que senzillesa i transparència són qualitats objectives.

Si la terra dóna flors de les quals n'havem coneixement sols esguardant-les, també estoja tresors que sols arrencarà el minaire prèvia l'encesa de la llum que ha de mostrar-los-hi. Tal passa amb la poesia, havent d'èsser, doncs, flama d'amor, el guiatge per a descobrir les vetes sentimentals del poeta que no aconsegueixi dar-les-hi cos amb la carn del pensament, puix aital carn (la imatge) no és sempre dócil a les forces d'una impressió sentimental.

I amb En Maragall, precisa l'amorós caliu per a heure els favors de l'íntima coneixença i per a la possessió sentimental de les frisances seves, ja que la plasticitat necessària perquè la intel.ligència del llegidor entri de ple, i sense esforç apreciable, en el pensament del poeta, no l'assoleix gaire el nostre autor Però aquesta plasticitat és quasi exigida per la poesia mediterrània ; i, escassejant en la maragalliana, no pot incloure's l'autor en el grup dels que s'inspiren en les condicions característiques del nostre cel, de l'aire nostre i de la nostra mar tal com adés es demostrà i ara es demostra.No s'ha pas d'oblidar un fet ben simptomàtic : l'austeritat iconològica que és en el protestantisme, contribueix, probablement, a barrar-li les vies del migjorn per manca d'afinitat sentimental amb els pobles del Mediterrani : el nostre sentiment i la nostra imaginació freturen alguna cosa concreta on apoiar-se.

I sempre persistint l'antítesi ; però, presidida per Eros, qui, força de la simpatia universal, imposa la comprensió esborrant límits,la fantasia maragalliana crea o glossa conceptes i tipus que, en la unitat a què tendeix el Món, venen a ésser complementaris. A dues menas poden reduir-se : tipus satànics, afanyosos de poder, de goigs materials, de finalitats utilitàries ; i tipus prometèics, cobejosos d'ideal. Mentre el mal caçador deixa, impia-

dós, la via de salvació i es llença eternament al goig d'una terrena dèria, per als fidels de l'Ideal es rompen les limitacions objectivades pel poeta en les parets de l'ermita, i llurs frisances místiques van darrera la visió de l'Hóstia Santa, que, mitjancera entre cel i terra, precedeix l'home en sa ruta ascensional vers l'Infinit. Arnau i Adalaisa es complementen tant, que ambdós sofreixen alhora una inversió de dalers: quan Arnau és aferrat a la terra, Adalaisa sospira per la promesa pàtria celestial; però, tantost l'abadessa sent el fermall terrenal de la maternitat, el comte anhela la redempció i, esclau d una força ignota, enlaira al Cel son esguard. A l'esbojarrament de les festes dionisíaques del solstici de l'estiu, de les quals són hereves les nostres de la revetlla de Sant Joan, hi oposa En Maragall, en *L'aufàbrega*, la puresa de l'aura lleu del mati; a la claror roja i inquieta de les fogueres, la llum daurada i fixa del sol que es lleva; a la màgia negra (ritus de la superstició), l'inefable missa matinal; a l'aroma fetillera de l'alfàbrega escabellada, l'olor ascètica de la cera que, cremant, assisteix a la simbolica renovació del sacrifici de l'Anyell Diví... els chors de bacants són bandejàts per la dolça rigidesa de la Creu, el Dia es contraposa a la Nit! Però no es cregui que aquestes contraposicions siguin assenyalades d'una manera expressa ni en *L'aufàbrega*, ni en *El mal caçador*, ni en *El comte Arnau*, ni en cap poesia d'En Maragall. El nostre poeta més s'estima suggerir que descriure: les idees es desprenen de la seva pensa en estat embrionari, i a la poesia n'hi pervé en encís indefinible. Assegurant-nos que les pures olors del matí són germanes de l'aroma de l'alfàbrega (heroïna de la nit pagana, precursora d'un sant dia) ens desvetlla els conceptes de *simpatia universal* i *comunitat d'origen de les coses*: afirma que d'una sola deu brolla la Vida. En Maragall no pot ésser, doncs, agradós al mandra espiritual que ho vol tot fet; però serà preferit de qui cerca la joia de la conversa amb el poeta. En Maragall no és poeta de monòlegs: vol dialogar amb el Poble, i, en sa verba, hi posa les interrupcions convenients perquè el chor faci sentir la seva.

I sempre Eros, aparellant amorosament els termes de les antítesis maragallianes, acaba, déu de la síntesi, per imposar al poeta l'*esforç* de cercar-ne la realització. És en el *Cant espiritual*, son cant de cigne, on, avivant-se el foc cordial, intenta la fosa, en un sentiment únic, del món espiritual i el món sensible. Els sentits no poden desaferrar-se d'aquest, i priven la lliure entrada de la raó i el sentiment al regne de l'Ideal : per' mor d'aquells no pot heure la coneixença pura d'aquest ; i, perquè no n'hi sigui feta « una culpa mes enllà », En Maragall els ofrena plegats (sentits, raó, sentiments) al Misericordiós, únic coneixedor de la clau que resol l'antinomia aparent de l'últim vers clamat pel poeta :

" Sia'm la mort una major naixença ! "

Esforc, misticisme (1). -- « L'esforç ve de l'amor », havia dit

1. — No es vegi contradicció entre l'enamorament d'En Maragall per l'*esforç* i la seva teoria del *moment d'emoció pura*. En l'*Elogi de la Poesia* ens ensenya l'art originant-se en la contemplació de la forma natural, i aquesta com una manifestació de l'esforç diví esmerçat en la Creació; hi diu, també, que l'esforç és ritme per naturalesa i que la forma artística és un ritme humà. La puresa, doncs, de l'emoció no pot anihilar l'esforç per a expressar-la : si és justa cosa creure que l'emoció no pot forçar-se, seria erroni pensar que, en pendre forma expresiva, rebutja la dolor de l'esforç per donar-li vida externa.

A mès a mès, En Maragall amava l'esforç per creure 'l una categoria ètica de gran vàlua ; i, com que a la poesia li asignava una valor moral, no podia negar-li l'esforç, precís a l'infantament i dignificador de la nostre voluntat. Ço que és passiu, és sempre el *moment poètic*; mai però, l'acte de plasmar-lo. La receptivitat, la feminitat, caracteritzen la consciència humana en el moment d'esser fecundada durant l'espaume que li pervé de la impressió d'un món extern; però, alhora, tota una vida interna es congria i s esforça per heure objectivitat. Per tal, lògicament, cronològicament, anteposava En Maragall la intuïció a la voluntat i a l'enteniment en la creació de l'obra artística.Tampoc ha de sorprendre que originem en l'esforç el misticisme poètico-universal d'En Maragall. També el pressupossava el procès espiritual dels místics cristians per a assolir la seva finalitat. La *unió* amb Déu era precidida de la *il.luminació*; però,això exigeix, abans, tot un esforç intensíssim per a afluixar i annular els lligams del món sensible, entrebancs naturals a l'imperi de l'esperit. Aquesta via, anomenada *purgativa* no és idèntica a l'esforç maragallià, però hi te bastanta retirada.

En Maragall en l'*Elogi de la Poesia* ; i això explica que la seva obra poètica fos un texit d'esforços, ja que en el fus de l'amor filà sa vida el poeta. Per tal, haurem de parlar suara de l'esforç que li fou imposat per Eros, el més antic i bell dc tots els déus, triomfador, segons Hesíode, de la intel.ligència humana.

Ja donárem el concepte platònic de l'harmonia reduint la diversitat a unitat; però, l'harmonia, que en el Món és una força natural, en l'obra d'art és la resultant d'una *intuïció* i un *esforç*. La primera és com si diguéssim el moment de la fecundació : ve per via emotiva o sensitiva, i és l'harmonia actuant com la força natural que és. En canvi, el segon, *l'esforç*, concreta en forma apta per a la transferència la idea generada per una intuïció. Si aital forma és bella, *l'esforç* haurà estat el creador de l'obra d'art, puix que sense ell no hauria hagut realitat, restaria indefinidament en potència.

D'aquí, l'enamorament d'En Maragall per l'esforç. Essent aquest l'actualitzador per exel.lència, cregué el poeta, sempre pruïjós d'acordar la discrepància entre la realitat i el desig, que l'esforç podria posar l'home sobre la via que l'apropés a la identitat somiada. Per tal, fins troba la sublimitat de la Creació en ço que cregué l'esforç diví per imposar-se al caos, quan tot just la vera sublimitat creadora, l'home la sent més en la manca de tota mena d'esforç. Creació d'aquesta llei és fora de la nostra comprensió, i, per tant, som més propensos a admirar-la.

I, si bé, en totes les arts, l'esforç per arribar a l'expressió de la idea pot esdevenir tràgic, cap d'elles en serva l'empremta com la poesia. En la d'En Maragall s'hi palpen, hi resten els senyals d'una manera desacostumada, perquè el respecte al *moment poètic* fa que l'expressió, essent més pròxima a la concepció, sigui més embrionària. Al capdavall, la formació de la idea té quelcom de similar amb la dels astres, segons la teoria de condensació progressiva d'una matèria còsmica. La idea acabada d'eixir de la intuïció és vagarosa. Sols rodolant per la pensa es concreta i heu força per a fecundar altres intel.ligències, en les

quals brollaran idees noves que, ferint de nou el sentiment, compleixen amb la llei cíclica, en aparença regidora del Món, i per la qual tot retorna a son origen : « Tot ve de Déu i ha de tornar a Déu per esforç » són les paraules amb que En Maragall la consagrava.

A més a més, la inquietud espiritual del nostre poeta, demostrada per les nombroses antítesis de què s'és feta menció, confirma la lluita constant, l'esforç del seu esperit, ja que el desenrotllament de les inquietuds (sia lógic o sentimental) llança alternativament i de manera fatal contra termes antinòmics És certa cosa, doncs, pel que toca a En Maragall, que l' amor obria les portes de son cor a tots els aires ; però el seny havia de depurar-los, seleccionar-los o coordinar-los amb *esforç*.

I les aparents contradiccions de les antítesis maragallianes, que a primera vista podrien semblar inexplicables, àdhuc resulten lògiques estudiant el psiquisme del poeta de la *Glosa*. La filiació poètica d'En Maragall, ja diguérem que, pel nostre entendre, és més romàntica que no pas clàssica : l'esperit d'ell és llançat, amb la invencible empenta del temperament, a escandallar les pregoneses del destí, a interrogar les lleis del ritme vital de l'Univers; però, coneixent que la pau no pot ésser assolida endinsant- se en regions tenebroses per a la raó, vol defugir la perpètua tragèdia generada entre ella i el sentiment, i cerca l'enyorat repòs de l'ànima en la serenitat de l'optimisme i en la limitació dels anhels, acceptant les fórmules o els sistemes que, per ambdues condicions, obren com un fre sobre les ansies investigadores del poeta.

En Maragall devia reconèixer els perills de l'extrema sensibilitat, pròpia dels temperaments poètics, i cercava la manera d'encarrilar (no ofegar) les inquietuds que duen certes esgarrifances poc ortodoxes a l'ànima. Vegi's *El comte Arnau*, vegi's el *Cant espiritual* (sols esmentant les obres típiques) on es troben ben palpables les insubordinacions d'una sentimentalitat i un intel.lecte turmentats pel flux i reflux de l'ona del pensament.

Però el poeta, enamorat de l'*esforç*, cercà la joia de fer-lo per imposarse a dubtes de transcendència espiritual que el malferien ; i, per això, quan l'autor de *La Sardana* es mostra clàssic, ho és per imposició pròpia, no pas per temperament. La circumstància d'haver estat, segons expressió d'En Maragall mateix, « home de sort » en els accidents de la vida, ajudà indubtablement bona cosa a la superposició cultural que fou modificadora de l'empenta (diguem-ne *subconscient*) amb què En Maragall es llançà al món, segons testimoni de les *Notes autobiogràfiques* que deixà escrites.

Sortosament els esforços d'En Maragall foren sovint fructuosos. Si no assoleixen unitat orgànica per a *El comte Arnau*, en canvi, superant el poeta la coquineria estèril que, acadèmicament, encara els conceptes de romanticisme i classicisme, pot dar-nos la solució de vells problemas humans. Si la concreció de les pruïges de l'home és el prec maragallià de *Lo Diví en el Dijous Sant* :

" Senyor ! deu consol al qui plora
i torneu-li el plô al qui no pot plorar,
i doneu-li pau a l'ànima inquieta
perquè us sàpiga esperar ",

en *El comte Arnau* hi expressà una solució, tal volta un xic equívoca encara :

" El cel és el repòs de la mirada,
i es el repòs del braç i el pensament ".

Però l'antinòmia essencial de la vida humana, la que féu dir al poeta castellà :

" aquí, para vivir en santa calma,
o sobra la materia o sobra el alma ",

ja no és més una oposició irreductible : el nostre Maragall la resolgué eclècticament tot predicant :

" sadollem el pit d'aire del cel
per cantar l'alegria de la terra".

I es que hi ha un místic, dins En Maragall, amb misticisme universal. Ret sa voluntat a l'optimisme, com a fórmula salvadora, i l'homenatja amb culte místic ; adora la paraula, car la sent místicament ; fa l'elogi del poble, i és d'una manera mística que l'imagina ; té per ideal la *Bellesa*, unitat superior a la qual redueix *Art*, *Naturalesa* i *Amor*, i voldria fer d'ella l'essència de la seva vida, d'aital manera com un Sant Bonaventura, un Lull, un Sant Joan de la Creu . . . cercaren la vivificació terrena de llurs ànimes sadollant-les de l'amor a Déu.

El nostre poeta ens parla, en les *Notes autobiogràfiques*, de la seva repugnància a tot el que és pràctic, de la seva afició a la soledat i de la seva sensibilitat exagerada ; es qualifica « temperament . . . de somiador i solitari » durant la joventut ; i aquestes condicions nosaltres les tenim pel denominador comú al romanticisme i al misticisme. Aquest és nodrit per les mateixes forces que donen alè a aquell, essent l'única diferència entre un i altre que el misticisme ha trobat un pol magnètic par a aplegar en una sola orientació les forces boges, disperses, del romàntic.

I és per platònica disciplina d'amor que heu el poeta la força ordenadora d'aquella orientació. Davant l'espectacle del Món, sent l'angoixa d'una revelació sols iniciada: la música callada de l'Univers,ressonant en la seva ànima,li desvetlla el pressentiment de l'Infinit, pressentiment no aclarit per la coneixença científica del creat, ni per l'amorosa, mística unió amb les criatures. Com al frare gloriós de Fontiveros, aquestes no saben dir-li el que vol, ço de què és freturós, i resta morent per l'ànsia de desxifrar « un no sé qué que quedan balbuciendo ». Altrament, el Món és bell, la voluntad de renunciar-hi no es gaire avinent a l'home d'ull sensible i cor obert, l'ascètic despullament medieval

resta soterrat pel Renaixement ; però l'aliança entre Cel i Terra (diversament simbolitzada en mítiques creences i realitzada pel Sacrifici en la Creu) pot ésser idealment renovada en tot esperit prou cobejós (com el d'En Maragall) perquè el Desig, essent-hi entronitzat, els confogui amorós en amplíssima abraçada.

J. FORNELL.

SIDELIGHTS ON BYRONISM IN SPAIN

Professor Churchman, in his survey of the beginnings of Byronism in Spain (*Revue Hispanique*. Vol. 23) mentions an important Romantic review, *El Europeo*, published in Barcelona during the years 1823 and 1824, which he has been unable to trace. There is, however, a copy of this review in the library of the University of Barcelona and as I have recently had occasion to examine it somewhat closely for another purpose, I have thought it well to note separately its contributions to the question of Byron's influence in Spain.

Only two small volumes of the *Europeo* were published, with the comprehensive title of «Periódico de Ciencias, Artes y Literatura». Apart from a series of articles on the Romantic Movement they contain no contributions of outstanding literary importance, though many of the shorter reviews and references to contemporary authors are of the greatest interest, and doubly so on account of the early date at which the journal appeared.

The first number was published on Oct. 18. 1823 when nothing of Byron's had appeared in Spanish other than the *Siege of Corinth* (1). Throughout the review, nevertheless, the frequent mentions of Byron, both in notes and in general literary articles, shew that the editorial board was fully alive to his importance as a man of letters (2). In the fifth number for 1824 we have the

---

(1) Translated in the *Minerva, o el Revisor General* for December 1818 under the title of *El Sitio de Corinto*. The next work known to have been translated into Spanish was the *Corsair* which, however, did not appear until 1827.

(2) Aribau and Lopez Soler, the Spanish editors, were assisted by Luis Monteggia, Ernest Cook and Florencio Galli. But there is no reason to suppose that the prominence of Byron's name is due to the non-Spanish element. See *Modern Language Review*, vol. XV, nº 4, pp. 375-382.

following short notice under the heading « Noticias literarias » :

El tribunal del banco del rey de Inglaterra, por un jurado especial, ha condenado como libelo infamatorio contra Jorge 3^0 y el monarca reinante el poemita de lord Byron : *the vision of Judgment* (la visión del juicio) denunciada por la asociación constitucional cuyo objeto es perseguir los escritos contrarios a la constitución, a la religión y a las costumbres.

Now the trial in question began on Jan. 15 1824 and this report of the verdict, in a Spanish journal dated Feb. 4 1824, shews clearly that to the editors at least, and probably also to their public, the very name of Byron justified the mention of a comparatively unimportant incident of primarily national interest. By the time the judgment was given (July 19) and the fine was imposed the poet had passed beyond the reach of such punishment, but no notice of either event is to be found in the *Europeo*, for it too was dead, the date of its final issue corresponding almost exactly with that of the death of Byron.

Earlier in the history of the review than this, there are indications that Byron was well known to its principal contributors. On Oct. 25 1823 « L. M. » (no doubt Luis Monteggia) writes a long and important study entitled *Romanticismo*. The author is temperate in tone, — naturally, enough at a period when the full purport of Romantic principles was understood by so few — but he gives an adequate exposition of the chief characteristics of the movement as they then appeared, and quotes, together with other works, *The Corsair* and *Childe Harold's Pilgrimage* as examples of Romantic style. The passage deserves quotation:

El carácter principal del estilo de los románticos propiamente dichos....consiste en un colorido sencillo, melancólico, sentimental, que más interesa el ánimo que la fantasía.

Quien haya leído el Corsario y el Peregrino de Lord Byron, el Atala y el Renato de Chateaubriand, el Carmañola de Manzoni, la María Stuard de Schiller, tendrá una idea más adecuada del estilo romántico, de lo que podamos dar nosotros hablando en abstracto. Un escollo de este estilo es el que las ideas tristes se vuelvan demasiado terribles y fantásticas, como las del Manfredi de Lord Byron:

entonces la poesía se convierte otra vez en un juego de palabras, y cesa de interesar a la mente y al corazón.

Reviews of modern poetry (Scott, Byron, Moore, Millevoye, Schiller, Delavigne, etc.) are quite common in the *Europeo*, especially towards the end of its existence. A notice in 1824 (p. 57 of the new series begun with the thirteenth number) of a translation of Moore's *Loves of the Angels* refers to the relations between Moore and Byron thus:

" El autor (i.e., Moore) habiendo sabido que su amigo el Lord Byron había escogido el mismo asunto para la composición de un drama en el que está trabajando, prefirió publicar inmediatamente su bosquejo con las variaciones y adiciones convenientes, a sufrir la desventaja de reñir después de un rival tan peligroso. M. Moore se compara a la humilde estrella que empieza a aparecer un poco antes que la luz del crepúsculo sea bastante para hacerla desaparecer, y se felicita de producirse sobre el orizonte literario, antes del astro (Lord Byron) cuya brillante luz debía obscurecer la suya."

Finally, in the eleventh number of the 1823 volume, we note the following short review (unsigned like the last) of Pichot's French translation of Byron's works.

Obras completas de Lord Byron, traducidas en francés por A. Pichot, 6 tomos, en 8º de 500 pag. cada uno. Las originales producciones de la pluma de este padre del romanticismo exagerado, recogen una infinidad de prosélitos, admiradores de sus sublimes extravagancias. Tres ediciones se han apurado en muy poco tiempo...... Sabemos que del don Juan Tenorio ya tiene el autor publicados en Londres hasta 14 cantos. Estamos deseosos de ver como en el siglo en que vivimos hace interesante este disparatado argumento de nuestro Tirso de Molina. Para ello se necesitan muchas bellezas en el autor, o mucha imaginación en los lectores.

The extremely cautious admiration of the first sentence and the somewhat dubious expectancy of the concluding lines suggest that the writer was neither Monteggia nor López Soler, whose articles on Romanticism, shew at least greater sympathy, if no greater enthusiasm, for the tendencies which in Byron are so

strongly marked. On other grounds, too, it seems likely that the writer of this and the majority of the other notices of recent books was Aribau.

Blanco García (*Literatura española en el siglo XIX*. — P. 79), in a short and quite inadequate account of the review, says that a Spanish translation of the *Giaour* appeared in the *Europeo*. This I have failed to find, though Ramón Lopez Soler was the earliest of Spanish Byronists and a few years later incorporated a free version (rather than a translation) of the *Giaour* in his novel *Los Bandos de Castilla o El Caballero del Cisne*. A translation of the *Giaour* in book form had by that time already appeared.



To these notes on *El Europeo* I take the opportunity of adding a few comments on Professor Churchman's valuable article which I have collected from time to time and which serve, I think, as additional evidence bearing out his conclusions:

1. In speaking of Heredia and his imitations of Byron in *El Iris* Professor Churchman omits to note an imitation of Byron by that poet which appears in his review *Miscelanea* (published in Mexico, 1829) (1). It is curious that, like the other imitations, it is not included in the collected edition of Heredia's poems which was published in 1840 at Barcelona. The expressed intention of the *Miscelanea* being to « reanimar el gusto de las letras », this poem and the various brief mentions of Byron in the journal are not without significance.

2. With regard to Manuel de Cabanyes, Professor Churchman places the date of the *Preludios de mi lira* between 1831 and 1833. As a matter of fact the date is April 1833, the congratulatory letters to the young poet by Quintana,Sinibaldo de Más and Gomez Hermosilla being dated May 1st, 4th and 25th res-

(1) *La Visión, imitación de Lord Byron* — (IV. 157).

pectively. I must enter a protest here against the judgment that with Cabanyes died« a promising Byronist » ; the only poem which gives colour to this view is the well-known *A Cintio* (1), and in this the resemblance between Byron and Cabanyes is quite superficial (2).

I am bound to add, however, that when I visited Cabanyes' house near Villanueva y Geltrú and was allowed (by the kindness of D. Alejandro de Cabanyes) to examine a collection of books which had belonged to the poet and his brother, I found among them the Galignani edition (16 volumes) of Byron's works, published at Paris in 1822, besides a large number of other English works of the greatest interest, and shewing the poet to have been thoroughly conversant with our early Romantic poetry.

3. It seems probable, however, that Cabanyes (as was not unnatural in a young man of his age) was rather strongly under Byron's influence some little time before his death. In the 1858 edition of Cabanyes' works is published for the first time his translation of Alfieri's *Mirra* — the drama which when played at Bologna (Aug. 11. 1819) so deeply affected Lord Byron. « Venne un punto poi della tragedia,» says an eye-witness (3), «in cui non potè più frenare la sua emozione, — diede en un diretto pianto e i singhiozzi gl' impedirono di più restare nel palco; onde si levò, e partì del teatro. » In itself it is interesting that Cabanyes should have chosen such a play for translation as early as 1830 (4). But much more so is an unsigned article on Alfieri in the *Revista Europea* for 1837 (vol. III,

(1) Not *A Cintia*, as Professor Churchman wrongly terms it.

(2) I hope shortly to make this quite clear from a separate study of Manuel de Cabanyes which I have in preparation.

(3) Cf. Byron's Letters and Journals (ed. Prothero) Vol. IV pp. 339-40, for this and Byron's own account of the incident.

(4) The exact date is uncertain, but this is probably correct.

pp 82-115) which compares that poet with Byron and speaks of the comparison as a common one. The detailed reference to *Mirra* makes us wonder if the writer can have known of Cabanyes' translation, which was then, of course, unpublished, and in the possession of the family. In any case, the comparison in so serious a review as the *Revista Europea*, must have had an influence commensurate with its undoubted merit. It is unfortunately too long to quote, except in part :

Muchas veces se ha comparado a lord Byron con Alfieri..... Sus *rabias silenciosas* son las mismas : la misma también su embriaguez de ira y de independencia ; sus rasgos de avaricia : su furor de pasiones desenfrenadas : su satisfacción ignoble de sensualidad, y su esclavitud bajo el yugo de la opinión cuando la vanidad y no la virtud estaba interesada.

Pero Alfieri tenía en sus relaciones amorosas más ardor, más constancia, más delicadeza en sus obsequios : cuando los de Byron eran casi siempre irónicos..... Alfieri logra que se olviden sus extravagancias sensuales por la rapidez con que pasaban.... Y habla de ellos con una brevedad que no está exenta de arrepentimiento. Jamás se separa en él el ser inteligente del sensual con un divorcio absoluto. Pero Byron se somete a sus necesidades con ingenuidad y alegría : su tono cuando habla de estas cosas es descuidado, atrevido, y propio de un bufón : dibuja a sus favoritos a la manera de Rubens, con un solo rasgo.....

Desde la *Fedra* de Racine, parecía imposible abrir nuevas sendas para pintar las emociones vergonzosas y funestas de una pasión incestuosa. Alfieri lo emprendió en *Mirra*, obra asombrosamente casta, melancólica y bella, propia para inspirar simpatía a las almas delicadas. Byron, viéndola representar en Bolonia, tuvo una *convulsión dolorosa, una agonía de lágrimas reprimidas*, como él la llama [1]; y hubo de salir del teatro antes de la conclusión...... Sí ; Byron debió llorar : el teatro francés no tiene una creación más conmovedora y bella que Mirra, luchando con santa energía contra el destino de crímen y de muerte que siempre se apodera de ella.

4. I doubt if Professor Churchman's mention of the *Alhambra* brings out its importance to his subject with sufficient emphasis. It was the production of a little literary *coterie* of Granada, which though the review started in 1839, and had contributors of the calibre of La Avellaneda, Burgos, Cañete and the

1. The quotation is from Byron's Letters. See above.

Fernandez-Guerras, was anything but abreast of events in the literary world as a hundred quotations might be made to show. Yet Byron is everywhere, and to Professor Churchman's examples I would add, for the sake of the cumulative effect, the epigraph from Byron by Talavera: « El siglo en que vivimos es sin duda el siglo de la hipocresía porque la imitación de la virtud es el último refinamiento del vicio » (vol. IV, p. 181) and Cañete's epigraph (vol v. p. 28). quoted in English from the *Hebrew Melodies*, to his poem *Recuerdo*.

I saw thee weep — the big bright tear
Came o'er that eye of blue,
And then methought it did appear
A violet dropping dew.

A poem *Al Sol* (vol. V, p 59), which also has a strange Byronic epigraph, (« most gloriosous orb' that »), and is signed José de Lerchundi is presumably by a slip attributed by Professor Churchman to Valera.

5 In the *Alhambra*, for 1839 too (vol. I. pp. 167-8) appears a curious little article, of some thirty-two lines on Henry Kirke White accompanied by a translation into Spanish and a reproduction in English of that poet's *Sonnet to my mother* («And canst thou, mother, for a moment think.. ?») The translation (1) is signed «L. M. , and is perhaps the work of Luis de Montes.

---

(1) Soneto a mi madre.

Oh ! ¿Puedes tu creer un solo instante, madre mía, que tus hijos podamos retroceder ante el mas dulce de nuestros deberes, cuando la ancianidad siembre de venerables cabellos blancos tu fatigada cabeza ?

Caerá el sol de su alta esfera antes que nosotros, ingratos, te dejemos pasar el resto de tu vida en lánguida soledad, antes que te abandonemos cuando vaciles sobre el elado borne de la tumba.

Desecha este pensamiento ! — A cualquier punto a donde nos conduzcan nuestros errantes pasos, ya sea a risueños y floridos bosques, ya sea a desiertos áridos y sin sombra, volarán hacia ti nuestros corazones en alas de la memoria, y nos pintará esta las alegrías de la pacífica morada, en tanto que el deber nos ordene calmar tus dolores, y ablandar la almohada de tu desfalleciente ancianidad.

Why this particular sonnet — neither characteristic nor more meritorious than many others — should have been chosen I cannot pretend to say. The sources of the poem and of the biographical detail are equally obscure; Southey's edition of the *Remains* is the most probable, since Southey was by no means unknown in Spain.

But the supposition may perhaps be allowed that we have here a subtle indication of Byron's influence. For it will be remembered how in spite of the fundamental antithesis between the two poets' temperaments the greater defends the less in his Letters (1) and certainly the writer must have known the *English Bards and Scotch Reviewers*, where Byron spears of Kirke White in almost affectionate terms :

Unhappy White ! while life was in its spring,
And thy young muse just waved her glorious wing,
The spoiler swept that soaring Lyre away,
Which else had sounded an immortal lay.
Oh ! what a noble heart was here undone,
When Science 'self destroyed her favourite son !
Yes, she too much indulged thy fond pursuit,
She sowed the seeds, but Death has reaped the fruit, etc.

(English Bards and Scotch Reviewers)
ll : 831-8.

If not an instance of Byronism, it is at least a curious coincidence that so unlikely a *protégé* of Byron's should have been introduced into Spain (as far as I know for the only time) through so obscure a journal, when Byronism in Spain was at its height.

E. Allison Peers

(1) These by 1833 had been published by Murray in English and had reached three editions ; two editions had also been published in French by Galignani (1825 and 1831) and these would have been quite accessible to Spanish scholars : we have already seen that the Cabanyes brothers had the complete works. Quotations like the following may be found in abundance in the Letters : " With a great deal of cant, which in him was sincere.... certes there is poesy and genius " (21-8-1811); "Setting aside his bigotry, he surely ranks next Chatterton. I tis astonishing how little he was known. " (27-8-1811), etc. etc.

DIANA DE MONTE MAYOR

DONE OUT OF SPANISH BY THOMAS WILSON

(1596)

INTRODUCTION

The present text — a translation into English of the first book of Montemôr's *Diana* made from the Spanish by Sir Thomas Wilson — is printed from Add. MS. 18638 in the British Museum. The translator was born about 1560 and died in 1629. He was educated at Cambridge, where he studied for fifteen years, as we gather from the dedication to his version printed below. Towards the end of the sixteenth century he went abroad, and it was while travelling in Italy and Germany in 1596, according to his own account, that he translated the whole of the *Diana* into English, dedicating it to the Earl of Southampton, « who was then upon the Spanish voyage » with the Earl of Essex. The manuscript here printed contains only the first of the six books of the *Diana*. It is not a fragment of the actual translation made in 1596, which does not appear to be extant, but an autograph copy made many years later for Sir Fulke Greville — it must have been made after 1614, when Greville became Chancellor of the Exchequer, and before 1620, at the beginning of which year he was created Baron Brooke. Though Wilson was about 36 when the translation was first made, yet he so flattered himself he was then in his green years, that he had the copy for Sir Fulke Greville bound in green — probably in green velvet, as another manuscript by him now in the British Museum is bound in that material. The *Diana*

has since been rebound by the Museum authorities, who have perpetuated the flattery by having the book bound in green morocco.

It will be remembered that the second book of the *Diana* has the honour of being perhaps the source from which Shakespeare drew part of the plot of his *Two Gentlemen of Verona*. The fact that Wilson had dedicated his translation of 1596 to the Earl of Southampton, Shakespeare's patron, and that later he could not find more than the first book, is a temptation to think that perhaps his manuscript somehow got into Shakespeare's hands, and that his version may have been the one which actually brought the story to the great dramatist's notice. In that case Wilson might truly speak of « the rest, which being lost are better so». But the critics,though they are not unanimous,are generally agreed that the *Two Gentlemen of Verona* belongs to the early nineties, while Wilson's translation was confessedly not made till 1596. And of course other translations were available earlier, even if Shakespeare may not have made the acquaintance of the *Diana* in Spanish or French dress. Bartholomew Young published in 1598 a translation of the whole of the *Diana*, with the continuations of Pérez and Gil Polo, and he tells us that this had remained finished in manuscript for fifteen years. And that he was not the only English translator attracted by the *Diana* is evident from his own statements made in his preface to the reader.

« Well might I haue excused these paines, if onely *Edward Paston* Esquier (who heere and there for his owne pleasure (as I vnderstand) hath aptly turned out of Spanish into English some leaues that liked him best) had also made an absolute and complete translation of all the Parts of *Diana*; the which, for his trauell in that Countrey, and great knowledge in that language, accompanied with other learned and good parts in him, had of all others, that euer yet I heard translate these Bookes, prooued the rarest and worthiest to be embraced ».

Who these others are, whom Bartholomew Young « heard translate » the *Diana*, I can hardly say; but he may have included among them Sir Philip Sidney, who translated two of the poems in the first book, for these poems circulated perhaps some time before they were first published at the end of the 1598 edition of the *Arcadia*, among « Certaine sonets written by Sir Philip Sidney : Neuer before printed. »

If Sir Thomas Wilson's translation could have been connected even vaguely with Shakespeare's play, that would have been an excellent reason for printing the existing fragment. But probably no excuse will be required for making accessible an Elizabethan text which is worthy of notice for more than one reason. It is, for instance, useful to be able to compare the translation with that of Bartholomew Young, especially in the verse portions; and here the comparison may be extended to the two poems translated by Sir Philip Sidney and appended to the 1598 edition of the *Arcadia*. Bartholomew Young's translation of the *Diana*, and Sir Philip Sidney's *Arcadia* (in its early editions), are rare books; but specimens of the verse translations from Montemôr made by both these men were included in *England's Helicon* (1600), readily available in one or other of Mr. Bullen's editions. There the reader may find Sir Philip Sidney's rendering of the first poem in the *Diana*, beginning

> What changes here, O hair,
> I see since I saw you !

corresponding to Sir Thomas Wilson's, beginning

> Ah hairs, what change there is
> Since first I did you view.

For his rendering of the third poem in the *Diana*, beginning

> Of this high grace with bliss conjolned
> No further debt on me is laid,

corresponding to Sir Thomas Wilson's, beginning

> Lady, for this your favour large
> I am not now your debtor,

the *Arcadia* itself must be consulted.

Three sets of verses from Bartholomew Young's translation of the first book of the *Diana* are included in *England's Helicon*, and so can easily be compared with Sir Thomas Wilson's versions. They all come from the end of the book. Young's verses begin thus :

> (1) No more, O cruel nymph ! now hast thou prey'd
> Enough in thy revenge ......
> (2) Shepherd, who can pass such wrong,
> And a life in woes so deep ?
> (3) My life, young shepherdess, for thee
> Of needs to death must post.

These correspond to Sir Thomas Wilson's verses beginning

> (1) Cease, cruel nymph, thou art revenged now.
> (2) Shepherd, how can a life be borne
> So direful and so dolorous ?
> (3) To cast away my life for thee,
> I shall be, shepherdess, constrained.

It can hardly be maintained that Sir Thomas Wilson, any more than Bartholomew Young, has added much to the store of English poetry in these translations; but the fault lies to a large extent in the originals, which are incidental to the story that contains them, and not particularly lofty in sentiment. Sir Thomas Wilson has at least the merit of keeping close to the text he is translating. He even reproduces the metrical structure of the original, with its dactylic line-endings, in his interesting but unsuccessful experiment beginning

> Where were thy thoughts, Sireno, when, beholding thee,
> Under the swale I stood, to pity bending me ?

The stress of verse-translation appears to have driven Sir Thomas Wilson from banality, as in « blubbred eyes » to boldness, as in « tear-bleeding eyes »; while he seems to have been able to coin a word when cornered, as « misincence », which is apparently unknown to the *New English Dictionary*. His vocabulary, indeed, is another feature that make his text worthy of notice, for it comprises a number of out-of-the-way words and expressions. Among the adjectives attention may be called to the following : cautelous, celebrious, clumps (*N.E.D.* clumse), cringling, disadventurous, docible, torteous; among the verbs : (ap)postil, fleer, jump with the foot mett, keem; and among the substantives : bales, brase, cosnage (« a strange imposturous cosnage of love » is a good phrase), parr, proccaccio, shrubles, swale. In two or three cases Sir Thomas Wilson's text takes back the history of a word further than the earliest instance recorded in the *New English Dictionary*. Thus 1611 is the date of the earliest authority given for « clumse », 1645 for « proccaccio », and 1819 for « par », which is said to be dialetical.

Other points worth mentioning are the comparative « badder », the irregular « ought » for the regular « owed », and the spelling «levie», which gives Sir Thomas Wilson's pronunciation of the word.

In printing the text, the spelling has been reproduced exactly, and it is interesting to note the utter inconsistency in the use of the letters « u » and « v ». The only liberty in transcription that has been taken is the occasional altering or supplementing of the punctuation, where the original either made or left the meaning obscure.

H. Thomas.

Diana de Monte mayor done out
of spanish by Thomas Wilsõ
Esquire, In the yeare 1596
& dedicated to the Erle of
Southamptõ who was
then vppon ye Spanish
voiage wth my Lord
of Essex.

Wherein vnder the names and vailes of Sheppards
and theire Louers are couertly discoursed
manie noble actions & affections
of the Spanish nation, as is of
ye English of y^{t} admirable & never
enough praised booke of Sr Phil:
Sidneyes Arcadia.

To the right honorable Sr Fulke Grevyll knight
Privie Counsellor to his Ma^{ty} & Chancll^{r}
of the Exchequer, my most
honorable and truly
worthy to be
honored
frend.

S^{r}. heere haue you att length the transcriptiõ of this peece of my ydle yonger labours, wch I haue clothed in greene, as being some of the fruite of my greene yeares, and done only to entertaine my thoughts, & to keepe my English, in iourneying wth ye vnpleasing Proccaccios of Italy or the clumps Waganors of

Germany, and the Muletiers of other parts. Amongst this people my thinking of other things, made ye rest of this miscary, but I will make a sute to Apollo as his beloued childrene of Pernassus did to him to recouer the lost bookes of Cornelius Tacitus. And I hope to haue a better answeare from him then they had, whoe looking for grace & thanks for making that motion to recouer the workes of that ffather of humaine Prudence, and Inventer of moderne policie, in stead therof were answeared with a frowning countenance that they were ignorant men to make such a request, as though from that wch was left of his writting, of the crueltie of Tiberius and the rapacity of Nero, moderne Princes had not learned enough per rodere et radere i populi, but that they must needes haue the obscœnity and tyrannie of Caligula & Domitian, those odious Monsters of Nature, which out of divine providence were lost and exterminated for the benefitt of the world, for the good wherof, it had beene good (said hee), che Tacito hauesse sempre tacciuto. Soe it may bee said of mee that I shewe my vanitie enough in this litle, that after 15 yeares painfully spent in Vniversitie studies, I shold bestow soe many ydle howres, in transplanting vaine amorous conceipts out of an Exotique language And that it giues ill example, & may induce other yong men, that are otherwise addicted to vertuous learning, to spend their tyme as ydlie as I did in this and the rest, wch being lost are better soe, then sought to be recouered. But I trust, that neyther Apollo nor your self y^{t} are one of his worthiest and best beloued, will say soe of mee, but raither excuse mee after the example of Anaxagoras that greate Philosopher, who a litle before his death was curious to haue his bales sought vpp wch hee plaied with, when hee was a chylde. S^{r}, when the rest of these my chyldish exercises can be found, yor Honor only, shall haue the vse of them, for that I know yow will well esteeme of them, because that your most noble and never enough honored frend Sr Phillipp Siddney did very much affect and imitate the excellent Author there of,

whoe might well tearme his booke Diana (as the Sister of Apollo, & the twinn borne w.th him) as his Arcadia (wch by yor noble vertue the world so hapily enioyes) might well haue had the name of Phœbus, for never was our age lightned with two Starres of such high and eminent witt, as are the bookes of these two excelling Authors, wch doe resemble one an other as the Sonne & the Moone doth, but with this contrariety, that as ye Moone takes her light from the Sonne: soe heere this Sonne taking some light from this Moone grewe much more resplendent, then that, from whence it had it. In the meane tyme whilst they bee recouered, your Honor may please at your tymes of recreation (wch I know are but fewe) to lend your ouer-buisied-eyes to looke vppon the falts that I haue heere comitted, wch that yow may the easier see, I haue caused the spanish of the Verses to be postilled (1) with the English.

Sr, I must craue your Honors pardon for interposing these toyees amongst your soe manifold serious buisinesses att this tyme, I hauing promissed it att the late tyme of recreation. But my health wold never since permitt mee to pervse eyther that or any thing ells. And therefore such as it is, (full enough of errours) I recomend it to your honorable & favorable censure resting ever

Your Honrs, most affectionatly devoted to doe yow service,

Tho : Wilson.

DIANA DE MONTE MAYOR
THE FIRST BOOKE

Downe from the Mountaines of Leon came the forgotten Sireno, whome Loue, ffortune, and Tyme, handled in such sort, that from the least evill wch his sorrowfull lyfe did suffer, there

1) Originally written "appostilled", but the prefix has been crossed out.

was noe less to bee looked for, then the loss therof. The vnfortunate Sheppard did not now bewayle the mischeefe wch his absence did promise him, neyther did the feare of being forgotten truble him, for hee saw ye Prophesies wch hee most suspected to be accomplished, so much to his preiudice, that there was noe greater misfortune wherwith to threaten him. Therfore ye Sheppard drawing towardes the greene delightfull Meadowes, wch the cringling river Ezla moystneth wth his waters, there came to his remembrance the greate contentment, wch some tymes he had enjoyed there, being as much the Lord of his owne libertie as hee was then subject to one who had causlesslie buried him in the darknes of oblivion. Hee meditated vppon y^t^ fortunate tyme, wherin by those Meades & faire streames he had fed his flockes, haueing regard only to ye profit he found in ye feeding thereof,and his spare howres the sheppard did bestowe only in taking delight in (1) the sweetes mells of the goulden flowres.att (2) the tyme when the springe with his chearefull dewes of the New-yeare spredd it self ouer all, and now and then taking his Violl (wch verry neatlie hee caryed alwaies in a scripp) and att an other tyme a Cornett. to the sound wher of hee composed pleasant verses for wch hee was greatly comended of all the sheppardes of that countrie. This shepparde neuer trubled his heade with the good or evill successes of Fortune, nor with the change and alteration of tymes. The watchfullnes and greedines of the ambitious Courtier neuer passed through his cogitations : neyther yett the presumption of the daintie Dame, renowed by the only Vowes of her passionate Louers, soe litle did the swelling and careless disdaine of the proude Minion of the Court hurte him. In the feilde hee was brought vpp In the feilde he fedd his flocke, & from the feild

1) Originally "of", corrected to "in".
2) Originally "in", corrected to "att".

wold not his thoughts arrise vntill cruell loue tooke such possession of his libertie, as it vseth to doe in those wch imagine themselues at most freedome. Then became sorrowfull Sireno's eyes fountaines, his countenance changed, his hart so framed to suffer disadventures that if Fortune wold desire to giue him some contentm^t^ shee must bee forced to finde him a new hart to receiue it. His weede was a Cassack as rugged as his ffortune, a sheepe hooke in his hand, and vnder his left arme did hang a scripp. Hee leaned himself to the foote of a Beeche, and began to strech his eyes ouer the faire river, soe long till hee discried ye place from whence hee first had beheld the Beauty Grace & Comlines of the shepardesse Diana, shee in whome Nature had ingrossed all the perfections wch into many parts shee had ells where devided. What hee then felte in his harte, lett him imagine y^t^ sometymes hath found himself besett with such sorrowfull remembrances. The luckless Sheppard cold not command silence to his teares : nor excuse the sighes that issued from his soule, but turning vpp his eyes to Heaven begane to saie after this manner. Ah my Remembrance the Enemy of my ease and quiett, why sholdest thou not bee better employed in causing me to forgett the present dislykes then by putting before myne eyes these passed contentments. What saiest thou Remembrance that in this Meadow I sawe my Ladie Diana, that in it I began to feele what I shall neuer cease to bewaile : that iust by that cleare fountaine enclosed with those greene high Willowes, with many teares shee sometymes sware vnto mee that there was nothing in this life, neyther the will of ffather, the perswasion of Brother, nor importunitie of Kindred wch shold devide her from her affection, and that when shee said thus the teares trickled downe by those faire eyes lyke Orient-pearles, wch seemed a testemonie of that wch remained in her harte, commanding mee vppon payne of being accounted a man of a base conceite that I shold beleeue that wch shee had so often told mee.

Then stay a litle Remembrance, seeinge thou hast sett before mee the foundations of my vnhappines (for soe indeede I may call them, because the good wch I then receiued was the begining of the evill wch I now doe suffer) forgett not to temper this discontentmt by putting also before myne eyes by one and one the trubles, the toyles, the terrours, the suspicions, iealousies & distrusts wch even in his best estate neuer leaueth him that loyallie loueth. Ah Remembrance the ouerthrowe and ruyne of my rest, how sure am I that thou wilt answeare mee that the greatest paines I tooke in these passions was verry smale in regard of the pleasure wch in lieu therof I receiued. Indeede Remembrance you haue reason of your syde, & the worse for mee that you haue soe. Standing vppon these tearmes, hee tooke out of his bosome, a paper wherin were wrapped vppon certaine greene silk-laces, haires, ô but what haires? & laying them vppon the greene grasse with manie teares hee tooke his Viol, (not soe neate now as it was wont to bee when Diana favoured him) and began to sing as followeth:

Ah haires what change there is since first I did you vewe how ill befitteth this fresh collored hoping hewe	Cabellos quanta mudança he visto despues que os vi y quan mal parece ay essa color de esperança
This hope me once did hould though somewhat fearingly that neuer Shepard should deserue your loue[1] but I	Bien pensaua yo cabellos Aunque con algun temor que no fuera otro pastor Digno de verse cabe ellos
Ah haires how often did Diana for yow seeke within my bosome hid wth toyes ten thousand lyke	Ay cabellos quantos dias La mi Diana miraua Si os traya o si os dexaua Y otros cien mil niñerias

1) So originally; but "deserue your loue" has been crossed out, and "enioy your sight" written above.

How oft she shew'd wth teares
Ah teares frõ fained brest
that iealously she feares
that which I did in iest

But tell me haires of gould
those eyes wch wrought me woe
refuse to trust whoe cold
sith they secur'd me soe

Yow saw from them some day
a thousand teares ther rain'd
till I did sweare and say
I thought her words wer faind

Who ever [1] beauty knewe
in such a changing eye
or in a louer true
so hard a destinie

Ah haires yow must not pass
thether frõ whence yow came
that saw me as I was
and see me as I am

On sands where she did sitt
the river runing by
with finger thus she writt
raither then alter dy

Loe heere of loue a token
to trust that, yt can stand
that's by a womã spoken
and written in the sand

Y quantas vezes llorando
Ah lagrymas engañosas
Pedia celos de cosas
De que yo estaua burlando

Los ojos que me matauan
Dezid dorados cabellos
Que culpa tuue en creellos
Pues ellos me asseguraũ

No vistes vos que algun dia
mil lagrimas derramaua
Hasta que yo le juraua
que sus palabras creya

Quien vio tanta hermosura
en tan mudable sujeto
y en amador tan perfeto
quien vio tanta desventura

O cabellos no os coreys
Por venir deado venistes
viendome como me vistes
En verme como me veis

Sobre el arena sentada
De aquel rio la vi yo
Do con el dedo escrivió
antes muerta que mudada

Mira el amor que ordena
que os viene hazer creer
cosas dichas por muger
y escritas en el arena

Sireno (that wold not soe soone haue finished his sorrowfull song had not teares interrupted him), stode lyke one against whome Fortune had stopped all the waies of remedie; hee laide away his Viol, & taking the goulden haires & foulding them vpp

1) "Who ever" corrected to "Who er such".

againe in theire place, Ah quoth hee yo^{w} spoiles of the most faire and disloyall Sheppardesse that humaine eyes did ever see, how saflie wth out yor owne damage haue yow deceiued mee. Alas that I cannot leaue seeing yow, from whose sight all my sorrow issueth. And pulling his hand out of his scripp by chance he mett with a letter, wch in the tyme of his prosperity Diana had sent him,& when he saw it, with a scalding sigh that issued from his soule, Ah paper, paper quoth hee that I might see thee sett on fire by a hand y^{t} better might doe it then myne owne, for neuer yett in myne owne behoofe cold I doe that wch I desired. Much evill betyde him that shall hence forth reade thee. But alas whoe is hee that can forbeare it And soe vnfoulding it, hee sawe it say on this manner:

My Sireno how evill cold anie one endure thy speech that thought not that affection forced thee to speake it; thou tellest mee that I loue thee not as I ought, I knowe not wherin thou seest it, neyther vnderstand I, how I shold loue thee more. Behold Sireno, tyme serues not now to distrust, for thou seest that the force of my affection forceth mee, to beleeue that, wch thou tellest mee of thyne owne : Many tymes I haue imagined that even as thou thinkest I loue thee not, (louing thee more then my self) soe thou mayst also thinke that thou louest mee dearely, when thou abhorest mee deadlie. See Sireno how tyme hath delt better with thee, then at the begining of our loue thou expectedst, and that (sauing myne honor, wch thou oughtest to holde dearer then all the worlde) there is nothing therein, wch for thy sake I would not doe. I beseech thee even as much as possiblie I may,that thou wouldest not thurst thy self into iealousies and suspicions, for thou knowest already that fewe escape theire hands with lyfe, wch God grante thee, together wth ye contentm^{t} wch my self doth wish thee. Diana

Is this a letter quoth Sireno to cause one to thinke that there cold ever forgettfullnes finde entrance to that hart whence such

words proceeded And are these wordes wch I can (1) forgett, when shee y^t^ spake them doth not remember me? Ah sorrow-full soule that I am! wth what contentation, did I leaue pervsing this Paper when my Ladie sent it, and how manie tymes in one howre, did I returne againe to reade it. But now for y^t^ pleasure I paye the interrest of seven-foulde sorrowe. And indeede it colde not be otherwise but that I must come from one extreame to an other, for ffortune sholde not make an even reckoning if shee shold deale otherwise with me, then she vseth to doe with all.

Att this instant Sireno might perceiue coming downe the syde of the hill that tended from the towne towardes the greene med-dowe a sheppard passing leisurely stepp by stepp, and att everie turne stopping his pace, sometymes beholding the Hea-vens, other whyle ye greene Meade, and the goodly river, wch from the hill hee might discouer, the (2) thing wch did ye more augment his anguish, behoulding the place wch was the begining of his mishapp. Sireno knewe him, and turning his face towards that part from whence hee came, Ah vnfortunate sheppard quoth hee, and yett not soe miserable as my self, where hath the course stopped of all the concurrent ryuallyke desires which thou haddest with mee, in the loue of Diana? and of the disgrace wch cruelly shee did thee. But alas hadst thou knowne, it wold haue come to such a reckoning, how much more might (3) thou haue thought fortune favoured thee in continuing thee in that vnhappie estate then shee did mee in causing mee to fall, when I least feared it. In the meane whyle the litle beloued Siluano pulling out his Pipe, and after hee had played a little verry sadly, hee sang these verses following:

---

1) Originally "cannot", but the "not" has been crossed out.
2) Originally "the", altered to "that",
3) So originally, but corrected to "mightest".

I loued, but neuer was wth loue requited
I sought & sued but neuer was desired
I sighd but sighes on Adders eares haue lighted
I toyled haue but never others tyred
I plain'd but Plaints no hearing ever gained
I sought to flie but loue me fast hath chained
Yet that I was forgott I could not moane
ffor non's forgott that n'er was thought vpon

One semblant still to every evil I carry
I never conterchange content and woe
For good nor badd my cõtenãce doth not vary
I looke not back nor forward feare to goe
I fare lyke one to divers notes that danceth
Yet all alyk his actions all advanceth
All cry his head some frantick fit doth feede
Yet all is short of that I am indeede

Darknes to him is tedious dispight
That from ye day doth his delite attend
And he that hopes for pleasure in ye night
He thinkes ye daie will never haue an end
What's one man's pleasure is an others paine
ffor in delight each hath his divers vayne
But mourning still I long ye light to gaine
Yet when tis day, I wish it night againe

Who blameth loue doth sow a sandie ground
He paints ye Sea, & parleth to the Wynde
He seekes redress wher never none was found
And of his woes abatemt none doth finde
Go pray him thee to counsell or advise
Hee'll tell thee 20 thousand fopperies
Then what is loue ? it is an art attain'd
Wch neyther study nor experience gain'd

My Ladie lou'd Sireno best of both
Shee turn'd mee of perhapps to make him sure
Poore I hold yt for good though n'er soe loth
Wch to my soule doth sorrow most procure
If Loue but once on me had shyned bright
And gloum'd againe I iustly blame him might
But I'll not say he doth of ought bereaue mee
Sith what he takes he neuer yett did giue me

Amador soy mas nunca fuy amado
Quise bien y querré, no soy querido
ffatigas passo y nunca las he dado
Sospiros di, mas nunca fue oydo
Quexar me quise y no fue escuchabo
Huyr quise de amor quede corrido
De solo oluido no podre quexarme
Porque aun no se accordo de oluidarme

Yo hago a todo mal solo vn semblante
Iamas esteuue hoy triste ayer contento
No miro atras ni temo yr delante
Vn rostro hago al mal o al bien que siento
Tan fuera voy de mi como el dançante
Que hazer a qualquier son vn mouimiento
Y assi me gritan todos como a loco
Pero segun estoy aun esto es poco

La noche a vn amador le es enojosa
Quando del dia attiende bien alguno
Y el otro de la noche espera cosa
Que el dia le haze largo e importuno
Con lo que vn hombre cansa, otro reposa
Tras su desseo camina cada vno
Mas yo siempre llorando el dia espero
Y en viendo el dia por la noche muero

Quexarme yo de Amor es escusado
Pintar en el agua o dar vozes al viento
Buscar remedio en quien jamas le ha dado
Que al fin venga a dexalle sin descuento
Llegaos a el a ser aconsejado
Diraos vn desbarate y otros ciento
Pues quien es este Amor ? Es vna sciencia
Que no la alcança estudio ny experiencia

Amaua mi Señora a su Sireno
Dexaua a mi quiça que lo acertaua
Yo triste a mi pesar tenia por bueno
Lo que en la vida y alma me tocaua
A estar mi cielo algun dia sereno
Quexara yo de amor si le añublaua
Mas ningun bien dire que me ha quitado
Ved como quitara lo que no ha dado

Loue in noe thing that whoe so hath it not
May finde a Market where he may not buy it
Nor t'is noe Chick that is wth chirking gott
Nor t'is noe thing yt all yr seeke it spie it
For if that Loue spring not wth in thy hart
Thou must not think to force it spring by art
Then sith that Loue none ever cold constraine
Who is not lou'd hath noe cause to complaine

No es cosa Amor que aquel no lo tiene
Hallara feria a do pueda comprallo
Ni cosa que en llamandola se viene
Ni que le hallareys yendo á buscallo
Que si de vos no nace no conviene
Pensar, que ha de nacer de procurallo
Y pues que jamas puede amor forçarse
No tiene el desamado que quexarse

Sireno was not idle the whyle that Silvano song these verses, but with sighes did second ye accents of his wordes endings, and with teares solempnized that wch hee vnderstoode therof. The dismayed Sheppard as soone as hee had ceased singinge began to take accompt of himself, howe smale accompte hee had made of himself, & how for his Lady Diana's sake, hee had forgotten both his flock and his affaires, and yett that was one of ye smalest matters, hee considered that his service was wth out hope of reward, a thing wch to those harts that are not firmely fixed, can easily stopp vpp all the passages to affection. But such was his constancie, that being sett in the middest of all those causes wch hee had to forgett those which never remembers him he scaped from them all soe cleare without touch or preiudice to the loue wch hee bare to his Sheppardesse, that with out all feare he wold assaulte everie imagination, wch durst but offer to make hand against the sincerity of his faith. Now, as soone as hee saw Sireno by the fountaines hee stoode a whyle astonished to behold him soe sorrowfull, not that hee was ignorante of the cause therof, but for that it seemed vnto him, that if he himself had receiued but the least favour from Diana wch Sireno had done that only contentment wold haue beene suffitient to haue lasted him all his lyfe; hee came vnto him, and each embraceinge other with manie teares they sate downe vppon the short grass, & Silvano began to speake after this manner. Ah Sireno qth hee the causer of my calamity, or att least of the smale help that I haue therof, it was neuer God's will that I shold bee revenged of thee, sith when as most

falslie (1) I might haue done it my loue to my Lady wold not let me oppose my self to him in whome shee with so greate good will was reposed. If I sorrowe not for thy truble lett mee neuer see end of myne owne. If as soone as Diana disposed her self to mariage I did not think that her wedding and thy death wold fall out to be both att one tyme, lett mee neuer see my self in better state then I now stand in. Shouldest thou thinke Sireno, that I lyked thee ill, because Diana loued thee well, & that the favours w[ch] shee did thee, were ptly the cause why I dis-lyked thee : Noe, noe, my faithfullnes was not of soe base a stampp but that it would bend to my Ladie, not only in louing herself, but in lyking every thing that shee tooke lyking of; neyther art thou behoulding to one, for being sorry for thy truble, sith my hart is (2) framed and enured to woe that I can bee greeued att myne owne good much more then att others ills.

Sireno did not a litle wonder att y[e] wordes of the sheppard Siluano, & stoode a whyle amazed att the greatnes of the passion and the quantitie (3) of the loue w[ch] he bare to his Sheppard-esse, but coming to himself hee answeared in this sort. Per-happs Silvano thou wast borne for a President vnto those w[ch] knew not how to beare the adversities w[ch] ffortune setts before them : or happily thy nature hath given thee such courage in them that it is not only suffitient to beare vpp thyne owne, but also to help others in the burthen of theires Mee thinkes thou art so conformable (4) to y[e] condicoñ of thy ffortune, that sith shee promiseth thee noe hope of remedie, thou knowest not

(1) "Falslie" crossed out, and "safely" added. The original has "muy a mi salvo".

(2) "soe" added above the line before "framed".

(3) So originally, but altered to "quality".

(4) Originally "comfortable", but altered to "conformable". The Spanish text has "conforme con tu suerte".

how to ask more then herself doth giue. I tell thee Silvano that in the (1) tyme sheweth how everie day shee discouereth new nouelties much differing frõ mens imaginations; how much more may I envie thee in seeing how thou endurest thy distress then thou couldest doe mee enioying my desires. Sawest thou the fauours shee did mee. Heardest thou y[e] doulcer & sweetnes of her words, wherwith she did manifest vnto mee her affections. Beheldest thou not how shee would leade my flocke to the Brase (2) & retire my Lambes to the hill, cary my sheepe into the shade of these Willowes to warrant them from the sweltering heate of the weather? Could shee ever doe it w[th] out my company. And yett lett me neuer see an end of my miserie if ever I eyther hoped for or desired any thing att her hands which might bee preiudiciall to her honor; & if ever I had but the imagination of such a matter, her beauty, her vertue, her honestie, and the vnspottednes of her loue towards me (3) was such, that it chased out of my verry thoughts everie thing that might anie waie tend to y[e] blemishing of her chastitie. I doe verilie beleeue that quoth Siluano (sighing), for the verry same I could affirme of my self, & I think beseedes that there was neuer any that shold sett his eyes vppon Diano (*sic*), that durst raise his desires to anie other matter, then seeing & conversing with her, albeit I knowe not whether a beauty so excessiue could haue chused to haue wrought some excess in anie cogitation not soe subjected as ours, especiallie coming to view of that w[ch] one day myne eyes chanced to light vppon when shee sate by thee at that Brookes syde keeming her goulden lockes, & thou houlding her the glasse wherin shee eftsoones

(1) A space is left in the manuscript as though a substantive were to be supplied; but the preceding "the" is really the pronoun "thee".

(2) So originally, but corrected to "water". The Spanish text has "al rio".

(3) So originally, but altered above the line to "my [love towards] her". The Spanish text has "la limpieza del amor que me tenia".

viewed her self; litle knewe eyther of yow both that I stoode peeping at yow behynde those high shrubles hard by those two oakes, & yett doe I remember the verses wch thou sangest to her there, whyle thou heldest her glasse & shee keemed her haire. How came they to thy hands? quoth Sireno. The day following answeared Siluano heere in this place I found a paper wherin they were written, and I reade them, yea I committed them to memorie, & incontinently after came Diana hether weeping for the loss of them & asked mee for them; it was noe smale contentment for mee to see those teares in my Ladies eyes which were in my powre to remedie. I remember that was the first tyme that ever I hearde word proceede out from her mouth, with out anger, but behould how greatly I stoode in neede of favour, that her only saying vnto mee that shee wold entreate me to giue her that wch shee sought for, that sole word I say left such a releefe behynd it that it released mee of more then a whole yeares sorrowe. I beseech ye q^{th} Sireno recite those verses wch thou sayest (1) I song vnto her seeing thou canst saie them by hart. I am content quoth Silvano. These they were:

Ladie for this your fauour large	De merced tant estremada
I am not now your Debter	Ninguna deuda me queda
In coyne noe worse nor better	Pues en la misma moneda
your Debt I doe discharge	Señora quedays pagada
for if it ioy the hart of mee	Que si gozo estando alli
yor soueraigne eyes & face to see	Viendo delante de mi
your self aswell rejoic'd may bee	Rostro y ojos soberanos
when in my hands yo^{w} here may vew	Vos tambien viendo en mis manos
the self same face, & forme & hewe	Loque en vuesto *(sic)* rostro vi
And think it not a mater small	Y esto no os parezca mal
that yo^{w} of yor resplendent face	Que de vuestra hermosura
doe only see ye seeming grace	Vistes sola la figura
and I beheld the naturall	Y yo vi lo natural
conceyts soe strong so gouerned	Vn pensamiento estremado

1) Originally "sawest", corrected to "sayest".

by Cupid soe vnconquered
discernes more then ye vanquished
though these ye liuing forme doth vewe
& they the only figure true

Jamas de amor sujetado
Maejor (*sic*) vee quēo [1] el cautiuo
Aunque el vno vea lo viuo
Y otro lo dibuxado

When Sireno had heard it, hee said to Silvano God lett my affection bee only sett vppon the hope of some impossibility if there bee anie thing in my lyfe wherewith I wold more willinglie spend it then in thy companie, & if in lyke sort I bee not now extreamelie sorrie that Diana hath delt soe cruelly with thee, that shee hath not vouchsaffed to shew anie lykeing of soe manie loyall services and such sincere loue as thou hast shewed in them. Alas said Siluano with a sigh, a litle would haue contented mee if my fortune wold haue afforded it, and well might Diana haue granted it, without eyther iniuring her owne honor or thy faithfullnes. But she hath not only refused to doe that, but every other thing wherby shee could imagine that I might obtaine it. Often tymes I haue said to my self, cannot this hard harted Tygar once fall att odds with Sireno, soe that to bee revenged of him shee may but faine to fauor mee, ffor indeede a man soe disconsolate and depriued of all comfort, will hold the verrie fained shewes of Kindness for good. Then when thou didest depart from this river, I thought verrilie that ye remedie of my miserie stoode calling mee att the gate, and that forgettfullnes was the most certaine thing to bee hoped for after absence, especially in ye harte of a woman. But when afterwardes I saw the teares of Diana, her disquitnes att home, her lyking of solitarines, her continuall sighing, God wott what then I thought, for albeit I knew that Time was a most approued Phisition for the disease which absence breedeth, yett would I not that my Ladie shold endure one howres sorrowe, although therby I might yett gaine a hundred thousand of ioy. After

1) for "que no".

thy departure I saw her at ye discent of the hill, leaning against an oake, her brest vppon her sheepe-hooke, & in this manner shee stoode a greate while before shee saw mee; after lifting vpp her eyes, the teares stopped her sight, belyke in that her sorrowfull loanelines (1) shee mused vppon the miserie wch thy absence did procure her. Notwithstanding not long after (not with out teares accompanied with sadd sighes) shee tooke out her Gitterne wch shee caried in a skripp, & began to touch the same soe sweetlie that the dale, the hill, the brooke, the birdes, were enamored, yea the verrie wylde beasts of that countrie stoode astonished, & laying it downe againe to the tune which shee had plaied t̃herevppon, shee began to sing this song:

Ah eyes sith from his sight yo^{w} are reiected	Ojos q̃ ya no veys quiẽ os miraua
to whome sometymes a Mirror yo^{w} haue been	Quando erades espejo en q̃ se via
what can yo^{w} see y^{t} can content procure	q̃ cosa podreys ver q̃ os de cõtento
pleasant Mead, wth flowers fresh & greene	Prado florido y verde do Algun, dia
wher I my sweetest frend haue oft expected	Por el mi dulce amigo yo esparaua (*sic*)
Lament wth me, the sorrowes I endure	Llorad comĩgo el graue mal q̃ siento
here manifested he, his loue soe pure	Aqui me declaro su pensamiento
wch made me straight to swell	Oy le yo cuytada
worse then ye Serpent fell	Mas que serpiente ayrada
ffull of revyling him wth raging moode	Llamando le mil vezes atrevido
But he submislie stoode	Y el triste alli rendido
Me thinkes he doth so yet, I see him howe	Parece que es agora, y q̃ lo veo
and yet I wish it now	Y aun esse es mi desseo
Ah y^{t} I could, ah tyme more happy none	Ay si le viesse yo ! ay tiempo bueno
fresh shady streame, wher's my Sireno gone	Ribera vmbrosa q^{e} es del mi Sireno
There run's ye streame this is ye pleasant [Meade	Aquella es la ribera este es el prado
There stands y^{u} hill & ther ye dale obscure	De alli parece el soto y vale vmbroso
where, wth my flock of sheepe I cropt ye grass	Que yo con mi rebanno repastaua
see ther ye bubling brook of water cleare	Veys el arroyo dulce y sonoroso
wher in ye heate to drinck I did them leade	A do pacia la siesta mi ganado
when ther my dearest frend abyding was	Quando el mi dulce amigo aqui moraua
My time I vnder y^{t} greene Beech did pass	Debaxo aquella haya verde estaua
see there ye litle hill	Y veyes alli el otero

1) Originally "louelines", corrected to "loanelines".

wher him I saw my fill
And wher he me did vew (these[1] blessed date)
if my vnhappie fate
that happy time had not determined
Oh tree, oh fountaine head
Al, al is here, saue he for whõ I mourne[2]
ffy shady streame, wher's my Sireno gone

His pickture here I haue wch me beguyles
for seeing it, himself me thinkes I see
though in my soul he's grau'd more pfectly
when him to vew ye longing taketh mee
wherof ye time discouerth soone ye wyles
then to yt medow's fontaine straight I hy
I leane it to ye tree, my self therby
sit downe blind fancy fy
I in the watter spy
Now I my self behould, now him I see
As when he liu'd wth me
And this conceit doth me a whyle sustaine
then fall I to this vaine [groane
& saith my hart yt fraught wth greefe doth
fy cooling streame where's my Sireno gone

Sometymes I speak but am not answeared
then thinke I, he revengment doth devise
for yt sometymes I answeare him denyed
then thus I say wth teares from blubbred eyes
Sireno speake, sith thou art harboured
where I did neuer thinke thou sholdst abyde
seest not how in my Soule thou doest resyde
but still all mute & mum̃
he senceless stands & glum̃
yet runs my braine, yet speake to me I say
ô famous fopperie
yt doth a painted frame to speake request
Alas yt thus oppresst
My soule shold subject be vnto an other one
Alas cold streame wher's my Sireno gone

A do le vi primero
Y a do me vio dischoso fue aquel dia
si la desdicha mia
vn tiempo tan dichoso no acabara
o haya ! o fuente clara
Todo esta aqui : mas no por quiẽ yo peno
Ribera vmbrosa que es del mi Sireno

Aqui tengo vn retrato que me enganna
Pues veo a mi pastor quando lo veo
Aunque en mi alma esto mejor sacado
Quando de verle Llega el gran desseo
De quien el tiempo luego desẽganna
A quella fuente voy que esta en el prado
Arrimolo a aquel salze y a su lado
Me assiento : ay amor ciego
Al agua miro luego
Y veo a mi y a el como le via
quando el aqui viuia
Esta invencion vn rato me sustenta
Despues cayo en la cuenta
Y dezia el coraçon de ansias lleno
Ribera vmbrosa q̃ es del mi Sireno

Otras vezes le hablo y no responde
Y pienso que de mi se esta vengando
Porque algun tiempo no le respondia
Mas digo le yo triste assi llorando
Hablad, Sireno pues estays adonde
Jamas imagino mi fantasia
No veys dezia q̃ estays en el alma mia
Y el toda via callado
Y estarse alli a mi lado
En mi seso le ruego que me hable
Que engano tan notable
Pedir avna pintura langua o seso
Ay tiempo ! que en vn peso
Esta mi alma, y en poder ageno
Ribera vmbrosa que es del mi Sireno

(1) So originally, but corrected to " dayes ".
2) So originally, but altered to " moan ".

I neuer can my pritty lamkins driue
about ye evening homward to the folde
nor bring them thence againe to crop the
but will I nill I needes I must behould [grasse
his cottage, his in whom my soule doth liue
for want of him falne to ye earth alas
ther downe I sitt a while, & quyt let pass
both sheepe & lambes & all
vntill ye Heardmen call
And whoping cry, what hola shepardesse
what doth thy mynd possesse
thy flock is feeding on ye wheaten eares
Myne eyes good witnes beares [growne
by whose moist teares this valley grasse is
Ah shady streame wher's my Sireno gone

It had Sireno ben wth reason fitting
thou sholdst by force thy mynd frō ꝑting fram
sith forcelesly I myne submitted soe
but out alas pore wretch who can I blame [ting
who cold thee haue restrained from this flee-
if fate & fortune needes will haue thee goe
it was no fault of thyne, no 'twas not, noe
I can not thinck he wold
do yt wch greeue me shold
Yt loue, yt plaine & so sincere doth seeme
I neuer will misdeeme
though many greate presumptions doe arise
ah partiall destinies
yow darkned haue my son yt brightlie shone
Say shady streame wher's my Sireno gone

Goe song,& see thou go'st whether I thee will
but soft goe not, stay with mee still
thy chance may be to light on some
that will accompt thee troublesome

No puedo jamas yr cō mi ganado
Quando se pone el sol a nuestra aldea
Ni desde alla venir a la Majada
Sino por dondé aunque no quiera vea
Lo choça de mi bien tan desseado
Yo por el suelo toda derribada
Alli me assiento vn poco y descuydada
De ouejas y corderos
Hasta que los vaqueros
Me dan vozes diziendo, ha pastora
En que piensas agora
Y el ganado paciendo los trigos
Mis ojos son testigos
Por quien la yerua crece al valle ameno
Ribera vmbrosa que es del mi Sireno

Razon fuera, Sireno que hazieras
A tu opinion mas fuerça en la partida
Pues que sin ella te entregue la mia
Mas yo de quien me quexo ay pardida
Pudiera alguna hazer q̃ no partieras
Si el hado o la fortuna lo queria
No fue la culpo *(sic)* tuya ni podria
Creer que tu haziesses
Cosa con que offendiesses
A este amor tan llano y tan senzillo
Ni quiero presumillo
Aunq̃ ; aya muchas muestras y señales
Los hado designales (*sic*)
Me han añublado vn cielo muy sereno
Ribera vmbrosa q̃ es del mi Sireno

Cancion mira vayas donde digo
Mas queda te commigo
Que puede ser te lleue la fortuna
A parte do te llaman importuna

When Silvano had ended this amorous song of Diana's he said to Sireno (whoe all this whyle stoode as one ravished from himself to heare the verses which his shepardesse had sung after his departure) when the faire Diana sang this song one might easily ꝑceiue in my teares whether I had any feeling of those wch shee shedd for thy sake, and not desiring to heare anie more of

that wch already I had hearde too much (dissembling in the best manner I colde, w^{ch} .was noe easie matter for mee to doe) I approched to the place where shee was.

But heere Sireno interrupted him saying thinkest thou Siluano that a hart thus possesst cold ever haue ye power to change; oh Constancie! oh staidness how seldome hast thou anie residence in the hart of a woman, who by how much more shee is easie to affect,by soe much more shee is ready to forgett; well cold I haue beleeued that all other woemen might bee found to haue that imperfection, but in my lady Diana I neuer imagined that nature had omitted any thing that was good But Silvano proceeding on with his Storie vnto him: As I drewe nearer to the place where Diana was I saw her cast her eyes ouer the cleare fountaine where wth continuing her wonted exercise shee began to say, ah myne eyes, how much sooner will teares themselues faile, then the occasions to pcure them forth. Ah my Sireno, God grant that yet before the rigerous winter dispoileth this verdant Meadow of her fresh & fragrant flowers or this delightfull dale of his short & tender grass and these greene shadowing trees of theire greene levie attyre, these eyes of myne may behould thy presence, as much of my soule desired as I am worthy of thyne to be detested. And thervppon lifting vpp her divine countenance and spying mee shee laboured to dissemble her sorrowfull lamentation, yett cold shee not doe it soe cuningly but that the teares did stopp vpp her dissemulation, & raising her self said vnto mee sitt thee heere Siluano for suffitiently art thou revenged of me to my cost. This vnfortunate woman paies now the interrest of that wch thou sayest thou sufferest, if it bee true that shee is the cause therof. Is it possible Diana answeared I, that I shold yett liue to heare this. I finde I am not deceiued in saying that I was borne to discouer every day new kindes of torments, & thou to bee the doer of more of them then thy imagination can comprehend; dost thou now make doubt that thou art the cause of my calamitie? If thou wert not the cause whome ells

canst thou suspect can bee worthy of soe exceeding loue? Or what hart could there bee in the world sauing thyne owne wch my teares would not haue mollified? I added also herevnto, y^{t} wch now I doe not remember, But cruell shee, the enemie of myne ease and quiet, cutt of all my arguments, saying Behold Siluano if at any tyme thy tongue presume to speake of any matter of thyne owne or cease to talke vnto mee of my Sireno, I will giue thee leaue to enioy this fountaine (where wee sitt) alone. Knowest thou not, that everie thing that entreateth not of my sheppard is odious and tedious vnto mee and that to the person that loueth truly, all the tyme that is spent in hearing any thing besides his loue, seemeth to bee ill employed? Then (least my wordes shold make mee loose y^{t} contentment wch her presence afforded) I comitted them to Silence, and stoode there a good while, enioying the sight of that superhumaine fairenes, vntill the night suffered herself to come vppon vs sooner then I wished it, and from thence wee went both with our flockes to the towne. Sireno sighing said greate matters Siluano hast thou recounted vnto mee and all to my owne hurt wretched man that I am; how much too soone come I to proue howe litle constancie remaines in woman kinde, for wch I must bee sorrie for them; for sheppard I wish it might neuer bee heard say, that in a vessell wherin Nature hath conjoined such beautie and discretion there shold bee soe bad a mixture as is the inconstancie wch shee hath vsed towards mee, & that wch toucheth my hart more nearely is, that tyme will make her knowe what mischeef shee hath done mee, wch cannot chuse but bee preiudiciall to her quiett. How fareth her contentment since shee was wedded? Some tell mee verrie ill answeared Siluano, and I wonder not att itt, for as you know Delio her husband although hee bee rich in ye goods of ffortune, yet is hee not soe in those of Nature, for yo^{w} haue seene concerning his disposition, howe ill hee is furnished, sith in those matters which wee sheppards hold of price, as to plaie of the Gitterne, to sing, to plaie, to dart the

Sheephooke, to dance with the Maides on holy daies &c, it seemeth Delio is borne to beę noe more but a Beholder. Now sheppard quoth Sireno take thy Viol, and I will take my Pipe, for there is noe miserie which musick doth not mitigate, nor sorrow wch is not therby augmented. Soe they both tuning theire Instruments, with much grace & sweetnes they begane to sing as followeth:

SILUANO

Where were thy thoughts Sireno when beholding thee	Sireno en que pensauas que mirandote
Vnder ye swale I stoode to pittie bending mee	Estaua desde el soto y condoliendome
To see thee there to sorrow soe vnfoulding thee	De ver con el dolor que stas quexandote
I left my flock at randome all attending mee	Yo dexo mi ganado alli atendiendome
ffor whilst the shyning son wth clouds vnquelled is	Que en quanto el claro sol no va encubriendose
I cold haue staid wth thee not offending mee	Bien puedo estar contigo entreteniendome
Saie Sheppard tell thy greefe for greefe yt toulde [1] is	Tu mal me di pastoı que el mal diziendose
Doth neuer hurt thee soe, as by concealing it	Se passa a menos costa que callandolo
And sorrow thyne by that meanes soone expelled is	Y la tristeza en fin va ḍespiendose
But contrary my mischeefe by revealing it	My mal contraria yo, pero contandolo
Increaseth more & more, to think it fretteth mee	Se me acrecienta, y mas en acordarseme
How I in vaine alas do [2] stand bewayling it	De quan en vano (ay triste) estoy llorandol‹
My fate against my will lyfe longer letteth mee [leaueth [3] mee	La vida a mi pesar veo alargaresme *(sic)*
The ‹ sorrowes of my hart noe comfort [mee	Mi triste coraçon no ay consolarmele
Vnwonted mischeefes round about besetteth [ueth mee	Y vn desusado mal veo acercarseme
From whome I hop't of help, of help berea_	De quien medio espere vino a quitarmele
Butt neuer did I hope, for hope of getting it	Mas nunca le espere porque esperandole
With reason iust of giving,it deceaueth mee	Pudiera con razon dexar de darmele
My Passions still did neuer cease entreating it	Andaua mi passion solicitandole

(1) So originally, but "toulde" has been crossed out and "telled" written above.
(2) Originally "doth", altered to "do".
(3) Originally "saue", corrected to "leaueth".

By meanes that neyther lawless were, nor tedious	Con medios no importunos sino licitos
And cruell loue did neuer leaue of letting it	Y andaua el crudo amor alla estorvandole
My sad conceits wth sorrowes visage hideous	Mis tristes pensamientos muy solicitos
ffrom part to part & to, & fro, enquiring	De vna y otra parte rebolviendose
Vnlawfull meanes accompting alwaies odious	Huyendo en toda cosa el ser illicitos
If my Diana neuer left desiring [thee	Pedian a Diana que pudiendose
To ease my greefe, and yt wth out offending	Dar medio en tanto mal y sin causartele
Soe fared I, my self with sorrow tyring	Se diesse y fuesse vn triste entreteniendose
But what if shee in stead of comfort lending mee	Pues que hiziera di que en vez de dartele
Take all away, to thinke theron alas aday	Te le quitara ? ay triste que pensandolo
I faine wold hyde my miserie not telling thee	Callar queria ni (*sic*) mal y no contartele
But then Sireno musing, as I was, I saye	Pero despues Sireno imaginandolo
I call to mynde my Sheppardesse perfection	Vna pastora invoco hermosissima
And so at length a las my paine I pass awaie	Y ansi voy a costa mia en fin passandolo

SIRENO

Siluano, myne such seldome seene affection	Silvano mio, vna aficion rarissima
Such beauty that so dim's ye sight that seeth it	Vna beldad que ciega luego en viendola
A witt of such an exqusite (*sic*) direction	Vn seso y discrecion excelentissima
Mixt with a speech yt sweetlie soe agreeth it	Con vna dulce habla que en oyendola
That stones it moues, of hardnes quite depriuing them [fleeth it	Las dura (*sic*) penas mueue enterneciendolas
What sorrow doth that Louer feele, that	Que sentiria vn amador perdiendola
When I my sheepe behold my thoughts revyuing them	Mis ouejuelas miro y pienso en viendolas
I think how oft I saw Diana feeding them	Quantas vezes la vi repastandolas
And wth her owne together kindly driuing [them	Y con las suyas proprias recogiendolas
How oft I meete her to the river leading them	Y quantas vezes la tope llevandolas
When as the son was pching hott, where resting her [them	Al rio por la siesta a do sentandose
Shee carefully sate counting and repeating [her	Con gran cuydado estaua alli contandolas
But if some tymes she were alone vndressing	Despues si estaua sola destocandose
Yow might behold the Son it self was envious	Vieras el clara sol embidiosissimo
To see her haire in combing & in tressing her	De sus Cabellos y ella alli peynandose
But oh Siluano, & my frend most precious	Pues o Silvano amigo mio carissimo
How often times vppon a sodaine meeting mee [teous	Quantas vezes de subito encontrandome
A ruddie blush did change yt face most beau-	Se le encendia aquel rostro hermosissimo
Wth what a grace shee with this question greeting mee	Y con que gracia estaua preguntandome

Where haue yow staied ? and then her reprehending mee
If I tooke ill, shee gently fall's entreating mee
How many daies I found her there attending mee [seeking her
Hard by that christall fontaine where I [mee
I through that Thicket runing rann & rending
But whatsoever paine I tooke, in meeting her
The care of Sheepe & Lambes was out of memorie, [greeting her
Shee mee with words and I wth glances
An other whyle wee did accord or Hermony
The Pipe & Gitterne wch wee Musick make vppon [solemnly
And then my Verses ther wee chanted
Vnto or Bowes & Arrowes vs wee tooke anone
And other whyle or fouling netts Shee followinge mee [alone
Wee neuer empty home our iourney make [lowing mee
Thus ffortune tumbling to and fro, & wal- [mee
Vnto some greater mischeefe still retaining
Wch will not end but by Deathe's greedie swallowing mee

Que como auia tardado ? y aun riniendome
Y si esto me enfadaua halagandome
Pues quantos dias la halle atendiendome
En esta clara fuente y yo buscandola
Por aquel soto espesso y deshaziendome
Con qualquier trauaio encontrandola
De ouejas y corderos lo olvidavamos
Hablando ella coñigo y yo mirandola
Otras vezes Sylvano concertavamos
La Campoña y rabel con que tañiamo
Y mis versos entonces alli cantavamos
Despues la flecha y arco apercebiamos
Y otras vezes la red y en ella siguiẽdome
Jamas sin caça a nr̃a aldea bolviamos
Assi fortuna anduuo en reteniendome
Que para mayor mal yua guardandome
El qual no terna fin sino muriendome

SILUANO

Sireno, that most cruell loue yt maimeth me
And neuer rest's nor telling never leaueth mee [mee
My mischeefe, that wth thinking on it slaieth
Diana's sight of all content bereaueth mee
When I doe stand vnto myne eyes opposing her
My fate vnwisht, a lyfe to long bequetheth mee
Alas how oft I found her haue, in loosing her
How oft againe I lost her haue, in finding her
Yett silent serue, & die to serue in choosing her [taining her
I dyed when first my meeting steps at-
I did behold those eyes that most enragedly
Turn'd when I spake from hearing me refrayning her

Sireno el crudo amor que lastimandome
Jamas canso no impide el acordarseme
De tanto mal y muero en acordandome
Mira a Diana y vi luego abreviarseme
El plazer y contento en solo viendola
Y a mi pesar la vida vi alargarseme
O quantas vezes la halle perdiendola
Y quantas vezes la perdi hallandola
Y yo callar suffrir morir sirviendola
La vida perdi yo, quando topandola
Miraua aquellos ojos que ayradissimos
Bolvia contra mi luego en hablandola

But when those haires where beauties all engaged lye [spying mee	Mas quando los cabellos hermosissimos
Shee did vntress to combe & trimme not	Descogia y peynaua no sintiendome
Then turn'd that wynd, wch woes are all aswaged by	Se me bolvian las males sabrosissimos
But merciless Diana once discrying mee	Y la cruel Diana en conociendome
Turnd like a Lion against a Beare quiveringly	Boluia como fiera que encrespañdosme (*sic*)
And so held on, all happines denying mee	Arremete al leon, y deshaziendome
ffals Hope a whyle with his deceitfull houering [cherished	Vn tiempo la esperança ansi burlandome
And fained shewes my hart hath only	Mantuuo el coracon entreteniendose
But then my hart that Louer fals discouering	Mas el mismo despues desengañandose
[This line left blank in the original.]	Burlo del esperar y fue perdiendole

Not long after the sheppardes had ended theyre sorrowfull song, they saw coming out of the Thickett of trees, wch stoode hard by the river, a sheppardesse playing vppon her Gitterne & singing with as great grace and sweetnes, as shee did it wth solemne sadnes, wch cast a vaile on a greate part of her beauty (wch was not a litle), and Sireno as one that had not grazed in that valey of long tyme asking whoe shee was, Siluano answeared him, this is quoth hee a faire sheppardesse wch now lately is come to (1) these Meadowes greatly complayning of loue, and as they say shee hath greate cause soe to doe, albeit others will report that shee is deceyued by discouering a disceite. Is it in her powre asked Sireno to disinchant her self of that deceite? Yes verily answeared Siluano. I cannot beleeue that ther is any woman liuing which loueth soe extreamly that the force of her loue letteth her from discouering whether shee bee beloued or noe. I am of the contrary opinion quoth Sireno. Of the contrary? quoth Siluano, I advise, commend not theire loue for yow haue paide deare enough for putting confidence in Diana's words. But indeed I cannot blame thee, for as there is none. whome her beautie cannot con-

1) Here is a lacuna in the text; the original reads "que de pocos dias aca apacienta por estos prados".

querre : soe is there not any whome her wordes cannot cosen. How knowe yow that ? quoth Sireno, shee neuer deceiued yow neyther with wordes nor deedes. It is true quoth Siluano that shee neuer went about to deceiue mee, but I dare sweare by the event of that wch hath since succeeded that shee neuer dealt plainly with mee, but it was a meanes to deceiue thee. But lett vs let this matter pass and lett vs hearken to this Sheppardesse for shee is a greate frend to Diana, and as the report goeth for her behauior and discretion, she deserueth well to haue attention. Att this instant the Sheppardesse was come to the ffountaine singing this sonnett :

Yee eyes yt earst haue seene more pleasing sight	Ya he visto yo a mis ojos mas contento
And thou my soule yt hast more ioy enioyed	Y he visto mas alegre el alma mia
Mourne now for yt is with thy sight annoyed	Triste de la que enfadado algun dia
wch in thy sight receiued greate delight	Con su vista causo con[ten]tamiento
how soddainly my fortune for a spight	Mas como esta fortuna en vn momento
hath even the roote of all my ioy destroyed	Os corta la rayz del alegria
Myself from is, to was, am now employed	Lo mesmo que ay de vn es a vn ser solia
And frõ content to torment tourned quite	Ay de vn gran plazer a vn gran tormento
Ah yow that trust to tymes inconstancie	Tomaos alla con tiempos con mudanças
And by her senceless motions are ledd	Tomoas con mouimientos desuariados
How seldome yow your harts att freedome feele	Vereys el coraçon quan [l]ibre os queda
To hoping then giue confidence will I	Entonces me fiare yo en esperanças
when fickle chance I once haue conquered	Quando los casos tenga sojuzgados
Afixt a nayle in ffortunes turning whyle	Y echado vn clauo al exe de la rueda

When the Sheppardesse had ceased singing shee came downe directly to the fountaine where the sheppardes were, and whilst shee was in coming quoth Siluano, marke these words and accept for a wittness the truth therof, the ardent sigh wherwth she ended her song. Make yow noe doubt of that quoth Sireno, for I cold as soone fall in loue wth her (though verry loath) as beleeue her in all that shee wold tell mee. But whyle they stoode vppon that point Seluagia (for soe shee was called) approached, who when shee knewe the sheppardes very curteously shee saluted

them, saying what make yee (oh yee disfauoured Sheppards) in this greene delightfull Meadowe. Yow saie not amiss faire Selvagia quoth Silvano, in asking what wee doe, for so litle doe wee of that wee shold doe, that wee can neuer fully doe, that wch Loue makes vs desire to doe. Wonder not at that quoth Selvagia, for there are soome such things wch, before they can bee ended, will end those wch desire to end them. Att least wise said Silvano if a man putt his rest and repose in the hands of a woman,he shall sooner end his lyfe indeede then bring any thing to pass wth her, wch make him hope to obtayne itt. Ah poore vnfortunate weomen quoth Seluegia, that are soe ill entreated by your wordes. Nay raither men quoth Silvano, that are worse handled by your deedes. Can there bee a thing more base and worthless, then for the leaste occasion in the world to forgett those to whome yee haue borne loue and affection. And that yow doe soe lett him whome yow loue most, bee absent from yow a day or two, and must hee not be faine att his returne, to cast about againe. & beginn to woe yow anew? There are 2 things in thy speech quoth Selvagia, wch endeede doe make mee marvaile. The one is that I perceiue by thy tongue the contrary of that wch I haue alwaies vnderstood of thy disposition, for I imagined when I hearde talke of thy Loue thow wert a verry Phenix in it, and that none of all those wch did ever sincerlie loue, haue beene able to arriue to that degree wch thou hast done in extreamely affecting a Sheppardesse of myne acquaintance, cause suffitient neuer to speake ill of weomen, if mallice were not of more force then affection. The other is that thow talkest of a matter wherof thow hast noe knowledge, for the speaking of fforgettfullnes by him who neuer had experience therof. may raither be accounted folly then ought ells. If Diana never remembred thee, how canst thou complaine of her forgetting thee? To both these points quoth Silvano I think I can shape yow an answere if I shall not trouble yow to heare mee. God let mee never see my self better contented,

then now I am if any man can produce a president of greater powre and soueraigntie then is holden ouer my soule by that vnluckie & vnlouing Shepardesse whome yow saie yow knowe, & I wold I knewe not, for so much more as the loue is wch I beare to her, soe much more is my greefe that there shold bee anie thing blamed in her. But heere is Sireno that hath beene a greater favourite of Diana then ever any man in the world hath bene of his Ladie, and yett shee cast him of, in such manner as wee knowe. And whereas yow say I cannot speake of an Evill whereof I haue had noe experience, were it to bee wished that a Phisition shold bee able to entreate of no sicknes, but himself hath suffered? And of any other matter Selvagia I will satisfie thee; think not that I hate weomen for there is nothing in this lyfe whervnto I desire to doe more duty. But in steade of loueing well I am entreated ill. And thence it is that I say evill of them that doe glory in causing me to suffer evill Sireno that had a good whyle kept silence said to Selvagia, if yow wold follow myne advise Sheppardesse, yow shold not blame my Rivall or raither most deare frend Siluano for saying soe of your Sex, for tell mee, I pray yow what makes yow soe mutable, that in one Moment yow throwe downe a poore sheppard, from the topp of all felicity to the most bottomeless pitt of all miserie. Knowe yow whervnto I vse to attribute it, to your not knowing what you doe. Yow talke and yow pratle of loue, & knowe not what it is, how shall yow then knowe how to fram with it. I will tell thee Sireno quoth Selvagia. the reason that makes vs forgett yow is the same that makes vs forgotten of yow, there are some things which it self doth and vndoeth, others, wch tyme and place raiseth vpp or presseth downe in silence, but not for default of weomens witt and vnderstanding, there being of them an infinit number in the world, wch haue beene able to teache men to liue, and to loue to, if loue bee a thing docible; and yett doe I beleeue that there is no badder nor baser estate in this world then y^t of poore weomen, for if they vse any speech with yow

by and by yow thinke they are farr spent wth loue towardes yow, if they say nothing then yow think them coy, nice, and phantasticall, if their conceits of your words hitt not iumpp with your purpose yow thinke they dissemble lyke Hipocrites, there is not that smale wrinkle of theires amiss, wch by yow is not made much more; if they bee silent then yow say they are Sotts, if they talke they are trublesome and combersome, if aboue all ye world they loue yow, yow beleeue they are lacivious, if they seeme to forgett yow, and withdrawe themselues from occasions that may make them defamed, then yow say they are vnconstant, fleeing and vnsure, soe that a woman neuer seemes vnto yow eyther good or ill but even as shee iumppes iust with the foot mett of your owne inclinations. Beautifull Selvagia quoth Sireno, if all hadd your vnderstanding and redines of conceipte I do verily beleeue they wold neuer giue vs occasion to complaine of the smale regard they haue of vs, but to the end wee may knowe the cause that yow haue to bewaile your affection (for God grant ye remedy that is requisite for such a mischeefe) recount vnto vs the storrie of yor loue, and all that there in hath hetherto succeeded (for of ours thow knowest more then wee are able to tell thee) to see if those things wch thou hast tryed, maie giue thee ꝑmission to vse thy speech soe peremptorie, for certainly thy wordes doe shew. yt you art ye best experienced therin that ever was. Sireno answeared Selvagia, thoughe I bee not the most experienced yett I am the most ill handled I think of anie that ever was and shee that with greatest reason may complaine of loues doting, and senceless events, a matter suffitient enough to bee well able to speake therof And that yow may perceiue by that wch is passed what I now suffer of this passion, comitt your owne sorrowes a whyle into ye hands of silence and I will tell yow the greatest of myne that ever your eares endured.

In the noble and invincible Kingdome of Portugal there are two wynding rivers, wch being wearied wth wattering the greater

part of our Spaigne not farr distant the one from the other doe enter into the Ocean sea. In the middest wherof there are many and verry ancient dwellings, by reason that the fertility of the soyle is such that in the world there is not anie that doth equall it. The lyfe of this Province is soe remote and separate from such things as can disquiet the cogitation, that vnless it bee when Venus by meanes of her blinde sonne is disposed to shew herself powerfull, there is none that intendeth a greater matter then to susstaine a quiett lyfe, wth suffitient meanes for those things wch are requisite to entertaine the same. The witts of men being ready and fitt, to pass the tyme in much content, and the beauty of Weomen able to bereaue them of content that suppose themselues therof best assured. There are manie cotages amongst the shaddie fforrests and pleasant valleys wch being replenish'd in due season with the dew of the soueraigne heaven and manured by the industry of the Inhabitants, the gracious spring is carefull to offer them the fruite of theire labour to succour the necessities of humaine lyfe. I liued in a village neare vnto the torteous river Duerro wch is one of those wherof I speake, wher standes the most sumpteous Temple of the Goddesse Minerva, wch certaine tymes of ye yeare is visited with all or most part of the sheppards and sheppardesses wch liue in that Province, the Nimphes and sheppardesses beg[i]ning a day before that celebrious feast to solemnize the same with songs and most sweete hymes the sheppardes with challenges of runing leaping wrestling casting of the barr, propounding for the reward of the Victor some Garland of greene Ivie, some sweete flute, or a Pipe or a fine sheephooke of a knottie ash or some other things wch sheppards hold of price. Now the day being come wherin the feast was celebrated, I with other sheppardesses, leving of o^{r} working day and baser apparell, and arraying o^{r} selues in the best wee had, wee went the day before the feast to watch in the Temple that even as formerly we had done, and being as I say in the company of those

my frends, wee saw enter in at the dore, a crewe of beautifull sheppardesses whom certen sheppardes did accõpanie, who leauing them wth in and hauing ended theire devotions went out into ye pleasant valleys; for it was the fashon of yt contrie that noe sheppard might enter into the Temple to doe more then his obeysance, but shold presentlie turne backe againe vntill the daie following, when they might all enter and participate of those ceremonies and sacrafices, wch there were done. And the cause hereof was, that the Nimphes and sheppardesses might remaine alone without any occasion to entend any other matter then to celebrate the feast one with an other, a thing that manie more yeares they had vsed to doe; and the sheppards taryed without in a greene Meadow at hand by the light of the Moone. Now the sheppards that I tell yow of being entred this sumptious Temple, after they had done theire devotion and offered theire Offeringes vppon the Alter they sate them downe hard by vs, and as my fortune wold haue it there sate one downe next mee, by whose meanes I shold become miserable, soe long as ye memory of her remained. The sheppardesses came in Masked, theire faces couered wth whyte vayles, with chappletts of straw most finely wrought, wth devises in garnishing of ye same so well wrought and framed that the Goulde it self cold not haue made it ashamed, I standing beholding her that was sett by mee, I saw her eyes were neuer of mee, and when I looked vppon her she abased her eyes fayneing as if she wold favne behold mee but wold not that I shold perceiue it. I desired extreamely to know whome shee was, that if shee spake vnto mee I might not fall into anie errour by reason of my not knowing her, and vet alwaies when I did not regard it the sheppardesse neuer lett her eyes goe of mee, in soe much that a thousand tymes I was about to speake vnto her being enamored of those faire eyes wch onlv shee had discouered; but I standing so wth all possible attention, shee putt forth the most beautifull and delicate hand that since then I ever sawe and taking mee by myne, shee stoode looking

vppõ me a whyle. I that was more enamored of her then can bee told said vnto her, faire & gratious sheppardesse. it is not only this hand that is ready to serue yow, but the verry hart and soule of her whose hand it is. Ismenia (for soe was shee called that was the cause of all my thoughts disquiet) hauing purposed before to floute mee (as here after yow shall heare) answeared verry softlie that noe body cold heare, Gratious Sheppardesse quoth shee. so much I am your owne, that it hath made made me doe that wch I haue done. I beseech yow bee not offended that seeing yor beautifull countenance, I retaine noe more anie powre ouer my self. Hereat I being excedinglie contented, drewe nearer vnto her and smyling said, how can it bee sheppardesse thou yow being soe beautifull, shold bee enamored of an other that wants soe much therof, especially being a woman as your self is? Ah sheppardesse q^th^ shee, this is the loue that most seldome hath an end, whervnto the destenies permitt such perpetuity, that neyther the turning of ffortune, nor mutability of Tyme hath anie powre. Thervpõ then answeared I, if the condition of my estate had taught mee to answeare such discreete words, the desire wch I haue to please yow, shold not w^th^hold mee from doing it. But trust mee faire sheppardesse that Death it self shall not draw mee from the purpose I haue to become whollie yours. And then were the Embracements such and the affections wch in wordes one shewed towards an other, and of my part soe sincere and true that wee made noe reckoning of the Sheppardesse s songs, neyther did wee behold the dancing of the Nimphes nor the other pastimes wch were in the Temple. Att this instant I did greatlie importune Ismenia to tell mee her name, and to take awaie the maske from her face, wch shee excused with much dissimulation, and verry cuningly putt me out of that matter, but the night being now half spent, and I remaining with the greatest desire in the world to see her face, to knowe how she was called and of whence shee was, I begane to blame her and to say that it was impossible that her

loue towardes me shold bee soe greate as her words did manifest, sith I hauing told her my name, shee wold conceale her's from mee, and that how cold I liue louing her as I did. if I might not knowe whome I loued, and from whence to heare tydings of my loue, and other things, soe truly spoken, and soe ayded by teares to moue y[e] hart of the cautelous Ismenia, soe that shee rose vpp and taking mee by the hand, shee ledd mee asyde where there was none to hinder our speech, and began to say vnto mee these wordes faining that they issued from her soule.

ffaire sheppardesse, borne to y[e] disquiet of a spirit w[ch] till now hath liued as much exempt ther from as was possible, who can forbeare to discouer vnto thee that w[ch] thou doest desire, that hath once made thee the Lady of his liberty? Vnhappie am I, y[t] the alteration of my habitt, hath so deceiued thee, albeyt the deceipt redoundeth to my owne damage. The couering of my face w[ch] thou desirest loe heere I pluck it of, to tell thee my name it behoooueth (1) not much, sith whether I will or noe thou shalt be faine oftner to see mee, then perhapps thou well canst suffer, and saying soe, and taking of the Mask, my eyes behold a countenance though in aspect somewhate manlyke yett was the beauty such as amazed mee. Ismenia holding on her discourse, and to the end sheppardess quoth shee thou maist knowe the evill thy beauty hath done mee, and that the wordes w[ch] passed betwixt vs as it were in iest be true, know that I am a man and not a woman as thou deemedst before: these sheppardesses, w[ch] here thou seest to make themselues merrie w[th] mee (for they are all of my allyance) haue arrayed mee in this manner, for otherwise I might not haue taryed in the Temple, because of the order therin holden. When I vnderstood that w[ch] Ismenia had told mee, and saw (as I say) in her countenance neyther that sweetnes nor in her eyes that content,

1) So originally, but altered to "booteth".

wch wee weomen for ye most part haue, I beleeued to bee true all that shee had said, & remained so besides my self that I knew not what to answeare her. Notwithstanding I beheld that beauty so extreame I considered these words so dissembled, for neuer was there anie that cold so ascertaine a dissembled matter as did that subtill Ismenia. Then saw I my self soe linked in her loue and so content to perceiue her as well taken in myne, that I knewe not how to vtter it, and although till then I had neuer the experience of anie such passions, (a cause suffitient not to knowe how to discribe it) notwithstanding strayning my self as much as I colde, I said vnto her in this sort: ffaire sheppardesse, whoe to robb mee of my libertie, or for what occasion ffortune knoweth best, hast taken on thee the habitt of her wch for thy sake is become the Subjecte, and servant of loue, thyne owne wold haue served to vanquish mee, with out assaulting mee in myne owne armes; but whoe can shunn that wch ffortune soe pursueth? happie might I call my self if thou hadst done it of purpose, wch thou hast done by chance, for to change that (1) naturall habitt only to see me or to say what thou woldest vnto mee, I might well attribute it to my owne deseruings, and to thy greate affection; but seeing thyne intention was otherwise, though the effect were as now it is, it procureth mee not such contentment as it wold haue done in that manner I speake of; and do not marvaile or think much at this desire, for there is noe greater signe that one loueth as much as may bee, then to desire to be beloued of them, to whome they haue resigned there liberty. By that wch thou hast heard, thou mayst conjecture to what pass thy verry sight hath brought mee. And god grant thou mayst soe vse thy soueraigntie wch thou hast gotten ouer mee, that I may vphold my self in happines to the confirmation of o^{r} loues. The craftie Ismenia knewe soe well how to answeare

1) So originally, but altered to "thy".

mee to that wch I had said, & to frame words so fitt and necessarie to that purpose, that none cold ever bee able to eschewe the Deceipt where into I fell, if ffortune with the thrid of Wisdome did not guyde him out of that difficult Laborinth. And in this sort we stoode vntill it drewe neare day, talking & comuning of those things wch may easily bee imagined, by anie that haue passed throughe that senceless and doteing chances of loue. Shee told mee her name was Alanio, her contrie Galia 3 myles from our village. Wee agreed to see one an other many tymes. The morning came, wee part one from an other, with more embracements sighes and teares then well can now bee told, shee parted from me; I turning my heade backe to see her, and to see if shee looked after mee, I saw shee went laughing and fleering awaie, but I thought myne eyes deceiued mee: away shee wold with ye company shee brought with her, but I returned wth manie more for I caryed in my imagination the eyes of that faigned Alanio, the words wherewith hee manifested his vayne affection, the embraceings wch I had of him receiued, and that cruell evill wch till then I never felt.

Now you are to vnderstand Sheppardes that this false and deceitfull Ismenia had a kinsman called Alanio, whome shee loued more then her self, for in eyes countenance and all the rest, she had soe resembled him that had they not beene of a divers sex, noe man cold discerne the one from the other, and soe greate was the loue that shee bare him, that when I asked her, her owne name in the Temple, wheras shee sholde haue told mee the name of a Sheppard, the first that shee cold light on to name was Alanio, for there is nothing more certaine then (1) in sodaine matters the tongue allwaies encountreth with that wch resteth in the hart. The sheppard loued her well but not soe much as shee did him. Now when the sheppardesses went from ye Temple

1) Originally "yt", corrected to "then"

to returne to the Towne Ismenia mett with Alanio, & he to vse such curtesie as was due, to the exceeding loue of Ismenia, leauing the companie of the youthes of the towne, determind to accompanie her as hee did, wherof Ismenia was not a litle content, and therfore to yeeld him some kynde of recompence, not knowing what shee did shee recounted vnto him, what had passed betwixt her and me, telling him all the perticularities therof, wth greate pastyme and laughter of them both, and she told him with all that I remained in opinion that shee was a man, much snared in loue towardes her. Alanio when hee heard it, dissembled as much as hee cold, saying it was a most pleasant cosnage, and soe gathering frõ her all that had passed betwixt vs, not missing anie thing the[y] arriued att thevillage. Eight dayes after (which vnto mee were eight thousand yeares) the Traitor Alanio (for soe haue I more reason to call him then he had to cast mee of) came vnto my lodging, and stoode where I might see him when I went to the fountaine w[th] other Maides w[ch] was neare vnto the same, but when I saw him soe greate was the contentment that I receiued that it cannot bee more, thinking that he was the same with whome I had talked in the Temple in y[e] Shepardesses apparell. And by and by I beckoned vnto him that hee shold come to the fountaine whether I went, and it was noe hard matter to vnderstand my meaning. Hee came, and there we stoode discoursing as long as the tyme wold suffer vs and our loue was soe confirmed (at least on my part) that although the deceite was discouered, as a few dayes after it was, yet it was not able to withdrawe it from my thought; I beleeue also that Alanio loued mee well, & y[t] ever since hee hath beene surprised w[th] affection towardes mee, albeit hee shewed mee no such effect therof as hee shold, for that our loue was entertained for certaine daies with as greate secrecie as wee cold handle it, yett was it not so greate but the craftie Ismenia knewe it, and seeing the fault her owne, not only in beguiling me but also in causing Alanio (by discouering what had passed)

to fansie mee and forgett her, shee was almost besydes her witt, but comforted her self by thinking that when I knew the truth, I wold soone putt him out of my remembrãce; but she deceiued her self ther in, for after that I did loue him much more, and much more was I bound so to doe. But Ismenia being purposed to vnfould this deceipte, wch to her owne mischeefe shee had devised, she wrote vnto mee this letter.

Selvagia if wee bee bound to affect them that fancie vs there is none living to whome I am more indebted then to thy self, but if wee ought to hate those that cause vs to bee forgotten I leaue that to thy discretion. ffaine wold I fynde fault with thee for setting thyne eyes vppon myne Alanio, but alas wretched woman that I am, my self am only faultie for myne owne misfortune, to my owne sorrow did I see [the], Oh Selvagia, and yet well might all haue beene excused that passed betweene vs, but in the end (such superfluous subtilty hath seldom good success) for one howres pastime with my Alanio in telling the story of our accident, shall I endure my whole liue's perplexity, vnless thou takest compassion thervppon. I beseech thee as much as I can possible, that the disclosing of this deceipte may suffice thee to forgett Alanio, and restore this sheppardesse as much as is in thy powre to doe, wch is not a litle, if loue will permitt thee to doe as I entreate thee.

When I saw this letter, Alanio had alreadie disclosed the jest that Ismenia had played wch me, but had not told mee of the loue betwixt them, wherof I made noe greate reckoning because I was so confident in the loue hee shewed to beare mee that I neuer beleeued that anie cogitations eyther passed, or to come, cold make him cast mee of; but because Ismenia shold not account me discurteous I answeared her letter in this sort.

I know not Ismenia whether I shold blame thee or thanke thee for putting mee into these cogitacons, neyther do I think I shall bee able to determine wch to doe before I bee advised by the successe of my affection. On the one syde I am sorry

for thy disease, on the other I see thou tookest the ready way to receiue it. Seluagia was att freedome att that tyme when thou didest delude her in ye Temple, but now is the subject of the will of him to whome thou hast procured her enthralment. Thou saiest vnto mee that I shold leaue louing of thyne Alanio, I can answeare thee with that wch thou thy self woldest doe in the lyke case. One thing greeueth mee extreamelie, that is to see thee haue a disease wherof thou canst not complaine, wch encreaseth more the paine of him wch doeth endure it. I doe consider those eyes wherwith thou didest viewe mee, and that face which after much importunitie, thou diddest shewe mee, and I am sorrie that a thing soe much resembling my Alanio shold suffer soe strange discomfort. Loe there is even the remedie that I can yeeld for thy sicknes. ffor the liberality thou hast vsed towardes mee in bestowing on mee ye preciousest Jewell thou haddest, behould I kisse thy handes. God send I may be able to doe thee the lyke service in any thing. If thou shalt see my Alanio in that coste, tell him what reasons hee hath to loue mee, for already he knowes those, wch hee hath to leaue thee, and soe God send thee the contentment wch thou desirest, so it be not preiudiciall to that wch I shold receiue in seeing my loue well employed.

Ismenia cold not reade out this letter to the end, for in the middest therof the sighes, and teares wch she shedd from her eyes, were so greate that shee thought to haue left her lyfe in weeping. Shee laboured as much as shee cold to withdrawe Alanio from his affection, and to this purpose shee sought as manie remedies as hee did meanes to eschew her seight, not that hee loued her ill but that by that meanes hee might pay me some of that greate summ hee ought mee. Soe manie daies as hee continued in this mynde, there was not one of them wherin I did not see him, the way betwixt his howse and myne was never wth out his stepps, hee thought all labour litle if therby hee might perceiue that I receiued any content. Ismenia

as oft as shee was told y^{t} hee was att my village, cold not beare it with anie pacience, and yett was there nothing that contented her more. then to speake of him; But as necessitie is ingenious to drawe out remedies where none wold think to finde them, the Vnbeloued Ismenia adventured to proue one, wch I wold to God had neuer lighted vppon her conceipte,and that was to fayne that shee loued an other Sheppard, called Montano, of whome shee had beene much beloued againe, and that the shepard to whome Alanio wished least good, and as shee determined, so shee put it in execution, to see if with this soddaine change shee cold drawe Alanio to her desire. For there is nothing wch men hold sure though it bee of smale worth wch they are not sorrie to loose, if they loose it one a soddaine.

Now when Montano saw y^{t} his Lady Ismenia vouchsaffed to answeare his loue wch so long hee had borne her, you may easily imagine what pleasure hee felt; soe exceeding was the joy that hee receiued, soe manie were the services wch hee did her, soe greate were the travailles vppon wch for her sake hee putt himself, that the[y] had beene able (together with the wrong wch Alanio had causlessly had done her) to produce the effect of that indeed, wherof the shepardess had begunn the fayned shewe. And wth such assurednes did Ismenia sett her loue vppon the sheppard Montano, that already there was nothing wch shee sought more then him, nor wch shee desired to see less then my Alanio. And this shee lett him vnderstand as speedilie, as shee cold, therby conjecturing to bee revenged both of his forgetting her, as his setting his thoughts vppon mee.

Alanio although it touched him extreamely to haue lost his Ismenia, vnto a sheppard, wth whome hee stoode in such tearmes, yet such was the loue that hee bare mee that hee made noe shewe to haue anie feeling therof; but passing by some tymes and considering that hee was the cause, that his Enemy shold bee so favoured of Ismenia, and that the shepardesse did now eschewe his sight, who a whyle before wold dye if shee might not see

him, he was even redy to loose his witts, with greefe and sorrowe, and determined to breake the neck of this good ffortune of Montano's, and to this effect hee began anew to looke towardes Ismenia, & to omitt coming to mee soe openly as hee was wont, and not to bee soe much absent from home least Ismenia shold knowe it. The loue betwixt her and Montano went forward, but myne with Alanio went backward all yt might bee, but not on my part (for only death shall part mee of my purpose, but of his only) for neuer did I think to see a thing so mutable, ffor as he was so enraged with choller against Montanio wch cold not be put in executiõ but by ye loue of his Ismenia (and thervnto, the coming to my howse was ye greatest hindrance) and as his absence from mee caused in him forgettfullnes, and ye presence of Ismenia exceeding loue, soe turned he to his former cogitations, and I remained deluded and defrauded of myne, but yett withall ye services wch hee did to Ismenia, the guifts and presents wch hee sent her, the complaints & petitions wch hee made to her, and of her, never cold moue her from her purpose, neyther was ther anie thing that cold make her loose one jott of that loue, wch shee bare to Montanio. Now I languishing for Alanio, Alanio for Ismenia, Ismenia for Montano, it came to pass, that there fell out certaine buisines for the limittes of a feeld betwixt my father, and Phileno the father of the sheppard Montano, for the wch both of them came of to my lodging, and in tyme Montano eyther for the ouer greate favors wch Ismenia had shewed him (wch in some men of base spirit causeth disdaine) or because hee was suspicious of the dilligence of Alanio, his loue already began a litle to coole, att seeing mee leade my sheepe to the pasture, hee began to fall in loue wth mee in such sort, that he daily shewed that it was impossible, that eyther I to Alanio, or Alanio to Ismenia, or Ismenia to him cold beare greater affection. See a strange imposturous cosnage of loue. If happily Ismenia went to the feelde, after her goth Alanio: If Montano goes to his flock, after goes Ismenia : If I went to the

mountaines with my sheepe, after comes Montano. If I knew Alanio to bee in any Groue, where hee vsed to feede, thether after goe I. It was the prittiest sport in the world to heare how Alanio sighing wold say, ah Ismenia, and how Ismenia wold say, ah Montano, & how Montano wold say, ah Selvagia, and the sorrowfull Selvagia wold say, ah my Alanio. It fell out on day as wee mett all fowre in a greene betwixt 2 of our howses, the cause was that Ismenia went to visit certaine sheppardesses her 'frendes' wch dwelt therby, and when Alanio knewe it, forced by his mutable thoughts after hee went to seeke her, and found her hard by a brooke keming her golden haires. I being advertised by a sheppard my Neighbour that Alanio was gone to the groue of the valley (for so it was called) taking before me some of my Goates, (wch in a parr hard by my howse were cupled vpp, for I wold not goe without some occasion) I followed whether my desires ledd mee, & I found him bewailing vnto hir his disadvent^{rs} and the sheppardess laughing at his frivelous teares and flouting att his burning sighes. When Ismenia saw mee shee was not a litle glad of me though I was not soe of her, but before I cold lay before her the reasons I had to be greeued att her, for her passed mockerie, wherof shee knewe well how to frame a cuning excuse, I supposing that shee ought mee satisfaction for soe many troubles and turmoyles, she made mee vnderstand by her well ordered reasones that I stoode bound to her, ffor whereas shee deluded and mocked mee, I became quitt with her not only in bereauing her, of her Kinsman Alanio, whome she had loued more then her self, but in that I had now also drawn her Montano further then hee was wont to bee. Att this instant came thether Mont^{o} whoe by a sheppardesse one of his frendes had beene advertised that I was come with my Goates to the Groue of the Valley. But when wee foure discordant Louers were mett there together, it canot bee told what wee there endured, for every one looked vppon other whoe wished might not see him. I demanded of my Alanio, the cause of his forgettfullnes. Hee

craued mercie of the Cautelous Ismenia. Shee complayned of the ficklenes of Montano. Montano of the cruelty of Selvagia. And being as yow heare each one affected for them wch did not affect them, Alano to the sound of his Gitterne begane to sing as followeth :

Cease cruell Nimph y^{ou} art revenged now
Prooue not thy furie on a yeelding foe
My fault hath paid a forfait deare enough
Now mollifie y^{t} hart that's hardned soe
And raise a Soule wch doth a graue possess
In darknes of your owne forgetfulnes
And neyther fitts yor worth nor fortune high
To take offence at such a swane as I

The silly sheepe that starts away for feare
When angrily the Sheppard ginns to stirr
And all befrighted runing here and there
Is from the flock vnwilling parted furr
But when none followes him he soone doth
The danger he was in by straying soe[knowe
If bleating to ye flock he turnes amaine
Shal't not be good to take him in againe

Lift vpp Ismenia those eyes of thyne
Wherwth thou often tymes hast me beheld
Restore y^{t} libertie that erst was myne
And y^{t} kind hart y^{t} once y^{ou} didst me yeeld
Consider Nimph y then I did not know
The sincere loue wch y^{ou} to me didst show
I know it now alas and muse therat
Altough ye knowing it comes all too late

How cold it be say cruel! Ennemie
That when thy self was more then I in fault
With titles false and newe confedracie
Thy constant faith shold stagger soe & halt
What Destiny Ismenia hath thee bounde
To loue where loue againe cannot bee founde
Well, pardon Lady grant for this offence
The cause yow gaue doth therwithall dispence

No mas Nimpha cruel ya estas vengada
No prueues tu furor en vn rendido
la culpa a costa mia esta pagada
Ablanda ya esse pecho endurecido
y resuscita vn alma sepultada
En la tiniebla escura de tu oluido
Que no cabe en tu ser valor y suerte
Que vn Pastor como yo pueda ofenderte

Si la ouejuela simple va huyendo
De su Pastor colerico y ay[r]ado
Y con temor aca y alla corriendo
A su pesar se alexa del ganado
Mas ya que no la siguẽ conociendo
Que es mas peligro aver[s]e assi alexado
Balando buelue a hato temerosa
Sera no recebir la iusta cosa

Levanta ya essos ojos que algun dia
Ismenia por mirarme levantauas
La libertad me buelue que era mia
Y vn blando coraçon que me entregauas
Mira Nimpha q̃ entonces no sentia
Aquel senzillo amor que me mostrauas
Ya triste lo conoczo y pienso en ello
Aunque ha llegado tarde el conocello

Como que fuesse possible di enemiga
Que siendo tu muy mas que yo culpada
Con titulo cruel con nueua liga
Mudasses fe tan pura y estremada
Que hado Ismenia es este que te obliga
A amor do no es possible ser amada
Perdona mi Senora ya esta culpa
Pues la ocasiõ que dieste me disculpa

To take revenge what glory can be gott
Wheras thy Cryme is by thy self procured
What haue I done that I repented not
What can I doe that I haue not endured
What cruell mynd, what fell enraged brest
What hart so hard of savage Tygrish beast
Wold not haue mou'd this ill insupportable
Wer't not my Shepardesse inexorable

Que honra ganas di, de aver vengada
Vn yerro a causa tuya cometido
Que excesse hixe yo que no he pagado
Que tengo por suffrir que no he suffrido
Que animo cruel, que pecho ayrado
Que coraçon de fiera endurecido
Tan insuffrible mal no ablandaria
Sino el de la cruel pastora mia

If as my self haue knowne & felt ye reasons
Yow haue and had to turne yor favor from mee
The paines ye greefe, ye troubles and ye [passions
Yor scorne to lend yor eares or eyes vnto mee:
Yow lykwise wold consider ye occasions
Wch I not seeking yow haue putt vppon mee
Yow neede noe greater tormts on mee lay
Nor make mee more for my presumption pay

Si como yo he sentido las razones
Que tienes o as tenido en oluidarme
Las penas, los trauajos las passiones
El no querer oyrme ni aun mirarme
Llegasse a sentir las ocasiones
Que sin buscallas yo quesiste darme
Ni tu ternias que darme mas tormento
Ni aun yo mas que pagar mi atrevimiento

Soe ended Alanio his sweete song, and even then wold I that I might haue ended my lyfe, and that with greate reason, for I cold never ariue to anie greater disadventure, then to see before myne eyes him whome I loued more then my life to bee so besotted of an other and vnmyndfull of mee; but seeing I was not alone in these ꝑplexities I dissembled the matter at that tyme, and the raither because the beautifull Ismenia setting her eyes vppon her Montano, began to sing as followeth :

How much my self I misincence
To think these teares yt frutless bee
Wch ready in myne eyes you see
Haue powre those teares to r[e]compence
Wch thou err now hast shed for me

Quan fuera estoy de pensar
En lagrimas escusadas
Siendo tan aparejadas
Las presentes para dar
Muy poco por las passadas

If I att any tyme to loue
and amorousnes my tongue did lend
Montano that cold not offend
ffor I herin did only proue
How I to thee my loue cold bend

Que si algun tiempo trataua
De amores de alguna suerte
No puede en ello ofenderte
Porque entonces me ēsay[a]ua
Montano para quererte

I taught my self the way to loue
And did endure loues defect

Enseñavame a querer
sufria no ser querida

Montano myne I did suspect	Sospechava quã rendida
How plyant y^{ou} therin woldst proue	Montano te avia de ser
And how ill pleased in effect	Y quand mal agradecida
I did acquaint my self I say	Ensayeme como digo
To suffer loues ill pleasing paine	A suffrir el mal de amor
Lett that shepard change againe	Desenganese el pastor
That did thy fellow rivall play	Que competiere contigo
ffor he doth vex him self in vaine	Porque en balde es su dolor
Letno body complaine of mee	Nadie se quexa (*sic*) de mi
That louing hee's not lou'd againe	Si le quise, y no es querido
ffor neuer was I in ye vaine	Que yo jamas he podido
To fancie anie one butt thee	Querer otro sino a ti
Though I therin lost all my paine	Y aun fiera (*sic*) tiempo perdido
And if sometimes I cast my eye	Y si algun tiempo mire
I gazed, but I did not see	Miraua pero no via
ffor sheppd ther's no powre in me	Que yo Pastor no podia
My faithfull hart to falsifie	Dar a ninguno mi fe
But held it only sure to thee	Pues para ti la tenia
Let sighes frõ hart by thousands flie	Vayan sospiros a cuentos
Let eyes be turn'd to runing springs	Buelvanse los ojos fuentes
Remembring accidental things	Resusciten accidentes
ffor thought of past pplexitie	Que passados pensamientos
To present care no cõfort brings	No dañaran los presentes
Let fortune happ, as happ it may	Vaya el mal por dõde va
Bee't good or bad it doth not skill	Y el bien por donde quisiere
ffor wher you goe I'll follow still	Que yo yre por donde fuere
No miserie shall me dismaie	Pues ni el mal me espantara
Nor death it self come when it will	Ni aun la muerte si viniere

Ismenia had revenged mee of the cruell and disloyall Alanio, if the loue wch I bare him had had anie desire of revengement. But Montano taryed not long before hee chastised Ismenia, setting his eyes vppon mee and singing this ould songe :

ffye foolish loue, fond foolish loue	Amor loco, ay amor loco
I foole for yow, yow for another	Yo por vos, y vos por otro
I foolish both and frantick proue	Ser yo loco es manifiesto
But for yor sake whoe can be other	Por vos quien no lo sera
ffor greater folly cannot bee	Que mayor locura esta

Then not to bee a foole for thee
But thou besotted art of one
Wch for a third is foole begone
Now I haue eyes yow cannot see
And dye, when I frō death am free

Eate me, whose [loue] to you is such
In sauce to him yow loue as much
Soe such a foole yow shall me make
As you are for anothers sake

En no ser loco por esto
Mas con todo no es honnesto
Que ande loco
Por quien es loca por otro
Ya que viendo os no me veys
Y morir porque no muero
Comed agora a mi q os quiero
Con salsa del que quereys
Y con esto me hareys
Ser tan loco
Como vos loco por otro

When these latter couple had left singing, ye strange Agonie wherin wee all stoode cold not wthhold vs from laughing very hartily, to see that Montano wold haue beguiled the taste of beholding him with the sauce of his Competitor Alanio, as thoughe anie thoughts cold suffer themselues to be deceiued with the apparence of anie other thing; then did I begin with greate confidence, to play vppon my Gitterne, singing this song wch yow shall heare, for at the least I thought therby to shewe as I did how much better I had borne myself in my loue then anie of them that were there:

Sith that noe rest I can possesse
Yet that I may from fault be free
God guard me from forgetfullnes
Let me forgotten raither bee
Where once forgetfulnes hath bred
There neuer perfect loues remaines
Nay where yt Beast suspition raines
There is noe Loue but colloured
To loue it is the greater woe
Where hope is vaine & frivelous
fforgetfullnes God keepe thee fro
ffor tis a thing most dolorous
If I doe loue for what loue I
That so frō loue I may be free
What greater honor can ther bee
Then dye of yt disease I dye
The lyfe yt doth forgetful proue
Is such a lyfe of restlesnes
That better t'were till death to loue
Then entertaine forgetfulnes

Pues no puedo descansar
Atrueque de ser culpada
Guarde me Dios de oluidar
Mas que de ser oluidada
No solo donde ay oluido
No ay amor ni puede auello
Mas donde ay sospecha dello
No ay querer sino fingido
Muy grande mal es amar
Do esperança es escusada
Mas guarde os Dios de oluidar
Que es ayre ser oluidada
Si yo quiero porque quiero
Para dexar de querer
Que mas honra puede ser
Que morir del mal q̃ muero
El viuir para oluidar
Es vida tan afrentada
Que me esta major amar
Hasta morir de oluidada

My song being ended, the teares of the Shepardes were soe greate, especially of the Sheppardesse Ismenia, that it enforced mee to participate of her sorrow, a thing that I well might haue forborne sith I cold not anie way bee accounted faulty of my owne misfortune, as those wch were there knewe exceeding well. Then presently wee departed every one to his owne howse, for it was not convenient for our modesty to bee from home at anie suspected howres. And the other day my ffather with out telling mee the cause tooke mee from our Village and caryed me to yours, to the howse of Albania my Aunte his Sister, whome yo^w know well, where I haue stayed certayne daies, w^thout knowing what was the cause of my banishm^t. Since I vnderstoode that Montano is maryed to Ismenia, & that Alanio is purposed to marry with an other Sister of hers called Silvia. God grant that sith it was not my fortune to enioye him, that hee may haue as much joy of his newe spouse as I desire, wch shall not bee a litle, for the loue that I beare him, will suffer mee to doe noe lesse, then desire for him all the contentment in the world. When the faire Selvagia had ceased thus saying shee began to powre forth abondance of teares wch the Sheppardes helped her to doe, being an office wherof they had had great experience. And after they had spent some tyme therin Sireno said, Beautifull Selvagia exceeding greate is thie miserie, but yett much greater thy discretion; take warning by others evills, if thou wilt redress thyne owne. And because it is late lett vs goe to the towne, and to morrowe lett vs pass away the heate by the side of this cleare fountaine, where wee will all meete together. Bee it as thou sayest q^th Selvagia. But that wee maye haue some thing to entertaine the tyme with all betwixt this and home, lett everie one sing a song, according to the estate that he holdes in his affection. The Sheppards answeared that shee shold begin with hers, wch shee did, they passing all leisurely towardes the towne.

Sheppard how can a life be borne
soe direfull and dolorous
That is to liue so tedious
Yet too too short to morne
My sighes I wast away in vaine
My confidence abandoned
My hope I see stands busied
Wth candle wasting en la mayne
A luckles tyme of hope forlorne
A hope y^{t} art soe envious
To make my lyfe so tedious
Yet too too short to morne
The hard estate wherin I stand
Alas I haue deserved it
Sith I so simply doe comitt
My lyfe into desires hand
My morning weede must still be worne
Whilst destiny doth lyfe assure
Which no way can so long endure
As I desire to weepe & morne

Zagal quien podra passar
Vida tan triste y amarga
Que para viuir es larga
Y corta para llorar
Gasto sospiros en vano
Perdida la confiança
Siento que esta mi esperança
Con la candela en la mano
Que tiempo para esperar
Que esperança tan amarga
Donde la vida es tan larga
Quan corta para llorar
Este mal en que me veo
Yo lo Marezco (*sic*) ay perdida
Pues vengo a poner la vida
En las manos del desseo
Jamas cesse el lamentar
Que aunque la vida se alarga
No es para viuir tan larga
Quan corta para llorar

Selvagia with an ardent sigh that came from her verry soule ended this her song, saying, Ah Disadventurous Dame, wch are buryed so amongst Jealousies and Distrusts wch in the end will bring thy lyfe to that estate wch from such things is to bee expected.

Then did the forgotten Sireno begin to sing to the sound of his Gitterne as followeth :

Teàrc bleeding eyes from teares abstaine
Or if you can not, thinck but thus
Teares tales are fals and frivelous
And soe some ease yo^{w} may obtaine
ffor since Imagination
Doth swaie ye sterne of every hart
Thinke still that y^{ou} beloued art
And so abate thie passion
If anie quiet you desire
Yee eyes of myne imagine this
That what they tell yo^{w} truthless is
And so to rest you maye aspire

Ojos tristes no lloreys
Y si llorades pensad
Que no os dixeron verdad
Y quiça descansareys
Pues que la imagination
Haze causa en todo estado
Pensad que aun soys bien amado
Y termes meno (*sic*) passion
Si algun descanso quereys
Mis ojos Imaginad
Que no os dixeron verdad
Y quiça descansarreys

Thinke you are loued as much or more
As ever yow haue beene before
Yet tis a smale redresse in woe
To think that is that hath beene soe
Well if there bee a remedie
Eyes thinck vppon it presently
If there be none weepe on your fill
Or die and take your ease att will

Pensad que sois tan querido
Como algun tiempo lo fuystes
Mas no es remedio de tristes
Imaginar lo que ha sido
Pues que remedio teneys
Ojos alguno pensad
Si no lo penseys llorad
O acabad, y descansareys

After many teares the sorrowfull Sireno ended his Song and the litle beloued Silvano began his in this forme following :

To cast awaie my lyfe for thee
I shalbe shepardesse constraind
But yet from care shal not be free
When I thee loose there of haue gaynd

Perderse por ti la vida
Zagala sera forcado
Mas no q̃ pierda el cuydado
Despues de averla perdida

The ill by death that cured is
His remedie hath hard at hand
So hath not that diseas I wis
Wch doth in fortunes powre stand

Mal que con muerte se cura
Muy cerca tiene el remedio
Mas no aquel que tiene remedio
En Manos de la ventura

The[n] if no death determine can
This Malady and wretched woe
What boot's it me vnhapie man
Whether I hold my lyfe or noe

Y si este mal con la vida
No puede ser acabado
Que aprovecha a vn desdichado
Ver la ganada o perdida

ffor me I rest indifferente
To hope, or not her face to see
ffor if to daie it doth content
To morrow it dipleaseth mee

Todo es vna para mi
esperanca o no tenella
Que si oy muero por vella
Manana porque la vi

My lyfe I willingly wold leaue
To finish so my carefull moane
If anie cold mee lycence giue
To leaue them both in loosing one

Regalara yo la vida
Para dar fin al cuydado
Si a mi me fuera otorgado
Perdella en siendo perdida

In this manner went the two Sheppardes in the companie of Selvagia, Making agreement to see one another the next daie

And here endeth the first booke of the faire Diana.

TABLES

DU TOME L

1920

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 117. — OCTOBRE 1920.

COMPTES RENDUS

NUMÉRO 118. — DÉCEMBRE 1920.

TABLES DES TOMES I A L (1894-1920).

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

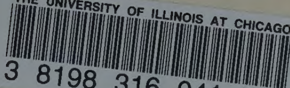
Alonso Cortés (Narciso)

Anonymes

Bonilla y San Martín (Adolfo)

Castañeda y Alcover (Vicente)

Coster (Ad.)


THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 041 282